

ESCOLA DE COMUNICAÇÕES E ARTES/USP
BIBLIOTECA

CLASS. 410
V. n. 1 DATA 02/74

MM

SIGNIFICACAO

LEIRA DE SEMIÓTICA



homenagem

INDICE

Apresentação	7
<i>L'Enonciation</i> - A. J. Greimas	9
Estruturação do universo lingüístico: para uma hierarquização de critérios na descrição linguística - Ignácio Assis Silva	26
Interpretação do interpretante: interpretante do código, interpretante do contexto e interpretante ideológico Edward Lopes	43
A leitura do poético: questões de semiótica e de método - Alceu Dias Lima	60
Correlação entre mundo sensível e línguas naturais: problema dos <i>verbos de comunicação</i> - Diana Luz Pessoa de Barros	80
As leituras das isotopias espaciais em <i>Rotação</i> de Murilo Mendes - Jesus Antonio Durigan	117
<i>Aparição</i> de Vergílio Ferreira análise e interpretação - Salvatore D'Onofrio	144
Análise semântica e análise documentária - Johanna Smit	168
O funcionamento metalingüístico do discurso em um poema de Drummond - Tieko Yamaguchi Miyasaki	178
Notas sobre método e ideologia em sociologia da literatura - Evaldo Amaro Vieira	206
Relações isotópicas e heterotópicas no universo semiológico - Cidmar Teodoro Pais	217
Aplicação de um modelo de leitura - Jeanne Marie Interlandi, Yara Sankis e Sônia Miziara	228
Figuração e situação de relato em <i>Vidas Secas</i> - Eduardo Peñuela Cañizal	253

publicada pelo Centro de Estudos
Semióticos A. J. Greimas, com subsí-
dios da Faculdade de Filosofia, Ciên-
cias e Letras *Barão de Mauã*

Conselho Editorial: Alceu Dias Lima,
Diana Luz Pessoa de Barros, Evaldo
Amaro Vieira, Ignácio Assis Silva.
Diretor Responsável: Jeanne Marie M.
de F Interlandi.

**CENTRO DE ESTUDOS SEMIÓTICOS A.
J. GREIMAS**

Coordenação: Edward Lopes, Eduardo
Peñuela Cañizal, Ignácio Assis Silva,
Jesús Antonio Durigan.

SIGNIFICAÇÃO

**REVISTA BRASILEIRA
DE SEMIÓTICA**

Centro de Estudos Semióticos A. J.
Greimas - Rua Ramos de Azevedo,
423 — Jardim Paulista
Ribeirão Preto - Estado de São Paulo
14.100

APRESENTAÇÃO

Revista do Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas, fundado em julho de **1973**, em Ribeirão Preto, Estado de São Paulo, é publicada com o apoio financeiro da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras *Barão de Mauá*.

Interessada na construção de uma metalinguagem científica para a abordagem dos problemas semióticos, esta revista propõe-se a tratar:

1. da significação como **semiose**, ou seja, enquanto processo instaurador da relação intra-sígnica na construção dos objetos culturais, lingüísticos ou não;

2. da significação enquanto **organização semiótica das experiências**, ou seja, do processo pelo qual o **sentido** - substância do conteúdo - organiza-se em **significado** — forma do conteúdo;

3. da significação enquanto **organização do percurso sintagmático** configurador das diferentes modalidades semióticas de discurso;

4. da significação enquanto processo pelo qual as diversas substâncias através das quais se manifesta o conteúdo se recortam e se articulam para organizarem-se em **formas de expressão**;

5. da significação no âmbito da **dimensão pragmática da linguagem** - entendida como relação signo-usuários — que possibilita tratar das injunções ideológicas atuantes no discurso.

Este número de SIGNIFICAÇÃO homenageia o patrono do **Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas**, conforme decisão unânime dos participantes do curso sobre **Semiótica da Narrativa** por ele ministrado em julho de 1973, na Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras *Barão de Mauá*. Serviram de ponto de convergência para os artigos aqui reunidos os trabalhos já publicados de A. J. Greimas bem como a teoria desenvolvida no decorrer do mencionado curso, cujas idéias, desse modo, aqui se prolongam.

A Revista receberá a colaboração de pesquisadores interessados nos objetivos do **Centro de Estudos Semióticos A. J. Greimas**, qualquer que seja a orientação semiótica adotada nas suas pesquisas, reservando-se, entretanto, a Comissão de Publicações, o direito de selecionar dentre os trabalhos recebidos os que devam ser editados.

A língua oficial da Revista é o português; poderão ser aceitos também artigos redigidos em espanhol, italiano, francês ou inglês.

L'ÉNONCIATION
(une posture
épistémologique)

Algirdas
Julien
Greimas

La question que M. Lopes et M. Assis da Silva m'ont remise par écrit m'a fait beaucoup réfléchir; beaucoup, je ne dirais pas quantitativement mais qualitativement. C'est une question qui concerne un ensemble de problèmes fondamentaux et d'actualité. C'est-à-dire cela concerne la dichotomie énonciation-énoncé, la dichotomie langage objet-métalangage et le problème de l'isotopie, c'est-à-dire de la cohérence du discours. Ce sont là peut-être trois problèmes qui feraient chacun un chapitre de sémiotique.

La question est la suivante: est-ce que le passage du niveau de l'énoncé au niveau de l'énonciation n'est pas un passage du niveau de la langue objet au niveau métalinguistique, c'est-à-dire, est-ce que la dichotomie énonciation-énoncé est homologable avec la dichotomie métalangage-langage objet? Est-ce que la relation entre ces deux niveaux est la même dans un cas comme dans l'autre? C'est la première question. Ensuite, étant donné que le métalangage est selon Jakobson d'ordre métaphorique, que le métalangage est la métaphore du langage objet, toujours selon Jakobson, la négation du langage objet ne présuppose-t-elle pas une relation entre le premier carré logique et le second? Le premier carré logique serait celui dans lequel on peut résumer au niveau profond, disons, le contenu sémantique du langage objet; l'autre carré logique serait celui qui subsume le niveau du langage qui nie cet autre langage. N'y a-t-il pas, et, s'il y a en une, quel type de relation peut-il exister entre ces deux niveaux? Vous voyez que ce n'est pas la question, mais les questions. D'où mon désir de décomposer le problème et de vous dire un peu ce que je pense sur telle ou telle question et fournir en dernier lieu seulement la réponse à l'ensemble qui se trouve posé. La première partie traitera du problème de l'énoncé et de l'énonciation.

Disons donc que l'énoncé c'est un concept assez clair, c'est au fond la phrase linguistique dans ses éléments les plus simples, c'est-à-dire, c'est un énoncé élémentaire, soit sujet, prédicat, verbe, soit destinataire, message, destinataire etc. Peu importe pour l'instant. Cet énoncé est, comme le mot lui-même indique, ce qui est énoncé, ce qui est dit ou écrit, ce qui est communiqué finalement. On peut dire au fond que l'énoncé dans sa forme la plus simple peut avoir la forme canonique de l'énoncé phrastique, ou bien on peut considérer au sens large, que l'énoncé est ce qui est énoncé, c'est-à-dire, tout l'enchaînement syntagmatique qui transcende, dépasse les dimensions de la phrase et qui comprend donc le discours en tant qu'énoncé. C'est au fond, sous une autre terminologie, formuler le problème qui est un casse-tête pour les enfants en France dans leurs classes de Philosophie: *La pensée pensante pense la pensée pensée*. L'énoncé c'est cette *pensée pensée*, qui est la manifestation en termes psychologiques du processus de

pensée. D est évident que pour que l'énoncé soit énoncé il faut qu'on l'énonce. Don il faut que l'énoncé possède un prédicat, une fonction, enfin, l'énonciation. Et que s'il y a déjà un énoncé en tant qu'objet de pensée, d'énonciation, s'il y a le procès intitulé énonciation, cela présuppose l'existence d'un sujet de l'énonciation. Et nous avons finalement l'énonciation qui s'oppose à l'énoncé, mais qui possède, elle aussi, la structure de l'énoncé élémentaire, avec un sujet, un prédicat, et un objet, mais à ceci près que l'actant objet de l'énonciation est un énoncé. *Je dis que je suis malade*. Alors **je** sujet, **dis** verbe, et l'actant objet **je suis** malade. Donc **je suis** malade, c'est un énoncé, et **je dis que** c'est de l'ordre de l'énonciation. Seulement le problème se complique du fait que cette énonciation dans le cadre que je vous présente est également énoncée déjà. Donc on ne peut parler d'énonciation que dans la mesure où cette énonciation n'est pas énoncée. On peut donc donner une première définition de rénonciation. L'énonciation est un énoncé dont seul l'actant objet est manifesté. Si cette énonciation n'est pas manifestée, comment on peut en savoir quelque chose? La seule réponse valable c'est qu'on peut en savoir quelque chose parce que l'énonciation possède une structure qui est celle de l'énoncé et que connaissant la structure de l'énoncé et connaissant un des éléments de cet énoncé qui est manifesté nous pouvons logiquement pressuposer l'existence des autres éléments de cet énoncé qui s'appelle énonciation. Nous savons que la présence de l'actant objet implique l'existence de l'actant sujet et que la relation entre l'actant sujet et l'actant objet est une fonction, est une relation prédicative. Nous partons de cette définition que l'énonciation est un énoncé. Alors si un des termes de l'énoncé est connu, les autres en peuvent être déduits. Ils sont présumés logiquement. Donc l'énonciation ne peut être connue que sous la forme de présupposition logique et c'est la seule façon d'exister de l'énonciation. Toute la confusion vient du fait que le sujet de l'énonciation, qui est un sujet logique, est considéré par les linguistes et surtout par les littéraires et philosophes, comme un sujet ontologique. La confusion est simple parce que si je suis en chair et en os ici comme un être existant et je dis *La terre est ronde*, alors on dit que c'est Greimas qui est le sujet d'énonciation de cet énoncé *la terre est ronde*. Mais linguistiquement postuler l'existence de Greimas, signifie postuler l'existence d'un référent extérieur au langage. C'est antisaussurien et toute la sémiotique s'écroule. Parce que ceci consiste à dire qu'il existe une réalité extralinguistique que nous pouvons connaître par des méthodes qui sont linguistiques. Autrement si c'est par des méthodes qui ne sont pas linguistiques que nous connaissons, il n'y a pas de cohérence logique quand nous parlons linguistique. Et puis c'est la voie ouverte à toutes les philosophies, à toutes les psychanalyses et tout ce que vous voulez. Par conséquent, en littérature, qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que la principale con-

quête, disons, de la sémiotique, est abolie et qu'on revient à la psychologie de l'auteur à la biographie et vous savez qu'elles en sont les conséquences. Et c'est tout de même une échappatoire. Si on se met à étudier l'idéologie, on réduira le texte à celui de sujet disons psychologique ou ontologique qui est en dehors. Au fond cela consiste finalement en une démission de la linguistique, puis que cela consiste à évacuer le texte, qui est un objet linguistique que nous étudions, vers quelque chose qui n'est pas linguistique, c'est-à-dire se demettre, démissionner de ses responsabilités et dire: maintenant ce sont les psychologues et les philosophes qui vont s'occuper de cela. Donc cela consiste à abolir l'objet linguistique. Voilà l'importance du choix. Je donne des raisons sentimentales et des raisons qui sont à l'appui des raisons logiques. L'attitude du linguiste devant le texte est de dire, avec Saussure, que le discours, le texte dans la mesure où il est manifesté, est la seule réalité dont la linguistique s'occupe. Et alors elle dit tout ce qu'elle peut dire à propos de ce texte manifesté, mais elle dit aussi que la linguistique ne prétend pas qu'il n'existe pas d'autres réalités, loin de là. Mais si elle a un projet de recherche cohérent, elle doit s'en tenir à ce qu'elle peut faire. Il ne s'agit pas d'être un homme universel, mais parce que la science se crée comme un point de vue sur le monde et non pas comme exploration, partout elle est une moyenne du monde. Chaque science est une approche seulement du monde. Alors nous avons notre approche et nous y restons. C'est capitale parce que c'est là par ex. le grand malentendu avec la linguistique américaine. Quand Van Djik parle du récit, il parle des actions, il parle des humains, et des chiens, etc.. On ne sait pas alors s'il parle du texte, c'est-à-dire, des humains décrits, des actions décrites, des chiens décrits, ou bien s'il parle des actions réelles, des comportements humains. Il faut savoir de quoi on parle. Quand il parle d'un événement, est-ce que c'est de la description de l'événement qu'il s'agit ou est-ce que c'est de l'événement lui-même? C'est, typiquement, à l'heure actuelle, la démarche du néopositivisme anglo-saxon. Ce qui est symptomatique c'est déjà appeler les actants de noms propres, c'est-à-dire, c'est le nom qu'on donne aux choses, étant donné que les choses existent d'abord et puis on leur donne des noms. Pour nous le problème ne se pose pas en ces termes. C'est toute la tradition européenne, continentale, si vous voulez, de la linguistique qui est en jeu. Autrement si on postule l'existence du référent extérieur, on arrive à ces discussions interminables, auxquelles j'ai assisté souvent que se terminent par des disputes à savoir si les chimères existent ou non. Parce que si le mot chimère existe en tant que nom propre, il faut dénommer les chimères et si les chimères n'existent pas, qu'est-ce que c'est que ce nom? Des mots qui ne désignent rien du tout. Alors *les oiseaux ont des ailes*, ça va très bien et *les papillons ont des oreilles* (c'était la plaisanterie de P. Guiraud) n'est pas logique, parce que les papillons n'ont

pas d'oreilles. Comme en réalité les papillons n'ont pas d'oreilles, cette phrase est anormale. Toute la sémantique chomskienne est là. Alors tout ce qui est poésie, littérature, tout ce qui est concept philosophique, tout ce qui est idiotisme dans le langage, tout cela ce sont des anomalies sémantiques. Tout ce qui est le coeur même du langage s'est évacué comme anomalie. Pourquoi? Justement parce qu'il y a cette démarche première qui est néo-positiviste, qui postule l'existence des choses antérieurement au langage, et donc où le langage ne sert qu'à les dénommer et à dire un nombre infini de phrases sur le monde. Des phrases comme *les oiseaux ont des ailes* cela est correct, mais *les papillons ont des oreilles*, cela ne va pas. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas d'oreilles chez les papillons. Je ne veux pas continuer dans cette voie, Je veux seulement vous dire que là il y a quelque chose qui relève du choix, des pré-suppositions philosophiques, dans le fond, que la logique n'est pas innocente en soi. Il faut être lucide et savoir ce qu'on choisit. De ce point de vue, ce qui est considéré comme anomalie pour vous, c'est le type même de l'existence du langage. Le langage est polyssémique, ambigu, est un instrument imparfait, mais c'est justement cela, je ne dirai pas, sa beauté, mais son efficacité. Parce qu'il est polyssémique, c'est pour cela qu'il est inventif ce langage, qu'il y a quelque chose qui distingue l'homme de l'animal et non pas parce qu'il dit des choses vraies établissant des correspondances entre les mots. Tout cela mène un peu loin. Je veux revenir à cette première définition que je vous ai donnée et dire que si nous avons affaire à un énoncé, alors, on peut toujours dire que cet énoncé, un seul, possède comme pressupposé une énonciation. Si vous entendez *la terre est ronde*, cela pressuppose que je dis que la terre est ronde. Ensuite, je peux enchaîner et continuer à dire: - Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas. Ce deuxième énoncé: *Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas* possède également un niveau de l'énonciation. Cela, veut dire: *Je dis: Mais Pierre me répond qu'il ne croit pas*. Par conséquent si un énoncé est conçu non pas comme une seule phrase, mais comme un enchaînement discursif, chaque énoncé possède son énonciation. Il y a donc une récurrence d'énonciation qui accompagne la totalité du discours. Et cette récurrence constitue ce qu'on peut appeler un niveau énonciatif. Donc il n'y a pas une seule énonciation, tout le discours est connoté par réénonciation, si on peut dire. Connoté dans le sens vulgaire, non scientifique. De ce point de vue, on peut dire que le fait de la récurrence et la définition d'énonciation non permettent de postuler l'existence d'un niveau isotope de l'énonciation recouvrant la totalité du discours. Ce niveau isotope peut être conçu de deux manières: ou bien sous forme de *ruveautoujours* implicite ou bien sous forme d'une énonciation explicitée, qui est devenue énoncé. Ce n'est pas compliqué à comprendre. C'est peut être quand on dit les choses que cela se complique. Je m'adresse à une jeune-fille et je

lui dis: *Vous êtes belle*. Cela veut dire *je dis* (énonciation): *Vous êtes belle*. Je peux dire *je dis que vous êtes belle*. Ce *je dis que vous êtes belle* présuppose *je dis que je dis que vous êtes belle... je dis que je dis que je dis... que vous êtes belle*. Donc, à chaque moment il y a un petit jeu, au sens de jouer, qui fait que nous pouvons expliciter l'énonciation, mais en l'explicitant nous implicite l'énonciation vraie, vraie au sens trivial. Je veux dire tout simplement que le discours est susceptible de comporter un niveau disons d'énoncé de type constatif ou descriptif, comme *la table est ronde* ou *la terre tourne*, et puis des énoncés qui sont d'anciennes énonciations énoncées, du type *je dis, je pense, je crois, il me semble, il faut* etc. Il faut donc, démythifier cette affaire. Il faut dire que le discours comporte lui et le niveau de l'énoncé et le niveau d'anciennes énonciations qui sont énoncées. Mais évidemment ces deux niveaux présupposent un troisième niveau, qui est, lui, implicite toujours. C'est-à-dire, le sujet de l'énonciation n'est jamais saisissable et tous les *je* que vous trouvez dans le discours énoncé ne sont pas de sujets d'énonciation, ce sont des simulacres. D'où la difficulté et le problème qui est formulé en termes aussi naïfs que *Qui parle?* dans le discours. Les différents *je* que vous trouvez dans le discours, ce sont déjà des *je* parlés et non pas des *je* qui parlent. Parce que le *je* de l'énonciation est toujours occulté, est toujours sousentendu. Cela est élémentaire. Il faut toujours sousentendu. Cela est élémentaire. Il faut toujours garder présent à l'esprit ces choses là quand on parle de l'énonciation. Si on peut dire que l'énonciation est métalinguistique par rapport à l'énoncé, du fait que cette énonciation peut être énoncée, elle-même, elle présuppose un niveau *métalinguistique* et ainsi de suite. Je garde ce terme de méta-linguistique entre guillemets pour le moment parce qu'il faut s'interroger justement sur le type de relation qui existe entre l'énonciation et l'énoncé. Quelle est cette relation finalement? La définition que je propose c'est la définition qui est celle du tout à la partie. C'est-à-dire que si vous avez une structure élémentaire, alors la définition de la structure c'est la relation existante entre deux termes. Mais cette définition est incomplète parce qu'il faut qu'elle soit accompagnée d'une deuxième définition, étant entendu que la structure elle-même est quelque chose de plus que la somme des deux termes. C'est-à-dire que la totalité est un concept qui comporte un surplus de signification par rapport à ses éléments. Autrement il s'agirait d'une petite arithmétique qui consisterait à prendre des unités, à les séparer et à les réunir; il s'agirait donc d'opérations discrètes. La structure possède un aspect analytique, et donc décomposable en éléments, mais elle est autre chose que la somme des éléments. Si nous avons donc la définition de l'énonciation et nous disons que l'énonciation est un énoncé qu'elle possède la structure de l'énoncé, qu'est-ce que c'est que l'énoncé dans cette énonciation? C'est un actant objet, c'est-à-

dire, c'est un des termes structuraux, tandis que l'énonciation c'est le tout. Si l'énonciation est la totalité et si l'énoncé est une partie, alors la relation entre l'énonciation et l'énoncé est du type tout à la partie, c'est-à-dire, une relation, dans la terminologie que je n'aime pas, qui est celle de Jakobson, une relation métonymique et non pas métaphorique. Moi, dans ce cas, je préfère employer le terme d'hypotaxe. Je dirais qu'il y existe une relation hypotaxique. Par conséquent si on peut s'imaginer un niveau des énoncés d'ordre descriptif et si, dans un autre niveau, celui des énonciations déjà manifestées, qui est un niveau supérieur et, nous avons reconnu, ce niveau récurrent, alors il y a le problème de la relation entre ces deux niveaux, disons en principe que la relation énonciation-énoncé, même si cette énonciation est déjà énoncée, est de type hypotaxique. La métonymie est une figure qui comprend énormément des choses. Il vaut mieux éviter cette terminologie. Mais elle est utile dans ce sens que par tradition, depuis cet article de Jakobson on oppose toujours la métonymie à la métaphore. Il faut garder la métonymie à l'esprit et puis essayer de voir ce que c'est que la métaphore au sens jakobsonien. Laissons donc présent à l'esprit cette existence des deux niveaux au moins, avec une relation hypotaxique entre les deux. Avant de passer à la métaphore et au métalangage, il faut compléter et dire un certain nombre d'autres choses sur l'énonciation. Je reviendrai à ce problème. On peut définir le métalangage comme la relation entre deux niveaux, en disant qu'un type de ces relations est la relation hypotaxique. Il faut toujours garder présent à l'esprit ce qu'on entend par ce type de métalangage, parce que s'il y a la relation métaphorique, je ne dis pas ce qu'elle est, ce sera un autre type de métalangage. La question qui se pose ensuite est une question purement pragmatique. Faut-il garder un seul et même terme de métalangage pour ces deux types de métalangages? C'est une question pratique et non pas théorique. Revenons à cette définition d'énonciation comme énoncé. Puis qu'il s'agit d'un énoncé, cet énoncé comporte donc des actants et on voit que cette énonciation, du fait de sa structure, peut se développer en une structure actancielle. La question fondamentale, je dis fondamentale lorsqu'il s'agit de choix épistémologique, c'est de considérer ce que c'est que cet *infra-speech* ou bien cette énonciation. S'agit-il d'un act absolu en quelque sorte, créateur du discours, c'est-à-dire, s'agit-il d'un faire discursif, d'un faire dire, ou d'un faire savoir qui n'a pas de conséquence, une sorte de rhétorique, de grandiloquence? Moi, sujet absolu en soi, je suis là et je parle, je dis. C'est tout à fait caractéristique que dans cette perspective, où seul le sujet parlant est en cause, se développent les mythes, les métaphores de la créativité. Mais quand il s'agit de faire dire il y a certainement un faire, mais il y a aussi un faire savoir, c'est-à-dire il y a un transfert du savoir. Le sujet de l'énonciation n'est pas seulement

un simple sujet qui fabrique des messages, des énoncés, mais c'est aussi un sujet qui transmet le savoir: Donc il est non seulement sujet d'une phrase du type sujet-objet mais il est également destinataire d'une énonciation qui peut s'écrire comme destinataire. Et alors vous voyez que la grammaire générative est obnubilée par cette problématique de l'énonciation mais qu'elle oublie qu'au bout du fil il y a celui qui écoute et qu'il y a aussi le destinataire. Si on parle de la compétence du sujet parlant, il faut parler en même temps de la compétence du sujet écoutant. Je ne veux pas aller très loin, je veux dire seulement que ce qui est implicite dans une énonciation à partir de l'énoncé est une structure actancielle. Ce n'est donc pas étonnant donc qu'un Beckett ou qu'un philosophe comme Destutt de Tracy, qui est étudié par Rastier, en faisant son discours philosophique, l'un, et l'autre un discours littéraire qui détruit l'énoncé en tant que récit, fassent apparaître la problématique de rénonciation sous forme d'une structure actancielle où apparaît l'objet, le destinataire, les adjuvants, les opposants à l'intérieur d'un discours qui a une prétension ou bien philosophique, c'est-à-dire, scientifique à l'époque, ou bien un discours qui veut détruire l'énoncé, qui fait surgir à ce niveau une sorte de metalinguistique qui fasse apparaître une structure actantielle.

Passons maintenant à la maladie de notre temps qui consiste à considérer son propre nombril. J'écris et qu'est-ce que je fais quand j'écris? à quoi ça rime d'écrire? Cela c'est la problématique des dernières cinquante années de la poésie et de l'écriture. Je cherche à ridiculiser, mais je ne veux pas dire que ce n'est pas un problème important. Mais si on a le sens du relatif, si on regarde les sociétés humaines dans leur totalité, on voit ce que c'est. Ce n'est pas le summum de l'histoire, ce n'est pas quelque chose d'unique au monde, le fait qu'il y a des gens qui vivent, qui racontent des histoires pour dire autre chose que de considérer par la loupe ses propres mouvements gestuels d'écriture. Peu importe, ce sont là des jugements de valeur. C'est à mettre entre parenthèses. Mais je veux dire seulement que la rupture épistémologique de tout cela c'est un européocentrisme poussé à l'extrême. Cela consiste à considérer que la régie, ou bien l'histoire ne se place qu'à un certain endroit du monde et c'est là qu'elle progresse et que partout ailleurs l'humanité est dans d'obscurantisme, dans l'ignorance. C'est toute une conception donc de l'histoire totale qui est peut-être valable au niveau du développement des structures économiques. Mais si on prend la problématique des cultures et si on veut y introduire le concept de progrès, elle ne donne pas des résultats convaincants. Ce que je veux dire c'est que si la structure actantielle de l'énonciation peut être ainsi explicitée, développée, surarticulée et donner lieu à des oeuvres entières et de masses totales, l'en est aussi

le prédicat de cette énonciation. C'est-à-dire le processus de l'écriture, ou le processus de la communication peut, lui aussi, être exalté, hypostasié et donner lieu à d'autres types de contenus à d'autres isotopies donc de discours. Cela peut être le problème de la communication, de l'authenticité de la communication entre les hommes. Comment dire pour être cru, comment dire pour dire la vérité. C'est encore une problématique, tout un art de plaire, qui se développe à partir de là. Toute la distance entre St. Vincent de Paul et Bossuet dans le contexte français se situe là. St. Vincent de Paul, qui était un maître de rhétorique, disait qu'il faut dire l'Évangile, il faut dire la bonne nouvelle: elle passe, il n'y a pas de problème, si vous dites vraiment. Cela supposait probablement que si vous assumez ce que vous dites entièrement, celui qui est à l'autre bout du message acceptera et assumera également la même foi. Tandis que, pour Bossuet, pour que la communication passe, il faut l'ornementer, il faut plaire, et toute une rhétorique s'ajoute comme le moyen de persuasion, le moyen de faire passer la message. Tout cela ce sont des problématiques qui ne sont pas neuves, elles se situent au niveau de l'explicitation de rénonciation. On voit maintenant cette exaltation à propos de l'écriture. Dans les sociétés à écriture, Tact de la communication est médiatisé, c'est-à-dire, il n'y a pas un face-à-face du destinataire et du destinataire qui assure, par d'autres sémiotiques, la sémiotique des langues naturelles, le passage du message. C'est la différence entre la sémantique structurale que vous lisez chez vous et la communication que nous cherchons à établir. Vous trouverez peut-être plus dans les textes écrits que dans les textes parlés. Mais il y a à côté des paroles, des messages qui passent, d'autres sémiotiques gestuelles, visuelles, le langage des yeux, comme on dit, et le langage de l'intonation, le langage de la conviction. D y a une totalité de sémiotiques qui est subordonnée, disons, à la parole, mais qui font que la communication passe. On peut dire même que dans la communication amoureuse le verbal disparaît, reste enfin la communication tactile, la communication olfactive* peut-être qui est la plus intense, la plus authentique. Il y a le problème de cette communication qui est encore une problématique qui peut-être comprise comme une problématique de l'énonciation explicitée. Finalement, vous voyez ce que je veux dire, ce à quoi je veux venir. C'est-qu'il y a, donc, si on peut essayer de prendre une culture donnée et de la définir comme un ensemble de systèmes de valeurs, l'ensemble des micro-univers sémantiques, qui se rattachent à cette problématique de l'énonciation explicitée, et il ne faut pas considérer que notre siècle, notre époque, a le privilège de ceci. Vous trouverez certainement dans les poésies très anciennes, dans la poésie arabe, dans la poésie indienne, que je connais un petit peu, les problèmes de la communication qui sont à la base même, qui constituent l'isotopie de base des poèmes, des textes. Maintenant, l'écriture. Pourquoi l'écriture?

C'est parce que l'écriture c'est ce qui reste, c'est ce qui est matériel. À côté il y a une mythologie qui s'est créée à l'heure actuelle avec Derrida, grâce à Derrida un peu, mais ensuite reprise par d'autres idéologies qui fait qu'en écrivant, l'homme touche la matière, que la parole cesse d'être enfin un *flatus vocis* qui s'envole, tandis qu'ici l'homme, l'écrivain, devient producteur. Et le pauvre type qui est l'écrivain d'aujourd'hui, il veut s'identifier au processus de production, il veut devenir producteur. Générer devient produire, et le sujet de production c'est l'écrivain. Il énoblit sa situation s'identifiant avec d'autres travailleurs et, en même temps, il érige un autre mythe, celui de la transformation du monde par l'écriture. Comme un ouvrier transforme le monde de ses mains, l'écrivain, lui, transforme matériellement l'écriture et il fait la révolution. Un des thèmes d'un livre de Sollers qui est représentatif de cette tendance, c'est que le monde c'est justement la mise en place de trois isotopies: écrire, faire l'amour et faire la révolution. Et c'est la même chose: identification de ces trois isotopies. Ensuite, puisqu'il y a identification et égalité entre ces trois isotopies, on n'a plus besoin de faire un récit cohérent; on peut consacrer une séquence à la révolution, une séquence, une scène au lit et puis une troisième séquence d'écrivain qui écrit. Le fecit progresse de cette manière en sautant d'une isotopie à l'autre, puisqu'elles sont identiques. On peut, c'est une manière de plaisanterie, mais je crois que c'est sous forme caricaturale qu'on peut comprendre le sens de cette exaltation de l'écriture qui ensuite, en cherchant des fondements historiques, condamne Saussure par exemple parce qu'il n'a pas attaché de l'importance à l'écriture, qui est un acte antérieur à la parole. Comme quoi l'humanité a commencé d'abord par écrire et ensuite seulement par parler. D y a toute une généalogie, une archéologie à faire à ce sujet. Voyez les termes à la mode que j'utilise. Ceci pour situer de nouveau la problématique à l'intérieur pour que vous soyez avertis des problèmes. Ma situation sur le plan personnel est délicate. Vous avez eu la gentillesse de m'inviter, alors donc c'est que vous voulez m'écouter. Vous voulez écouter ce que je pense. Seulement, je ne suis pas la seule tête pensante à Paris, il y en a d'autres. Q faudrait, il faut absolument que je parle des autres, mais parler des autres et ne pas dire ce que je pense serait aussi malhonnête. Vous voyez, cette histoire du mensonge tourne en rond et on ne sait plus comment s'en sortir. Je ne sais pas si ma position est la plus honnête possible dans la situation donnée, mais enfin je me suis dit qu'il faut quand même jouer cartes sur table. Donc je vous dis que je dis ce que je pense, je dis ce que les autres pensent et je dis ce que je pense des autres qui pensent et je vous avoue en quatrième position que ce sont des jugements qui comportent une valorisation, qui ne sont pas de jugements dits objectifs. Là vous avez quatre méta-métalangages et vous pouvez choisir l'instance qui vous convient. C'est parce qu'il est

extrêmement difficile même en science d'être honnête. On ne sait pas comment se débrouiller. Évidemment je peux dire comme Descartes *larvatus prode* et vous raconter des histoires en me cachant sous le paravent de la science. J'utilise le paravent scientifique, mais je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis moi-même aveugle. Passons encore à d'autres problèmes.

L'énonciation me paraît comme le lieu de ce que Jakobson avait présenté d'une manière très intéressante sans que cela soit encore étudié, analysé suffisamment, comme le lieu de l'embrayage, des *Shifters*. Parmi les embrayages qu'on rencontre, il y en a trois principaux, comme vous le savez, l'embrayage actantielle, l'embrayage temporelle et l'embrayage spatiale. L'embrayage actantielle est, relativement simple; c'est quand le sujet de l'énonciation implicite pose par exemple un **je** qui parle dans le discours, dans le discours énoncé. Qu'est-ce qu'y passe? C'est qu'il s'établit une certaine relation entre le sujet de rénonciation et le sujet de l'énoncé qui n'est pas le même. Il y a un écart, il y a une typologie de ces relations à faire, mais à condition toutefois d'introduire dans cette typologie le **je** qui est de l'énoncé, c'est-à-dire en se demandant en premier lieu quelle est la relation entre le **je** de l'énonciation et le **je** de l'énoncé. Quand je dis *je dis*, ce n'est pas le sujet de l'énonciation. Le *je* implicite n'est pas le même que le *je* explicite. Voyez comment lire le roman de Proust, du groupe qui, avec André Gide et la fin du XIX^e siècle, commencent, eux, par une écriture en *je*. Évidemment c'est un mensonge comme un autre. Seulement peut-être un peu plus subtil que d'autres. Mais les deux *je* ne sont pas identiques. C'est le genre de constatation que l'on peut faire sans que pour autant à partir de ces constatations on puisse encore établir un système d'embrayage avec une justification sémantique suffisante. C'est un problème qui est capitale pour une étude des textes littéraires encore plus modernes. Même les groupes de sémiotique religieuse qui étudient l'Évangile se butent contre ces difficultés, parce que dans les textes même simples, c'est compliqué. Prenez un petit poème de Michaux, étudié par Houdebine dans ces **Essais de Sémiotique Poétique** que j'ai finis il y a deux ans. Il y a quatre ou cinq lignes, c'est un poème en prose. Il y a le **je** de l'énonciation qui se pose comme un *il* Il y a deux ou trois lignes en *il* Puis, il commence à s'adresser à quelqu'un qu'il appelle *tu*. Il institue, donc, dans les deux autres lignes le type de communication *je-tu*. Tandis qu'il y a un **je** relativement simple qui est le passage, la reprise de ce *il* dont il faut définir la position par un *je*. Et finalement, qui est le *ru*? Le *ru*, c'est également le sujet de l'énonciation parce que, en parlant, c'est encore une procédure poétique fréquente, on parle à un *tu* qui est en réalité un *je*. Ce sont ces *je* de l'énonciation explicitée qui constituent un domaine de

recherche en soi, qui relève, je crois, de Ténonciation proprement dite. Ces sont toujours les problèmes de l'énonciation-énoncé, c'est-à-dire, de deuxième niveau, parce que ce qu'Edmond Houdebine a dit c'est qu'il a décrit la première partie du poème avec *il* avec plus ou moins de sympathie, mais quand il a trouvé ensuite la structure de *je* et *tu*, alors il part: C'est un poète. Pourquoi? D s'agit de Ténonciation parce que Ténonciation c'est un mot à la mode. Mais il ne faut pas être naïf. Il ne faut pas être dupe de cette sorte de découverte. Ce sont des formes qui existent et peut-être que le *il* qui est dénigré du point de vue de la créativité, est peut-être à côté du cheval une des grandes conquêtes de l'homme. J'avais à répondre à de tas de questions pour un ouvrage qu'on est en train de fabriquer maintenant, qui s'appelle **Discussing Language** qui est une anthologie de dix interview avec les linguistes représentatifs du monde. On a pris cinq américains, cinq européens et on les a interrogé, et chacun a fourni une interview de cinquante pages, c'est-à-dire qu'on parle de tout. On a interrogé ce que je pensais de la spécificité des langues naturelles. J'ai dit que contrairement à ce qu'on pense généralement, avec la compétence innée ce qui me paraissait caractériser le plus le langage humain c'est la possibilité de poser des *ils*, c'est-à-dire, des sujets sans rapport avec la situation du message et avec le sujet de l'énoncé, comme des actants extérieurs et puis dire quelque chose sur le monde, ce que les animaux sont incapables de faire. Tandis que si on prend les catégories innées, c'est-à-dire, les énoncés attributifs, parlant du *je*, c'est la propriété des langages animaux spécifiquement. C'est-à-dire tout ce que nous appelons le langage des sentiments, tout cela c'est une chose que l'humanité a en commun avec les animaux. Et par contre ce que l'humanité n'a pas en commun avec les animaux c'est ce qui est déprécié, dévalorisé actuellement. Tout cela vous le connaissez plus ou moins dans les principes. Je vous les rappelle brièvement: s'il y a une situation **d'ici** et de **lé**, c'est la situation de la communication. Et puis il y a un **ailleurs**, qui est un lieu quelconque en dehors de la situation de Ténonciation. C'est normal qu'il existe un **ailleurs** (sur le plan temporel, un **alors**). Je ne sais pas comment c'est en portugais, mais en français un **alors** peut être situé dans le passé, dans le futur, dans le présent. Ce qui est important c'est que des systèmes temporels et spatiaux indépendants peuvent être ainsi construits à partir de cet **alors** et à partir de cet **ailleurs**. Et c'est là la possibilité pour l'esprit humain de se représenter des choses comme dans une projection objectivante. Et c'est peut-être la condition de la science évidemment. Il y a autre chose aussi, la qualification, dans l'énoncé, qui se retrouve à tout moment et qui relève toujours du sujet d'énonciation, c'est-à-dire, tout un système d'estimation, d'évaluation. Quand vous dites: *Cette route est large*, qui que ce soit qui dise le *je* ou le *il*, le fait de dire que c'est *large* est un phénomène d'es-

timation, disons, subjective, relevant du sujet. Donc les systèmes de valeurs qui fonctionnent comme s'ils étaient objectifs, comme s'ils relevaient de l'énoncé, sont finalement liés à l'énonciation. Les adjectifs vulgairement sont divisés en deux classes. On peut dire d'un côté *La route est large ou étroite et d'autre qu'elle est départementale. La route est départementale* est le résultat de l'embrayage. Son caractère départemental, national, ne relève pas du sujet de l'énonciation. Finalement on peut faire le partage dans le discours des différents éléments qui sont tout aussi rédundants et qui relèvent d'un niveau et de l'autre. Autre chose en passant: l'énonciation est le lieu de la vérité. Quand je dis par ex. *la terre est ronde* c'est entre le *je dis* implicite et *la terre est ronde* que se situe encore une modalité qui est de l'ordre de *il est vrai que la terre est ronde*. C'est-à-dire que je transmets non seulement le message, mais aussi mon estimation du caractère plus ou moins véridique de cet constat. Et alors, il y a là beaucoup de choses à dire sur ce que certains appellent les degrés de vérité. C'est idiot comme expression, mais vous voyez ce que cela veut dire: le langage scientifique est tel que ce n'est pas seulement le sujet de l'énonciation qui attire chaque fois un *il est vrai*, *il est vrai que*,..., mais il faut que le lecteur, le destinataire entre dans le jeu et accepte cette règle. C'est-ce qu'on appelle le contrat énonciatif qui se constitue. C'est ce que nous avons dit à propos du **Petit Poucet**. C'est accepté comme une histoire vraisemblable et c'est en même temps connu qu'il s'agit d'une histoire, d'un conte. Je ne prétends pas donner la solution de ce genre de problème, mais c'est un grand chapitre, qui est à poser. En ce qui concerne le langage scientifique, on peut ajouter que là encore une troisième explication du métalangage, c'est-à-dire que chaque énoncé du type *il est vrai que la terre est ronde* est appuyé sur toute une argumentation, ou bien démonstration scientifique, sur un autre discours qui lui est parallèle et qui fonde cet énoncé. Ceci caractérise le discours scientifique. C'est-à-dire que finalement une équipe de savants travaillent au laboratoire, font des expériences. Cela signifie qu'ils font un discours mixte, mi-linguistique et tout se résume en un seul énoncé comme résultat de cette recherche, qui, lui, est transposé dans le scientifique avec la mention *il est vrai que etc*. Et pourquoi il est vrai? Parce qu'il y a un autre discours qui soutient cette vérité. Cela est peut-être un cas d'hypertrophie, de développement. Nous aurons l'occasion à propos de Maupassant de voir cela, que quand il s'agit de fonder un certain type de vérité, un certain type de mensonge, un certain type de secret, comme je vous ai montré sur le carré, il se développe des sousdiscours particuliers qui sont des discours qui relèvent d'un faire persuasif de la part du sujet, qui relèvent de la part du destinataire et qui relèvent d'un faire interprétatif de la part du destinataire. D est caractéristique qu'à côté de ce discours persuasif, apparaît un discours in-

interprétatif parce qu'il y a un auditeur. Par ex. je parle, je parle et je parle, et vous, vous interprétez. Certaines choses vous les acceptez, d'autres vous les rejetez. Vous donnez un degré de véridiction à ce que je dis. Cela se passe au niveau implicite. Mais cela se trouve explicité puisque comme destinataire et destinataire nous pouvons être transposés dans le discours et nous retrouver comme des actants à l'intérieur du discours. Qu'est-ce qui se passe? Moi en tant qu'actant, en tant que *il* quelconque, je dis ceci: *je vois qu'il ne croit pas*. Alors je donne d'autres arguments, je développe tout un faire, toute une technique persuasive. En face de moi, se trouve quelqu'un qui dit: *il le dit, mais qu'est-ce qu'il est?, où est la vérité?* Et il décode le discours, mais toujours sur ce plan donc de la manipulation des modalités du vrai et du faux. Ainsi, pour **La Ficelle**, ce qu'on voit très bien de Maître Hauchecome, lorsqu'il trouve la ficelle, c'est qu'il fait un discours persuasif qui est d'ordre sommatique, c'est-à-dire, fait semblant d'avoir cherché et ne pas avoir trouvé. Sur le fait, sur l'énoncé narratif de trouver la ficelle, se développe un autre niveau qui est celui de faire semblant d'avoir cherché quelque chose et n'avoir rien trouvé. C'est un autre discours, parce qu'il y a un spectateur, parce qu'il y a un destinataire de son faire sommatique. C'est pour dire qu'il s'agit de sémiotique et non pas seulement de langues naturelles, c'est-à-dire, il fait ce discours persuasif gestuellement. Et alors son ennemi qui le regarde là, il donne une interprétation de ce faire. Et son interprétation c'est qu'il a voulu camoufler seulement ce qu'il avait trouvé, mais il a voulu faire semblant de ne pas avoir trouvé. C'est encore une dimension qui à partir de constatations comme *il est vrai que la terre est ronde* se développe dans le discours, tout un discours de la véridiction et qui peut avoir deux dimensions: ou bien se trouver implicite dans notre dialogue, où moi, j'utilise de manière plus ou moins occultée des modalités pour vous persuader, et vous, vous interprétez mon discours; ou bien, cela peut être toujours explicité et transporté dans le discours. Vous voyez ce que je veux dire, cela vous intéresse en premier lieu, que, si le récit est le simulacre des situations sociales, finalement les formulations et les formulations du récit* peuvent être transposées dans la vie sociale elle-même et avoir le même jeu qui se joue entre nous qui sommes tous plus ou moins masqués, qui jouons des rôles, qui voulons persuader, persuader que c'est vrai, persuader que c'est faux, faire semblant que c'est le mensonge, qu'il y a des choses qui se cachent derrière les choses. Tout cela sont des catégories simples, que j'avais mis sur le carré. U y a des choses plus compliquées certainement et c'est tout un jeu de la véridiction, qui constitue le référent social. Qui constitue au fond une syntaxe connotative du langage humain, de la communication humaine. Ce qui est important ce n'est pas tellement ce que les gens disent, mais ce que je pense que les gens disent.

La communication directe est relativement peu de chose par rapport à cette grammaire que j'appelle la grammaire socio-sémiotique qui est sous-jacente à la communication. Je ne parle que de modalités, mais il y a des catégories sémantiques bien connues qui sont en jeu. Par exemple des relations entre inférieur et supérieur, des relations entre homme et femme, des relations avec celui qui est connu et l'étranger. Le type de discours qu'on tient est différent dans ces cas. Ce qui se passe ce n'est pas simplement quelque figure textile, c'est toute une syntaxe très complexe qui est en jeu. Quand je parle et je m'adresse à une femme, sans y réfléchir je formule ma phrase, mon discours, d'une certaine manière qui n'est pas la même. Si cette femme est plus âgée que moi, il y aura d'autres connotations, si elle est plus jeune, d'autres encore. Dans la réponse que vous adressez, vous êtes inconsciemment conscient qu'on s'adresse à vous comme à une femme, alors vous ferez un discours de celle à laquelle on s'adresse comme à une femme et qui s'adresse à un homme. Il y a donc un jeu psycho et socio-sémiotique complexe qui relève de ce que Hjelmslev appelle le langage de connotation. H y a en quelque sorte un passage qu'on peut ménager, en parlant de l'énonciation, entre ce qui est présenté dans des textes comme des simulacres de communication sociale et ce qui est la communication sociale elle-même. Qu'il n'y a pas finalement de rupture, de solution, qu'il y a au fond le langage. Le récit, le discours, c'est encore un lieu privilégié où on peut étudier cette grammaire socio-sémiotique et vice-versa. H y a des recherches par exemple sur la conception de l'honneur et de l'honnet-homme au XVIII^e siècle. Tout cela c'est l'image, une projection d'images entre les gens en état de communication. Si vous savez que vous parlez à un honnet-homme, vous avez un certain nombre d'obligations et puis il y a un personnage à qui vous vous adressez. Vous ne vous adressez pas à un personnage en chair et en os, à un sujet ontologique mais à une construction logique de rôle. J'ai voulu terminer mon discours sur cette énonciation par une paraphrase: Hors du texte, point de salut. C'est-à-dire que tout ce qu'on peut extrapoler vient du texte. C'est pour cela que j'insiste sur l'énonciation énoncée, donc existant déjà. On ne peut parler que de choses à partir du texte, qu'on décèle dans le texte. Qu'est-ce qui permet à Chomski de parler compétence. Pourquoi? Parce qu'il est philosophe? parce qu'il est psychologique? ou autre chose? La compétence n'est pas dans le texte. Par conséquent il faut trouver dans le texte des éléments suffisants pour construire par pr[^]ssupposition logique le concept de compétence. Quand en parlant de l'honnet homme au XVII^e siècle, j'ai dit qu'il y a une structure sociale, j'ai voulu demander comment pouvons nous connaître l'homme si ce n'est pas par les textes? On prend le roman **La Princesse de Clèves**, disons, on l'analyse et on retrouve ces attitudes, ces rôles socio-sémiotiques qui sont joués.

Maintenant, puisque rénonciation a cette faculté d'être énoncée, on peut donc dire ce qui est l'énonciation non énoncée, implicite, et c'est dans ce sens qu'on peut parler de la grammaire socio-sémiotique parce que nous la reconnaissons dans les textes. Ceci ne suffit pas encore. Il y a la théorie des langages de connotation. Cette théorie des langages de connotation, chez Hjelmslev, consiste à dire que s'il y a un métalangue, un langage objet, il y a aussi des connotateurs qui peuvent être réunis et qui sont présents, dans les textes manifestés, mais à condition de les réunir en souscodes, soussystèmes, ils rendent compte de ceci ou de cela. Hjelmslev est très peu explicité sur la question. J'ai extrapolé à outrance, il y reste très peu de Hjelmslev dans cette affaire et je vous indique mes sources. La connotation, je parle de la connotation sociale, elle est, elle doit être présente dans le texte. Seulement elle est présente de manière erratique, diffuse. Donc il est difficile de construire des modèles, de faire une description sémantique de cette manière là. Mais ce qui nous vient en aide c'est cette connaissance que l'énonciation peut être énoncée dans un type de discours. Et c'est cette énonciation énoncée que nous pouvons décrire sous forme de modèle et qui donne des modèles de prévisibilité pour étudier les langages de connotation qui dans les signes sont erratiques. Ce que j'ai voulu distinguer pour que cela ne reste pas dans la confusion c'est un problème à niveau de la véridiction, qui constitue le référent interne du discours, puisque nous n'avons pas de référent externe, le contrat entre le destinataire-narrateur et le destinataire-lecteur institue un référent interne selon le degré de crédibilité du texte. Cela est une chose. Et puis il y a autre chose, c'est le problème de la compétence qui relève également de rénonciation. On peut faire l'histoire des idées. Chomski s'est inspiré de Descartes et l'époque de Descartes et ce qui suit est dominée par la psychologie des grands moralistes français de XVII^e, XVIII^e siècle, vous y trouverez toujours une analyse de toutes les facultés. Qu'est-ce que la faculté? C'est justement ce que Chomski a traduit par compétence. Il y a aurait une filiation philosophique et on devrait expliquer comment on est arrivé à cette idée de compétence. On pourrait comparer la compétence au concept de langue chez Saussure. La langue au sens saussurien, le langage si vous voulez, serait la compétence, mais collective et non pas individuelle, tandis que chez Chomski, le sujet parlant est considéré comme individu pour nous, dans notre traduction, c'est la langue qui parle en nous, ce n'est pas nous qui parlons la langue. Il y a une sorte d'intériorité collective de l'esprit humain qui précède le sujet parlant. Peu importe. Ce que je veux dire c'est que de ce point de vue on voit que les problèmes de la compétence sont également à verser dans le texte et qu'on peut retrouver ces compétences dans les textes, analyser cette compétence en différentes facultés et voir comment

les textes, l'imaginaire humain, simulent ces compétences, quite à renvoyer de nouveau, comme avec les problèmes de psycho-sociologie, à renvoyer la compétence au niveau de non énoncé. Je crois qu'il n'y a pas trente six façons de faire ceci. C'est pour dire que moi, je crois dans la linguistique discursive et dans le discours narratif comme révélateur, comme un champ d'expérience privilégié pour parler de la linguistique, de ce qui est implicite dans le discours, de ce qui est implicite dans le langage. C'est qu'on n'a pas à poser axiomatiquement seulement certains concepts comme compétence et performance, mais qu'on peut les toucher du doigt en quelque sorte et utiliser donc cette démarche à la fois déductive et inductive. La dessus on aura donc à parler beaucoup encore des compétences des sujets qui sont simulés dans la narration. Ce que je voulais dire finalement à propos de cette énonciation c'est que, je l'ai dit déjà, on peut considérer le sujet de l'énonciation comme un sujet psychologique, on peut considérer le sujet de rénonciation comme un sujet collectif. Ici les choses se compliquent. Quand on parle par exemple du folklore, de la littérature orale, qui est le sujet, qui est le narrateur qui parle? Il y avait une discussion épique, il y a une cinquantaine d'année, sur la *Volksgeist*, sur l'esprit du peuple. Ce folklorisme allemand ensuite a été récupéré par la théorie nationale-socialiste et devenu inutilisable pendant quelque temps. D y a le problème: la littérature orale, est-elle de création individuelle ou collective? Ou bien il y a le problème du discours scientifique pour lequel on postule a la limite un sujet quelconque. Roland Barthes autrefois rêvait d'une écriture blanche, c'est-à-dire une écriture qui n'aurait pas de sujet, pas d'énonciation, où les mots colleraient aux choses, où les mots diraient directement les choses. On pourrait à partir de ces quatre types, déjà constituer un carré et le faire marcher. Peu importe, ce que je veux dire c'est qu'il y a cette problématique de l'énonciation. Elle est intéressante dans les limites que j'ai lui prescrites, c'est-à-dire, à condition que ce soit une problématique située dans le texte, . extrapolée (pre'ssuposée logiquement à partir du texte) suivant les pre'ssuposés logiques à partir du texte. Car autrement, il y a la voie dangereuse vers laquelle on s'aventure et c'est la récupération de toute la sémiotique par l'idéologie. Qu'est-ce qui se passe finalement? Vous connaissez un des grands philosophes de notre siècle, qui a donné naissance peut-être à une philosophie des sciences actuelles, je parle de Husserl. Quelle était la préoccupation fondamentale de Husserl? Le problème pour lui consistait à savoir comment mettre entre parenthèses le sujet de l'énonciation. Condition pour lui de la possibilité de la science. En tant que philosophe d'inspiration kantienne, évidemment le sujet psychologique n'avait pas de conséquence, mais le sujet transcendantal, le sujet collectif. C'est là la vraie problématique, c'est-à-dire, si notre connaissance du monde relève toujours d'un sujet connaissant, qu'est-ce que nous pouvons

dire de sûr et certain sur le monde, dans quelles conditions la science est-elle possible? C'est la science du sujet seulement et non pas la science de l'objet. Voilà, au début de ce siècle, vers les années trente, comment le problème se posait. Ce qu'on appelle la réduction phénoménologique, c'est l'opération qui nous a permis de respirer, de poser la possibilité, de poser le monde comme objet, le monde des phénomènes inconnaissables. La théorie des sèmes des relations se pose sur des implications philosophiques de ce genre là. Maintenant ce qui se fait c'est l'ouverture de cette parenthèse et l'introduction donc du sujet. Tant qu'il reste sujet logique présumé, ça va, mais dès qu'on passe vers le sujet psychologique, le sujet ontologique, le sujet transcendantal, alors vous ouvrez les robinets de quelque chose qui vous dépassera. La sémiotique sera alors détruite. Des ouvrages de ce genre là sont apparus sur le marché où sont considérés comme les garde-fous, les garde barrières les conditions de l'intelligibilité du monde. Quand vous trouverez des articles sur le sujet de l'énonciation et qui consistent à dire que le véritable sujet de rénonciation c'est le pénis, alors évidemment on sait où l'on va. Donc le sujet cesse d'être en quelque sorte l'esprit humain pour devenir la matière, un sujet physiologique. C'est-ce que j'ai voulu dire. Donc il y a des limites à ne pas dépasser dans ce sens. Pourquoi? Parce que on peut le dépasser, mais il faut évaluer le pris qu'on va payer si on passe. C'est-à-dire que tout est possible chez des gens qui passent de l'un à l'autre mais il faut que l'homme soit lucide de ce qu'il fait et qu'on ne glisse pas imperceptiblement, que la vie soit un projet volontaire et non pas des circonstances ou des glissements dont on n'a pas à apprécier le poids. Vous voyez ce que je veux dire: prenez, assumez telle direction ou telle autre, mais non pas par glissement, par ignorance, par manque de lucidité. C'est là le véritable problème pour la sémiotique. Donc le dernier mot c'était cela, mais je l'ai dit avant: Hors du texte, point de salut. Tout le texte, rien que le texte et rien hors du texte.

Ignacio
Assis
Silva

*1. Para uma
hierarquização
de critérios
na descrição
lingüística*

A denúncia da mistura de critérios morfológicos com critérios sintáticos e semânticos é um mérito que deve ser creditado à Lingüística Estrutural. Contudo, não padece dúvida de que tais critérios devam e possam ser utilizados na descrição lingüística. O que é preciso, porém, é assinalar-lhes uma função e um momento precisos na caminhada descritiva, hierarquizá-los, enfim. Isto porque qualquer análise lingüística só se pode dizer teoricamente válida quando apoiada na unidade mínima, ou seja, naquela além da qual se toma impossível qualquer nova decomposição. Pelo que sabemos das últimas conquistas da Semântica, tal papel cabe, no que respeita ao conteúdo, à estrutura sêmica, ponto de partida para o engendramento do semema que, em instâncias ulteriores, vai associar-se a entidades analogamente formadas no plano da expressão para compor o signo, último degrau da escala formalizadora e elo primeiro da cadeia discursiva. Como, nas línguas-objeto, tudo se coloca em termos de relacionamento entre unidades diversamente dimensionadas e cada unidade só cobra valor quando integrada à unidade imediatamente superior, a aplicação inicial de qualquer outro critério, seja ele morfológico ou sintático, peca precisamente por forçar a análise, queimando as etapas ou atacando-as de ângulo incorreto e impedindo, dessa maneira, que a luz se faça sobre a totalidade do problema. Nosso ponto de vista é que a ordenação dos critérios a serem empregados na descrição lingüística se faz mediante uma teoria que, partindo das categorias sêmicas resultantes da articulação de um determinado subdomínio semântico na instância profunda do universo significativo que é uma língua, procure estabelecer as combinatórias sucessivas que permitam ascender à instância de realização. Em vez de sintático ou sintático-semântico, tal enfoque será sobretudo semântico-sintático.

*2. Análises
de signos vs.
análises de
estruturas*

Apesar do mérito da denúncia, observamos que os estudos lingüísticos, até princípios dos anos sessenta, se acham dominados, de um modo geral, pela preocupação explícita em conduzir a análise a partir do significante. Tal preocupação é marcante sobretudo na lingüística americana de inspiração bloomfieldiana. Pelo fato de se caracterizarem como abordagem preocupadas mais com a manifestação das estruturas lingüísticas do que propriamente com as estruturas, podemos rotulá-las como análises de signos e situá-las num ângulo oposto ao dos princípios recomendados pela Lingüística Contemporânea. Com efeito, os estudos lingüísticos atuais, principalmente a partir de Chomsky (1965) e Greimas (1966), insistem na necessidade de distinguir, no estudo das línguas-objeto, entre **modo de existência** e **modo de manifestação** das entidades lingüísticas.

As análises de signos estão voltadas, de um modo geral, para o

que Greimas chama de termos-objetos, quando, de acordo com as orientações propostas atualmente pela Filosofia da Ciência, uma investigação que se pretenda científica não deve tomar como meta principal os termos-objetos, mas, sim, a sua natureza relacionai, ou melhor, as relações definidoras de seu modo de existência. Esta postura voltada, não para o signo, mas para as dimensões relacionais que o compõem^estriba-se, em grande parte, no princípio epistemológico de que um objeto só tem existência em razão das relações que esse mesmo objeto tem com os outros; descrevê-lo é, pois, descrever as relações que o compõem^ Greimas (1973, aulidèTÍOT-73), ao definir as condições sob as quais aparece a significação, desdobrou este princípio em três postulados. Ei-los:

1 - Todo objeto só é cognoscível pelas determinações que admite e nunca oV em siesta é uma tomada de posição fenomenológica. É possível que exista um suporte, mas nada sabemos a respeito. Nossas possibilidades de conhecer os objetos estão limitados às determinações desses objetos. Insisto nesta tomada de posição porque ela me parece capital, sobretudo quando se trata da análise poética.

2 — Tais determinações não podem ser apreendidas senão como deferenças que se projetam sobre o objeto. São esses traços diferenciais que conferem ao objeto o que estamos chamando de valor lingüístico (falo em primeiro lugar de valor no sentido lingüístico: as palavras não têm sentido; apreendemos apenas os valores diferenciais).

3 — Mesmo sendo incognoscível enquanto objeto, este é pressuposto pela operação do valor; trata-se, como vêem, de novo do fãmoso problema do suporte; mas este é definido apenas pela pressuposição lógica.

A admissão destes três postulados—cuja redação foi por nós adaptada—leva Greimas a conceber o objeto comojiqia.x&pécie de espaço de fixação, um lugar onde se dá a reunião ocorrendal das determinações que ele interpreta, inspirando-se em Saussure, como **valores lingüísticos**.

3. A língua como forma entre duas substâncias

A aplicação, em Lingüística, deste ponto de vista conduz à concepção da língua como um sistema semiótico constituído por uma relação de **solidariedade** (cf. Hjemslev, 1959, p. 45) entre dois planos—o do conteúdo e o da expressão—em cada um dos quais se deve distinguir entre modo de existência e modo de manifestação das entidades componentes. Assim concebida, a língua se organiza segundo uma tríplice estruturação que vai das estru-

ras profundas, passando pelas estruturas de superfície, até as estruturas do universo manifestado.

O ponto de partida desta concepção da língua é ainda a concepção saussureana, mas na versão dada por Hjelmslev. A idéia dominante em toda a teoria hjelmsleviana é a de que a língua resulta do encontro de duas sistemáticas: a sistemática (ou forma) do conteúdo e a sistemática (ou forma) da expressão. De acordo com Hjelmslev (1959, p. 45), o conteúdo, para se constituir em forma, necessita da ação formadora da forma da expressão e a expressão, para **formar-se**, necessita da ação formadora da forma do conteúdo. É esta convicção que o leva (1959, p. 36) a definir a língua como *une forme spécifique organisée entre deux substances*. Por outras palavras, o conteúdo só se conforma, isto é, constitui-se em **forma**, na medida em que é submetido a uma espécie de **recorte** classificatório, a um crivo cultural: a conformação, ou melhor, a **formação** do conteúdo só se configura na medida em que este é **articulado**, ou mais precisamente, **estruturado**. É dessa articulação, dessa estruturação, que nasce a forma do conteúdo. O mesmo sucede com a expressão.

Entendida como forma específica entre duas substâncias, a língua surge, de um lado, como o resultado da atividade formante, articulante, estruturante enfim, e, de outro, como um dos fatores que condicionam a percepção estruturante; de um lado, ela aparece como a organização dos fenômenos extralingüísticos num sistema de formas lingüísticas, como o resultado da codificação de experiências; de outro, ela é um instrumento da análise das experiências.

4. A estruturação lingüística do mundo dos "objetos"

Como as experiências são percebidas sob a forma de configurações estáveis que resultam da ação conjugada da fisiologia e de padrões convencionais sobre os estímulos recebidos, a *visão* do mundo dos objetos (entendendo-se por mundo dos *objetos*, em sentido lato, o mundo exterior com suas coisas e fenômenos e o nosso mundo íntimo de sensações, volições e idéias— o **Ge-genstände** de E. Cassirer, conforme lembra Mattoso Câmara Jr. (1964, p.91) se dá, não de um modo contínuo, mas fragmentado, quantizado e nos aparece, sobretudo, como organização de reações discriminativas. Com efeito, a discriminação—processo comum a toda percepção— leva-nos a perceber as experiências segundo certos parâmetros perceptuais que são uma redução dos parâmetros físicos dos estímulos recebidos. As dimensões físicas desses estímulos são transformadas em dimensões psicológicas mediante um jogo de oposições entre estimulações recebidas e a identificação das mesmas. Esta transformação dos elementos da experiência e a sua organização em códigos (sistemas) se faz

mediante um completo e lento processo de intemalização, isto é, mediante observações sucessivas de um dado fenômeno que focalizam e isolam, como lembra muito bem Alfred Kuhn (1962, pp. 130 e seg.), os elementos comuns a todos os espécimens e relegam para um plano secundário os elementos não comuns; por outras palavras, a codificação(sistematização)se faz aplicando a discriminação entre elementos pertinentes e não-pertinentes.

Quando comparamos os elementos da experiência, estamos procurando estabelecer as diferenças entre os mesmos; é graças à percepção dessas diferenças que *le mond prend forme devant nous et pour nous*, escreve Greimas (1966, p. 19), quando procuramos captar diferenças entre os elementos da experiência, estamos tentando captar a relação entre os termos da comparação, estamos dando os primeiros passos para o estabelecimento da estrutura, ou por outras palavras, para o estabelecimento da própria condição da significação (Cf. Greimas, 1966, p. 19). Percepção e significação são indissociáveis: percepção é reação discriminativa entre estímulos; discriminação implica relacionamento entre os elementos comparados, e o relacionamento é a fonte e a condição da significação.

Mas, para que a discriminação possa levar à constituição de um **padrão perceptivo**, é necessário que ela seja recorrente, pois é a **recorrência** que se revela como primeiro passo para a descoberta da ordem e, por conseguinte, da significação, vale dizer, da estruturação do mundo dos *objetos*, da *cosmificação*, no sentido em que os gregos entendiam a palavra *kósmos*. *If an object-escreve Miller-did not appear similar to itself, if recurrences of an event did not seem the same, if members of a class bore no resemblance to one another, if relations could never be seen as alike, in short, if every event was new and unfamiliar, the commonplace stability of the perceptual universe could never be constructed out of the raw material of our experience and the world would necessarily remain a blooming, buzzing confusion. The first step toward discovering order and meaning is to recognise that something we have experienced before is now occurring again*, (apud Malmberg, 1963, p. 67).

5. *A percepção como mediatriz entre o mundo dos "objetos" e o mundo das significações*

A percepção, no entanto, não é a significação, mas a mediatriz entre o mundo dos *objetos* e o mundo das significações; ela é, como quer Greimas (1966, p. 8), *le lieu non linguistique ou se situe l'apprehension de la signification*. A significação existe somente enquanto percepção codificada. Há interdependência entre estes três elementos: mundo dos *objetos*, percepção e código, As dimensões físicas do estímulo condicionam a constituição do padrão perceptivo que, por sua vez, condiciona a estruturação do código;

por outro lado, o código condiciona a percepção dos estímulos físicos. No que diz respeito à língua, esta diz ao destinador como analisar a experiência, impõe-lhe certo *modus vivendi* da experiência; por outras palavras, a experiência, afora o substrato comum aos padrões humanos de percepção, é vista sob a ótica do padrão lingüístico nativo do destinador. *Na realidade-escreve A. Martinet— (1970, p. 9)- cada língua organiza à sua maneira os dados da experiência, e por isso aprender uma língua nova não consiste em colocar novos rótulos em coisas conhecidas, mas sim em habituarmo-nos a analisar doutro modo os objetos das comunicações lingüísticas.* Greimas (1970, p.24) conseguiu sintetizar de modo bastante claro esta relação entre o código (a língua) e o mundo dos *objetos*: *Le fait est que la dénomination des objets, à l'intérieur d'une langue donnée, ne se fait pas uniquement en fonction du référent qu'est le monde extérieur, mais aussi et surtout en raison de son découpage classificatoire: une sémiotique implicite s'est déjà chargée de la catégorisation et de l'analyse du lopin du monde qu'elle recouvre.* Foi para dar conta desta dupla coerção na relação código-mundo que Greimas propôs (1966) se distinguissem dois níveis no plano do conteúdo: um **nível semântico** e um **nível semiológico**. Atualmente Greimas (1973, aula de 11-07-1973) se declara propenso a substituir a «expressão **nível semiológico** por **nível figurativo**. A sua justificação para a mudança de terminologia é que, tomando o universo significativo do ponto de vista do *leitor do mundo*, observa-se a existência, além dos semas que configuram o nível semântico, de semas que encontram correlatos no mundo exterior (como por exemplo, os semas que diferenciam os lexemas **grande vs. pequeno, alto vs. baixo, quadrado vs. redondo, reto vs. curvo**). Ao nível de uma semiótica não-lingüística, encontramos esses semas não como *significados mas* como *significantes*. Isto quer dizer—continua Greimas—que o mundo exterior na medida em que signifique alguma coisa, no-la significa mediante uma articulação visual, olfativa, etc. Assim, tomando o referente o que Greimas chama de referente é uma semiótica não-lingüística, vê-se que os significantes do referente são reencontrados na língua natural sob a forma de significados. Há, por assim dizer, uma mediação: o significante que está em tomo de mim passa pelo cérebro e sai novamente sob a forma de significado. Na relação mundo-pensamento, o cérebro funciona como um mediador, transformando significantes em significados. Após insistir na importância de distinguir entre categorias sémicas que se definem, por assim dizer, como interiores ao falante, e outras para as quais é possível estabelecer correlações existentes fora do falante, ou mais precisamente, entre categorias interoceptivas e categorias exteroceptivas, Greimas se decide a denominar as segundas pela expressão **nível figurativo**, cuja função é articular, transformar o mundo exterior em significação; quanto ao conjunto das categorias interoceptivas, continua denominando-o pela expressão **nível semântico**, embora se declare insatisfeito com o termo semân-

tico, porque está sendo usado em sentido restrito.

6. *Paralelismo entre expressão e conteúdo*

A concepção da língua como uma forma organizada entre duas substâncias permite à descrição lingüística postular um certo paralelismo entre os modos de articulação da expressão e do conteúdo. Esse paralelismo é a principal (senão a única) brecha por onde se pode chegar a uma idéia aproximativa do modo de existência das entidades que compõem o plano do conteúdo. Partindo das modernas teorias fonológicas que descrevem as estruturas fonêmicas como articulações do universo fônico em um número reduzido de categorias de traços distintivos (de categorias fêmicas), é possível conceber a estrutura do universo semântico como uma articulação desse universo em categorias distintivas (em categorias semânticas).

É ainda a admissão desse paralelismo que nos autoriza a descrever o processo engendrador dos sememas como semelhante ao processo de geração dos fememas: assim como um número reduzido de categorias fêmicas (ou merismáticas como prefere dizer Benveniste) permite gerar, teoricamente, quatro mil e noventa e seis fememas diferentes (cf. Cherry, 1970, p.96), também um número relativamente pequeno de categorias sêmicas—Guiraud (1965)supõe basicamente trinta e dois semas que formam dezesseis dissemas, a partir dos quais se formam as combinações ulteriores—pode gerar, com o auxílio de uma combinatória, um elevadíssimo número de unidades semânticas mais amplas, os sememas (cf. Greimas, 1970, p. 40). Assim como no plano da expressão, o fem[^] traço fônico distintivo; merisma para Benveniste) é o componente elementar que permite a construção de toda a **forma da expressão** de uma língua, no plano do conteúdo, o **sema** (traço semântico distintivo) também é o componente fundamental de cuja combinatória resultará a **forma do conteúdo** dessa língua. Assumir esta posição leva-nos a deslocar o procedimento analítico, do nível da análise de signos para o nível da análise dos componentes profundos do signo.

7. *Nível imánente e nível aparente*

A primeira conseqüência da introdução da oposição entre **modo de existência** e **modo de manifestação** no procedimento de análise é a necessidade de reconhecer dois grandes níveis no universo significativo que é uma língua:

(1)—um **nível imánente** ou **gramática profunda** que define o modo de existência das entidades lingüísticas; nesse nível estão não apenas os princípios que organizam o universo lingüístico em categorias (fêmicas para o plano

da expressão, sêmicas para o plano do conteúdo) mas também as regras que instituem uma combinatória apta a produzir unidades mais amplas (fememas e diagramas femêmicos no plano da expressão, sememas e diagramas semêmicos no plano do conteúdo);

(2)—um **nível aparente** ou **gramática de superfície**, onde; numa primeira etapa, se dá a união das entidades constituídas pela combinatória (ou combinatórias) efetuada(s) na expressão e no conteúdo e, numa segunda etapa, a atualização da entidade resultante dessa união nos atos particulares de comunicação.

A necessidade de distinguir não só entre entidade elementar e entidade complexa, mas também entre combinatória virtual e combinatória efetivamente realizada conduz-nos a propor a distinção, em cada um dos níveis ou gramáticas, de instâncias diferentes.

O nível imanente ou gramática profunda se articula numa **instância profunda** (Greimas fala em estrutura profunda ou nível profundo; cf. 1970, p. 135 e 1972, p. 14) onde se dá a articulação, isto é, a estruturação, a formalização, do universo lingüístico em categorias binárias (fêmicas ou sêmicas conforme se trate do plano da expressão ou do conteúdo) e numa **instância de superfície** (equivalente à estrutura ou nível de superfície de Greimas 1970 p. 135 e 1972, p. 14) onde as unidades resultantes da articulação procedida na instância profunda são submetidas:

(a)—numa primeira etapa, a uma combinatória de natureza hipotática (ver mais adiante) que engendra unidades de natureza configurativa (e não meras unidades-coleções, ver mais adiante), ou mais especificamente, que engendra fememas no plano da expressão e sememas no plano do conteúdo;

(b)—numa segunda etapa, a uma combinatória sintática que enquadra as unidades-configurações engendradas pela primeira combinatória em esquemas sintáticos elementares (diagramas ou esquemas silábicos no plano da expressão e diagramas ou esquemas semêmicos no plano do conteúdo).

NOTA 1: Com referência à binaridade das categorias fêmicas e sêmicas, Greimas (1970, p. 40) se apressa em esclarecer que se trata de um princípio de construção e não de um princípio do modo de existência das mesmas. Contudo a posição por ele assumida em 1966 (p. 24) parece-nos mais clara: após afirmar a necessidade de distinguir dois tipos diferentes de captação da significação—a significação como imanência e a significação como manifesta-

ção, Greimas diz que *La structure élémentaire, considérée et décrite en soi, c'est-à-dire, en dehors de tout contexte signifiant, ne peut être que binaire, et cela non pas tellement pour des raisons théoriques non élucidées, qu'il faut renvoyer au niveau épistemologique du langage, mais du fait du consensus actuel des linguistes.*

NOTA 2: A demarcação do nível imánente aqui apresentada não coincide com o universo imánente proposto inicialmente por Greimas (1966, pp. 102-109), onde o universo imánente é considerado um conjunto de categorias sêmicas, divisível em dois subconjuntos que constituem o nível semiológico (dos semas nucleares) e o nível semântico (dos classemas). A instância de superfície por nós considerada uma das articulações do nível imánente é considerada por Greimas como universo manifestado (cf. 1966, pp. 106-107).

O nível aparente ou gramática de superfície se articula numa **instância de manifestação** (estrutura da manifestação conforme Greimas 1970, p. 136 e plano da manifestação conforme Greimas 1972, p. 14) na qual os sememas e os diagramas semêmicos *desposam* (a metáfora é de Greimas) as combinações paralelas e não isomorfas da expressão, constituindo dessa maneira entidades virtuais que permanecem em disponibilidade na língua (às quais se poderia reservar o nome de **entidades-tipo**: signo-tipo ou frase-tipo), e numa **instância de realização**, onde se dá a atualização das entidades constituidas na instância de manifestação (têm-se então as **entidades-ocorrência**: signo-ocorrência e frase-ocorrência ou enunciado).

NOTA: O nível aparente ou gramática de superfície assim visualizado não coincide com o **universo manifestado** proposto por Greimas em 1966. Em primeiro lugar, porque Greimas distingue dois tipos de manifestação: (a) uma primeira manifestação que estabelece a união de semas do nível semiológico (dos semas nucleares) com semas do nível semântico (dos classemas) para gerar o semema; (b) uma segunda manifestação que combina dois ou mais sememas por meio de um ou mais classemas. Somente após estas duas manifestações é que vem a *mise en discours* dos sememas, durante a qual estes *desposam* as unidades correspondentes do plano da expressão. É esta *mise en discours* que constituiria segundo Greimas (1966, p. 106) a manifestação linguística propriamente dita. Vê-se por aí que, **na Sémanique structurale**, a palavra manifestação está empregada em sentido restrito: ela cobre apenas a distância que vai do que chamamos de instância profunda à nossa instância de superfície. Esta restrição é relaxada, ao que parece, a partir de **Du Sens** (1970,

passim, especialmente pp. 136, 150-154), onde o termo manifestação designa as estruturas que produzem e organizam os significantes. Greimas não fala em nível ou instância de realização; o quadro contido em Greimas 1972, p.14 parece sugerir a identificação de manifestação com realização (Ele fala aí em fonemas **realizados**). **Consciente** destas oscilações, Greimas (1973, **Curso e Suplemento Literário de O Estado de São Paulo de 12.08.73**) procurou caracterizar melhor o percurso semiótico que culmina na construção de objetos culturais, definindo a manifestação, não como um nível estrutural, mas como *uma instância de produção em que, reintegrado o significante no significado, a significação se dá ao homem com seu suporte material, e se acha de qualquer modo realizada*. Esta redefinição possibilitou-lhe introduzir nas *estruturas de manifestação* um nível a que ela chamou de **manifestação figurativa** e que corresponde ao que estamos chamando de **instância de manifestação** por oposição à **instância de realização**.

1. instância profunda: formada por uma hierarquia de categorias fêmicas resultantes das articulações sucessivas do universo fônico em femas; estes são de natureza opositiva, mas já contém virtualidades combinatórias.

2. instância de superfície: formada por

(a) **fememas:** são configurações resultantes de uma combinatoria por relacionamento hipotético entre femas; o relacionamento hipotético é que faz com que os fememas sejam configurações e não simples coleções de femas; o arranjo interno dos femas componentes é hierarquizado; por isso não se pode dizer que os fememas sejam feixes ou conjuntos de femas; os termos feixe e conjunto não implicam hierarquização;

(b) **diagramas femêmicos** (ou esquemas silábicos) resultantes de uma combinatoria sintática entre fememas.

NOTA 1: Estamos empregando o termo **diagrama** no sentido de *ícone de relações inteligíveis* proposto por Peirce. Para caracterização e exemplificação desta noção, ver R. Jakobson, 1969, pp. 105-117).

NOTA 2: A combinatoria que gera os fememas privilegia o modo de existência sistemático (paradigmático), ao passo que a combinatoria de fememas privilegia o modo de existência sintagmático, ou melhor, explicita o

8. Entidades componentes do plano da expressão
8.1. - Nível imanente ou gramática profunda

relacionamento hipotético (ver mais adiante) subjacente á organização femênica.

8.2. - *Nível aparente ou gramática de superfície*

1. instância de manifestação: é constituída por unidades-tipos do plano da expressão (assimiláveis às imagens acústicas saussureanas); ao mesmo tempo em que projetam **as** entidades formadas na instância de superfície da gramática profunda unem-se, mediante convenções *organicaüy developed over long periods of tinu;* (Cherry, 1957, p. 8), às entidades correspondentes mas não-isomorfas do plano do conteúdo. As entidades-tipo desta instância são as seguintes:

(a) **fonemas** que são as manifestações normais (para o significado da palavra **normal** cf. Coseriu, 1967, p. 94) dos fememas;

(b) **silabas** que são as manifestações normais dos diagramas femênicos;

(c) **lexemas e/ou morfemas** resultantes de uma combinatória que integra as entidades (a) e (b), constituindo assim o(s) significante(s) virtual (is) do signo.

2. instância de realização: é constituída por entidades-ocorrência; são as atualizações das entidades constituídas na instância de manifestação:

(a) **fonos** ou **sons da fala** que são as atualizações dos fonemas;

(b) **lexes e/ou morfes** que são atualizações dos lexemas e/ou morfemas.

9. *Entidades componentes do plano do conteúdo*

9.1. - *Nível imánente ou gramática profunda*

A admissão do paralelismo entre expressão e conteúdo permite imaginar um percurso semelhante no plano do conteúdo.

1. instância profunda: formada por uma hierarquia de categorias sêmicas resultantes das articulações sucessivas do universo semântico em semas; estes são de natureza opositiva, mas já contém em estado virtual as potencialidades combinatórias.

NOTA: Pierre Guiraud, que admite francamente um isomorfismo entre as estruturas significantes e as estruturas significadas (cf. Guiraud, 1965, pp. 97-98), diz que os semas são orientados segundo sentidos (sentido:

direção, orientação) que constituem os valores sintagmáticos do signo; segundo ele existe uma direcionalidade implícita nos semas (cf. Guiraud, 1965, pp. 104-106).

2. **instância de superfície:** formada por

(a) **sememas:** são configurações sêmicas que resultam da combinação mediante relacionamento hipotático entre semas (ver mais adiante);

(b) **diagramas semêmicos** (ou esquemas semêmicos) (Greimas fala em enunciados semânticos): são esquemas predicacionais resultantes de uma combinatória por relacionamento sintático entre sememas. São modelos imanentes colocados à nossa disposição para conceber e organizar os conteúdos, primeiramente sob sua forma semêmica (cf. Greimas, 1966, p. 118).

A combinatória que produz sememas privilegia o modo de existência sistemático (paradigmático); a combinatória de sememas privilegia o modo de existência sintagmático, ou melhor, sintático. Na verdade, esta nada mais faz senão explicitar o relacionamento hipotático subjacente à organização semêmica: todo semema contém em si, em estado virtual, uma direcionalidade sintática ou sentido, como quer Guiraud.

No que diz respeito ao relacionamento hipotático dos semas no interior do semema, julgamos mais acertado explicá-lo por meio de um exemplo: comparando os significados manifestados pelo lexema *cabeça*, podemos chegar à conclusão de que o denominador comum aos significados comparados se resume nos semas **extremidade+superatividade**, os quais compoem o núcleo sêmico propriamente dito de *cabeça*. Contudo, este núcleo constitui apenas a basesêmica potencial de *cabeça*; para manifestar-se ela tem de receber a determinação de outros semas. Assim, o sema **superatividade** terá de combinar-se com uma das articulações da categoria sêmica **dimensionalidade**, vale dizer, ou com o sema **horizontalidade** (ex. *cabeça de ponte*) ou com o sema **verticalidade** (ex. *cabeça de cachoeira*). Veja figura 1. No caso aqui representado (*cabeça de cachoeira*), estabelece-se uma nova relação de pressuposição unilateral entre **verticalidade** e **superatividade**. Esse encadeamento de pressuposições unilaterais entre uma base sêmica e um ou mais semas de categorias sêmicas diferentes constitui o que se chama um entrelaçamento de **relações hipotéticas**. É isto que nos leva a definir o semema não como um conjunto de semas, mas como uma **configuração de semas**. entendendo o termo **configura-**

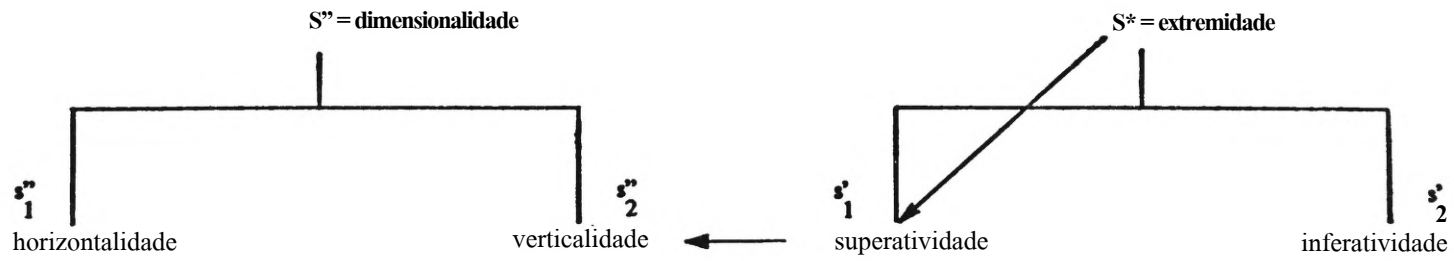


Figura 1. Relacionamento hipotético.

ção no sentido de conjunto ordenado que lhe dá U. Weinreich (1966, p. 419):
A configuration (ordered set) of features is our way of formally representing a syntactically transitive expression in the definition of a concept.

1. instância de manifestação: é constituída por entidades-tipo do plano do conteúdo que, ao mesmo tempo em que projetam ou combinam entidades resultantes da instância de superfície, associam-se, mediante convenções tácitas e históricas, às entidades correspondentes do plano da expressão. A instância de manifestação aparece, assim, como a instância final da constituição da *langue*. As unidades constituídas nesta instância são unidades virtuais, aptas a se realizarem nos atos individuais de fala. São as seguintes:

9.2. - *Nível aparente ou gramática de superfície*

(a) significados: são unidades resultantes da neutralização de sememas. De acordo com Heger (1969, pp. 55-56), o significado é delimitado quantitativamente pela relação de consubstancialidade quantitativa que o liga ao que ele chama de **signema** (isto é, ao lexema ou ao morfema) e pode ser analisado como a combinação disjuntiva de vários sememas.

(b) frases: são as formas dos sintagmas frasais, ou seja, o conjunto das regularidades combinatórias subjacentes à multiplicidade das realizações frasais (frases-ocorrência ou enunciados); são linguisticamente auto-suficientes no sentido de que, para sua decodificação, bastam os recursos fornecidos pela dupla articulação; independem dos contornos entonacionais, do contexto e da situação.

2. instância de realização: é constituída por entidades-ocorrência que realizam concretamente as entidades da instância de manifestação:

(a) significados-ocorrência: ou *effets de sens*;

(b) enunciados: à significação-tipo de uma frase-tipo podem corresponder muitas significações-ocorrência nos enunciados, isto é, nas múltiplas realizações da frase-tipo, dependendo dos contornos entonacionais, do contexto e da situação. R. Jakobson (1970, p. 125) menciona a proeza de um antigo ator do Teatro Stanislavski, que conseguiu tirar, numa primeira prova, quarenta e, numa segunda, cinquenta significações diferentes da frase russa **Segodnja vecerom esta noite**. A crônica de Paulo Mendes Campos intitulada *A marquezia saiu as cinco horas* é outra boa ilustração do que acabamos de expor.

Observa-se, pois, que tanto na expressão quanto no conteúdo o

percurso que vai da instância profunda à instância de realização corresponde ao avanço das entidades mais abstratas em direção às mais concretas; das entidades mais gerais e, por isso mesmo, numericamente reduzidas, para as mais particulares e quantitativamente ilimitadas; das constantes para as variáveis; é a caminhada que vai do fenômeno de linguagem, humano e universal, para o fenômeno de fala, individual e particular. Compare-se, a título de exemplo, a distância entre as dimensões fêmicas que levam à constituição do fomema português /r/ e as múltiplas realizações deste nos atos de fala individuais. Um dispositivo gráfico inspirado na representação visual das relações entre sistema, norma e fala, imaginada por E. Coseriu (1967, p. 95), permite visualizar o relacionamento entre as quatro instâncias que compõem os níveis imánente (ou gramática profunda) e aparente (ou gramática de superfície) de cada plano. cf. figura 2.

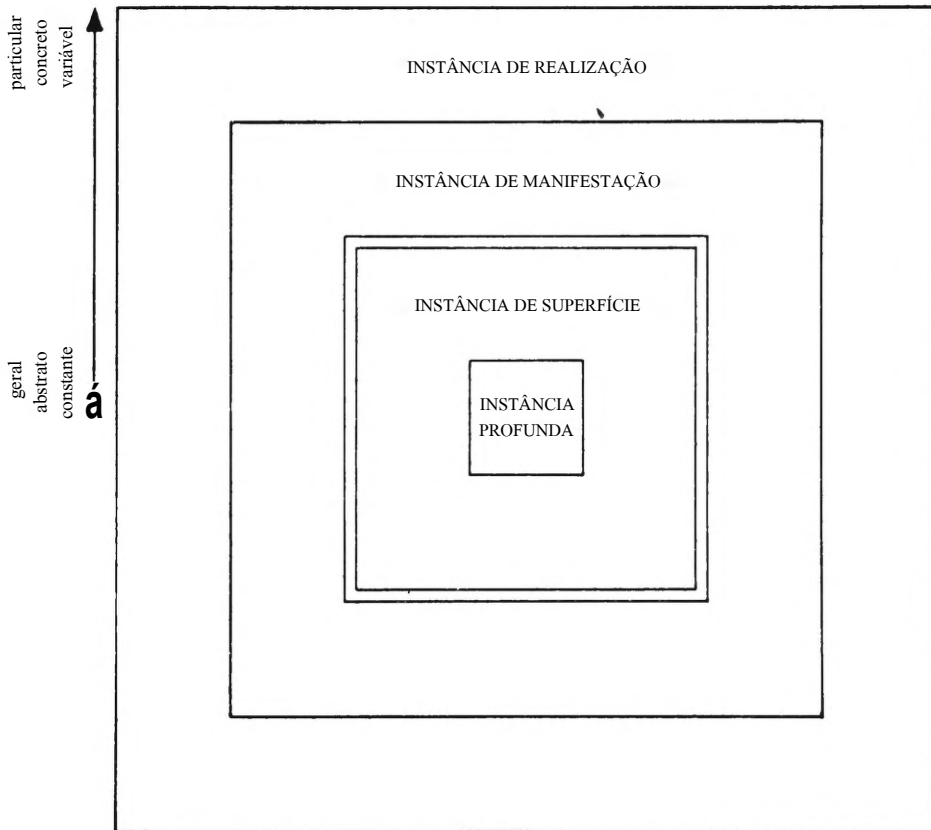


Fig. 2 As linhas duplas separam o nível imánente ou gramática profunda do nível aparente ou gramática de superfície.

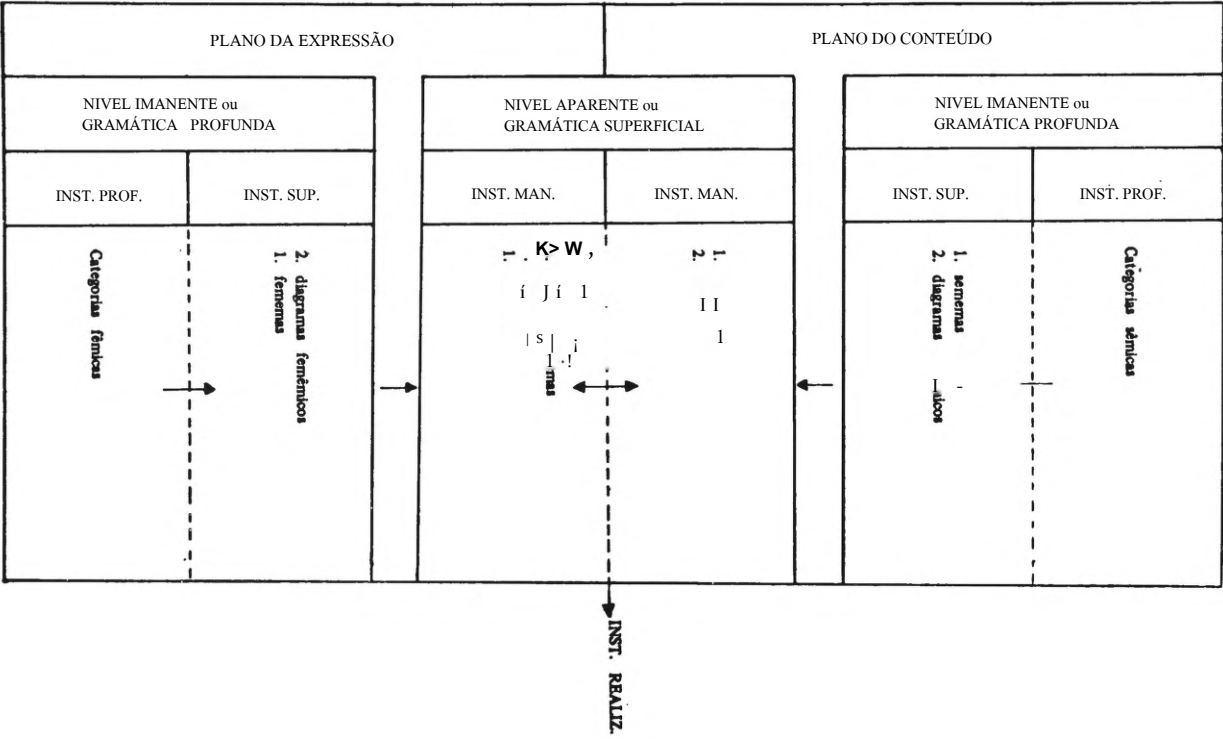


Figura 3.1. O movimento formalizador

9.3. - O movimento formalizador

Como, de acordo com Hjelmslev, a língua é uma forma que resulta da união por solidariedade (dupla implicação) da forma do conteúdo com a forma da expressão, podemos imaginar este movimento formalizador como a convergência das duas instâncias profundas em direção à instância de manifestação do nível aparente. Ver figura 3.

Para concluir, parece oportuno enfatizar que o modelo aqui proposto, de inspiração essencialmente mas não exclusivamente greimasiana—se enquadra muito bem dentro das diretrizes teóricas assumidas (embora diferentemente formuladas e orientadas) por outros semanticistas e lingüistas contemporâneos. Acreditamos que a maioria dos estudiosos contemporâneos poderiam subscrever, sem grandes escrúpulos, a seguinte afirmação de Saumjan (1970, p. 246): *The generation of natural languages should be preceded <> (a universal semiotic language. The rules of generation for natural languages should be formulated as rules of transition from the universal semiotic language to the concrete language desired.*

- (1) CHERRY, Collin (1957)-On Human Communication, Cambridge, Mass. The M.I.T. Press.
- (2) CHOMSKY, Noam A. (1965) Aspects of the Theory of Syntax, Cambridge, Mass. The M.I.T. Press.
- (3) COSERIU' Eugenio (1967) Teoria del Lenguaje Lingufstica General, 2a. éd., Madrid, G redos.
- (4) GREIMAS, A. Julien - (1966) -Sémantique structurale, Paris, Larousse.
- (5) GREIMAS, A. Julien - (1970) - Du Sens, Paris, Seuil.
- (6) GREIMAS, A. Julien -(1972) "Pour une théorie du discours poétique" In: Essais de sémiotique poétique, Paris, Larousse, pp. 5-24.
- (7) GREIMAS, A. Julien (1973) "Semiótica narrativa" Curso ministrado, em julho 73, na FFCL-Barão de Maué-Ribeirão Preto-SP.
- (8) GUIRAUD, Pierre (1965) "Les structures élémentaires de la signification .In: Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, LX, 1, pp. 97-114.
- (9) HEGER, Klaus (1969) "L'analyse sémantique du signe linguistique." In: Langue Française no. 4, pp. 44-65.
- (10) HJELMSLEV, Louis (1959) Essais linguistiques. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XH.
- (11) JAKOBSON, Roman (1970) -Lingufstfca e Comunicação, trad. Sao Paulo, Cultrix.
- (12) MALMBERG, Bertil (1963) Structural Linguistics and Human Communication. Heidelberg, Spring-Verlag.
- (13) MARTINET, André (1970) Elementos de Lingüística Gérai, trad. 2a. ed. Lisboa, Sã da Costa.
- (14) MATTOSO CÂMARA JR., Joaquim (1964) Princípios de Linguística Gérai, 4a. ed. Rio de Janeiro, Acadêmica.
- (15) SAUMJAN, Sebastian K. (1970) -"Semiotics and Generative Grammars". In: Greimas, A.J. (1970)- Sign, Language, Culture, The Hague, Mouton, 244-255.
- (16) WEINREICH, Uriel (1966) -"Explorations in Semantic Theory." In: Thomas A. Sebeok ed. (1966)- Current Trends in Linguistics, vol.3. The Hague, Mouton.

The study proposes that the ordering of criteria to be used in the description of the semiotic universe that comprises a language is determined by a theory which, starting with the semic categories resulting from the semantic subordinates of the deep level, attempts to establish the successive combinations that permit rising to the realization level. The study relates the opposition **immanent level** vs. **apparent level** to the opposition **deep grammar** vs. **surface grammar**. The deep grammar acts at a **deep level** (starting point of the course which produces the linguistic entities) and at a **surface level**; the surface grammar acts at a **demonstration level** (corresponding to Greimas' level of figurative manifestation) and at the realization level (the arrival point of the semiotic journey). This study stresses a semantic-syntactic focus rather than one syntactic or syntactic-semantic in nature.

— D'après l'auteur, les critères employés dans la description de l'univers linguistique s'organisent selon, une théorie qui part des catégories sémiologiques issues de l'articulation des domaines sémantiques dans une **instance profonde** et cherche à établir les combinatoires successives pour aboutir à une **instance de réalisation**. D met en corrélation l'opposition niveau immanent vs niveau apparent et l'opposition grammaire profonde vs grammaire de surface. La grammaire profonde s'articule dans une **instance profonde** - point de départ du parcours qui engendre les entités linguistiques — et dans une **instance superficielle**; la grammaire de surface s'articule dans une **instance de manifestation** (la manifestation figurative de Greimas) et dans une **instance de réalisation** — point d'arrivée du parcours sémiotique. Cet abordage n'est pas syntactico-sémantique; il se veut surtout sémantico-syntaxique.

INTERPRETAÇÃO DO INTERPRETANTE

Edward
Lopes

Constitui *sentido* a relação existente entre um signo-objeto e outros signos metalingüísticos que, alterando embora as dimensões do plano de expressão do signo-objeto, conservam o mesmo efeito-de-sentido do seu plano de conteúdo, traduzindo-o mais explicitamente. Essa definição concorda, por um lado, com a definição proposta para *sentido* na Teoria da Informação e da Comunicação (= quantidade de informação que permanece invariável nas operações repetidas de transcodificação) e com a definição proposta por Peirce para o sentido, sob o nome de **interpretante**. Por outro lado, é com essa concepção, implícita ou explícita, que trabalha o lexicógrafo, para quem o sentido de uma unidade léxica é a interpretação que dá outras unidades léxicas da mesma língua, nos dicionários monolíngües. A noção de interpretante não resolve o problema do sentido, é claro, pois não faz mais do que substituí-lo pelo problema da interpretação: a interpretação da noção de interpretante é o objetivo do presente trabalho.

o exercício de tradução da frase

1. I vitelli dei romani sono belli

proposto por Umberto Eco, mostra que o criptanalista executa um trabalho prévio ao do decodificador; a função do criptanalista é a de situar o **código de partida**, aquele que serviu para a codificação da mensagem. (Empregamos **código** no sentido de repertório de itens léxicos mais as regras da sua combinação; o código inclui, pois, um dicionário e uma gramática). A frase I, por exemplo, pode ter sido codificada a partir do italiano, caso em que significaria

1. a. Os bezerros dos romanos são belos

e poderia ter sido codificada a partir do latim, caso em que significaria

1. b. Vai, Vitélio, ao som de guerra do deus romano

Situado o código de partida, cessa o trabalho do criptanalista e começa o trabalho do decodificador. Este inicia sua tarefa aceitando, sem discutí-las, duas premissas: em primeiro lugar, ele supõe que o criptanalista situou corretamente o código de partida; em segundo lugar, ele supõe que o código que serviu para a codificação da mensagem (**input**) seja também o código válido para a sua correta decodificação (**output**). Desse modo, o decodificador trabalhará com

(a) **um interpretante do código**, cuja função é a de traduzir a mensagem à luz das informações fornecidas pelo código de partida que a organizou. Assim, por exemplo, o primeiro elemento segmentável da frase 1 (isto é, /'), deixa-se descrever como *artigo, plural*, etc., através do código **italiano**, mas será descrito como *imperativo de eo, ivi, itum, iré*, etc., se o decodificarmos de acordo com o código **latim**.

O código, no entanto, informa demasiado (assim, Katz & Fodor comprovaram quatro sentidos diferentes para a mesma entrada léxica **bachelor**, no dicionário do inglês) e, ao mesmo tempo, informa muito pouco (a regra gramatical do português que veta a construção da frase ***bomer sopa**, porque o verbo comer só se pode combinar com um complemento que contenha os marcadores semânticos /alimento/ - /sólido/, não veta a construção de frases como **o imposto come todo o meu salário, esse carro come gasolina**, etc.). Por isso podemos pensar que o sentido de uma unidade lingüística tem de definir-se duplamente, no interior das correlações paradigmáticas do código e nas combinações sintagmáticas dos contextos em que ela ocorre. Quanto a este último, verificamos que **parte das informações-de-saída (output) que o interpretante do código fornece para a decodificação da frase, é re-introduzida na mensagem sob a forma de nova instrução computável**, por um processo análogo ao da realimentação (**feedback**) nos sistemas informacionais auto-regulados. Fragmentos da mensagem, fornecidos pelo interpretante do código, são promovidos, desta forma, ao estatuto meta-lingüístico de **princípio de equivalência** (Jakobson) organizador da sequencialidade frásica. A mensagem terá de decodificar-se, pois, num segundo momento, posterior ao momento da decodificação propiciada pelo interpretante do código, de acordo com

(b) **um interpretante do contexto**, cuja função é a de localizar, na contiguidade sintagmática, a **lei de similaridade** que preside o arranjo de toda a seqüência, dotando-a de urna certa redundância informacional.

Essa similaridade pode apresentar-se, no plano de expressão, como **reiteração regular de fragmentos fônicos equivalentes** (rima, aliteração, assonância), reiteração regular de pausas e acentos (métrica, ritmo), ou no plano de conteúdo, como reiteração regular de marcadores semânticos (figuras e classemas). Aqui, algo pertencente à mensagem — mas inventariável no código, um padrão fonológico ou silábico, um complexo de semas invariantes —, retorna à mensagem para ser novamente computado como **segunda informação-de-saída** a ser retida e cotejada com a primeira informação-de-saída (a de grau/zero), fornecida pelo interpretante do código. O

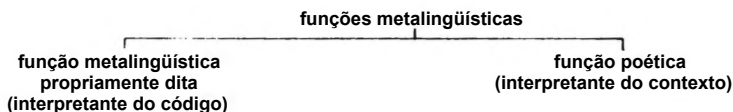
interpretante do contexto encarrega-se de traduzir essa segunda informação-de-saída como um **desvio eufórico** da **informação de grau zero**, anteriormente obtida pelo interpretante do código.

Aplicado à frase 1, **supra**, o interpretante do contexto esclareceria, por exemplo, que se trata de um verso de onze pés, de métrica trocaica

i i i _____ i i i i
I vitelli dei romani sono belli

possuindo rima interna (**vitelli — belli**), etc.

NOTA — O interpretante do contexto é, nesta passagem, aquilo que Jakobson chamou de função poética da linguagem. No nosso ponto de vista, (a) o interpretante do código, e (b) o interpretante do contexto, possuem, ambos, o estatuto meta-lingüístico. As funções da linguagem aqui focalizadas, poderiam ser visualizadas como segue:



Os interpretantes (a) e (b) são operadores de sentido dos enunciados das línguas naturais (sistemas modelizantes primários). A descrição do seu sentido é tarefa da Semântica lingüística. Mas assim como os enunciados das línguas naturais, enquanto **parole**, só possuem sentido no interior da macro-estrutura da **langue**, esta, por sua vez, só possui sentido no interior da estrutura maior da cultura que a utiliza para expressar-se: a **performance** lingüística, afinal de contas, é uma prática social, um **fazer cultural** dos indivíduos, um modo a mais entre tantos outros gestos igualmente definíveis como linguagens, de se exteriorizar e comunicar a racionalidade das ações humanas; a **ultima ratio** do sentido, aquilo de que a língua fala em definitivo e sempre, é a sociedade, seu irredutível universo do discurso.

A sistematização convencional dessas ações racionais, a criação de relações significativas entre elas, permite-lhes organizar-se como sistemas modelizantes secundários, dotados, também, de sentido. Para dar conta desse sentido que se acrescenta de muitos modos ao sentido do componente semântico das línguas naturais e o transcende, podemos pensar num interpretante que, à falta de melhor denominação, chamaremos ideológico. Teríamos, assim,

(c) **um interpretante ideológico**, cuja função é a de decodificar a

mensagem enquanto prática social, ou ação cultural do indivíduo, a partir dos códigos culturais que formam o complexo dos sistemas modelizantes secundários e concorrem para a formação da visão-do-mundo típica de cada comunidade. Ora, a visão-do-mundo é uma **competência** (no sentido **chomskyano**, um **saber implícito**) relativa a um código de valores: o interpretante ideológico trata, pois, dos **valores**, quer individuais (desvendáveis na **opção**, teoria da decisão pessoal, **axiologia**), quer grupais (desvendáveis nas **injunções**, positivas e negativas, **ideologia**).

Como assinalam Kmita & Lawniczak, o que dá fundamento à tese da racionalidade das ações humanas é o fato de que o homem age **intencionalmente**: o homem só se decide a agir quanto tem em mente a consecução de um **objetivo**. Os objetivos que um indivíduo deseja atingir através da sua ação constituem **valores** para esse indivíduo. Quando alguém atribuir à ação **A** de um indivíduo, um valor determinado, dizemos que há uma **interpretação**. Podemos dizer que há, entre outras possíveis modalidades de valores realizáveis pelo indivíduo e pela sociedade, **valores pragmáticos (ou não-sígnicos)** e **valores sígnicos**.

(1) **valores pragmáticos ou não-sígnicos**. São os que integram aquele tipo de ações racionais que não depende da interpretação alheia para desenvolver-se e alcançar os seus objetivos. Por exemplo, a fabricação de um par de sapatos comporta — em condições *normais* - apenas valores pragmáticos, pois o sapateiro alcançará o seu objetivo independentemente da existência de um intérprete para descobrir o sentido da sua ação (Kmita & Lawniczak).

NOTA — Não quer isto dizer que as ações não-sígnicas não possam ser interpretadas; o ponto é que, ao contrário das ações sígnicas, esse tipo de gestos não necessita da interpretação alheia para atingir o objetivo visado. Assim, a compra de um automóvel por um indivíduo é uma ação racional não-sígnica, não importando para a consumação do ato se os seus vizinhos lhe atribuem uma interpretação — ele comprou o carro para trabalhar na praça — ou outra qualquer — ele comprou o carro para alardear suas posses —, sejam estas interpretações corretas ou errôneas.

(2) **valores sígnicos**. São os que integram aquele tipo de ações que exige, para cumprir-se e alcançar o seu objetivo, a interpretação de um destinatário, determinado ou eventual. Por exemplo, o gesto de tirar o chapéu para saudar uma pessoa (destinatário), ou a enunciação de uma frase, são **ações sígnicas** porque elas só realizam seu objetivo se forem acompanhadas de uma interpretação da parte do destinatário desses comportamentos. Mais ainda: além da intervenção da interpretação é necessário - em muitos casos, mas não em todos —, que os destinatários **aceitem o sentido** da ação

interpretada: o sentido tem a propriedade da persuasão- **Uma interpretação acompanhada da aceitação do sentido interpretado constitui a compreensão** (Kmita & Lawniczak).

A compreensão é o ato mediante o qual os valores envolvidos numa mensagem (verbal ou de outro tipo) tomam-se propriedade comum aos dois sujeitos da ação, o destinador (remetente) e o destinatário.

A interpretação pode fazer-se num **sentido denotativo** quando o sentido da mensagem (verbal ou não) encontra-se fixado no interior de um **código semântico como relações inter-sfônicas** determinadas através de uma **posição opositiva** no sistema. Denotativamente um elemento lingüístico é aquilo que todos os demais elementos do mesmo código não são: o sentido denotado de (fr.) **rivière** (= rio que desagua noutro rio, sendo este **fleuve**) é o **lugar semântico** que essa lexia ocupa contrastado com o lugar semântico ocupado por **fleuve, lac, mer, etc.**. Assim também, no **código da gestualidade**, um gesto de saudação contrasta com os gestos de insulto, menosprezo, chamamento, etc.; a um gesto (expressão, E) relaciona-se (R) um conteúdo interpretativo (C), incluído no código da gestualidade onde ele figura como uma **unidade distintiva (mimema)** frente às demais unidades; nesse caso, o gesto é interpretado no interior de uma **linguagem denotada** (representável pela fórmula de Barthes: ERC).

Mas a interpretação de uma ação sêmica pode ser feita também num **sentido conotativo**, quando o destinatário associa à leitura denotada, **sentidos adicionais**, daquela derivados e que se reportam não às relações inter-sêmicas, mas sim às **relações sócio-culturais existentes entre os usuários dos signos**. Os sentidos conotativos relevam, pois, das confrontações entre enunciado/enunciação, contexto lingüístico/ contexto de situação, destinador/ destinatário da mensagem. Nesse caso, uma mensagem já decodificada denotativamente, representada pela fórmula ERC, é relacionada (R) com um conteúdo adicional (C) pertencente a um código semiótico mais vasto; essa mensagem é tomada, agora, como **performance** de uma **linguagem conotada** e pode ser representada pela fórmula de Barthes: (ERC)RC: seu **plano de expressão** é constituído por uma linguagem denotada (ERC) cuja **forma de expressão** é uma **retórica**; seu **plano de conteúdo** (C) é constituído por um relacionamento (R), na mente do destinatário de ERC com **sentidos adicionais** provenientes da **situação** (seu plano de conteúdo é um **fragmento de ideologia**).

Voltando ao nosso exemplo: se o destinatário **D** da ação **A tirar o chapéu**, praticada por um sujeito **S**, interpretar esse gesto como

S *deseja saudar-me*

a ação **A**, fixada como unidade diferencial no código semântico da gestualidade, foi interpretada como uma **ação signica denotada**. Mas se **D** interpreta essa ação do seguinte modo:

S deseja casar-se com minha filha; para isso, ele necessita da minha aprovação; logo, se ele me cumprimenta o faz apenas para captar a minha simpatia

a ação **A**, analisada não no seu relacionamento inter-sígnico mas ao nível do relacionamento social entre o destinatário **D** e o destinatador **S**, foi interpretada como uma **ação signica conotada**. **Neste caso se dá a interpretação, mas nem sempre se dá a compreensão.**

Um código semântico é um sistema de regras de interpretação (não de regras de compreensão). Todo e qualquer indivíduo possui o conhecimento implícito das regras de interpretação convencionadas para o seu grupo e tem, assim, **competência** semântica suficiente para decodificar um grande número de ações racionais triviais. Qualquer indivíduo normal pode interpretar suficientemente bem os gestos banais de saudação, reprimenda, aplauso, etc., usados no seu próprio grupo. Mas essa competência para a decodificação não implica numa competência para a compreensão e nem mesmo numa competência para a correta interpretação das ações racionais mais elaboradas (interpretar um filme ou uma pintura, por exemplo).

A interpretação das ações racionais é dada por **regras de qualificação** (Kmita & Lawniczak) que são julgamentos do tipo *bom vs mau, desejável vs indesejável, louvável vs censurável*, etc. **Quando uma ação signica é interpretada com um sentido conotativo contendo regras de qualificação compartilhadas por todos os membros de um mesmo grupo social, essa ação é interpretada ideologicamente.** À interpretação:

S deseja casar-se com minha filha; para isso necessita da minha aprovação; logo, se ele me cumprimenta o faz apenas para captar a minha simpatia; ele se mostra, assim, bajulador e seu gesto é reprovável.

é uma **interpretação ideológica da ação signica conotada** *tirar o chapéu*.

A ideologia constitui um **código semântico de valores socialmente**

qualificados, que os indivíduos de um mesmo meio cultural recebem já-prontos e utilizam na qualidade de **sentido último** das ações racionais sgnicas dos membros do seu grupo. Tais valores refletem a consciência do grupo (não a do indivíduo), são o **valor de troca** (não o **valor de uso**) das coisas, gestos e palavras tribais. Isso quer dizer que o sentido ideológico, ao mesmo tempo em que **interpreta os demais valores**, não se deixa interpretar por nenhum outro tipo de valores: os valores ideológicos são redundantes e, auto-centrados, prescindem de legitimações externas. Se um grupo afirma, por exemplo, que o bem do Estado é mais importante do que o bem dos indivíduos, esse grupo se sentirá justificado de antemão para julgar boas ou más as ações dos indivíduos segundo concorram ou não para a consecução dos objetivos do Estado; em consequência, ele se sentirá livre para ampliar os limites de atuação do Estado à custa da diminuição das liberdades individuais e justificará qualquer intervenção na esfera de atuação dos particulares afirmando que os fins do Estado - ou da maioria, ou do bem comum - são mais importantes do que os objetivos dos indivíduos (ou das minorias...) e que supor o contrário seria insensatez, etc.; argumentações essas que, despojadas dos embustes da retórica que as envolve, exibem apenas a **petição do princípio** do mesmo plano de conteúdo ideológico.

Para os nossos propósitos, consideraremos, daqui por diante, o **interpretante ideológico apenas na sua qualidade de operador de sentido para os valores ideológicos implicados nas ações sgnicas**. Cremos que ele poderá nos auxiliar a descobrir os sentidos subentendidos que um bom número de frases e outros gestos culturais aparentemente *inocentes* veicula, entranhado num **persuadere** retórico que é tanto mais eficaz quanto mais camufla a dimensão ideologicamente conotada do seu plano de conteúdo.

O que o interpretante ideológico expõe, com clareza, é essa camuflagem própria dos enunciados ao modo do parecer, fornecendo explicações que qualificam as pessoas e as ações que elas executam: numa frase como

2. Os ratos abandonam o navio

o interpretante ideológico possibilita a leitura do sentido conotativo (subentendido) *referência ao comportamento indigno dos que se preocupam apenas com a salvação da própria pele nos momentos de calamidade pública* (U. Eco).

Aplicando o interpretante ideológico à frase 1?, acima, *os bezerras dos romanos são belos*, que se realiza como uma ação sgnica passível de ser

interpretada com o valor de um **gesto de (contra-) ideologia religiosa**, poder-se-ia ver, nesse enunciado, uma alusão velada acerca dos equívocos que ameaçam as pessoas que adoram ídolos sugestivos (*belos bezerros*), mas, ainda assim, *falsos ídolos* (subentendido conotado: *bezerros de ouro*).

Poderíamos ser tentados a dizer que a localização do código-departida compete ao criptanalista; a localização do interpretante do código, é a tarefa menos controvertida do semanticista; a localização do interpretante do contexto, cabe ao crítico literário; a localização do interpretante ideológico, fica a cargo dos semiólogos e culturólogos, de modo geral. Isso seria verdadeiro apenas parcialmente. Na realidade, essas tarefas todas não se excluem umas às outras, mas são complementares.

A apreensão do sentido é sempre o resultado de uma combinação de todas as leituras efetuadas por esses interpretantes (**leitura plural**), cujo isolamento, aqui, não tem senão um valor heurístico. Teoricamente, ao menos, o estudioso da semiótica tem de haver-se com **todas** as possibilidades significativas dos sistemas lingüísticos primários e secundários.

Quando isolamos alguns desses interpretantes, aplicando-os na localização do sentido das mesmas ações sígnicas e dos mesmos enunciados lingüísticos e comparamos, em seguida, os diferentes resultados que eles nos permitem obter, verificamos que as diferentes interpretações não se anulam, mas se complementam. Impondo constantes re-menções a diferentes quadros de referência (códigos semânticos) subjacentes, esses interpretantes todos não se infirmam mutuamente, ainda que difiram, sempre, no tocante ao grau de adequabilidade das paráfrases que constroem para o mesmo **corpus** que lhes serve de mensagem-objeto. Tudo indica, por isso, que a leitura plural que eles organizam, esteja hierarquizada.

Na análise do sentido de um texto poético, por exemplo, se o interpretante do código fixa as primeiras isotopias, estas se submetem sempre à sanção ulterior do interpretante do contexto, que as domina; o que significa, em outros termos, que, do ponto de vista da organização hierárquica que se estabelece entre as diferentes isotopias, **a função do interpretante do contexto é a de interpretar a interpretação fornecida pelo interpretante do código; assim como a função do interpretante ideológico é a de interpretar essas interpretações anteriores, sem, ao mesmo tempo, deixar-se interpretar por nenhum outro interpretante.**

Se a interpretação obtida através do interpretante do código descre-

ve um semema S qualquer como o conjunto hierarquizado dos semas *1» *2» *3» *4»^a aplicação posterior do interpretante do contexto ao mesmo **corpus-objeto** poderá reconfigurar as posições internas da mesma descrição anterior sob uma forma **transformada**, apagando \$3 ou S4, adicionando ao conjunto sêmico um quinto sema, *5, efetuando permutas de traços distintivos entre dois sememas vizinhos, etc.; o que não parece provável que se dê é a anulação total dos resultados obtidos pela operação anterior do interpretante do código.

Um exercício sobre os primeiros versos do poema **Comendadores jantando**, de João Cabral de Melo Neto, esclarecerá melhor esse ponto:

*Assentados, mais fundo que sentados,
eles sentam sobre as super-cadeiras*

.....

Se aceitarmos que a leitura programada nos dicionários fornece o interpretante do código para as unidades léxicas envolvidas, temos, para a unidade *assentados*:

(a) interpretante do código (cf. **Peq. Dic. Bras. da Lg. Port.**):

assentado - Adj. *Sentado; firme; resolvido*, etc.

(ou seja: *assentado* = *sentado*; *transcodificação por sinonimia*).

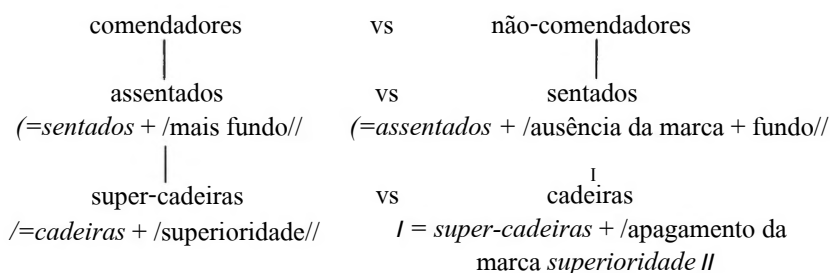
Já o interpretante do contexto, afirma que *assentados* é, nessa estrofe, algo diferente de *sentados*; na realidade, o termo *assentados* traduz-se, **aí**, explicitamente, no sintagma metalinguístico que o segue, como igual a *sentados mais o sema /mais fundo/*:

(b) interpretante do contexto:

assentados = *sentados* + */mais fundo/*.

Como se verifica, qualquer que seja a descrição semântica de *assentados*, a leitura propiciada pelo interpretante do código não é invalidada - mas apenas transformada — pela leitura feita através do interpretante do contexto, que lhe adiciona um sema suplementar. O resultado dessa reinterpretação da interpretação anterior é o efeito de rearranjo dos elementos que se conhece com o nome de função poética.

Essa leitura é corroborada, na mesma estrofe, pelo segundo verso *eles sentam sobre as super-cadeiras*, no qual a lexia *super-cadeiras* só se deixa decodificar através da referência obrigatória à lexia implícita *cadeira*, membro do mesmo paradigma e, portanto, unidade virtual do **meta-texto**. Esse complexo jogo de homologações, rearranjos, transformações — de reinterpretções — entre as paráfrases obtidas pelo interpretante do código e do contexto, possibilita a construção da oposição binária entre texto e meta-texto, representado este último pelas lexias *cadeiras* e *não-comendadores*, ausentes do texto mas inventariáveis nas correlações lógico-paradigmáticas que ele organiza (*assentados : sentados :: comendadores : x; super-cadeiras : cadeiras :: comendadores : x*):



etc.

NOTA: A correlação é uma oposição cujos dois termos antonímicos constituem — cada um deles — uma oposição fixada sobre a mesma razão proporcional. Em

$$2 : 8 :: 8 : x$$

$$\begin{array}{c} \text{I} \quad \text{I} \quad \text{II} \quad \text{I} \\ \text{---} \quad \text{---} \quad \text{---} \quad \text{---} \\ \text{I} \quad \text{II} \end{array}$$

verificamos que o segundo termo da I oposição é obtido através da operação que consiste em multiplicá-lo por 4, sua razão proporcional; efetuando a mesma operação na II oposição, eliminamos a variável *x*, obtendo:

$$2 : 8 :: 8 : 32$$

32, o termo descoberto para substituir a variável *x*, constitui, para nós, uma unidade do meta-texto. Em outras palavras, as duas oposições (I e II) são mutuamente substituíveis, conservando a identidade de seu plano de conteúdo. Para duas oposições quaisquer, I e II, se I é idêntica a II, então se I possui uma certa propriedade (razão, R), II a possui também. Resumidamente, se I = II, então R.I. ~~II~~, pois I e II são variáveis, ao passo que R é uma constante. Um exemplo, aplicado à leitura de *Iracema*, de José de Alencar: seja I = *Iracema*, II = natureza brasileira, e R = violação. Operando I = 11, R.I. Z>R. II, temos que a violação de *Iracema* = violação da natureza brasileira. O romance de José de Alencar pode ser situado, assim, sobre duas isotopias actoriais, a primeira concernente ao ator humano *Iracema* e a segunda concernente ao ator não-humano natureza brasileira, (fábula do texto e fábula do meta-texto), postos numa relação hierárquica pois a segunda isotopia se lê através da primeira, ou seja, a primeira, (ERC), serve de plano de expressão da segunda, (ERC)RC, que é a isotopia predominante.

Voltando ao poema **Comendadores jantando**, a isotopia fundamental do poema parece reduzir-se, assim, à estrutura elementar da significação (Greimas) que:

(1) **na sua formulação lógica**, opõe dois termos que são, simultaneamente, parcialmente iguais (aspecto conjuntivo) e parcialmente diferentes (aspecto disjuntivo). Tais termos (sj vs S2) são **unidades sêmicas**, pertencentes à **estrutura imãente** da língua-objeto e constituem a **forma do conteúdo** lingüístico, anterior a qualquer investimento semântico;

(2) **na sua formulação semântico-funcional**, opõe dois termos simultaneamente conjuntivos - disjuntivos, parcialmente saturados como classemáticos

/superioridade/ vs /inferioridade/

saturáveis, ainda, no contexto discursivo, pela informação adicional dos semas contextuais, como /materialidade/ /imaterialidade/:

/superioridade/	vs	/inferioridade/
┌──────────┐		┌──────────┐
└──────────┘		└──────────┘
/materialidade/ vs /imaterialidade/		/materialidade/ vs /imaterialidade/

Tais classemas, que são redundantes, respondem pela conservação do plano do conteúdo, apesar da variabilidade do plano de expressão dos sememas, na diégesis discursiva do texto. Eles possibilitam, por isso, a apreensão das isotopias.

(3) **na sua formulação semiótico-narrativa**, opõe uma série de atores redutíveis a dois actantes autonímicos

comendadores	vs	não-comendadores
(texto)		(meta-texto)

e que são, por sua vez, **saturáveis ideologicamente**, ao nível conotado, como representantes das duas classes de indivíduos que compõe a estrutura das dominações sociais, hierarquizadas como **dominadores** (*comendadores*) / **dominados** (*não-comendadores*).

Vê-se, aí, que como componente da estrutura profunda das línguas naturais, as articulações do plano sêmico só podem ascender à instância da

manifestação lingüística se essa estrutura profunda for investida por uma **substância do conteúdo** qualquer, lexicalizável. Cada investimento particular, relevando de uma **performance** do falante, faz a passagem da estrutura sêmica subjacente para a instância da manifestação lingüística, nos atos concretos da fala, onde essa estrutura se projeta como uma **interpretação fonológica interpretável semanticamente**, ou seja, transforma-a em **eixo semântico** (*unidade da substância do conteúdo articulada em estrutura*, Greimas).

O que é constante na formulação de (1), (2) e (3), acima, parece demonstrar que o mecanismo fundamental da paráfrase transcodificadora se deixa descrever, em última análise, através da operação (ou das operações seguidas) **conjunção com um gênero próximo -I- disjunção com uma diferença específica**, na definição aristotélica. É o que testaremos nesta última parte do nosso trabalho, dedicada à análise do sentido isolado pelo **interpretante do código** e pelo **interpretante ideológico**, tal como eles se apresentam nos dicionários.

O **Pequeno Dicionário Brasileiro da Língua Portuguesa** define a lexia *crepúsculo*, por exemplo, do seguinte modo:

Crepúsculo = S.m. A luz frouxa que precede o nascer do sol e persiste algum tempo depois de ele se por. (Fig.) Decadência. Ocaso.

Trata-se, em princípio, antes e depois do sinal de equivalência (=) por nós colocado, do mesmo **semema** (por isso colocamos o sinal =). À esquerda de = temos a **forma condensada** do semema, a sua **denominação**; à direita de =, temos o mesmo semema sob a **forma expandida** da sua **definição**.

As várias coberturas lexemáticas informam, de um lado, que o mesmo plano do conteúdo pode ser manifestado mediante planos de expressão de diferentes dimensões e, de outro lado, insinuam a hipótese de que possamos estudar, através da forma expandida com que o semema se define, o mecanismo pelo qual o seu plano de conteúdo é construído sintagmaticamente. Entram na construção dessa definição.

(a) **um morfo-sema classemático: s.** /substantivo/ (definição do elemento através do papel semântico-funcional da classe a que pertence: é um **classema**);

(b) **um morfo-sema diferenciador de (a): m.** /masculino/;

(c) um se ma de actante-sujeito manifestado por um ator não-configurativo ou — abreviadamente — um sema actorial: *luz*

NOTA - Não se deve, naturalmente, confundir a manifestação actorial lexicalizada como luz com a entidade actancial abstrata que lhe corresponde, luminosidade.

(d) um sema qualificacional (diferenciador) de (c): *frôuxa*;

(e) dois semas funcionais-práticos:

(e¹) — *Q^{ue} precede o nascer do sol*;

(e²) - *Q^{ue} persiste algum tempo depois de ele se por*.^{ss}

A relação estabelecida entre estes dois últimos semas, (e1) e (e2), está montada sobre o eixo de uma dupla oposição:

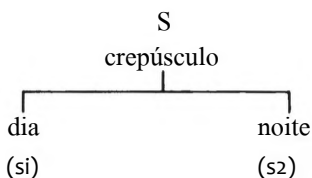
antes	vs	depois
	e	
nascer do sol	vs	por do sol

Essa dupla oposição fixa a **função** do ator não-configurativo *hiz* a partir do seu **fazer** cósmico-temporal: *antes* vs *depois*, *nascer do sol* vs *pôr-do-sol*, possuem em comum o marcador semântico /temporalidade/. Se, para estabelecer a correlação entre as duas oposições, fixarmos a **razão proporcional** no mesmo polo **depois**, podemos ler:

depois do nascer do sol = dia

depois do pôr-do-sol = noite

Dia e **noite** constituem, pois, os pontos fundamentais da oposição e se comportam como termos sêmicos disjuntivos (si vs S2), em relação aos quais o **crepúsculo**, que tem **algo do dia e tem, simultaneamente, algo da noite**, constitui o termo complexo, S (S = si + S2):

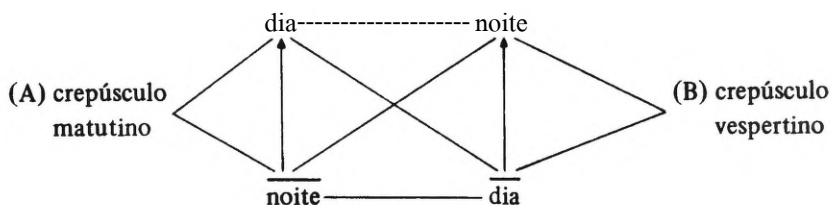


NOTA — Deve-se observar que a unidade dia tem uma dupla definição em

português:

- (a) como lexia: tempo em que a Terra é iluminada pelo Sol;
- (b) como arquilexia: tempo em que a Terra faz o movimento de rotação em torno do seu próprio eixo (ou seja: dia — noite, /tempo em que a terra não é iluminada pelo sol). A definição de crepúsculo no dicionário exemplifica isso; no diagrama anterior, no entanto, privilegia o sentido da lexia dia, e não da arquilexia.

Se o diagrama **supra** situa *crepúsculo* enquanto manifestação investida do paradigma, enquanto *crepúsculo-tipo*, ele não basta, contudo, para dar conta do seu **status** ocorrencial, que terá de ser, forçosamente, **implicado ou bem ao dia, ou bem à noite**. Isso significa que precisamos estabelecer outros dois tipos de articulações sêmicas, as que se ligam ao que Brondal chama de **complexo positivo** e **complexo negativo**, caracterizados *pele predominio de um ou outro sema no interior do complexo sêmico* (Greimas). Os eixos de implicação do quadrado semiótico construído por Greimas & Rastier, pode nos auxiliar a descrever ambas as coisas:



NOTA — Diferentes planos de expressão lexicalizados para o semema (A) de crepúsculo matutino, são, em português, aurora, alba, dilúculo, alvorecer, alvorada, amanhecer, etc.; diferentes planos de expressão lexicalizados na língua portuguesa para o semema (B) crepúsculo vespertino, são: entardecer, anoitecer, lusco-fusco, boca da noite, etc. Vê-se, aí, que tal como acontece com dia, o termo crepúsculo é uma arquilexia, cujo sentido só se explicita em contextos determinados, através da absorção dos semas contextuais provindos dos sememas de matutino/vespertino com os quais forma sintagma.

0 sema (e i) que precede o nascer do sol situa-se no lado esquerdo do quadrado semiótico (equivalendo a *não-noite, aproximada do dia*), ao passo que (e2) que persiste algum tempo depois de ele se por, situa-se no lado direito do quadrado, onde equívale a *não-dia, aproximado da noite*. Aqui se esgota a definição funcional-prática de *crepúsculo*.

Quanto à notação (Fig.), ela serve para assinar as possíveis leituras efetuadas com o auxílio do interpretante ideológico, propiciadas por outros sub-códigos. (Fig.), marca, ao nível da enunciação, que se deve efetuar uma leitura do enunciado que segue sobre a isotopia ideológica. Pois com *decadência, ocaso*, temos **sentidos que não se referem à isotopia tempo-**

rai cósmica - descrita à esquerda de (*Fig.*) - mas sim à isotopia temporal mítica, produto da complexificação da dinâmica de passagem do tempo cósmico mais a dinâmica de passagem do tempo humano ou noológico.

Mostra-se, aqui, mais uma vez, que a leitura feita através do interpretante do código não é invalidada, mas apenas transformada, pela leitura obtida mediante a utilização do interpretante do contexto, que a interpreta. Assim, a semelhança entre um fazer cósmico ou não humano, e um fazer noológico ou humano, não importa numa identificação total de ambos, porque o uso comunitário da expressão *crepúsculo* para referir-se a seres humanos, privilegiou um sentido mitificante (ideológico) dessa *arquilexia*, transformando-a em *lexia*—ideologema através da escolha repetida do sentido particular iio semema (B) **crepúsculo vespertino**, com o correspondente rechaço sistemático da possibilidade aberta pelo interpretante do código, o semema (A) **crepúsculo matutino**. Essa fixação cultural, característica da propriedade redundante das ideologias, autoriza-nos a efetuar a seguinte homologação entre os diferentes sentidos que localizamos para o verbete *crepúsculo*:

Leitura plural de *crepúsculo*

Interpretantes	Leituras	Unidade	Isotopia
Interpretante do código	(A)=fim da noite + começo do dia	Arquilexia	Isotopia temporal cósmica
	(B)=fim do dia 4- começo da noite		
Interpretante do contexto	(C)=(A) ou (B) + transformação	Lexia	Isotopia temporal mítica
Interpretante ideológico	(D)=fim da vida -t- começo da morte		

Vê-se, aí, a constituição do **polo metafórico** da linguagem: *deca-dência, ocaso*, não são semas constituintes da definição de *crepúsculo* - não constam do enunciado *luz frouxa que precede o nascer do sol e persiste algum tempo depois de ele se por*), que já está coerentizado por um único efeito-de-sentido; eles são, apenas, dois membros não-selecionados da mesma classe paradigmática a que se pode filiar, metaforicamente, o termo *crepúsculo*, seu similar. Frases como

Aprendeu a ler já no crepúsculo da vida

se deixam parafrasear através de *ocaso* e *decadência* porque estes equívalem a metáforas cristalizadas (portadoras de ideologemas). É o que aproxima *decadência*, *ocaso* do estatuto dos **semas funcionais míticos**.

Essa descrição sumária do mecanismo pelo qual o dicionário descreve, sintagmáticamente, o semema de *crepúsculo*, corrobora a nossa suposição inicial de que seria possível conceber o mecanismo descritor do sentido em termos de conjunção a um género próximo (o **universo de sentido**), seguiu-se de disjunção por diferença específica no interior do mesmo universo de sentido. Desse modo, o sema (b) *masculino*, introduz uma diferença especificante no universo de discurso a que pertence (a) *substantivo*; e (d) *frouxa*, introduz uma diferença específica dentro do universo de sentido em que se inscreve (c) *luz*; (e1) e (e2), por sua vez, especificam-se mutuamente a partir da fixação de dois momentos opostos dentro do mesmo universo semântico em que se informa a funcionalidade do ator em questão.

De modo análogo, a notação (*Fig.*) demarca, à sua esquerda, a parte definitória devida ao interpretante do código, separando-a da parte não-definitória mas substitutiva (à direita da notação (*Fig.*), a que se deve aplicar o interpretante ideológico.

Starting from Charles S. Peirce's concept of the **interpreter**, the author examines the semiotic conditions permitting the appearance of textual significance as a rearrangement of the **meanings fixed by the extratextual code**. In this way, three different types of interpreters are distinguished: (1) an Interpreter of the Code; (2) an Interpreter of the Context; (3) an Ideological Interpreter. These are placed in hierarchical order by a structure of **dominations** such that the function of the Interpreter of the Context seems to be that of interpreting the Interpreter of the Code, which in turn serves as the interpreter of the Ideologic Interpreter, the final instance of the meanings comprising the sign-giving practices which we call **texts**.

L'auteur s'appuie sur la définition que donne Ch. S. Peirce du concept **d'interprétant**, pour examiner ensuite les conditions sémiotiques qui rendent possible l'existence de la signification textuelle, en tant que **réconfiguration des sens fixés par le code extratextuel**, d'où on est parti. On isole de la sorte trois types d'interprétants:

- (a) un Interprétant du Code;
- (b) un Interprétant du Contexte;
- (c) un Interprétant Idéologique, hiérarchisés par une structure de **dominations**. De cette façon, la fonction de l'interprétant du Contexte semble être celle d'interpréter l'interprétant du Code, tout en le subordonnant à son tour à l'interprétation de l'interprétant Idéologique, comme la dernière instance des sens configurés dans les pratiques signiques que nous appelons **textes**.

La science théorique pure doit toujours précéder la science appliquée. Mais sans porter préjudice à des études plus approfondies, la science doit toujours être consciente de sa dette envers l'homme et la société.

(Hjelmslev, *Essais Linguistiques*, p. 104)

A LEITURA
DO POÉTICO,
questões de
semiótica e
de método

Aiceu
Dias
Lima

É possível estabelecer de modo indiscutível a existência de línguas enquanto sistemas de signos ou *conjuntos significantes* (cf. *Sém. Str.*, 13) sobre bases teóricas firmadas ou em via segura de o serem. Com uma condição. A de que se aceite a percepção como ponto de partida. Sobre essa base epistemológica, o conhecimento que se tem hoje das realidades fonológicas e prosódicas, no que toca ao plano da expressão, e morfosintáticas e semânticas, no tangente ao plano do conteúdo, ainda que em parte empírico, pode já ser colocado, sem apriorismo, como fundamento lingüístico formal insofismável de qualquer idioma. Dir-se-á então, empregando um termo já consagrado pela reflexão atual, que é viável uma metalinguagem tendo por objetivo as várias línguas naturais e não esta ou aquela em particular. Isso é tanto mais compreensível quanto já se vê a possibilidade de conduzir as operações com vistas a um tal conhecimento segundo certas exigências do saber capazes de manter afastadas as conclusões impressionistas ou como quer que seja parciais. Esses requisitos de validade para a ciência, pois é disso que se trata, são assim descritos por Greimas no que diz respeito à semântica: *ela [a semântica científica] só pode ser concebida como sendo a reunião, por intermédio da pressuposição recíproca, de duas metalinguagens: uma linguagem descritiva ou translativa, em que as significações da língua objeto poderão ser formuladas, e uma linguagem metodológica capaz de definir os conceitos descritivos e de verificar a sua coesão interna.* (*Sémant. Str.*, 15). E logo em seguida: *Se é verdade que a existência de uma linguagem metodológica autoriza o estudo semântico no interior de uma dada língua natural, não parece certo seja ela suficiente para colocar a semântica acima das línguas naturais. Esse nível terciário que constitui a semântica metalinguagem científica deve por seu turno ser construído por dedução, e não por indução.* (*ibid.*, 16).

Pouco importa haja muitos e fortes obstáculos a esse ideal, provenientes quer do próprio objeto de estudo, que é de natureza discursiva e está portanto em risco contínuo de se confundir com o discurso que pretenda descrevê-la, quer dos hábitos de pensar, dos quais dificilmente os homens se desprendem, sem contar com as resistências e preconceitos que levam os estudiosos de um determinado domínio a tomarem atitude defensi-

va uns contra os outros e a considerarem as novas idéias sobre o assunto de sua escolha não pelo que tenham de completar com as suas próprias deseobertas e sim como redundâncias, quando não como puras idiotices. Sejam quais forem as dificuldades, não é concebível se construa uma ciência, seja qual for, sem um esforço decidido para alcançar esse ideal. Isso significa que pelo menos no caso específico da ciência da linguagem, ele já tenha sido atingido plenamente, nem sequer que o venha a ser um dia, mas simplesmente que todo o progresso dessa ciência, como o de toda a ciência, aliás, é solidário da luta constante por consegui-lo.

É de toda conveniência insistir em que:

1. Do ponto de vista da comunicação, a linguagem conotada surge não quando o linguista a toma por objeto das suas indagações, mas quando um usuário qualquer, destinador ou destinatário, conscientemente ou menos, pouco importa, se utiliza de um código já existente, mas de tal forma que nova (s) informação (s) venha à tona. Nova em relação à informação que aquele código já existente, considerado como tal, veicula por força exclusiva do sistema sintático-semântico e léxico a que pertencem os seus signos, descontada, é claro, a situação (pragmática) que envolve cada vez a sua utilização. É evidente que se uma nova significação passa a existir é porque um novo sistema de significação entrou em funcionamento, conforme o princípio - aqui considerado indiscutível - de que não há significado sem significante que o conforme e torne apreensível aos sentidos e à mente. A consequência disso que talvez se possa chamar domínio do paradigmático sobre o sintagmático no que diz respeito à linguagem conotada é que esse fato a aproxima do individual, o que é explicitado por Hjelmslev, ao escrever: *Quanto à semiótica individual (o grifo é meu) em contraste com as outras, sabemos que o teórico linguista a prevê em seu cálculo como um tipo possível de estrutura. (Prolegómenos, 161)*. Mas o *individual* que se pode identificar sob os signos da linguagem denotada servindo de expressão a uma linguagem de conotação é do domínio do ideológico e presta-se como tal à análise das relações entre indivíduo e sociedade. Estas só interessam às ciências que têm como objeto a sociedade e a sua descrição. (Cf. *Du Sens*, 100). O semioticista, ao invés, busca descrever a linguagem, poética ou não, enquanto sistema de significação, além de que, no poético, a relação é do indivíduo para o humano, que é da ordem do utópico, mais ainda, do nítido, do universal em suma, e não do indivíduo para o social, pois este, mesmo como estrutura formal, compreende sempre algum grupo particular, por mais numeroso que seja. O linguista portanto procura os princípios estruturais (cf. *Sèmant. Str.*, 18—29) não do individual e sim do processo organizador

do poético enquanto discurso portador de uma significação que lhe é inerente e só em parte e de modo aproximado traduzível em linguagem denotada como efeito de sentido, isto é, como substância do conteúdo (cf. *La Stylistique*, 120). Mas a ação do linguista não deve de modo algum limitar o poético, o que fatalmente acontecerá se ele for analisado por qualquer dos seus aspectos sociais. Com essa afirmação, não se pretende julgar ou prejudicar quanto à eficácia das formalizações feitas pelos sociólogos, mas simplesmente lembrar que elas são sociológicas e não semióticas. Os resultados obtidos por métodos da Sociologia, contanto que Sociologia, são verdades sociológicas, vale dizer comprováveis pelos critérios dessa ciência. Da mesma forma, os resultados alcançados por via semiótica são realidades semióticas e não de outra natureza. Constatar o sociólogo em nome das atividades da Semiótica seria tão insensato quanto pedir ao geneticista, por exemplo, que dirima, enquanto geneticista, questões de Teologia. O equívoco está, parece, na falta de objetos correta e suficientemente definidos. So esse aspecto, o erro tem sido maior por parte de quem pretende trabalhar com as letras, com aquele acervo cultural a que a tradição escolar houve por bem chamar Literatura. O preconceito existe sem dúvida de lado a lado, e o mais adequado seria talvez não falar por enquanto nem em teoria nem mesmo em literatura,mas,, apenas, em história, sociologia, semiótica dos discursos narrativo, poético, filosófico, etc. Os enganos têm sido numerosos também por causa da pouca importância concebida a certos conceitos, como os de *forma* e *substância*, conforme sugeriu Saussure e conforme reiterou, depois dele, Hjelmslev (Cf. *Prolegómenos*, cap. XI, p. 111 especialmente), de quem seja lícito transcrever, por seu alcance, esta passagem: *Visto que a formação lingüística do sentido é arbitrária, isto é, não está baseada no sentido e sim no principio concreto da forma e em suas conseqüentes possibilidades de realização, estas duas descrições - a lingüística e a não-lingüística - deverão ser empreendidas independentemente uma da outra.*

2. Formalizando, pode-se dizer, sempre com Hjelmslev (*Prolegómenos*, cap. XIII), que expressão e conteúdo enquanto funtivos da função signo são solidários entre si e da função que contraem. Assim sendo, a expressão nos sistemas conotados é por um lado logicamente necessária e por outro, ama realidade construída, isto é, só discernível numa operação metalingüística. Isso porque do ponto de vista da manifestação, a única realidade palpável são os signos do primeiro sistema, o denotado. Mais uma implicação aqui:

3. Conquanto distintas, as duas significações, a denotada e a conotada, são ambas realidades culturais e como tais hão de por força se

influenciarem entre si. Assim, toda consideração a respeito do conteúdo conotado terá que levar em conta efeitos de sentido em isotopia com os do plano denotado. Isso não infirma de modo algum a observação de W. Busse, interpretando Johansen, segundo a qual *como não é a significação propriamente dita das palavras que importa na arte verbal, mas essa outra significação que se acha escondida entre as linhas e a que Johansen chamou conotativa, não é por conseguinte necessário que um texto literário seja inteligível do ponto de vista denotativo.* (*La Stylistique*, 120). São propósitos certamente justos, desde que por *significação propriamente dita das palavras* se entenda aquele modo de produção do sentido inerente ao discurso denotado na sua estrutura própria, coerente e eficaz, em que dois funtivos, igualmente desprovidos de qualquer sentido, se unem justamente para fazerem surgir o sentido e exclusivamente para isso (V. problema da *arbitrariedade do signo*). Não resta dúvida de que não é com essa precisão que se fala em isotopia entre os dois signos imbricados, nem a conjunção de semas entre os dois planos é jamais integral e tão simétrica que torne possível a superposição isomórfica das duas estruturas. A ser assim, que levaria a distingui-las? Além disso, a reiteração de semas não precisa operar-se em signos imediatamente sucessivos para que constitua uma isotopia. Como quer que seja e ainda que se ponha alguém em guarda contra efeitos de sentidos produzidos nos estritos limites da competência de cada um e em decorrência dela, é difícil na prática encontrar um discurso à base de signos puramente denotados. A polissemia parece ser uma característica de todos os discursos, ao passo que a univocidade só existe em nível metalinguístico, ou seja, é possível isolar uma isotopia e descrevê-la de maneira congruente, exaustiva e tão simples quanto possível (Sobre o assunto, V *Prolegómenos*, cap. III, cap. XXII, particularmente p. 161 e *passim*; V. também *Du Sens*, em especial pág. 93). A interrelação dos planos denotado e conotado, ou a presença dos mesmos semas nos dois planos é válida também à luz da afirmação segundo a qual os sistemas conotativos são *sistemas deformantes* (*Du Sens*, 99) em relação aos sistemas denotativos que lhes servem de expressão (o grifo é do A.), já que, explica Greimas, não se trata da existência, mas do modo de existência dos signos, e a *deformação* diz respeito à maneira de estruturar o sentido em cada um dos planos.

Tudo que acaba de ser dito vale, espera-se tê-lo mostrado, para qualquer espécie de discurso e não serve por isso mesmo para caracterizar o poético na sua especificidade. Se até agora foi atribuída uma importância exagerada aos processos de conotação na crítica e em quanto se ocupa com a literatura, é sem dúvida porque a preocupação maior tem sido com o conteúdo do discurso — com o sentido — e não com a estrutura semiótica ou

modo de produção — a forma, em suma — do mesmo. É aqui que os conceitos de forma e substância introduzidos por Saussure e desenvolvidos depois dele por Hjelmslev (*Prolegómenos*, cap. XV), cobra total oportunidade. A distinção em apreço permite afirmar com toda segurança que o sentido (a substância de Saussure) não pode servir como *definiens* de uma linguagem qualquer, pois é preciso ressaltar que por outro lado a mesma substância pode ser conformada de diferentes maneiras e, por outro lado, a relação entre forma e substância é totalmente arbitrária, portanto, logicamente necessária. Mas, se há indiferença quanto à substância (variável), o caráter de necessidade só poderá provir da forma (constante) (*ibid.*, 149-150). Cumpre observar aqui a bem da verdade que Hjelmslev se encontra a essa altura da sua obra suficientemente alicerçado para propor a definição de semiótica. Definição essa que *obriga o lingüística a considerar como objeto de estudo não somente a língua natural, a língua cotidiana, como também qualquer semiótica, isto é, qualquer estrutura que seja análoga a uma língua e satisfaça à definição dada.* (*ibid.*, 150). A idéia de que é possível fornecer uma definição tão geral que abranja todas as semióticas tem como fundamento a de que existe uma única estrutura imánente a todas elas e põe desse modo o problema da competência da lingüística em relação ao poético como algo inerente à natureza dela, o que supõe o rigor, a coerência e o desenvolvimento formal dados à teoria também no que tange à poesia. É preciso, pois, deixar claro que as citações ou referências saltuárias, ainda que numerosas, não dispensam a leitura cabal e seguida dos *Prolegómenos*, em que este trabalho em grande parte se inspira, sem pretender, pudera! imitar sequer a coerência e profundidade daquela obra com toda justiça famosa, mas que ainda está por dar os frutos que dela se pode esperar.

Que se deixe pois à conotação o lugar que lhe compete na determinação dos gêneros ou na caracterização dos discursos, poéticos e de qualquer natureza, enquanto expressão das realidades culturais e interessando desse modo à Antropologia, à Sociologia, à Psicologia e a outras ciências diretamente voltadas para o social. Trata-se, efetivamente, de sistemas com uma grande generalidade, a ponto de na prática não haver textos simples, ou seja, decodificáveis como sistemas únicos, e é por isso mesmo que a identificação dessa ou daquela isotopia conotada subjacente a um texto qualquer deixa de ser critério adequado à caracterização não apenas do poético, mas de qualquer semiótica particular ou individual, como quer Hjelmslev. (Sobre o assunto, V. *Prolegómenos*, 160—161 e também *Du Sens*, 93 ss.). Mas não reconhecer a competência da semiótica conotativa para decidir em questão de poesia não é de modo algum recusar a existência de uma semiótica desta natureza e não é portanto resolver nenhum problema a ela

concernente. Entretanto, se por um lado nunca se negou a universalidade da poesia ou melhor do poético como dado da experiência comum facilmente constatado com base na mera intuição individual, ainda que sob diferentes denominações e vária função social, por outro lado, os estudos sobre ela jamais foram além da paráfrase mais ou menos fiel e pertinente daquilo a que Saussure chamou substância e Hjelmslev, sentido, entendendo-se por essas denominações *uma matéria não lingüística* (*Prolegómenos*, III). De fato, todo esforço para se construir uma gramática do poético não passou entre os povos de descrições parciais, vãs quando muito para certos aspectos e certos gêneros cultivados por eles em razão da ideologia particular de cada um. Haja vista as *Poéticas* de Aristóteles e de Horácio. Esse esforço jamais produziu uma teoria e muito menos uma teoria dos sistemas de signos poéticos. Acresce que tais estudos, sempre que se voltam para o discurso *qua* discurso — estudo dos tropos - se limitam a considerá-lo como invólucro do pensamento, sem compromisso mais sério com a sua natureza semiótica. É claro que reflexões dessa ordem podem fazer-se a respeito de todo e qualquer tipo de discurso e não apenas do discurso poético enquanto poético, o qual continua assim inatingido na sua especificidade. Isso é devido a que essas *poéticas* nunca partiram de base dedutiva rigorosa, para buscar sua validação a seguir nas obras particulares. Ao contrário, elas são a definição de objetos individuais e se algo possuem de sistemático no tocante ao poético, devem-no antes ao que cada objeto dessa natureza possui em comum com os demais do que ao mérito da teoria rigorosamente construída segundo os requisitos do fazer científico, capaz por conseguinte de verificação em todos os poemas possíveis, sem se confundir com nenhum deles. Uma Poética como a de Aristóteles - não consta haja outras nem mais sistemáticas nem mais completas e sim meras retomadas privilegiando esta ou aquela parte já inserida no tratado do estagirita - acrescenta às considerações filosóficas sobre a natureza da arte (V. o momentoso problema da *imitação* ou *mimese*, como querem outros) uma série de normas do bom poetar, com toda evidência sacadas às obras existentes na civilização do A., todas elas propostas como padrão para se (re-) produzirem novos espécimes nesse clichês que a tradição tem a apresentar e cujos autores, modelares, são nominal e insistentemente citados. Nenhum estudo se propôs sequer levar a efeito a leitura do poético a não ser como uma forma mais ou menos feliz de se referir àquele patrimônio espiritual que constitui o passado cultural de cada um, vasto sem dúvida, mas nem porisso universal (humano) e identificável também sob outras formas de discurso (históricos, sociais, filosóficos, políticos, religiosos, etc.). Essa insistência exclusiva com as realidades cobertas pela substância do conteúdo acabou por mascarar sob o nome de poética o fato de que todos os textos

são sistemas de signos capazes, a esse título, de produzir e promover — conotativamente, é verdade - esses mesmos dados de substância no seu alcance social dentro da vida de cada povo. Igualmente confuso ficou outro fato, o de que todos os discursos, seja qual for o seu grau de conotação (já que conotados todos o são em algum nível), podem ser assumidos por outro tipo de discurso cuja característica está justamente em buscar a neutralização sistemática da conotação, a fim de manifestar sem ambigüidade a natureza polissêmica dos textos-objeto, sem se identificar todavia com eles. A distinção é nitidamente metodológica e significa que a ciência do fato poético deve ser concebida como sendo capaz de revelar esse mesmo fato e de explicitar ao mesmo tempo, por meio de um conjunto coerente de conceitos, o seu modo de articulação e estruturação, sem se preocupar com os efeitos de sentido que eles provocam, mas partindo de tais efeitos como um dado buscar elucidar os tipos de estruturas que os originaram. Tudo de acordo com o ideal que postula, ao falar dos discursos providos de sentido, um discurso sem sentido (*Du Sem*, 7).

O esforço de Greimas e dos seus colaboradores tem-se orientado nessa direção, mas é inegável que a estrada lhes foi apontada por Hjelmslev com sua definição de semiótica conotativa e principalmente com a descoberta de que os planos da expressão e do conteúdo são homologáveis (*Prolegómenos*, 89 e 143). Todavia a reflexão, inegavelmente profícua, que ao invés de ver no discurso um único sistema, ainda que contendo *desvios*, conduz à desmontagem desse mesmo discurso na sua polivalência de maneira a permitir a leitura de um segundo ou mais planos subjacentes aos textos, na medida em que é um estudo de conteúdo, será muito mais adequadas — como foi dito, à caracterização ideológica dos grupos sociais do que à interpretação do poético. É o que aliás prevê o próprio Hjelmslev (*Prolegómenos*, 161—162), retomado por Greimas (*Du Sem*, 96—101).

Foi por essa via que se chegou à determinação de mais de um código presente na totalidade dos textos, já que a cada um desses códigos pode ser aplicado o mesmo tipo de estrutura mínima que foi utilizado para a aferir o padrão lingüístico (da língua natural) que os suporta. Desfez-se assim a excessiva simplificação pela qual só há no fundo um tipo de discurso, manifestado em dois modos: o figurado e o não-figurado. Simplificadora pareceu também, na etapa seguinte, a redução literário não-literário, pois o conceito de literatura, tal como é descrita nos tratados sobre ela, acabou por desmascarar-se na sua carência definitiva; o que se costuma chamar literatura nada mais é do que o conjunto das produções conotadas dessa ou daquela civilização. E como a preferência por determinado com-

plexo de conotadores em vez de outro (V. *Prolegômenos*, 163—166) pertence ao domínio do ideológico, mudando por conseguinte com as diversas civilizações, não pode, insiste-se, servir de critério à determinação do que seja permanente em literatura, termo impróprio à luz do que se está procurando expor, e aqui empregado para designar algo de natureza semiótica (não necessariamente verbal), empiricamente perceptível, mas cuja apreensão em bases dedutivas só agora começa a ser aventada. Tudo leva a conjecturar que, uma vez fixado o âmbito das semióticas conotativas de acordo com o seu verdadeiro alcance, (não é o poético), e definido este como sendo, à diferença daquelas, *um discurso autônomo que comporta em si suas próprias leis e sua especificidade intrínseca* (*Essais*, 6), o enfoque semiótico passará a ser o único adequado às considerações sobre esse discurso. Isso será possível com a condição de que, partindo do efeito de sentido como um dado, singelamente recebido à apreensão do texto pelos sentidos, se exclua, por não específica, toda e qualquer observação sobre o conteúdo, para levar em conta apenas a estruturação particular da linguagem - esta sim, específica — a qual consiste essencialmente nisto: *o significante sonoro - e, em menor escala, gráfico - entra em jogo para conjugar suas articulações às do significado, provocando com isso uma ilusão referencial e convidando-nos a receber como verdadeiras as afirmações do discurso poético cuja sacralidade fica assim fundada sobre a sua materialidade* (*Essais*, 7).

A determinação de um lugar de eficácia às línguas de conotação e o conseqüente reconhecimento da sua inabilidade fora desse campo, por exemplo no tratamento racional da poesia, só se tornaram possíveis depois que os *Prolegômenos*, com suas formulações teóricas dedutivas permitiram a organização das mesmas em sistemas coerentes pelo menos o bastante para servirem de fundamento às investigações. Seria ilusão pensar que essa, por assim dizer, superação dos sistemas conotados tem correspondente adequado e igualmente formal para substituí-los nos estudos sobre o poético. Todos os estudiosos do assunto são unânimes em declarar que o esforço em prol de uma ciência do poético reclama ainda por seu Hjelmslev, pois são em grande parte conjecturais. A própria idéia de discurso, em que a existência da poesia como realidade autônoma, isto é, de unidades lingüísticas mais amplas do que o período gramatical, a própria idéia de discurso é recente, estando ainda por ser desenvolvida e validada. Tudo é visto - era forçoso — ainda à luz e pelos moldes da única semiótica que já existe *qua* semiótica, a saber, aquela que se caracteriza por ter construído para si um objeto e uma metalinguagem ou linguagem descritiva, específicos, a qual fala desse mesmo objeto sem porisso confundir-se com as realidades (coisas) de manifestação - textos-ocorrências - que fornecem a comprovação de

uma e de outro. É provável que o modo de articulação de todos os discursos seja semioticamente falando, um só e que os mesmos elementos estruturais que compõem o período venham a ser verificáveis do ponto de vista metodológico no nível do discurso, mas isso só pode ser afirmado em definitivo *a posteriori*. Presume-se que toda linguagem, contanto que linguagem, é constituída por unidades que se articulam (morfologia) e que se articulam segundo certas leis de funcionamento (sintaxe). O discurso construído para manifestar uma e outra faz surgir o que se chama gramática dessa linguagem. Na prática as coisas se passam, segundo Greimas, cujo pensamento estamos procurando seguir, mais ou menos assim: o texto poético, o poema, é apreendido no seu estado de coisa como um signo ou unidade de significação, e não há interesse algum, quanto à comunicação, em vê-lo a não ser como signo. (Sobre a impossibilidade de se ter uma função de signo se não for pela união solidária de uma expressão e um conteúdo, impõe-se ver *Prolegómenos*, cap. XIII *Expressão e Conteúdo*). Entretanto, nenhuma atividade visando à sua interpretação pode deixar de considerá-lo enquanto realidade complexa. Será então preciso que *uma nova leitura, de que o primeiro passo é conhecido pelo de nome de recorte (découpage) lhe imponha [a esse signo] as suas articulações e o transforme assim em objeto poético* (grifo do A.) (*Essais*, 10). A observação que se segue, segundo a qual *a divisão do texto em partes não é uma simples segmentação sintagmática, mas é também uma primeira projeção no texto de uma ordem sistemática e hierárquica*, com a sua conseqüência, a de que o objeto poético não resulta da descrição exaustiva do signo (não esquecer que *signo* aqui é o mesmo que *poema*), levam a inferir que se trata antes de uma *classificação* (operação ao nível do sistema) e não de simples *recorte (découpage)*. Tudo de acordo com a lição de Hjelmslev (*Le Langage*, 56—57), cujas definições de *relação — função (dependência, correspondência) que existe entre os signos ou entre os elementos no interior de uma cadeia* e de *correlação - função existente entre os membros de um paradigma* - põem a claro a uiaíui ou menor complexidade das operações com elementos de um ou outro eixo da linguagem. É de toda conveniência esclarecer que a crítica não semiótica — a boa - sempre intuiu, sem sentir a necessidade de explicitá-lo, tratar-se de um processo de significação em que o signo dito literário possui natureza diferente da das línguas naturais em que se apresenta. Daí preocuparem-se os críticos apenas com o conteúdo. Nem é menos conveniente recordar o que acima se dizia quanto às, segundo o A., ampliações da Glossemática ao tratar das linguagens de conotação e das metalinguagens (*Prolegómenos*, cap. XXII) e quanta ao alcance dessa formalização dos sistemas semióticos complexos para a elaboração da ciência dos discursos, em particular, do discurso poético. Tratando-se de fato, no caso do poético, de uma

linguagem em diversos níveis, de nada servirá o simples recorte sintagmático (*decoupage*) no nível da linguagem de comunicação, pois isso conduziria apenas aos *disiecta membra* do que fora o poema e jamais aos componentes daquele formidável concerto de funções que mutuamente se interpelam de um a outro plano do discurso, que se repetem e ao mesmo tempo se renovam, sempre as mesmas e sempre outras, num *alius et idem* contínuo.

Embora se tenha declarado de início e sem discutir a base epistemológica deste artigo - que é a mesma do autor cujas idéias sobre o poético foram seguidas —, e apesar da intenção também explícita de que elas sejam metodológicas, no conjunto o que aqui foi dito não vai muito além das considerações visando a possibilidade de conhecimento formal do discurso poético. A discussão anterior não toca todos os pontos nem atinge os pormenores desenvolvidos por Greimas. Mas ao propósito do artigo bastam os aspectos assinalados. Outros avanços dos *Essais*, serão apontados, conforme aliás o espírito desse A. *em cours de route*. Fiel contudo ao pensamento da epígrafe (V.), intentar-se-á à guisa de ilustração, e só a esse título, a análise de um texto ocorrência. A escolha é arbitrária, algo aleatória e depende das razões pessoais - preferências, formação acadêmica, outros condicionamentos individuais. Não há nela, portanto, julgamento prévio a não ser o de admitir que o texto é um poema, com o sentido de que é um discurso (não um conjunto de períodos gramaticais), um discurso poético porque *é percebido* como tal. A análise consistirá em verificar a correspondência entre as partes que compõem o texto tomado e os princípios teóricos construídos de maneira por quanto possível dedutiva. O que significa em suma que o poema vai ser assumido, pelo menos é o que se pretende, como discurso-objeto pelo discurso metalingüístico e é ao mesmo tempo o lugar de validade deste. É bem verdade que falta muito às elucubrações destas páginas para já serem uma gramática. Mas, como, por um lado, não se está aqui elaborando em primeira mão uma teoria do discurso e sim referindo-se às idéias de outrem sobre o assunto; como, por outro lado, essas idéias são expressa e insistentemente consideradas incipientes e lacunares, parece razoável esse confronto até mesmo freqüente do abstrato com o concreto. Não que se esteja confundindo os dois métodos, nem que se deva vacilar quanto à natureza das operações teóricas: elas são por essência dedutivas, e nenhum objeto particular — nenhum poema, no caso —, por mais extenso, rico e desenvolvido, equivale jamais em sua intensão (-compreensão) a um pensamento dedutivamente construído.

Seja, pois, o seguinte poema de Mário Quintana, que se transcreve com as devidas precauções quanto à exatidão de *Antologia Poética*,

Editora do Autor, Rio, 1966, p. 126:

Camões.

Seu nome retorcido como um búzio.

Nele sopra Netuno...

A experiência estética, que é evidentemente de natureza psíquica, pode ser realizada de duas maneiras: primeiro como manifestação espontânea nas reações do público (a emoção, o arrepio criado por um poema), depois como manifestação refletida na interpretação. (LaStylistique, 119—120). Cumpre advertir que é da segunda perspectiva que se situam as considerações presentes. Nem há preocupação alguma com se dizerem coisas percucientes. Apenas o que a média dos leitores poderia perceber à leitura do poema, valendo-se para isso da sua competência em 1) língua portuguesa; 2) aqueles outros elementos fornecidos em geral pela sociedade a todos os seus membros, quer informalmente na vida quotidiana de trabalho e lazer, quer de modo sistemático através de instituições tais como a escola e que formam a média cultural dessa mesma sociedade, ou seja, a sua ideologia; e, é claro, 3) algo que se fosse preciso denominar, hesitar-se-ia entre apelações vagas do tipo vocação humana, ideal humanístico, sentido da poesia, ou menos bem, sensibilidade, bom gosto, etc., tudo aquilo em suma que se deixa de ter em função do grau de mediocridade em que cada um deixa mirrar, à falta de GENEROSIDADE, a sua substância própria de ser humano.

Dentro desses limites, ideológicos e não semióticos, será simples circunscrever, parafraseando-o, mais ou menos assim o conteúdo (a substância do conteúdo) do poema de M. Quintana: a palavra *ode* do título, mais o nome do grande épico luso que vem de seguida lembram logo *canto em louvor do célebre poeta português*; a conotação ligeiramente pejorativa de *retorcido* e de *búzio*, empregados figurativamente para qualificar um ser humano forma um belo contraste - antítese - com a transfiguração do objeto em instrumento de um deus ! Quanto a *fragmento*, a outra palavra do título, com as idéias de truncamento, interrupção, lacuna, que parecem continuar na brevidade da composição e na sintaxe rudimentar, paratática em três períodos simples e justapostos, tudo parece sugestivo do conceito que temos desse poeta, grande e de estilo, para nós, arrevesado (cf. *retorcido*). Entre as figuras consagradas pela cultura ocidental, há que

distinguir e ressaltar, a *metáfora* em *retorcido*, um *concreto pelo abstrato*, figura atenuada pela *comparação* explícita (**como um búzio**); há também a **alusão mitológica** *nele sopra Netuno*; e mais a exclamação e as reticências.

Entretanto, em nenhum desses códigos está a poesia; não no da língua portuguesa, pois ela significaria o que significa independentemente de qualquer fazer poético; não nos recursos estilísticos utilizados: métrica, tropos, ritmo, ainda que catalogados como específicos da literatura pelas poéticas tradicionais, são códigos ou por demais rotineiros ou típicos de determinadas épocas e não podem por si criar novas entidades de significação, nem no todo nem nas partes. Tampouco a inclusão de elementos modernistas no poema; eles são igualmente rotulados. Além do mais são muito poucos esses elementos todos para formarem qualquer dos tipos de poema classificados por aquelas poéticas. Apenas alguns indícios de poesia no sentido acadêmico: o número de versos: três eram as estrofes em cada conjunto num certo tipo de ode clássica: estrofe, antístrofe e epodo; o aparente início de cadência lírica do esquema decassílabo do segundo verso, logo truncado; as figuras enumeradas há pouco e mais um ícone da paisagem marinha *búzio*. Isso é muito pouco, pouco e caótico para criar a atmosfera própria do poema conforme uma certa definição, que aliás por prender-se a determinado espaço de tempo, não poderia mesmo servir, insiste-se, a fazer do texto um poema. Bem mais feliz é o princípio de Jakobson da *projeção do eixo de equivalência sobre o eixo de combinação*. Segundo esse princípio, a similaridade se torna contiguidade, o paradigmático, sintagmático. É o que parece ocorrer no poema de M. Quintana com uma certa profusão: *Camões*, enquanto substantivo, expresso sem nenhum termo que o reja, pede, de acordo com a lei do sintagma, um verbo, cópula ou aposição que o prossiga; no entanto, é outro nome, isto é, outro termo da mesma classe que o sintagmatiza; *nele* anaforiza, por intermédio de *ele* qualquer dos três substantivos que o precedem no texto, já que todos possuem as mesmas marcas gramaticais de gênero e número; e enquanto nomes, todos eles podem ser regime, ou continuador sintagmático de *soprar em*; o léxico no entanto, só libera como complemento de *soprar* o termo *búzio*. Isso se deve a que, numa análise de unidades menores que as do léxico, verifica-se que só uma das condições do sintagma se preencheu (a da diferença de classes morfológicas). Mas falta uma segunda, de ordem léxica justamente. De acordo com tal condição, só podem combinar-se na cadeia discursiva elementos que tenham em comum certos traços semânticos. Nesse caso, o aparecimento na mesma cadeia de termos contendo traços que normalmente deveriam excluir-se, pode e deve ser considerado como uma combinação feita às custas de componentes de um paradigma, a fim de produzir o senti-

do, ou seja, trata-se de um processo de significação, como tal computável dentro da economia específica do texto ocorrência. Esse princípio, o da leitura paradigmática em vez de sintagmática, é certamente fecundo e conduz a uma certa sistemática no tratamento dos textos. Nem é difícil, aplicando-o ao nosso texto, por exemplo, apontar com uma certa clareza e sem forçar nenhuma delas como exclusiva, como também, sem limitar o estudo do texto literário à questão atomizante da norma e do desvio (*écart*) é possível, dizia-se, apontar certas direções de leitura: 1. poder-se-á examiná-lo pelo paradigma de *Nele ele = Camões sopra Netuno* e entender-se *Netuno* como sendo o astro do poeta; nesse caso, a divindade nada mais é do que a hipótese da inspiração épica; 2. ao invés, *ele* retoma *nome*, isto é *Netuno sopra no seu nome*: nome seria percebido como a épica de Camões, o seu estilo *retorcido*, toda a cultura (ou a nossa ideologia?) sobre ele; ou por outra, materialmente, *nome* corresponderia à própria palavra (ao significante) *Camões* como alegoria do poeta e sua obra; 3. seria possível ainda tomar **ele* como equivalente de *búzio* e então nenhuma transfiguração haveria nos dados da cultura no âmbito do poema, mas a Mitologia Romana é que regularia o curso da imaginação. Esta haveria de ser tanto mais rica em efeitos de sentido, em associações, quanto maior fosse o cabedal de informação de cada qual no campo específico do classicismo greco-latino. Pode ser interessante verificar os outros sintagmas do poema à luz de cada uma dessas leituras. Por útil que seja a aplicação do princípio jakobsoniano, ele parece não servir de fundamento ao poético em sua especificidade de discurso autônomo. Por um lado, Lévy-Strauss o mostrou na sua análise do mito, a organização paradigmática não é exclusiva do poema; por outro lado, é possível determinar uma sintagmática, ainda que em nível mais profundo, também no que tange aos discursos poéticos (cf. *Essais*, 9-10). Mas a razão principal de se postularem novos fundamentos para o estudo do fenômeno poesia é o próprio desenvolvimento da lingüística como ciência, a qual, no seu progresso, traz, era de se prever, conseqüências par tudo que diz respeito à linguagem. Já Hjelmslev preconiza (V *Prolegômenos*, 98, com grifo meu) Da mesma forma que o plano da expressão pode, *através de uma análise funcional*, dissociar-se em componentes com relações mútuas (*como no velho descobrimento da escrita alfabética e nas modernas teorias fonêmicas*), também o plano do conteúdo pode dissociar-se *por meio de tal análise* em componentes com relações mútuas, sendo que esses componentes podem ser menores que os conteúdos mínimos do signo (V. também 89 e 143). Ora, na Glossemática essa homologia entre as estruturas da expressão e do conteúdo decorre naturalmente da solidariedade que une os dois planos, e é portanto válida para qualquer discurso, desde que seja situada no nível das estruturas profundas, o das *figuras* de Hjelmslev.

Nesse nível, as unidades mínimas são femas e semas respectivamente para a expressão e o conteúdo. O mesmo não poderia ser dito nem das estruturas de superfície, cujas unidades são fonemas e sílabas (expressão) e sememas ou enunciados semânticos (conteúdo) e menos ainda das estruturas de manifestação, com seus fonemas realizados e seus lexemas. Por nível profundo, deve-se entender aquele em que a descrição, ultrapassando as dimensões do signo, chega até às unidades menores dos dois planos, isto é, em suma, aos femas e aos semas, como ficou dito. Não será difícil observar que só no nível dos femas e dos semas enquanto realidades puramente construídas, é que existe correspondência de um para um, não no sentido estatístico de que a cada fema deva corresponder um sema, mas de que estas são as unidades mínimas para cada plano, vale dizer, além das quais não é possível prosseguir a análise lingüística, ou ainda, de que os dois se encontram a igual distância, melhor ainda, a igual número de instâncias antes de se chegar à manifestação. Quanto aos outros dois níveis, o normal é que o número de unidades da expressão seja sensivelmente maior do que o das de conteúdo. Essa parece ser a formulação mais rigorosa da não motivação do signo — *arbitrariedade* — e por conseguinte da necessidade com que significante e significado mutuamente se invocam. E se se admite o postulado básico da correlação dos dois planos em poesia, ter-se-á determinado o lugar decisivo para a descrição do discurso poético com base na dedução e não mais no signo nem no sintagma, que enquanto realidade da manifestação, são decomponíveis em novas unidades, prestam-se a novas interpretações e vêm a ser dessa forma responsáveis pela multiplicação dos conceitos, sem contudo chegar a um resultado coerente, exaustivo e simples, à teoria do poético em suma. O ideal para o poeta, a sua, pode-se dizer, grande façanha parece estar justamente em produzir um discurso tão econômico que estabeleça a correspondência de um para um em todos os níveis, inclusive o da manifestação. É isso que a redução da distância entre significante e significado; a motivação ou passagem do período gramatical ao discurso permitem observar.

É evidente que se isso for verdadeiro, deverá confirmar-se com a experiência dos textos empíricos que a realidade oferece.

Voltando agora ao poema de M.Quintana, seria preciso vê-lo desde já não mais como uma série de desvios nem como uma projeção dos paradigmas num sintagma, mas como um discurso uno que vai do primeiro ao último verso, ou melhor, do primeiro ao último fema, organizando-os um por um em função de cada sema, incomodando-se o menos possível com as dimensões gramaticais próprias da linguagem natural, a não ser

como ponto de partida para a criação do signo poético. À falta de uma gramática construída de acordo com esse princípio, tentar-se-á fazer ao poema escolhido uma ou outra observação à maneira greimasiana, sem pretender, é claro, a mesma coerência de um grupo organizado que vem trabalhando sistematicamente o assunto já faz tempo.

Por questão de sinceridade, será preciso adiantar que não se sabe a essa altura das cogitações qual vai ser o resultado delas. Parte-se da intuição que se teve à leitura singela do poema e a que se se tivesse que dar um nome, dever-se-ia talvez chamar, sem querer complicar nada, correlação da isotopia fêmica da nasalidade com a isotopia sêmica da *marinidade*.

Duas observações cabem aqui: 1. *isotopia* - o termo não foi conceituado neste trabalho. Ele ocupa todo um vasto capítulo da obra de Greimas (V. *Sémant. Str.*, 69—101) e pode ser tomado aqui, simplificando muito, com o sentido geral de reiteração de unidades lingüísticas de qualquer dos planos, recordando que, aplicado à expressão, o conceito é considerado pelo próprio Greimas (V *Essais*, 16) como tendo sido tomado por empréstimo ao conteúdo; 2. *marinidade* - o neologismo é necessário por se tratar de dar nome a uma realidade da estrutura profunda, construída dedutivamente, sendo que o sufixo *-dade* (Fr. *-té*), por sua força de abstração, foi o escolhido na semântica greimasiana para designar as unidades mínimas da significação. O poema como signo, a saber, como um todo discreto, embora complexo, pelo fato de ser formado por uma seqüência de signos da língua portuguesa, apresenta-se assim disposto na página: uma linha escrita em caracteres maiúsculos; um branco; um conjunto de três linhas em escrita normal, sem que os limites da folha de papel obriguem à superposição. Em virtude dos nossos hábitos e convenções quanto à escrita, presumir-se-á, antes da leitura dos signos em língua portuguesa, que se trata de um discurso único, formado por um título e um texto em versos. Até mesmo o cunho algo patético dos versos é legível de relance já que a feição distinta da das letras, e sua localização no fim das linhas, dos três índices de prosódia utilizados os põem em destaque especial. Ora, o caráter marcadamente convencional desses expedientes os torna impróprios à criação por si mesmos do poético. Não resta dúvida de que a simples quebra de convenção pode fazer, como foi visto, surgir o novo sentido, e transforma esses recursos em signos (coisas, segundo Greimas), mas nada antecipa quanto a sua organização estrutural em forma de discurso, muito menos quanto ao discurso poético. Este só aparecerá quando os elementos da expressão - os femas — se ordenarem paralelamente aos novos conteúdos produzidos, de maneira que se possa efetuar a leitura do poema sobre os dois planos. Embora se

percebam outros fenômenos acústicos apreciáveis que precisariam ser tomados em conta, se se visasse à análise do poema em si, aqui só se tratará da nasalidade porque o fito é ilustrar um princípio, repete-se, e não o estudo particular deste ou daquele objeto.

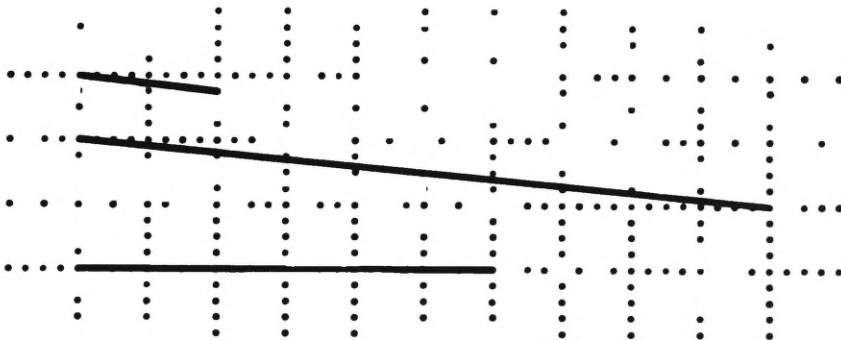
Começando pelo plano da expressão e deixando de lado certas variantes livres (não é plausível que elas possam alterar por si o curso desta breve análise), eis a transcrição fonética pelo menos aproximada que se pode dar dos versos de M.Quintana, com atenção especial aos traços de nasalidade:

I kã 'mõiz |
 | seŋ̃ | | 'nomĩ | | retor'sidu | | kõmũ ||*buŋziu|
 | 'neli | | 'sopra | | 'ne'tũnu |

em que se procura salientar a presença dominante da nasalidade aproveitando as três zonas da sílaba: inicial, central e final. O esquema métrico para os três versos é o seguinte:

U-ŋ
 U ˘ | UUU - | UUU - |
 ˘UI-UUI-U ˘

Faltam ao esquema indicadores para a entoação de cada verso, mas esta poderia representar-se mais ou menos assim, já que cada verso faz parte de um período gramatical explicitamente indicado pela pontuação:



No gráfico se procura dar conta da inflexão geral da voz ao proferir cada verso, além da dimensão de cada um deles e da interrupção do último na sexta sílaba.

O predomínio da nasalidade é patente e se manifesta através de sete articulações consonânticas, sendo três bilabiais: | -mõĩş |, I mi I e | mü | e quatro dentais: | 'nõ- |, | -ne- |, | ne- | e | -n- |. Quanto à vogais, dez das dezoito que formam o poema possuem por força da sílaba a que pertencem pelo menos um traço nasal, quer na parte central, quer em uma, quer nas duas margens ou ainda nas três zonas, como é o caso de | -õ- | da sílaba I -mõĩz |. Além disso, a primeira medida (ou pé), que toma todo o primeiro verso e coincide com o vocábulo *Camões*, é inteiramente repetida na primeira medida do segundo verso; esta primeira medida do segundo verso se manifesta nas sílabas *seu e no-*; ora, se se considera que em outro nível de leitura - o semântico, à percepção do sentido não é necessário se retenham todos os femas, havendo mesmo eliminação das redundâncias, pode-se afirmar que também no nível dos semas há repetição, já que *seu no (me)* é a retomada metalinguística de *Camões*. Sendo assim, a identidade prosódica corresponde uma equação tendo por termos os conteúdos, que é corroborada pelo nível fônico. E dado que a nasalidade, iconizada pela prosódia, é o traço mais saliente dessas homologias, será lícito apontá-la como um dos elementos constitutivos do discurso, de acordo com o postulado básico, o da correlação da expressão e do conteúdo no texto poético. Seguem-se, completando o segundo verso, dois pés cortados pelo mesmo molde segundo o esquema: UUU —. Deve-se observar que qualitativamente esse esquema é o mesmo das seqüências já descritas: mesmos elementos e mesma ordem: sílaba (s) átona (s) seguida de sílaba tônica. Apenas o número de átonas é reiterado, podendo-se tomar a insistência como sendo o correspondente prosódico da adjetivação superlativa (cf. *re-* em *retorcido*) do plano do conteúdo. Nesses dois pés, os dois últimos do segundo verso, a primeira átona é constituída pela última sílaba de um vocábulo, ao passo que as três sílabas restantes do pé pertencem a outro ou outros vocábulos. Dessa forma, a contiguidade sintagmática se acha reforçada de termo a termo pelas unidades prosódicas reguladas pela métrica: | miretor'si |, | dukõmü'buz (iü) |. No que diz respeito ao conteúdo, as seqüências cobertas por essas duas medidas são redutíveis à relação determinante-determinado no confronto com o termo *nome*, e o todo constituído pelo que vai de *seu nome* a *búzio* pode ser considerado em suma como uma **definição** da **denominação** *Camões*, tomada como sendo a sua *metassemia* (V. B.Pottier, *Présentation de la Linguistique*, 239, cit. de Rastier, in *Essais*, 83). Aqui também o levantamento e a ponderação dos traços fêmicos darão como dominante o

da nasalidade, que será mais uma vez a característica física (acústica) da seqüência.

Já a essa altura seria talvez possível tentar o cômputo de alguns traços semânticos que se repetem de um lexema para outro, podendo ser colocados como índices da ideologia investida no poema e não apenas estabelecer a correlação de elementos prosódicos e sintáticos, que é o que se fez até aqui. Nisso se pensará em seguida. Importa agora notar que o verso seguinte, o último, apresenta a particularidade de mudar a cadência: em lugar da seqüência observada ñas medidas anteriores, tem-se nova ordem das sílabas nos pés restantes: primeiro tônica, depois átona, e não o inverso. Dessa forma, se se puser qualquer pé dos dois primeiros versos em face de qualquer pé deste último, obtém-se que um reflete em espelho, com pequena margem de desconto, a imagem do outro: U — : — U; ou UUU — : — UU. Dado que a inversão do esquema prosódico é concomitante à introdução do lexema *Ne tuno*, parece normal a associação dos dois fatos, pelo menos enquanto fenômenos novos; dir-se-á então: nova personagem, nova cadência. Ocorre entretanto que a primeira medida deste verso contendo a sílaba que recebe o acento tanto métrico quanto de palavra, momento forte portanto da seqüência, faz, por seu conteúdo três vezes anafórico, convergirem para este ponto do poema todos os agentes do discurso, numa densa concentração dos semas principais. Neste caso, a quebra da regularidade, que vinha da primeira medida, em paralelo com o plano do conteúdo, em vez de interromper o fluxo sêmico, toma-se por sua vez significante expressivo dela, já que a unidade é mantida também pelos componentes de outro nível, o sintático, ou seja, o do conteúdo. A nova medida prossegue nos dois pés restantes formando uma nova regularidade prosódica, sempre em paralelo com o conteúdo, pois das unidades sintagmáticas cobertas por essas duas medidas, uma é o predicado (complemento sintático) de *Netuno*, enquanto sujeito. Assim se pode falar numa regularidade de *Camões* semânticamente instrumental, cujo signo prosódico seria U ² e numa regularidade de *Netuno* correspondente, semânticamente instrumentalizante e tendo como signo prosódico — U. Como cobertura geral devem-se registrar no plano da expressão, mas em correlação com o do conteúdo, a presença marcante do fema nasalidade, sob a dominância do qual se pôs a presente descrição. A análise desse traço não será contudo feita de modo sistemático, nem em si nem em sua correlação com os semas do plano do conteúdo, o que justificaria o seu estudo. Desse ponto de vista, houve um certo abuso no emprego dos termos fema e sema. Teria sido mais apropriado falar em traços mínimos de um e do outro plano. O trabalho se contenta com apontar certas correspondências entre os dois planos decompostos em alguns dos seus ele-

mentos constitutivos, sem porisso chegar ao nível mais profundo dos femas e dos semas, como unidades lingüísticas mínimas. Uma investigação com tal profundidade começaria, é de se crer, no ponto em que o assunto é aqui deixado. À guisa de conclusão, seria preciso declarar que a presença no poema de lexemas como *Camões* e *Netuno*, termos fortemente conotados de ideologia portuguesa - isso independentemente do poema de M.Quintana — e mais as entidades paradigmáticas e sintagmáticas que lhes dão estatuto e seqüência no texto; isso e mais as correspondências com o plano da expressão que se procurou mostrar serem portadoras de sentido, tudo parece autorizar, em conformidade com a lição de Greimas, se proponha a redução da distância entre significante e significado como postulado básico do discurso poético. No caso em apreço, esse postulado tomaria a forma de uma correlação entre a nasalidade - *Camões-Netuno* - e a marinidade típica da ideologia portuguesa.

O presente artigo se reporta continuamente à obra de L.Hjelmslev e à de A.J.Greimas, cujas idéias e cuja terminologia se procurou seguir.

A lista dessas obras e de algumas outras citadas no decorrer do trabalho é, com indicação entre parênteses das abreviações acaso utilizadas, a seguinte:

- HJELMSLEV, Luís, — Prolegómenos a uma teoría del Lenguaje, G redos, Madri, 1971 (Prolegómenos) — Le Langage, Minuit, Paris, 1966 — Essais Linguistiques, Minuit, Paris 1971
- GREIMAS, Algirdas Julien — Sémantique Structurale, Larousse, Paris, 1966 (Sém. ou Sémant. Str.) — Du Sens, Seuil, Paris, 1970
- GREIMAS, Algirdas Julien e outros — Essais de Sémiotique Poétique, Larousse, Paris, 1972 (Essais)
- GUIRAUD, Pierre e KUENTZ, Pierre — La Stylistique, Klincksieck, Paris, 1970.

Two basic ideas of Hjelmslev, taken up later by Greimas, the basis of the following thoughts: (1) the distinction between metasemiotics and connotative semiotics; and as consequence of the former: (2) it is invalid to treat a text as though it were structurally homogeneous, that is, comprised of a single semiotic system. These ideas paved the way to semiotic studies - on a linguistic base - and permitted us to see works as texts, and not as a sum of grammatical points. The article attempts to validate such a view-point and with that objective analyses a short poem by Mário Quintana.

Deux idées de Hjelmslev principalement, reprises ensuite par Greimas, sont à la base de ces quelques réflexions:

- 1) la distinction entre métassémiotiques et sémiotiques de connotation. Et, comme conséquence de celle-ci,
- 2) l'affirmation selon laquelle ce n'est pas valable de prendre un texte comme étant structurellement homogène, c'est-à-dire, composé dans un système sémiotique unique.

C'est grâce à ces deux idées que la voie a été ouverte aux études sémiotiques - de base linguistique - et ce sont elles qui ont rendu possible de voir les oeuvres, *littéraires* ou non, en tant que textes et non pas en tant qu'ensemble de phrases. Dans cet article, l'auteur cherche à mieux comprendre ces propos en même temps qu'il tâche de les valider dans un petit poème du brésilien Mário Quintana.

Pela sua originalidade e atualidade no contexto da Lingüística e da Semiótica, a citação abaixo, extraída de *Conditions d'une sémiotique du monde naturel* (1), suscita problemas e dúvidas, levanta hipóteses, entre as quais as que motivaram este artigo.

Des catégories visuelles telles que haut vs bas, prospectif vs rétrospectif ou droite vs courbe, convexe vs concave, etc; qui paraissent constitutives de la forme de l'expression du monde naturel, se retrouvent de toute évidence telles quelles lorsqu'on décrit la forme du contenu des langues naturelles. Il en résulte que: a) la corrélation entre le monde sensible et le langage naturel est à rechercher non au niveau des mots et des choses, mais à celui des unités élémentaires de leur articulation; b) le monde sensible est immédiatement présent jusque dans la forme linguistique et participe à sa constitution, en lui offrant une dimension de la signification que nous avons ailleurs appelée sémiologique (2).

O signo natural (3) resulta de substituição do objeto-ocorrência, pela figura. Exemplificando com *cadeira*, as cadeiras-ocorrências são reduzidas a uma cadeira-invariante (figura) comparável (relação sistemática ou paradigmática) a outras invariantes do mundo natural. A *figura* é articulada em seus elementos constitutivos, o que nos proporciona uma visão categorial do mundo natural. As figuras visuais surgem, dessa forma, como o resultado da combinatória de um número reduzido de categorias elementares da espacialidade (alto vs baixo, prospectivo vs retrospectivo, etc). Os termos dessas categorias (espaciais, no caso das figuras visuais, mas de outro tipo, quando se tratar de figuras de outras ordens sensoriais), são as unidades elementares da forma da expressão do mundo natural e constituem a forma do conteúdo das línguas naturais. Ou melhor, os femas (traços mínimos distintivos do plano da expressão (4)) do mundo natural são os semas (traços mínimos distintivos do plano do conteúdo) das línguas naturais (5).

Na *Sémantique structurale* (6), Greimas propõe dois níveis autônomos que constituem o universo imánente da significação: são os níveis semiológico e semântico.

O universo imánente da significação define-se por oposição à manifestação da significação, entendida essa manifestação não como instância, mas como percurso, isto é, como a distância a percorrer entre o universo imánente e a manifestação discursiva ou realização no discurso (7) O universo imánente é constituído por categorias sêmicas hierarquizadas.

CORRELAÇÃO
ENTRE MUNDO
SENSÍVEL E
F i LÍNGUAS NATURAIS
O PROBLEMA DOS
VERBOS DE
COMUNICAÇÃO

Diana Luz
Pessoa de
Barros

Introdução

1.2 - Nível
Semiológico e
Nível
Semântico

Essas categorias sêmicas são classificadas em categorias semiológicas e categorias semânticas, surgindo assim, os dois níveis fundamentais da linguagem.

Posteriormente (8), o percurso do espírito humano, da imanência ao discurso, realiza-se para Greimas em três etapas ou instâncias: a primeira etapa é a **estrutura profunda** que coincide com o universo imanente da significação e define, portanto, a maneira de ser, a condição e o modo de existência das entidades lingüísticas, no caso entidades de conteúdo; a segunda etapa é a **estrutura de superfície** ou das combinatórias, em que os semas combinados engendram sememas e os sememas combinados as *mensagens semânticas*; a última instância é a estrutura de manifestação em que ocorre o *encontro* entre plano da expressão e plano do conteúdo e a posterior realização discursiva.

Os níveis semiológico e semântico, que dividem o universo imanente (a estrutura profunda) da significação, caracterizam-se na sua totalidade pelos termos da categoria metassêmica **exteroceptividade** vs **interoceptividade** (9). A categoria metassêmica classifica os semas do universo imanente em **semas nucleares** (definidos pelo metassema exteroceptividade) e **classemas** (definidos pelo metassema interoceptividade). Surgem, assim, no interior do universo imanente, as duas dimensões fundamentais da linguagem: a dimensão semiológica (categorias sêmicas—semas nucleares—hierarquizadas) e a dimensão semântica (categorias classemáticas hierarquizadas).

Retomando a citação inicial, em que a forma de expressão do mundo natural participa da constituição da forma do conteúdo das línguas naturais, podemos, agora, tornar mais precisas as correlações entre mundo natural e línguas naturais. O mundo natural oferece à linguagem (às línguas naturais) a **dimensão semiológica** do universo imanente da significação e não a dimensão semântica. Os **femas** do mundo natural constituem os **semas nucleares** das línguas naturais, isto é, os semas definidos pelo metassema **exteroceptividade**.

1.3 - Actantes e Predicados

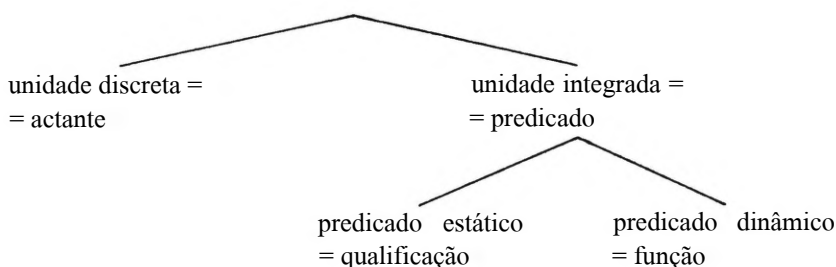
Os problemas e dificuldades concernentes à *sintaxe semiótica* (combinações de semas e de sememas) excedem de muito os propósitos restritos deste artigo. Alguns elementos, porém, dessa sintaxe (estrutura de superfície) se fazem necessários ao desenvolvimento que visamos aqui.

O semema define-se como *combinação de semas nucleares e classemas*, isto é, a reunião dos dois níveis da linguagem - nível semiológico

e nível semântico. Em seguida, para constituírem uma **mensagem semântica**, os sememas combinam-se de acordo com a subclasse semêmica a que pertencem: subclasse dos actantes ou subclasse dos predicados. As subclasses semêmicam definem-se pela categoria classemática **discreção vs integral idade** (10). Os actantes são unidades **discretas** e os predicados unidades **integradas**.

Os predicados, por sua vez, subdividem-se em predicados **estáticos** e predicados **dinâmicos**, segundo a categoria classemática **estatismo vs dinamismo**. Os predicados estáticos são denominados **qualificações** e os predicados dinâmicos, **funções**.

Esquemmatizando:



A categorização das **figuras do mundo natural**, exemplificada com **cadeira**, e cujos termos (alto vs baixo, etc) são constitutivos da forma do conteúdo (nível semiológico) das línguas naturais, diz respeito essencialmente aos **actantes**, isto é, às unidades discretas.

Para darmos conta da relação existente entre mundo natural e **predicados**, mais especificamente predicados dinâmicos ou **funções**, é necessário que recorramos à **gestualidade natural** (11). As **figuras gestuais** constituem uma subclasse de figuras do mundo natural. As figuras do mundo natural compreendem as figuras gestuais, entre outras figuras visuais, e demais figuras sensoriais (*de todas as ordens sensoriais pelas quais o mundo apresenta-se para nós* (12)).

A forma da expressão da gestualidade participa da constituição da forma do conteúdo dos predicados dinâmicos ou funções. Mais explicitamente, as figuras gestuais, subclasse das figuras do mundo natural, correspondem aos núcleos sêmicos ou figuras nucleares (13) das funções, subclasse, portanto, das figuras do conteúdo das línguas naturais.

1.4 - Nível
figurativo

Embora mantendo a dicotomização do universo imãente da significação, Greimas prefere, atualmente (14), o termo **figurativo** a semiológico. Dois motivos principais parecem ter concorrido para essa mudança terminológica: em primeiro lugar, semiológico é empregado mais frequentemente em outras acepções, o que acarreta confusão; em segundo lugar, **figurativo** lembra melhor a equivalência entre **figura** do plano da expressão do mundo natural e **figura** do plano do conteúdo das línguas naturais.

2 - Gestualidade
(15)

2.1 - Práxis gestual
e comunicação
gestual

Há dois tipos de gestualidade: a práxis gestual e a comunicação gestual, determinadas a seguir, por várias categorias (classemáticas?).

2.12 - Definição
de sentido

Duas definições de sentido são possíveis para Greimas:

1? definição: *renvoi*: *il est saisi comme une superposition de deux configurations, comme le renvoi d'un code - que nous appelons **code de l'expression** — à une autre code, appelé, peut-être tout aussi arbitrairement, code du contenu* (16).

2? definição: *direction*: *il apparaît comme une intentionnalité, comme une relation qui s'établit entre le trajet à parcourir et son point d'aboutissement* (17).

Aplicada a primeira definição de sentido, isto é, relação entre dois códigos, à gestualidade humana é preciso pressupor a existência do **eixo da comunicação** e de um destinador (codificador) e um destinatário (decodificador).

Eixo da comunicação: Dor = _____ Dário

A gestualidade humana definida pela aplicação da **primeira conceituação** de sentido e, conseqüentemente, pela categoria actancial Dor vs Dário, pode já ser denominada **comunicação gestual**.

Aplicada a segunda definição de sentido (*direction*) à gestualidade humana, o **destinador**, isto é, o que gesticula (*o gesticulante*) passa a ser **sujeito** e pressupõe um **objeto** da sua direcionalidade. O eixo da transitividade (S-----0) está portanto subjacente a esse tipo de gestualidade humana, à práxis gestual.

A práxis gestual define-se, no momento, pela adequação de

sentido entendido como **direção** e pelo eixo da transitividade. Trata-se da relação homem, enquanto **sujeito**, e mundo, enquanto **objeto** da intencionalidade humana.

O destinatário mantém-se na práxis gestual como um espectador. Mas, enquanto nos colocarmos na perspectiva do espectador—destinatário, o texto gestual só poderá ser segmentado se recorrermos à semântica das línguas naturais. Interessa-nos, na práxis gestual, antes de tudo, a perspectiva do **sujeito**; *c'est l'introduction du sujet dans l'analyse de la signification qui semble pouvoir rendre compte des différentes formes que cette dernière est susceptible de prendre et non la recherche d'une limite problématique entre ce qui est significatif dans le comportement gestuel et ce qui ne l'est pas* (18).

Na comunicação lingüística, é possível sincretismo entre sujeito do enunciado e sujeito da enunciação: *Eu como queijo*. Tal fenômeno, segundo Greimas, não pode ocorrer na Semiótica natural e, no caso, na **gestualidade**. Os sujeitos da enunciação e do enunciado mantêm-se, na gestualidade, sempre distintos.

- Enunciado
e enunciação

Na **práxis gestual**, o *gesticulante* é sujeito do enunciado, isto é, sujeito de um **fazer**, na relação sujeito - objeto. O sujeito institui-se como tal pelo **fazer**, e o objeto, enquanto objeto do **fazer**, pelo **ser feito**.

Já na **comunicação gestual**, o *gesticulante* é sujeito da enunciação. O sujeito da enunciação, além do seu fazer enunciativo (no caso *gesticulativo*) define-se como destinador de um **saber** a um destinatário.

A impossibilidade de sincretismo entre sujeito da enunciação e sujeito do enunciado, na gestualidade, explicaria a pobreza da linguagem gestual, quando comparada ao código lingüístico.

É difícil separar tão rigidamente enunciado e enunciação^ termos que só se sustentam dialeticamente. Algumas explicações e ressalvas são necessárias a essa separação abrupta.

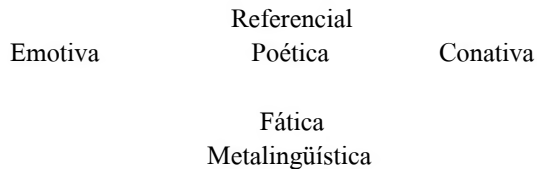
Ao afirmar que, na práxis gestual, há apenas sujeito de enunciação, Greimas, provavelmente, está opondo um **fazer sem intenção de comunicar**, mas com intenção de **transformar o mundo**, à comunicação propriamente dita, **intencional**.

Asseverando por outro lado que na comunicação gestual, aquele que gesticula é apenas sujeito da enunciação e, indo mais longe, que a gestualidade comunicativa é **incapaz** de produzir enunciados (enunciação existindo, portanto, sem enunciado), Greimas parece opor *enunciados sobre o mundo, sobre o fazer do homem* a outros tipos de enunciados. Em **outros** estariam compreendidos todos os enunciados que não são *enunciados sobre o mundo e sobre o fazer do homem* e que Greimas considera como não-enunciados.

2.14 - Funções da linguagem

O problema acima colocado é o da hierarquização das funções da linguagem.

R. Jakobson (19) atribui à comunicação verbal seis funções básicas, determinadas pelos seis fatores constitutivos de todo processo lingüístico (ato de comunicação verbal). Nas mensagens verbais, as funções obedecem a uma hierarquia não-fixa, e os diferentes *tipos de linguagem* (literária ou não, etc.) dependem essencialmente da função predominante, embora as funções *secundárias* também mereçam atenção:



As diferentes funções interessam apenas à comunicação gestual e não à práxis gestual, que se define como não-comunicação. Mas, o destinatário-espectador pode *atribuir* funções à práxis gestual, vista da sua perspectiva como mensagens que lhe são comunicadas.

Na comunicação gestual Greimas opõe:

enunciados sobre o mundo
ou vs *outros enunciados*
sobre o fazer do homem

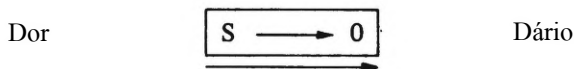
Os enunciados *sobre o mundo* são enunciados com função referencial ou informativa, hierarquicamente a primeira função na linguagem *comum* (*comum* em oposição a *literária, lúdica*, etc). Essa função da linguagem, básica para a chamada Lingüística Estrutural, que a tomou como

ponto de vista definidor da noção de pertinência, **não existe na comunicação gestual.**

A afirmação greimasiana de que *o código da comunicação gestual não permite a construção de enunciados* deve assim, ser entendida como *a comunicação gestual não permite a construção de enunciados com função referencial*. Greimas rotulou os enunciados sem função referencial ou com função referencial hierarquicamente secundária como **não-enunciados** (*ausência de enunciado*). Resulta daí a enunciação sem enunciado.

Há na comunicação gestual enunciados com outras funções que não a referencial: gestualidade atributiva (função emotiva), gestualidade modal (função fática e, provavelmente, conativa), gestualidade mimética (função metalingüística).

É rígida a separação entre práxis gestual e comunicação gestual. 2.15 -- *Modalidade*
Define-se a práxis gestual pelo eixo da transitividade e, conseqüentemente pela relação homem — mundo (sujeito — objeto), surgindo o homem como sujeito de um **fazer** e o mundo como objeto desse fazer. A comunicação gestual pressupõe o eixo da comunicação, isto é, nela um **saber** é transmitido pelo destinador (o *gesticulante*) ao destinatário. A rigidez da oposição reside justamente na impossibilidade, para a gestualidade natural, da combinação dos dois eixos S 0 e Dor Dário. Não se aplica à gestualidade o esquema actancial;

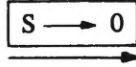


não podendo um enunciado da práxis gestual (S 0) vir a ser o *objeto de comunicação*, o saber comunicado pelo destinador ao destinatário.

Impossível também e mais ainda o sincretismo destinador — sujeito. Aquele que gesticula é ou destinador, na comunicação gestual, ou sujeito, na práxis gestual.

Para completar o esquema actancial proposto acima, falta à práxis gestual, não propriamente o eixo da comunicação Dor Dário, tendo em vista que a práxis gestual caracterizada pela relação actancial S 0 é, muitas vezes, o *espetáculo* de um destinatário.

X

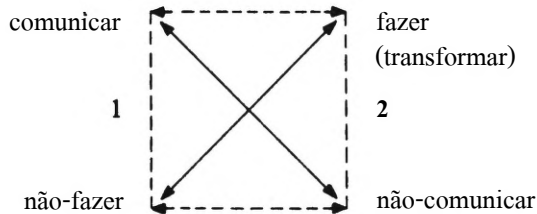


Dário - espectador

O X, para **destinador**, não remete tanto à ausência de destinador, quanto à **não-intencionalidade de comunicação**.

Na comunicação gestual, o comunicar é intencional para aquele que gesticula - o destinador - enquanto na práxis gestual, a comunicação é **não-intencional** e **não-existente** portanto para aquele que gesticula - o sujeito. A *intenção comunicativa* só existe na práxis gestual se o ponto-de-vista escolhido for o do destinatário-espectador, exterior à gestualidade.

A intencionalidade de comunicação opõe-se à não intencionalidade de comunicação, como termos contraditórios. Acrescentando-se aí a contradição entre a intencionalidade de *transformar conteúdos* e a não-intencionalidade de *transformar conteúdos*, a representação em um quadrado lógico toma-se possível. (20)



□ ~ relação de implicação entre contrários
 *---- □ relação entre contraditórios
 relação de implicação

A relação existente entre **comunicar** e **fazer** (e entre não-comunicar e não-fazer) é a relação de disjunção de contrários. Os nn. 1 e 2 correspondem às dêixis, dimensões sistemáticas instituídas, a dêixis 1 pela relação de implicação entre **comunicar** e **não-fazer**, e a dêixis 2 pela implicação entre **fazer** e **não-comunicar**. A comunicação gestual ocupa a dêixis 1: comunicar e não-fazer. A práxis gestual limita-se à dêixis 2: fazer e não-comunicar.

Uma ressalva a ser feita é que a comunicação gestual é também, como toda comunicação, um **fazer-enunciativo**. Operacionalmente, porém, no quadrado lógico acima, **fazer** é tomado como *transformar, produzir*. Trata-se do **fazer — transformar** o mundo. Pode-se, assim, estabelecer correspondência entre a disjunção de contrários, **comunicar** vs **fazer**, e a

oposição sugerida por Kristeva, entre **comunicação** e **produtividade**.

A intencionalidade, deixada de lado no quadrado acima, pode modalizar tanto o **comunicar** como o **fazer**. Há o **querer** comunicar, o **não-querer** comunicar, o **querer** fazer e o **não-querer** fazer.

Todo enunciado, gestual ou não, tem a possibilidade de ser modalizado pelo **querer**, pelo **saber** e pelo **poder**. Na relação actancial S—O, para que o sujeito S **faça** (para o fazer), é necessário que **queira** (o querer), e que **saiba** (o saber) ou **possa** (o poder) fazer. O **querer**, o **saber** e o **poder** do sujeito são modalidades do fazer, conscientes ou inconscientes, não sendo a categoria consciência vs inconsciência pertinente para os estudos lingüísticos ou semióticos.

O sujeito define-se como **sujeito de um fazer**. Há porém sujeitos **virtuais** definidos pelo **querer fazer**. O fazer pressupõe o **querer-fazer**, mas a recíproca nem sempre é verdadeira: os sujeitos virtuais (querer-fazer) nem sempre se tomam **sujeitos realizados** (sujeitos de um fazer)

No quadrado lógico proposto, tomou-se o **comunicar** pela *intenção de comunicação* (querer-comunicar) e o **fazer** pelo querer fazer, da mesma forma que o **não-comunicar** surgiu em lugar do não-querer-comunicar e o **não-fazer** em lugar do não-querer-fazer.

Na práxis gestual, o querer-fazer, a virtualidade, caracteriza a gestualidade **mítica**, e o **fazer**, a gestualidade prática. A práxis gestual prática define-se pela intencionalidade e pelo fazer (sujeito-realizado), enquanto a práxis gestual mítica é determinada apenas pela intencionalidade (sujeito virtual). (21)

A práxis gestual é definida, ao contrário da comunicação gestual, pela relação transitiva entre o **sujeito** de um fazer - transformar e o **objeto** desse fazer - transformar. Dessa forma, a totalidade dos comportamentos humanos na relação homem-mundo e a transformação do mundo pelo homem, enquanto práxis gestual, ou *produtividade* (Kristeva) tornam-se objeto da semiótica natural. Ao abranger a práxis gestual, a Semiótica, segundo Greimas, recobre a dimensão histórica do mundo e *parece querer se substituir às ciências econômicas e históricas* (22).

2.2 - Práxis gestual

2.22 - Gestualidade
prática e
mítica

Na sua **Sémantique structurale (23)**, Greimas introduz uma divisão dicotômica na manifestação da significação interpretada como combinatória - de semas ou sememas (a estrutura de superfície na tripartição posterior em **Du sens**) (24). A categoria dicotomizante articula-se em **exteroceptividade** vs **interoceptividade**. Essa categoria já fora introduzida para dividir o universo imanente da significação em nível semiológico ou figurativo e nível semântico. As duas operações são, porém, diferentes. Ao decompor o universo imanente em nível semiológico e nível semântico, a categoria **exteroceptividade** vs **interoceptividade** é uma categoria metassêmica, isto é, classifica semas (semas nucleares e classemas). Já na estrutura de superfície, a categoria articulada em **exteroceptividade** vs **interoceptividade** classifica **sememas** e não mais semas. Trata-se, portanto, de uma categoria **classemática** e não metassêmica.

Todo semema, combinação de semas nucleares e classemas, possui ou o classema **exteroceptividade** ou o classema **interoceptividade**. Greimas exemplifica com:

Un sac lourd (classema exteroceptividade)
Une conscience lourde (classema interoceptividade)

Uma isotopia ou um inventário de sememas comportando o classema exteroceptividade denomina-se **dimensão cosmológica**; uma isotopia ou um inventário de sememas comportando o classema interoceptividade denomina-se **dimensão noológica**. *La description achevée de la dimension cosmologique constituerait la cosmologie épuisant la connaissance du monde extérieur. La description complète de la dimension noologique constituerait dans les mêmes conditions, la noologie rendant entièrement compte du monde intérieur (25).*

Entende-se por manifestação **prática** a manifestação parcial da dimensão cosmológica (manifestação de um micro-universo) e por manifestação **mítica**, a manifestação parcial da dimensão noológica. O discurso, isto é, a realização discursiva, possui assim duas isotopias fundamentais: isotopia prática e isotopia mítica. *Le discours apparaît comme une succession désordonnée de séquences tantôt pratiques, tantôt mythiques. (26)*

Em *Conditions d'une sémiotique du monde naturel*, a dicotomia prático vs mítico distingue, no interior da práxis gestual, uma gestualidade **prática** e uma gestualidade **mítica**. *Le fait est que ces deux activités tout en ayant en commun un même plan d'expression et une même visée très*

générale (qui est la transformation du monde) se partagent entre elles les significations du monde, mais d'une façon difficile à déterminer à première vue (27).

Define-se a **práxis gestual prática** pelo **fazer** que pressupõe o **querer-fazer**. Já a **práxis gestual mítica** é definida pelo **querer-fazer** (pelo desejar). **Gestualidade prática** opõe-se a **gestualidade mítica**, assim como o **realizado** opõe-se ao **virtual**, ou o **fazer no mundo** (exterior) a um **fazer interior**. Tanto o fazer (gestualidade prática) quanto o **querer-fazer** (gestualidade mítica) são, enquanto **fazer-transformar**, realizado ou virtual, **práxis gestual**, e estão em relação de contrariedade com a **comunicação gestual**.

Greimas exemplifica a práxis gestual prática com *a caça ao elefante* e a práxis gestual mítica com *a dança na aldeia, anterior à caçada*. *La danse elle-même n'est pas un spectacle cherchant à communiquer le sens à ceux qui l'observent, ce n'est pas non plus un faire objectif, mais une intentionnalité transformant le monde en tant que tel (28)*

Sempre que categorias possibilitam a classificação das unidades (semas ou sememas) do universo semântico e organizam-no hierarquicamente, isto é, como uma hierarquia de estruturas, o estatuto de tais categorias é determinado com precisão. A categoria articulada em exteroceptividade vs interoceptividade por exemplo, ao instituir, no interior do universo imanente da significação, as dimensões semiológica e semântica, surge como uma categoria metassêmica ou seja metalingüística, em relação aos semas que classifica.

2.23 - Estatuto
metalingüístico
da dicotomia
prático vs
mítico

Ao definir desta vez classes semêmicas e, sintagmaticamente, na manifestação da significação, as linhas isotópicas prática e mítica, a mesma categoria (exteroceptividade vs interoceptividade) é dita classemática. Os classemas, por uma de suas funções, a função classificatória, são metalingüísticos em relação a sememas ou a figuras nucleares, isto é, organizam essas unidades em estruturas hierárquicas.

Há, na semiótica do mundo natural, categorias com função metalingüística, cujo estatuto está ainda por determinar. A práxis gestual, por exemplo, divide-se em gestualidade prática e mítica, sustentadas provavelmente, pela mesma categoria exteroceptividade vs interoceptividade, metalingüística, portanto, em relação às figuras gestuais. À gestualidade, no caso à práxis gestual, enquanto sistema de figuras gestuais, superpõe-se

uma rede classificatória (prático vs mítico, etc) cujo estatuto semântico não pode ser negado, ainda que não se conserve, no momento, a denominação de rede classemática. Com estatuto semântico queremos dizer que essas categorias que definem classes (ou subclasses) gestuais constituem, assim como os classemas, a dimensão semântica da linguagem. Pesquisas são necessárias antes que se possa determinar até que ponto as categorias classificatórias da gestualidade são as mesmas categorias que classificam as unidades do universo significante das línguas naturais (categorias essencialmente classemáticas), como ocorre com a dicotomia prático vs mítico. A lingüística tende a antecipar uma resposta afirmativa: a superposição de categorias semânticas (classificatórias) à gestualidade e a todo o mundo natural, nada mais é que a visão lingüística projetada pelo homem sobre o mundo, sobre a realidade.

Se por um lado, a forma da expressão do mundo natural constitui a forma do conteúdo (dimensão semiológica ou figurativa) das línguas naturais, por outro lado, o mundo natural é classificado, é definido pelas categorias lingüísticas (dimensão semântica). Há entre o homem, enquanto ser essencialmente lingüístico, e o mundo, uma relação de interdependência.

Mundo Natural

Línguas Naturais

----- □ dimensão semiológica
ou figurativa
**----- dimensão semântica

2.24 Semiose

Greimas define Semiose como *la relation sémiotique entre l'expression et le contenu, constitutive du sens et inhérente à l'axiomatique de toute théorie du langage.* (29)

Os conceitos de sentido propostos em 2.12 sentido como *renvoi (comme une superposition de deux configurations)* e como *direction (comme une relation qui s'établit entre le trajet à parcourir et son point d'abattement* (30) podem dar a falsa idéia de ausência de semiose, ao se aplicar o segundo deles (*direction*). Se verdadeira tal suposição, a práxis gestual não poderia fazer parte da semiótica do mundo natural, pois não seria realidade significativa.

Hjelmslev, nas suas *Prolégomènes à une théorie du langage* (31)

faz distinção entre **sistema de símbolos** e **linguagem**, ambos, porém, objetos de estudos semióticos. Essa distinção hjelmsleviana toma mais visível o caráter semiótico da práxis gestual, isto é, o fato de que também na práxis gestual, há relação semiótica entre a expressão e o conteúdo muito embora tal relação surja como um tanto *especial*.

*Pour décider si les jeux, ou d'autres systèmes de quasi-signes tels que l'algèbre pure, sont ou non des langages, il faut voir, si leur description exhaustive exige que l'on opère sur deux plans ou si le principe de simplicité peut être appliqué de telle sorte qu'un seul plan soit suffisant. La condition qui exige que l'on opère avec deux plans est que, lorsque l'on avance l'hypothèse de leur nécessité, on ne puisse faire apparaître qu'ils ont la même structure, et présentent partout une relation univoque entre les fonctifs d'un plan et ceux de l'autre plan. Nous exprimerons cela en disant que les deux plans doivent ne pas être **conformes** l'un à l'autre (32)... Cela se vérifie facilement (que os dois planos são conformes um ao outro) en ce qui concerne les jeux où l'interprétation retrouve une grandeur de contenu correspondant à chaque grandeur d'expression (pièce ou autre) de sorte que les réseaux fonctionnels des deux plans que l'on tentera d'établir seront identiques. Une telle structure n'est donc pas un langage au sens où l'entend la théorie du langage. (33)*

Segundo o tipo de relação que mantêm entre si os planos da expressão e do conteúdo, uma estrutura será dita sistema de símbolos ou linguagem. No **sistema de símbolos** as redes funcionais dos dois planos são idênticas; há dois planos ou duas faces isomorfas. Na **linguagem** os dois planos não são isomorfos, isto é, a relação entre unidades mínimas de uma face e unidades mínimas da outra face é **indireta**. As línguas naturais, por exemplo, são **linguagem** na medida em que o plano da expressão analisa-se em fonemas e femas ou traços distintivos mínimos, e o plano do conteúdo em sememas e semas, sendo indireta e complexa a relação entre os dois planos (um *fema* e um *sema* não se relacionam diretamente).

A práxis gestual é um sistema de símbolos; as unidades gestuais obtidas até o momento são unidades de duas faces isomorfas, isto é, femas/semas ou fonemas/sememas. Há, portanto, na práxis gestual, entendida como sistema simbólico, relação semiótica entre a expressão e o conteúdo (**semiose**), muito embora sejam planos isomorfos.

La sémiosis d'un programme gestuel sera la relation entre une séquence de figures gestuelles, prise comme signifiant, et le projet gestuel.

consideré comme signifié. (34)

A definição de semiose proposta por Greimas para a práxis gestual, torna-se mais clara quando aplicada aos programas gestuais dos órgãos da fonação (35). O *sentido* de um programa gestual articulatório na fonação é a execução de um projeto fonológico. Cada fonema é, em suma, a execução de um projeto fonológico por um programa gestual fonador (práxis gestual). *Le sens du programme phonatoire qui lui est antérieur est justement la construction de ces objets phonologiques que sont les phonèmes et les syllabes, et le programme, en tant qu'ensemble de successions et concomitances est guidé tout au long de son trajet par ce projet phonologique. (36)*

A adequação à práxis gestual da segunda conceituação de sentido - *uma relação que se estabelece entre o trajeto a percorrer e seu ponto de chegada* ou seu projeto - deixa prever já que a práxis gestual é, na acepção de Hjelmslev, um sistema de símbolos e não uma *linguagem*. Todo sistema semiótico a que se aplique tal definição de sentido, surge automaticamente como um sistema de símbolos. Afirmar o caráter simbólico da práxis gestual e a adequação a essa gestualidade da definição de sentido como direção ou intencionalidade, torna-se, de uma certa forma, redundante.

A primeira idéia de sentido - *le renvoi d'un code (code de l'expression) à un autre code (code du contenu)* (37) não especifica se os dois planos - expressão e conteúdo - são ou não isomorfos. Assim, qualquer sistema semiótico concebido nesses moldes poderá ser um sistema tanto simbólico quanto lingüístico. No caso específico da comunicação gestual (oposta à práxis gestual), os dois planos, as duas configurações são, na maioria das vezes, isomorfos: relação entre um fema e um sema (gestualidade atributiva), uma figura e um semema (gestualidade mimética), e assim por diante. De qualquer forma, a comunicação gestual está mais próxima que a práxis gestual daquilo que Hjelmslev entende por linguagem, graças, justamente às possibilidades oferecidas pela primeira definição de sentido.

2.25 - Dessemantização

Um mesmo projeto (*significado*) é realizado por significantes gestuais de diferentes dimensões. O projeto *abrir a porta* pode consistir em um único *movimento* de puxar ou empurrar a porta ou em uma seqüência de *movimentos* (sintagma) tais como *abrir a bolsa, pegar a chave, colocá-la na fechadura, dar volta à chave, abrir o trinco*, etc. A dessemantização é conseqüente a esse aumento de dimensão do significante gestual. Cada uma

dessas figuras gestuais — *abrir a bolsa, pegar a chave*, etc (divisíveis ainda em unidades menores) — recebe uma interpretação semântica, constitui por si só um **projeto gestual**. Quando participam, porém, de um projeto gestual maior mantêm-se **as figuras**, porém **dessemantizadas**. Assim como nos compostos das línguas naturais - pé-de-moleque, por exemplo—um programa gestual é formado por enunciados vazios de sentido (*neutralizados*), mas com uma significação precisa na sua totalidade: o **projeto** a realizar. Configura-se a partir daí a semiose na gestualidade como uma relação entre significante (como um todo) e significado e, ao mesmo tempo, uma rede de relações entre o significado e cada figura gestual dessemantizada (relação hiperotáxica: todo para as partes).

A práxis gestual pode agora ser entendida como *l'utilisation que fait l'homme de son propre corps en vue de la production de mouvements organisés en programmes ayant un projet - un sens commun*. (38) O projeto gestual é, essencialmente, o projeto do sujeito - *gesticulante* e não, apenas, o do destinatário-espectador.

2.25 - *Definição de práxis gestual*

Cinco pontos são suficientes para localizar o código de comunicação gestual entre os estudos semióticos da gestualidade.

2.3 - *Comunicação gestual*

- a) A comunicação gestual define-se pelo eixo da comunicação, surgindo o *ator-gesticulante* como destinador de um saber a um destinatário.
- b) Aquele que gesticula é, como destinador-codificador, sujeito **da enunciação**, e a comunicação gestual caracteriza-se pela impossibilidade de um sincretismo entre o sujeito da enunciação e o sujeito do enunciado.
- c) O código da comunicação gestual não permite a construção de enunciados, considerando-se essa incapacidade de produzir enunciados como **incapacidade de produzir enunciados com função referencial** (na acepção de Jakobson), pois enunciados que realizem outras funções - emotiva, conativa, fática ou metalingüística - são possíveis na comunicação gestual.
- d) A comunicação gestual opõe-se à práxis gestual como o

comunicar ao **fazer-transformar**, isto é, como termos contrários, determinados respectivamente pelos conteúdos sémicos negativo (-) e positivo (+).

- e) A categorização dos planos do conteúdo e da expressão aparece na comunicação gestual, assim como na práxis gestual, como paralela, isomorfa, levando a incluir o código de comunicação gestual entre os sistemas de símbolos e não entre as linguagens (Hjelmslev).

Greimas organiza a comunicação gestual em duas classes: gestualidade de comunicação direta e gestualidade de transposição — subclassificadas, respectivamente, em gestualidade atributiva e modal e gestualidade mímica e lúdica.

a) Gestualidade atributiva

2.32 - Gestualidade de comunicação direta

A relação semiótica que caracteriza a gestualidade atributiva consiste na *correlação entre uma categoria fêmica do plano da expressão com uma categoria sêmica pertencente ao plano do conteúdo* (39). A definição de sentido adequada à gestualidade atributiva, como a todo código de comunicação gestual, é sentido como superposição de duas configurações: uma configuração da expressão que remete a uma configuração do conteúdo, *instituinto a natureza humana como sentido*. Decorrem daí o caráter essencialmente indiciário da gestualidade atributiva (boca inferativa *f \ é indício de tristeza*) e a dominância da função emotiva em seus enunciados. Os enunciados possíveis no código gestual atributivo são enunciados do ser e não do fazer pois *aquele que gesticula só pode falar de si mesmo. Il se révèle incapable de raconter le monde.* (40)

Podemos exemplificar com a categoria fêmica (plano da expressão) testa enrugada vs testa lisa (sem rugas), correlacionada à categoria sêmica (plano do conteúdo) preocupação vs despreocupação em um determinado contexto cultural-ideológico.

b) Gestualidade modal

Há dois tipos de gestualidade modal: a gestualidade que serve para programar a comunicação - *des comportements gestuels qui visent à établir, à maintenir ou à interrompre la communication* (41) - e a gestualidade

modal propriamente dita — *l'ensemble des modalités de jugement susceptible d'être porté sur un énoncé, telles que assentiment vs refus, certitude vs doute, étonnement vs ruse, etc* (42). A gestualidade modal propriamente dita consiste, em síntese, em negar ou aceitar *gestualmente* o enunciado formulado pelo interlocutor.

A gestualidade que *programa a comunicação* coloca-se como **fática**, no sentido jakobsoniano, enquanto a gestualidade modal propriamente dita, além de emotiva, é também **conativa ou apelativa** desde que se considere a **modalização** como *expressão* do destinador que procura influenciar o destinatário.

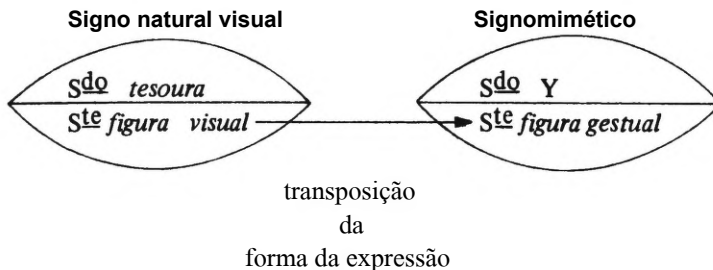
a) Gestualidade mimética

O dicionário define mimetismo como *fenômeno de vários animais tomarem a cor e a configuração dos objetos em cujo meio vivem ou de outros animais de grupos diferentes* (43).

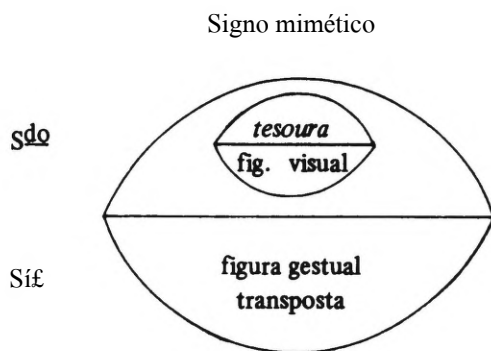
2.33 - Gestualidade de Transposição

Greimas denomina **mimética** um tipo de gestualidade de transposição. *La gestualité mimétique n'est en somme qu'un inventaire de signes gestuels ayant, au niveau du contenu, les dimensions de semèmes et au niveau de l'expression celles des figures, signes obtenus par la transposition du signifiant pris à une substance manifestante préexistente dans la substance gestuelle qu'est le corps humain.* (44)

Na gestualidade mimética, uma semiótica visual — semiótica dos signos naturais ou práxis gestual - é transposta em outra semiótica visual. Para exemplificar tomamos o signo visual **tesoura**. A transposição é, apenas, de significante, ou melhor de **forma de expressão**, ficando o significante mimético reduzido a uma figura elementar. No caso de tesoura, **dois dedos que se abrem e se fecham**.



O signo mimético consiste em uma figura gestual transposta, quanto ao plano da expressão e, em **um signo natural, visual ou gestual**, quanto ao plano do conteúdo. No esquema abaixo o significado Y é substituído pelo signo natural visual *tesoura*.



A gestualidade mimética surge assim como metalingüística em relação à semiótica natural visual ou à práxis gestual (seja ela prática ou mítica), pois *un métalangage est un système dont le plan du contenu est constitué lui-même par un système de signification; ou encore c'est une sémiotique qui traite d'une sémiotique* (45), na definição de R. Barthes (46). A gestualidade mimética, não constitui porém, metalinguagem científica, isto é, a metalinguagem que pressupõe a existência de uma meta-linguagem que defina seus conceitos descritivos e verifique a coesão interna deles.

A gestualidade mimética acompanha muitas vezes a fala, não sendo, porém, simples ilustração ou redundância dela. A relação existente entre a gestualidade mimética e a língua é indireta, mediatizada pela práxis gestual ou pela semiótica natural visual. (47)

b) Gestualidade lúdica

Na gestualidade lúdica, também de transposição, **enunciados** e não **signos** são transpostos. *Toute gestualité programmée dépassant les dimensions des sémème/phonème dans la mesure où elle est mise au service de la communication, est d'origine mytique; elle est la transposition, sur Taxe de la communication, d'énoncés et de programmes gestuels à contenu mytique.* (48)

Enunciados e programas da práxis gestual mítica (e não prática)

são transpostos em gestualidade lúdica, que Greimas exemplifica com as danças folclóricas. A gestualidade lúdica pede ainda estudos mais aprofundados. Seria a relação entre a práxis gestual mítica a ser transposta e a gestualidade lúdica da ordem de enunciado vs enunciação (Dor (enunciado míticcj Dário) ou da ordem de *língua* objeto vs metal íngua (como na gestualidade mimética)?

Ponto incontestável, porém, é que a comunicação gestual, conquanto paupérrima, como código de comunicação prática e sobretudo quando comparada à comunicação lingüística, afasta-se da comunicação lingüística, ganha consistência, enriquece, enfim, quando tomada como código de comunicação mítica.

Em *Conditions d'une sémiotique du monde naturel*, Greimas concentra seus esforços na definição e delimitação dos estudos semióticos voltados essencialmente para a práxis gestual, relegando a um segundo plano a comunicação gestual. Tres razões básicas são responsáveis por essa tomada de posição: em primeiro lugar porque normalmente os estudos semióticos abrangem apenas a comunicação gestual, nunca a práxis gestual (os comportamentos práticos); em segundo lugar porque a comunicação gestual, enquanto comunicação prática, é extremamente pobre, sobretudo se comparada à comunicação lingüística; em terceiro lugar, finalmente, porque estudos semióticos da práxis gestual podem possibilitar uma melhor compreensão da chamada dimensão designativa ou função simbolizadora da linguagem.

À dimensão designativa da linguagem, entendida como relação linguagem—mundo, Charles Morris reserva o nome de dimensão semântica, que o prof. Ignácio Assis da Silva mantém na introdução de *A Dêixis Pessoal* (49). Preocupado com uma definição mais adequada do signo, o prof. Assis da Silva é levado a considerar *as relações que o signo contrai com outros elementos do processo de comunicação* e que definem suas dimensões:

- 1) a relação do signo com seus usuários, isto é, com o destinatador e o destinatário.
- 2) a relação do signo com outros signos no código (repertório ou explícito).
- 3) a relação do signo com outros signos na mensagem.
- 4) a relação do signo com a coisa denotada, ou, em outros termos, a relação signo-experiência comunicada (50).

3 - *Semiótica do mundo natural e semiótica Aas línguas naturais:*

O problema específico dos chamados "verbos de comunicação "

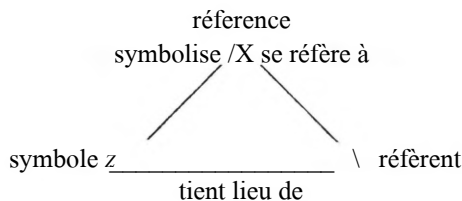
3.1 - *Dimensão designativa da linguagem*

Essas relações caracterizam as quatro dimensões básicas do signo: dimensão pragmática (1), dimensão sistemática (2), dimensão sintática (3), dimensão semântica (4).

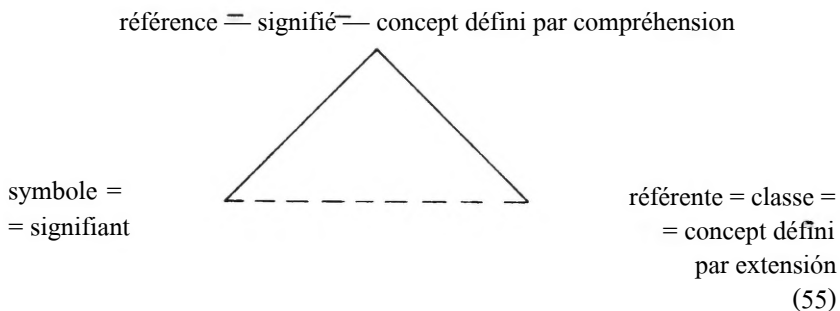
É possível aproximar a *dimensão semântica do signo* do nível semiológico ou figurativo de Greimas, definido pelo metassema exteroceptividade. *Para Greimas, as categorias sêmicas (nível semiológico) são os correspondentes lingüísticos das diversas ordens de percepção: táctil, espacial, aspectual, etc.. Elas se situam, segundo ele, no interior do processo de percepção, onde constituem percepts puros e representam a face externa da percepção, a contribuição do mundo exterior ao nascimento do sentido... Vê-se por esta breve caracterização, que o componente semiológico de Greimas, tal como o nível semântico de Benvenistee o estrato semântico da Gramática Estratificacional, remete também, de certo modo, para o universo dos denotata (51).*

Seguindo Coseriu, denominamos dimensão designativa do signo, a dimensão determinada pela relação signo-denotatum. Coseriu opõe significação a designação, referindo-se a significação a conceitos definidos intensionalmente e a designação a conceitos definidos extensionalmente (52). A definição de um conceito por intensão consiste, na lógica, na especificação" do conceito por seus traços distintivos e a definição por extensão na enumeração exaustiva dos objetos aos quais o conceito se aplica.

K. Heger (53) tomando, como ponto de partida, o triângulo de Ogden - Richards

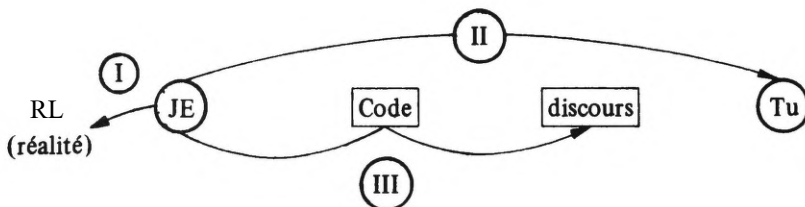


afirma que *du point de vue du symbole, la référence semble s'identifier avec ce qui est connu en linguistique comme le signifié des signes et du point de vue du réfèrent elle semble s'identifier avec ce qui en logique est connu comme le concept défini par intension (ou compréhension) (54)*. Especificando o triângulo de Ogden - Richards, Heger propõe, então:



Tanto Coseriu, ao opor significação a designação, quanto Heger ao reconhecer no signo dois tipos de relação — a relação **significante** vs **significado** e a relação **conceito definido por intensão** vs **conceito definido por extensão**— mostram-se preocupados com as correlações a serem estabelecidas entre signo e realidade. O denominador comum das proposições de Coseriu e de Heger é a convicção, de urna certa forma ponto pacífico na Lingüística, de que a relação entre o significante e a realidade é indireta, mediatizada pelo significado (plano do conteúdo). Se tal certeza levou a maioria dos lingüistas a definir o signo como constituído de duas faces - significante e significado — excluindo a classe dos **denotata**, o mesmo não ocorre com Coseriu ou com Heger. Coseriu e Heger reconhecem que a determinação, ainda que parcial, do tipo de relações existentes entre o mundo e a linguagem, pode contribuir inclusive para que se conheça melhor o fenômeno lingüístico. Não se esquecem, porém, de que resultados só serão obtidos nesse campo, se tais relações forem procuradas no declive do triângulo, isto é, aas relações entre o plano do conteúdo e o referente (enquanto classe).

Charaudau, a quem tomamos emprestada a denominação *funçSo-simbolizadora da linguagem*, propõe, para o processo de comunicação, o esquema abaixo, na sua forma já simplificada. (56)



*Le JE se trouve au carrefour de la réalité et du code linguistique. Il projette une **vision linguistique** sur la réalité. Le discours est la mise en forme de la vision linguistique. (57)*

Os **algarismos** romanos I, II, e III remetem às *funções da linguagem*:

- I: relação JE - RL: função simbolizadora da linguagem.
- II: relação JE - TU: função polêmica da linguagem.
- III: relação JE — Code — (discours): função poética da linguagem.

Há duas interpretações possíveis da **função simbolizadora** de Charaudeau, definida pela relação JE — RL: se **função** for tomada no sentido martinetiano de *papel (rôle)* a função simbolizadora poderá ser aproximada da função referencial de Jakobson (*mise en forme de la vision linguistique projetée sur la réalité*); se **função** for tomada no sentido hjelmsleviano de *relação* (função matemática), a função simbolizadora aparecerá como dimensão designativa da linguagem. São duas preocupações diferentes embora interrelacionadas, a preocupação com a linguagem enquanto instrumento de *informar sobre o mundo* (função referencial de Jakobson) e a preocupação com a relação existente entre linguagem e mundo (dimensão designativa), tanto no sentido linguagem—mundo, quanto no sentido mundo—linguagem.

3.2 - A contribuição de Greimas

A contribuição original de Greimas para uma melhor compreensão da dimensão designativa da linguagem ou designação, em *Conditions d'une sémiotique du monde naturel*, pode ser resumida em dois itens principais:

- a) o mundo natural não é considerado, por Greimas, como **realidade - coisa** e sim como **realidade significante**, objeto, portanto, de estudos semióticos. A *designação* (relação entre linguagem e mundo natural) passa a ser definida como **relação entre duas Semióticas** (Semiótica das línguas naturais e Semiótica do mundo natural); entre dois **signos** e não mais como relação entre signo e referente. *H suffit pour cela de considérer le monde extra-linguistique non plus comme un référent absolu, mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme; de traiter en somme ce référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins implicites. Tout en affirmant le caractère privilégié de la sémiotique des langues naturelles - celles-ci ayant la propriété de recevoir les traductions des autres sémiotiques - il nous faut postuler l'existence et la possibilité d'une sémiotique du monde naturel et concevoir la relation entre signe et les systèmes linguistiques (naturels) d'une part, les signes et*

les systèmes de signification du monde naturel, de Vautre, non comme une référence du symbolique au naturel, du variable a l'invariable, mais comme un réseau de corrélations entre deux niveaux de réalité signifiante. (58)

b) As correlações entre mundo natural, enquanto realidade significante, e línguas naturais encontram-se, não como relações de **signo a signo** (*inatural* e lingüístico), mas ao nível dos traços elementares, dos termos em que se articulam categorias fêmicas e sêmicas. As unidades elementares do plano da expressão (femas) do mundo natural constituem as unidades elementares do plano do conteúdo (semas nucleares) das línguas naturais.

Os parágrafos restantes desse artigo serão dedicados ao problema específico dos chamados *verbos de comunicação*, enquanto relação entre as duas semióticas - *natural* e lingüística -, segundo a proposição de Greimas.

Alguns pontos essenciais, concernentes à gestualidade e às correlações existentes entre a semiótica das línguas naturais e a semiótica do mundo natural, precisam ser recapitulados, para que os problemas específicos levantados por *verbos* (funções) como **dar**, apareçam com maior clareza.

3.3 - *Verbo do tipo dar*

A práxis gestual é definida pelo eixo da transitividade, pelo fazer do homem transformando o mundo (S ----- O), enquanto na comunicação gestual, aquele que gesticula é destinador de um saber ao destinatário (Dor - Dário). A oposição existente entre práxis e comunicação gestual deve sua rigidez, sobretudo, à impossibilidade de combinação das categorias actanciais S — O e Dor — Dário, combinação essa que ocorre nas línguas naturais. A práxis gestual, enquanto forma da expressão constitui a forma do conteúdo das funções (predicados dinâmicos) nas línguas naturais.

Retomados esses elementos, as dificuldades básicas que enunciados lingüísticos, como *João dá o livro a Maria*, acarretam a estudos da *dimensão designativa da linguagem*, podem ser resumidas, ainda que com certa imprecisão, na questão abaixo: *Sabendo que há uma rede de correlações entre a práxis gestual, enquanto realidade significante, e as funções nas línguas naturais, qual a relação a determinar entre o mundo natural e funções como dar nas línguas naturais? Ou, mais claramente, é possível, também nesse caso, separar com rigor práxis e comunicação gestual, já que tais verbos são comumente denominados verbos-de-comunicação ?*

3.32 - O programa
gestual **dar**

Antes de qualquer tentativa de determinar ou mesmo levantar hipóteses quanto às correlações entre mundo natural e línguas naturais, no caso particular dos *verbos* tipo **dar**, é interessante que se observe o programa gestual **dar**. Entende-se por *programa gestual dar* um comportamento natural complexo ou uma seqüência de figuras gestuais que correspondem àquilo que em língua natural é denominado **dar**.

No programa gestual **dar** a relação Sujeito - Objeto surge como evidência: o sujeito que realiza o programa gestual **dar** e o objeto *que é dado*. Constata-se, porém, um terceiro actante presente, que também mantém com o objeto uma relação transitiva S — O. Há, portanto, dois sujeitos relacionados transitivamente com um único objeto.

Sj ----- O
S₂----- O

Tanto S₁ quanto S₂ são atores *gesticulantes* colocando-se, assim, cada um deles, como sujeito de um programa gestual e pressupondo um objeto do seu *fazer*. Ou melhor, S₁ executa uma seqüência de gestos (de figuras gestuais) e S₂ uma outra seqüência, diferente da realizada por S₁. O objeto pressuposto por S₁ é o mesmo objeto que S₂ pressupõe. A relação, porém, existente entre S₁ e o objeto O não é a mesma que S₂ mantém com esse objeto.

Duas conclusões já são possíveis no momento:

I - Esse tipo de programa gestual é mais complexo que o tipo *A pega o livro*. Há, em *A pega o livro* um único sujeito S (um só ator-gesticulante) e um único objeto O, enquanto em *A dá o livro a B* há dois sujeitos - S₁ e S₂ - em relação transitiva com um mesmo objeto (S₁ — O e S₂ - O). Com base nos dados obtidos em estudos voltados para a práxis gestual e sobretudo, ao comparar *A pega o livro* com *A dá o livro a B*, é possível considerar S — O como o **enunciado elementar** gestual. No programa gestual **dar**, mais complexo que o programa **pegar**, surgem dois enunciados elementares:

Sj ----- O
S₂----- O

II - Reconhecer que há no programa gestual **dar** dois sujeitos que se relacionam, transitivamente, com um mesmo objeto, não caracteriza,

suficientemente, esse tipo de gestualidade. Necessário se faz, a partir daí, explicitar ao menos dois pontos, essenciais a uma melhor compreensão do programa gestual **dar**:

a) As diferenças e semelhanças existentes entre o enunciado 51 — O e o enunciado S2 — O, ambos enunciados elementares.

b) O estatuto da relação que Si e S2 mantêm entre si.

Tomou-se programa gestual, até o momento, como seqüência de figuras gestuais, isto é, enquanto significante oposto a um significado. Sabendo, porém, que o **projeto** de um programa gestual constitui seu significado, isto é, que *une activité gestuelle ordonnée, programmée, ne peut être saisie et définie que par son projet* (59) e ainda mais, que um projeto é, sempre, **projeto de um sujeito**, é preciso reconhecer que Si e S2, enquanto atores-gesticulantes, responsáveis cada qual por uma seqüência gestual própria, (significantes diferentes) realizam dois programas gestuais diferentes, definidos por **projetos** também diferentes (significados diferentes). O projeto gestual de Si no exemplo escolhido é **dar** e o projeto gestual de S2 é **receber**. Dessa forma, dois projetos são executados simultaneamente, levando-nos a substituir a denominação *programa gestual dar*, empregada até o momento, por programa gestual dar - receber (programa duplo).

A execução simultânea de dois projetos gestuais (Si — O e S2 - O) possibilita, conseqüentemente, que, em um dado momento, um dos projetos seja privilegiado, segundo a perspectiva escolhida pelo destinatário-espectador (60). O ponto-de-vista é exterior ao enunciado gestual, pois, para os sujeitos-gesticulantes Si e S2 não há a possibilidade de mais de uma perspectiva: cada um deles realiza o seu próprio projeto gestual. O ponto-de-vista é, na maior parte das vezes, imposto pelo sujeito da enunciação, isto é, o destinador-codificador. Na narrativa, por exemplo, é o narrador-destinador que privilegia esta ou aquela perspectiva. Na gestualidade, porém, como o destinador é X (ver 2.15), cabe ao destinatário-decodificador (o espectador) a escolha de um determinado prisma, podendo adotar, em uma mesma seqüência de figuras gestuais, o ponto-de-vista de **Si (Si dá O a S2)** ou o ponto-de-vista de **S2 (S2 recebe O de Si)**.

Lima primeira resposta pode já ser adiantada ao problema a: os enunciados Si - O e S2 - O são diferentes, não só enquanto plano da expressão — duas diferentes seqüências de figuras gestuais — mas, também, enquanto plano do conteúdo - as duas seqüências de figuras gestuais, consi-

deradas como programas gestuais, definem-se por diferentes projetos gestuais. Determinar em que consistem, essencialmente, as diferenças e semelhanças dos dois projetos é responder, ao mesmo tempo à questão b, isto é, caracterizar a relação que S_j e S₂ mantêm, entre si.

Os dois projetos gestuais possuem em comum o objeto O. Quando um objeto é comum a dois projetos gestuais simultâneos e diferentes, a única conclusão possível é que se trata de um objeto de comunicação, isto é, um objeto em trânsito entre dois sujeitos. O objeto, até então, definido pelo querer-fazer e pelo fazer do sujeito, situa-se, nesse caso, como objeto de comunicação entre um destinador e um destinatário. O eixo da comunicação superpõe-se, dessa formado eixo da transitividade e S_j como destinador e S₂ como destinatário. A instituição de S_j como destinador e de S₂ como destinatário não está na dependência da perspectiva adotada pelo espectador, mantendo-se, qualquer que seja o prisma escolhido, pois o destinador caracteriza-se, sempre, como possuidor de alguma coisa a ser comunicada a um destinatário que, por sua vez, está privado do objeto de comunicação. O sentido da flecha no esquema abaixo, indica o percurso do objeto enquanto objeto de comunicação, definindo destinador e destinatário pelas relações de posse e privação do objeto, sucessivas e inversas.

Dor (S_j)----- O ----- □ Dário (S₂)

O projeto gestual de S_j consiste na seqüência posse - privação e o de S₂ na seqüência inversa e simultânea privação — posse. S_j e S₂ mantêm entre si relação de comunicação, enquanto, respectivamente destinador e destinatário, definindo-se o destinador como sujeito realizado pela posse do objeto e o destinatário como sujeito virtualizado pela privação do objeto, ambos dotados, como sujeitos, da modalidade do querer: querer se privar no caso de S_j (Dor) e querer *possuir* no caso de S₂ (Dário).

A posse do objeto pressupõe a privação dele (*é possibilidade de privação*) e a privação do objeto, a sua posse (*é possibilidade de posse*). Essa pressuposição lógica constitui a dialética da comunicação (a função polêmica de Charaudau).

A gestualidade tipo dar - receber caracteriza-se dessa forma, tanto pelo eixo da transitividade, subjacente à práxis gestual, quanto pelo eixo da comunicação, definidor da comunicação gestual. É possível, porém, distinguir operacionalmente, dois níveis interdependentes, na gestualidade dar - receber: um nível 1 em que há apenas a dupla transitividade da relação

Separou-se, sempre, com rigor, práxis e comunicação gestual, devido, essencialmente, à impossibilidade de combinação do eixo da transitividade e do eixo da comunicação, combinação essa que, se realizada, situaria o enunciado da práxis gestual (S - O) como objeto de comunicação entre um Dor e um Dário (comunicação gestual). Em outros termos, o fato de, na gestualidade natural, não ocorrer o complexo negativo — comunicar-fazer ou comunicar *o fazer que transforma o mundo* — determinou um maior afastamento entre práxis e comunicação gestual e justificou a pobreza da comunicação gestual, quando comparada à comunicação verbal. Há, porém, como acabamos de verificar, a possibilidade de combinar os eixos da transitividade e da comunicação, através do objeto, que aparece como **objeto do fazer** (de dois sujeitos diferentes: S₁ e S₂) e como **objeto de comunicação** (de um Dor a um Dário) em níveis interdependentes e superpostos.

Opõe-se, dessa forma, um **comunicar-fazer**, impossível na gestualidade natural a um **fazer-comunicar**, manifestado na gestualidade **dar-receber**.

Comunicar-fazer (complexo negativo (h))	Fazer-comunicar (complexo positivo (+ + —))
Dor $\overrightarrow{\text{S - O}}$ Dário	Dor $\overrightarrow{\text{O}}$ Dário (S ₁) (S ₂)
[<u>n</u> ão ocorre na gestualidade natural]	[<u>o</u> corre na gestualidade natural nos programas gestuais tipo dar-receber]

A gestualidade dar-receber, graças a seu estatuto de termo complexo e, sobretudo, de complexo positivo (fazer - comunicar), é constitutiva, enquanto plano da expressão, do plano do conteúdo das funções de tipo dar-receber (*verbos de comunicação*) nas línguas naturais.

As correlações entre o nível I dos programas gestuais dar-receber e as línguas naturais não fogem ao modelo proposto para todo e qualquer programa gestual caracterizado pela relação entre o sujeito do fazer e seu objeto (S - O), desde que se considere que as línguas naturais lexicalizam ora o programa gestual de S₁ (*dar*) ora o programa gestual de S₂ (*receber*). (62)

Relaciona-se assim a função **dar** com o programa gestual de S₁ e a função **receber** com o programa gestual de S₂. Os programas gestuais reali-

zados por S₁ e S₂ são diferentes (diferentes seqüências de figuras gestuais) e têm em vista a execução de projetos gestuais também distintos (posse-privação e privação-posse). A língua natural impõe ao falante, como destinatador-codificador, a escolha de uma perspectiva que privilegie um dos projetos gestuais.

Há, geralmente, nas línguas naturais, uma **função** diferente para cada possível perspectiva no programa gestual tipo dar-receber. Se o **falante** adotar o ponto de vista de S₁, a função a ser atualizada será **dar**, se a perspectiva escolhida for a de S₂, a função correspondente será **receber**, permitindo dessa forma que as correlações entre funções (línguas naturais) e gestualidade **dar-receber** sejam procuradas no nível I, definido pelo eixo da transitividade: S₁ - O e S₂ - O. A relação S₁ - O enquanto forma da expressão, é constitutiva da forma do conteúdo da função **dar**, e a relação S₂ - O, da função **receber**.

Considerou-se até agora apenas aquilo que as funções de tipo **dar-receber** têm em comum com funções de tipo **pegar**, isto é, a **transitividade**. As funções (de tipo dar e de tipo pegar) correlacionam-se à práxis gestual (prática ou mítica), no mundo extralingüístico, tomado como realidade significativa. Todas as funções lingüísticas surgem dessa forma, para Greimas, como **transitivas** — relação do homem com o mundo, fazer do homem no mundo -, estando ainda por determinar o caráter figurativo ou semântico da categoria da transitividade.

Ocorre no entanto que, se no programa gestual *pegar o livro*, o sujeito gesticulante S coloca-se como sujeito pela sua relação com o objeto O (no caso *o livro*), no programa gestual *dar O a B*, o sujeito gesticulante S_j define-se **como sujeito** também pela sua relação com o objeto O, mas, **como destinador** pela sua relação com B (S₂ — Dário). Dessa forma, S_i existe pela dupla relação que mantém - com O e com S₂ - e S₂ pela dupla relação mantida com O e com S_j. O nível II, em que S_j e S₂ surgem respectivamente como destinador, definido pela posse-privação do objeto de comunicação, e como destinatário, definido pela privação-posse do objeto de comunicação, não pode portanto ser omitido nas tentativas de determinar a relação entre mundo natural e línguas naturais, no caso particular dos *verbos de comunicação*.

Duas soluções se apresentam possíveis para que a relação Dor (S_i) **Dário** (S₂), enunciado complexo de nível II, seja também constitutiva do plano do conteúdo das funções dar-receber, nas línguas naturais.

a) A primeira opção consiste em manter a distinção operacional dos níveis I e II e em considerar a relação existente entre S_1 e S_2 , respectivamente, destinador e destinatário, como posterior aos enunciados elementares de nível I $S_j - 0$ e $S_2 - 0$. As relações $S_1 - 0$ e $S_2 - 0$ constituiriam, respectivamente, as figuras nucleares das funções **dar** e **receber**, enquanto a relação de comunicação $Dor - *$ - Dário, superposta, classificaria os enunciados elementares ($S - 0$), definindo diferentes classes de relações sujeito-objeto.

O nível II, na gestualidade, surge assim como classificatório, e relação de comunicação como termo de uma categoria classificatória e, portanto, semântica, tanto na gestualidade quanto nas línguas naturais. Postula-se dessa forma a existência da categoria semântica (classemática nas línguas naturais) articulada nos termos W vs Z e definidora das classes semêmicas W (tipo **pegar**) e Z (tipo **dar** ou **receber**) ou das classes gestuais W (*fazer*) e Z (*fazer-comunicar*). Em outras palavras, nas línguas naturais, a distinção entre funções da classe **pegar** (relação $S - 0$) e funções da classe **dar** (relação Dor (S_j) **Dário** (S_2)) aparece como oposição **classemática** e não nuclear, definindo-se a classe **dar** pelo classema Zea classe **pegar** pelo classema W .

Dar, dizer, receber, vender, etc: classe definida pelo classema Z .

Pegar, pôr, olhar, etc: classe definida pelo classema W .

As classes W e Z possuem em comum a transitividade. Decorre assim, dessa primeira solução, a existência de funções transitivas W e de funções transitivas Z .

b) A segunda possível solução é considerar que o programa gestual do sujeito (seja S_1 ou S_2 , segundo o ponto de vista escolhido pelo falante) define-se pelo projeto *estabelecer relação (comunicar-se)* com o destinatário, através do objeto. O objeto não se coloca apenas como objeto-do-fazer-do-sujeito, no enunciado $S - 0$, mas, enquanto objeto de comunicação, toma-se mediador da relação entre S_1 e S_2 , tomados como destinador e destinatário. O projeto gestual de S_1 ou de S_2 é, essencialmente, o **fazer-comunicar**. S_1 , possuidor do objeto da comunicação e modalizado pelo querer *privar-se*, realiza-se como sujeito do fazer-comunicar, isto é, relaciona-se com S_2 através do objeto O . S_2 , privado do objeto da comunicação, mas dotado do querer *possuir*, realiza-se, também, como sujeito do fazer-comu-

nicar, isto é, estabelece relação, mediatizada pelo objeto O, com Si-

Tomar tal posição, isto é, considerar a relação Dor—Dário como projeto definidor de programas gestuais de tipo dar-receber, tem como consequência principal a inclusão da relação de comunicação entre as categorias elementares constitutivas da forma da expressão desse tipo de gestualidade. As figuras gestuais, resultantes da combinatória de tais categorias elementares, organizam-se em seqüências programadas para a realização do projeto *estabelecer relação*. A relação de comunicação participa, dessa forma, da visão categorial da gestualidade dar-receber, decorrendo daí, se considerarmos que os termos do plano da expressão do mundo natural correspondem aos semas nucleares das línguas naturais, a constatação de que o nível II da gestualidade, enquanto relação de comunicação entre S_j (Dor) e S₂ (Dário) é, também, constitutivo do nível figurativo (semiológico) das línguas naturais.

Na segunda opção, portanto, funções como **dar-receber** diferenciam-se de funções como **pegar** pelos seus semas nucleares, ou melhor, pelos termos de uma categoria sêmica, correspondente a uma categoria fêmica da gestualidade.

Na solução (a) as funções do tipo **dar** e **pegar** definem-se como classes pela categoria classemática W e Z, pertencente, portanto à dimensão **semântica** do universo imanente da significação. Já na solução (b), a distinção entre funções como **dar** e funções como **pegar** é considerada **figurativa** ou **semiológica**.

Tomar posição em favor da hipótese (b) pode ser justificado pela possibilidade de dar conta, ao mesmo tempo, de casos como *João pegou o livro para Maria*. Definindo-se a oposição dar/pegar como figurativa, reserva-se a categoria classemática W e Z para distinguir **pegar 1** (A pega o livro) e **pegar2** (A pega o livro **para B**) e ressalta-se o estatuto diferente das duas oposições: a primeira (dar/pegar)figurativa; a segunda (pegar1/pegar2) semântica. A categoria classemática W vs Z define, dessa forma, as classes **pegar 1** e **pegar2** e não as classes **dar** e **pegar**.

Pegar j: núcleo sêmico P -1- classema W.

Pegar2: núcleo sêmico P + classema Z.

Seja como for, a opção por qualquer das soluções apresentadas está na dependência de pesquisas e estudos exaustivos, tanto no campo das

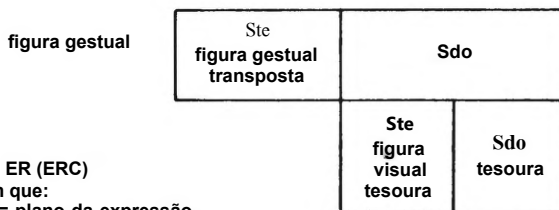
funções, quanto no da gestualidade, que verifiquem a maior ou menor adequação das hipóteses levantadas.

- (1) Greimas, A.J. - "Conditions d'une sémiotique du monde naturel". In: *Du sens*. Paris, Seuil, 1970.
- (2) Greimas, A.J. — "Conditions d'une sémiotique du monde naturel". *Ibidem*, p. 56.
- (3) O caráter cultural do signo que denomina natural por razões antes de tudo práticas, é ressaltado no decorrer do artigo de Greimas. A semiótica do mundo natural, assim como outros sistemas semióticos é um fenômeno social. Un *essai de typologie des cultures peut être tenté, basé sur une typologie des relations structurales définissant les signes naturels*. (*Du sens*, p. 54). Natural não se opõe portanto, a cultural, mantendo-se, porém, em seu lugar a dicotomia natural vs artificial (códigos artificiais).
- (4) O fema, de início definido na obra greimasiana (*Sémantique structurale*, 1966) como traço fônico distintivo surge posteriormente como traço distintivo do plano da expressão, independentemente do caráter fônico que limitava seu emprego metalingüístico às línguas naturais.
- (5) Na *Sémantique Structurale*, Greimas obtém, como resultado de análise do núcleo sêmico de tête os semas extrémité e supérativité, denominadores comuns aos significados manifestados pelo lexema tête, em diferentes contextos. Extrémité e supérativité são termos de categorias elementares da espacialidade, cuja combinatória produz as figuras visuais do mundo natural. A análise de tête, para apreender as constantes sêmicas do núcleo, deixa antever já o tipo de relações que pode existir entre a semiótica natural e a semiótica lingüística: extrémité e supérativité são termos de categorias sêmicas (semas nucleares) nas línguas naturais que, enquanto categorias da espacialidade definem-se como categorias fêmicas no mundo natural.
- (6) Greimas, A.J. — *Sémantique structurale*. Paris, Larousse, 1966.
- (7) O prof. Ignácio Assis da Silva, na sua tese para doutoramento em Letras A dóis pessoal (1972), reconhece dois grandes níveis no universo significativo que é uma língua; nível imánente, que define o modo de existência das entidades lingüísticas, e o nível aparente, que determina o modo de manifestação dessas entidades. Cada nível articula-se, por sua vez, em duas instâncias distintas: instâncias profunda e de superfície, no caso do nível imánente, e instâncias de manifestação e de realização, para o nível aparente.
- (8) Greimas, A.J. — "Les jeux des contraintes sémiotiques". In: *Du sens*. Paris Seuil, 1970.
- (9) O *Vocabulaire de la psychologie* organizado por Henri Piéron (Piéron, H. — *Vocabulaire de la psychologie*. Publié avec la collaboratioi; de l'Association des travailleurs scientifiques. 2^e ed., Paris, PUF, 1957) define extérocepteur e intérocepteur.
 - a) extérocepteur: catégorie des récepteurs habituellement stimulés par des agents extérieurs à l'organisme.
 - b) intérocepteur: catégorie des récepteurs dont les excitations habituelles proviennent de stimuli internes et qui sont le point de départ de réflexes végétatifs.No *Dicionário de Psicologia* (Warren, H.C. — *Diccionario de Psicologia*, México, Fondo de cultura económica, 1966) a mesma oposição pode ser encontrada, referindo-se exteroceptor ao receptor u órgão sensorial normalmente activado por energias que procedem de fuera dei organismo e interoceptor ao receptor u órgão sensorial cuyos estímulos obran dentro dei organismo.

A categoria greimasiana exteroceptividade vs interoceptividade decompõe a linguagem (o universo semântico) em dois níveis fundamentais — nível semiológico e nível semântico —, segundo, portanto, dois diferentes tipos de percepção — percepção externa e percepção interna, respectivamente. As categorias semiológicas justificam-se pela correspondência com o mundo exterior, enquanto que as categorias semânticas não encontram correspondência no extra-lingüístico. É possível afirmar, assim, que o termo exteroceptividade delimita aquilo que o mundo natural oferece às línguas naturais, aplicando-se, por sua vez, oter-

- mo interoceptividade àquilo que é próprio da língua como organismo e que ela oferece a si mesma e aos demais sistemas semióticos.
- (10) Greimas foi buscar em V Brondal a categoria da totalidade, articulada nos termos discreção vs integridade (Brondal.V. — Comment définir les indéfinis. In: Études de linguistique appliquée I). Nas ciências matemáticas discreção é o mesmo que descontinuidade (oposto a continuidade) e integração surge como l'opération qui consiste à déterminer une grandeur en la considérant comme limite d'une somme de quantités infinitésimales dont le nombre augmente indéfiniment; on appelle aussi quelquefois improprement intégration, par analogie, la vue de l'esprit qui considère synthétiquement un nombre très grand, mais fini, de termes ou d'actions élémentaires (Lalande, A — Vocabulaire technique et critique de la Philosophie, Paris, PUF, 1956). A instituição dos predicados como unidades integradas adquire maior clareza a partir da citação greimasiana transcrita a seguir: Si à une série de comportements réels corrompée sur le plan linguistique une série parallèle de fonctions qui les simulent, en connotant ainsi un certain faire non linguistique, un seul sémème, tel que broder par exemple, peut subsumer tout un algorithme de fonctions, en apparaissant comme la dénomination d'un savoir-faire. (Sémantique structurale, p. 124).
- (11) Même si elle est organiquement limitée dans ses possibilités, la gesticulation, apprise et transmise, tout comme les autres systèmes sémiotiques, est un phénomène social. Ce que nous disions de la typologie des cultures basée sur l'interprétation diversifiée des signes naturels s'applique également à la gesticulation dite naturelle... Ainsi la gesticulation dite naturelle se trouve transformée en gestualité culturelle, et si nous maintenons pour des raisons pratiques l'expression de gesto naturel, il ne se définit tout comme le signe naturel que par sa virtualité sémiotique qu'autant qu'il se révèle un élément constitutif de signification. (Greimas, Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 60—61).
- (12) Greimas, A.J. — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 85.
- (13) Figura de conteúdo ou figura nuclear são denominações que surgem na Sémantique structurale da necessidade de opor figuras nucleares simples a figuras nucleares complexas $N_s = S_1 - S_2$
- Nous désignerons un tel noyau sémique caractérisé par les relations hiérarchiques entre les sèmes qui le constituent et ne dépassent pas les dimensions d'un lexème comme une figure nucléaire simple. Si au contraire, les relations hiérarchiques entre les sèmes s'étendent sur deux ou plusieurs lexèmes d'un syntagme, comme c'est notamment le cas pour les séquences du type 'tete d'un arbre':
- $$N_s = (S_1 - S_2) - S_2$$
- nous dirons que la figure nucléaire est complexe. (Sémantique structurale, p. 49)
- Os semas formadores das figuras de conteúdo pertencem ao nível semiológico do universo imãente da significação, isto é, são semas nucleares em oposição a classemas (nível semântico).
- (14) Anotação de curso (curso ministrado pelo prof. A. J. Greimas na F.F.C.L. Barão de Maué, em julho de 1973).
- (15) Para uma definição de gesto e localização da gestualidade na Semiótica natural, ver Greimas — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem.
- (16) Greimas, A.J. — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 63.
- (17) Greimas. Idem. Ibidem, p. 63.
- (18) Greimas. Idem. Ibidem, p. 66.
- (19) Jakobson, R. — Lingüística e Poética. In: Lingüística e comunicação. São Paulo, Cultrix, 1969.
- (20) Para o quadrado lógico ver Greimas — Les jeux des contraintes sémiotiques. Ibidem.
- (21) Ver em 2.22 a dicotomia prático vs mítico.
- (22) Greimas — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 68.
- (23) Greimas — Sémantique structurale. Ibidem, p. 119.
- (24) Ver em 1.2 nível semiológico e nível semântico.
- (25) Greimas — Sémantique structurale. Ibidem, p. 120.
- (26) Greimas — Sémantique structurale. Ibidem, p. 120.
- (27) Greimas — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 69
- (28) Greimas — Idem. Ibidem, p. 69.
- (29) Greimas — Idem. Ibidem, p. 50.
- (30) Greimas — Idem. Ibidem, p. 63.
- (31) Hjelmslev, L. — Prolégomènes à une théorie du langage. Paris, Minuit, 1968.
- (32) Fijlmslev, L. — Idem, Ibidem, p. 150—151
- (33) Fijlmslev, L. — Idem. Ibidem, p. 152

- (34) Greimas - Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 86.
- (35) Não fizemos referência, por simplificação, à transposição do significante d'un ordre sensible dans un autre, de l'ordre visuel dans l'ordre sonore que ocorre nos programas gestuais fonadores e não nos demais programas gestuais. Para Greimas essa transposição do visual (programa gestual fonador) em sonoro assegura às línguas naturais um maior afastamento entre plano da expressão e plano do conteúdo, garantindo, dessa forma, a arbitrariedade lingüística, (ver Conditions d'une sémiotique du monde naturel, p. 84).
- (36) Greimas - Idem. Ibidem, p. 84.
- (37) Greimas — Idem. Ibidem, p. 63
- (38) Greimas — Idem. Ibidem, p. 68—69.
- (39) Greimas — Idem. Ibidem, p. 71.
- (40) Greimas — Idem. Ibidem, p. 72.
- (41) Greimas — Idem. Ibidem, p. 73
- (42) Greimas — Idem. Ibidem, p. 74.
- (43) Vários — Pequeno dicionário brasileiro da Língua Portuguesa. 11ª ed. Supervisionada e aumentada por Aurélio Buarque de Hollanda Ferreira, Rio, Civilização Brasileira, 1968.
- (44) Greimas — Idem. Ibidem, p. 76.
- (45) Barthes, R. — Éléments de sémiologie. Communications 4, Paris, Seuil, 1962, p. 130.
- (46) O esquema proposto para a metalinguagem, um dos sistemas duplos de Barthes (sendo o outro a conotação), em Éléments de sémiologie, p. 130, é apropriado portanto, à gestualidade mimética.



ou ER (ERC)

em que:

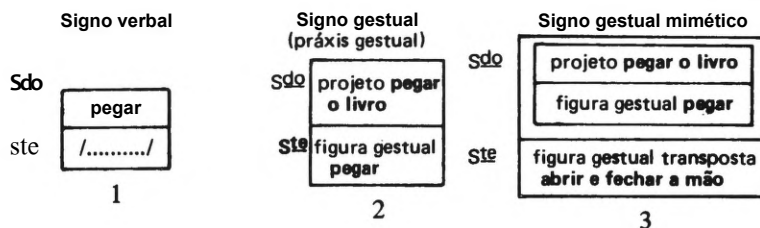
E = plano da expressão

C = plano do conteúdo

R = relação

O signo natural tesoura torna-se o significado do signo mimético.

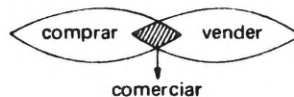
- (47) Um signo verbal e um signo mimético relacionam-se mediamente, pela interposição de um signo natural visual (no caso de tesoura, por exemplo) ou de um signo gestual (da práxis gestual).! Exemplifiquemos com o enunciado verbal ele pegou o livro comumente acompanhado pela gestualidade mimética abrir e fechar a mão. Percebe-se com clareza que a gestualidade mimética não é simples redundância do enunciado lingüístico.



Relações possíveis entre os tres signos:

- I) Relação entre 1 e 2: a forma da expressão de 2 (visão categorial) constitui a forma do conteúdo de 1 (a dimensão semiológica da linguagem).
- 11) Relações entre 2 e 3:
- a) a forma da expressão de 2 é transposta em outra substância em 3.
- b) o signo 2 torna-se o plano do conteúdo (S^o) de 3.
- III) Relação entre 1 e 3: a relação entre 1 r- língua natural — e 3 — gestualidade mimética — é, como se percebe no esquema, indireta, mediatizada, no caso específico de pegar, pela prática gestual (2). Há, entre 1 e 3, entre língua natural e gestualidade mimética, uma distância estilística.

- (48) Greimas - Idem. Ibidem, p. 79.
- (49) Assis da Silva, Ignácio - A dêixis pessoal. Tese apresentada para doutoramento em Letras na Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da U.S.P., 1972.
- (50) Assis da Silva, I. — Idem. Ibidem, p. 14.
- (51) Assis da Silva, I. — Idem. Ibidem, p. 19.
- (52) Baldinger, K. — Teoria semântica. Madrid, Alcalá, 1970, p. 53.
- (53) Heger, K. — "L'analyse sémantique du signe linguistique". Langue Française, Paris, Larousse, 1969.
- (54) Heger, K. — Idem. Ibidem, p. 47.
- (55) Heger, K. — Idem. Ibidem, p. 49.
- (56) O prof. Charaudau apresentou esse esquema de comunicação, como simplificação de um modelo mais completo, em curso ministrado na Universidade de São Paulo, em outubro de 1972.
- (57) Anotações de curso (U.S.P. — outubro de 1972).
- (58) Greimas — Conditions d'une sémiotique du monde naturel. Ibidem, p. 52.
- (59) Greimas — Idem. Ibidem, p. 86.
- (60) Ver As visões na narrativa (Todorov, T. — Estruturalismo e poética. São Paulo, Cultrix, 1970).
- (61) Greimas — Idem. Ibidem, p. 86.
- (62) Nas línguas naturais o ponto de vista resulta geralmente da escolha do falante, enquanto destinador-codificador. O falante pode privilegiar qualquer dos dois projetos gestuais — ou o de St ou o de S2 —, existindo, nas línguas naturais uma função diferente para cada perspectiva adotada — dar (ponto de vista de S-j) e receber (ponto de vista de ζ 2)- De uma certa forma, a língua impõe ao falante a escolha de um prisma, surgindo daí vários problemas que enumeraremos apenas, sem qualquer tentativa, no momento, de possíveis soluções.
- I) a) Algumas vezes as línguas naturais não possuem uma função paracada perspectiva gestual, como ocorre em português, por exemplo, com mostrar. Em A mostra o livro a B o prisma escolhido foi o de St = Dor e o português não apresenta a possibilidade de privilegiar o ponto de vista de S_o = Dário (B — o livro de A). Outras vezes, as línguas naturais oferecem mais de uma função para a mesma perspectiva (por exemplo, pegar, receber, tomar, etc).
- b) Quando apenas uma das perspectivas da gestualidade encontra correspondência nas línguas naturais, é preciso determinar qual o prisma privilegiado - se é sempre o de Si(destinador) ou o de S2 (destinatário) ou ainda se há um equilíbrio entre eles. O fato de um ponto de vista ter predominância sobre o outro pode ser específico de cada língua particular (problema de recorte da realidade) ou próprio da linguagem humana (traço comum a todas as línguas naturais).
- II) A atualização de uma função indiferente aos possíveis pontos de vista pode também ocorrer nas línguas naturais. Há funções cujo conteúdo sêmico é apenas a intersecção de duas funções distintas quanto à perspectiva escolhida. Comerciar, por exemplo, em português, pode ser tomada como uma função resultante da neutralização de comprar e vender, embora hoje, identifique-se, mais provavelmente, com o ponto de vista de vender (de S_o Dor).



- III) É preciso determinar o estatuto da oposição de ponto de vista, isto é, a oposição entre dar e receber é figurativa (nuclear) ou semântica (classe-mática)?

The contribution of A.J. Greimas towards the better understanding of the designative dimension can be resumed in two points: (1) the *désignation* is defined as **the relation between two semiotics** (semiotic of natural languages and semiotic of the natural world); (2) the elementary units of the expressive plane (semas) of the natural world constitute the elementary units of the content plane of natural languages. The main concern of the study is the specific problem of the so-called *communication verbs* as a relation between the two semiotics - *natural* and *linguistic*. Is it possible, in this case too, to separate distinctively, gestural practice (praxis of man transforming the world) from gestural communication (communication of knowledge to an receiver)?

On peut réunir dans deux points la contribution originelle de A.J. Greimas pour une meilleure compréhension de la dimension désignative du langage:

1. La *désignation* se définit comme une relation entre deux sémiotiques (la sémiotique des langues naturelles et la sémiotique du monde naturel);
2. Les unités élémentaires du plan de l'expression (les phèmes) du monde naturel sont constitutives des unités élémentaires du plan du contenu (les sèmes nucléaires) des langues naturelles.

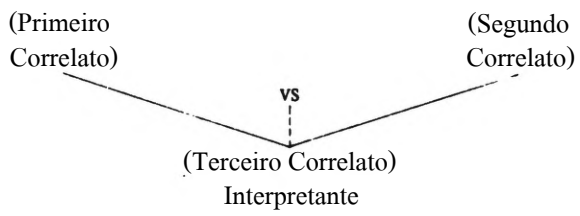
La préoccupation centrale de cet article est le problème spécifique des verbes dits de *communication*, comme relation entre les deux sémiotiques - *naturelle* et linguistique. Est-il possible, même dans ce cas, de séparer **avec rigueur**, la praxis gestuelle (le faire de l'homme en transformant le monde) et la communication gestuelle (la communication d'un savoir à un destinataire)?

Jesus
Antonio
Durigan

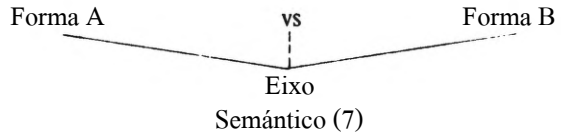
A afirmação greimasiana de que *um objeto poético qualquer aparece como o ponto de convergência de todos os níveis de comunicação poética e como lugar de seleção de certas unidades poéticas em exclusão de outras* (1), nos leva a afirmar que a metalinguagem deve ser entendida como uma operação de construção da forma-poema e não como o resultado da descrição exaustiva e quantitativa do objeto poético (2). Se compararmos esta posição teórica com as relações triádicas de Charles S. Peirce:

Um representa men é o Primeiro Correlato de urna relação triádica, denominando-se Objeto o Segundo e sendo o Terceiro Correlato possível chamado Interpretante, relação triádica pela qual determinase que o possível interpretante seja o primeiro correlato da mesma relação triádica, tendo em vista o mesmo Objeto e para algum Interpretante possível. (3)

veremos que o interpretante suige como o terceiro elemento de uma trilogia e sua função é sintetizar e *interpretar* (4) a oposição dialética, esquematizada da seguinte maneira:



Este diagrama, se submetido a uma comparação oom o que utiliza a noção hjelmsleviana de forma (5) e se atualiza como estrutura elementar da significação (6):



nos permitiria afirmar que apesar das orientações diferentes, tanto o Interpretante como o Eixo Semântico são possuidores de um estatuto meta-lingüístico cujo objetivo é construir e formalizar as articulações apresentadas disjuntivamente. Essa aproximação entre os dois teóricos é importante porque, se para Peirce o objeto poético deve ser visto como um ícone, para

mas ele é o resultado de uma dupla articulação (8): **do plano da expressão e do plano do conteúdo**. Ora, isso implica em afirmar que a noção de ícone decorre da articulação do plano da expressão, em primeira instância, e da articulação esta que realçaria uma visão analógica aparente (captada pelas Idades sensíveis) e, em segunda instância, da articulação do plano do conteúdo, que manifestaria um conjunto de significados (formas) hierarquizadas capaz de representar um esquema lógico com características icônicas

Desse modo, se entendemos o objeto poético como o resultado da intersecção de duas articulações: do plano da expressão e do plano do conteúdo, podemos caracterizar a entidade metalingüística (Interpretante 1 Eixo Semântico) como a responsável pela presença dessas articulações, bem como pelo aspecto da construção que dará existência ao objeto poético

O nosso trabalho sobre o poema **Rotação** de Murilo Mendes, buscará mostrar, na medida do possível, as duas articulações apresentadas na, numa tentativa de demarcar uma **isotopia espacial (10)** com base na articulação sintagmática dos termos-objetos do poema (11), assim como determinar a categoria metalingüística correlativa à categoria do espaço.

ROTAÇÃO

Murilo Mendes

A rotação da roda. A rotação do tempo.
A rotação do pé. A rotação do vento.
A rotação de Cristo. A rotação da pedra.
A rotação do som. A rotação da terra.
A rotação do não. A rotação da sombra.
A rotação do sim. A rotação do sal.
A rotação do sim. A rotação da sombra.
A rotação do não. A rotação do sol.
A rotação da água. A rotação do grão.
A rotação do ar. A rotação do fogo.
●
A rotação da pena. A rotação da fome.

O aspecto gráfico do poema, presente através da relação: **facul-visual do receptor vs substância-poema**, poderia ser articulado nas

formas:

Figura 1

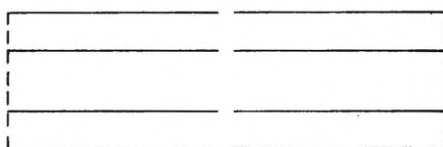
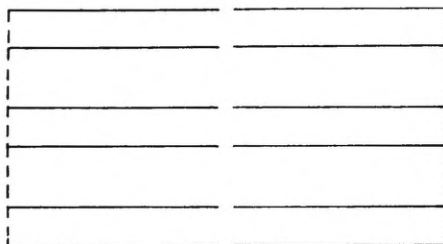


Figura 2

Figura 2

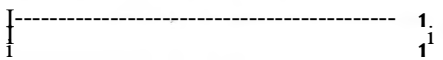
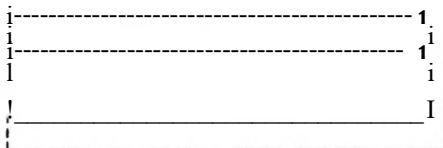
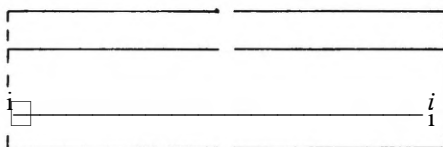


Figura 3

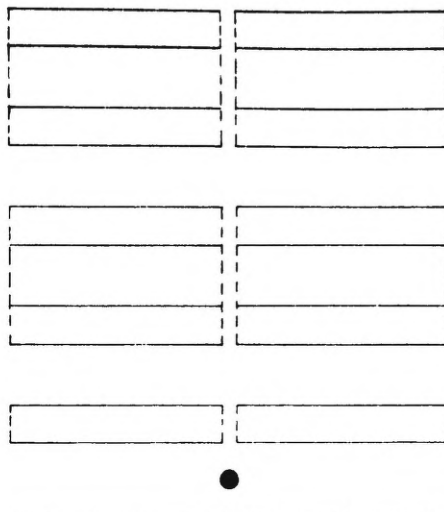
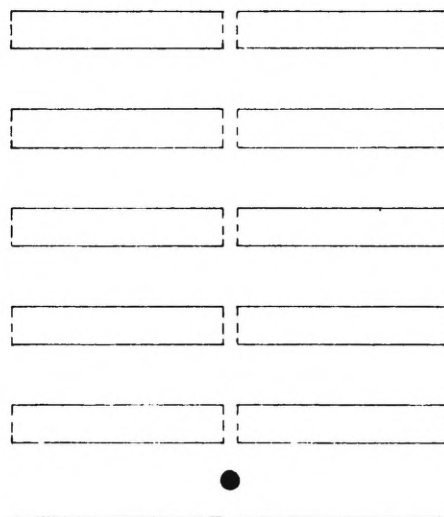


Figura 4



Obs.: Poderíamos articular outras formas visuais, entretanto, essas são o bastante para a discussão que passaremos a processar.

Para a construção das formas gráficas segmentamos o poema em duas partes: a primeira cujo término coincide com o círculo negro preenchido (•), e a segunda entendendo os dois últimos fragmentos de verso. As linhas contínuas representam a duração espaço-temporal do sintagma (—) e as fragmentadas mostram a articulação das formas, conseguidas pelo receptor durante a percepção.

A primeira conseqüência advinda da construção das formas gráficas (apresentamos apenas quatro) se filia à **forma básica** conseguida ($\Gamma = J$), pois esta não altera na primeira parte do poema a sua **realização primária (12)**. Este fato nos coloca frente a uma **estrutura (13)** cuja organização interna é feita com base no isomorfismo entre as suas partes, assim como das partes em relação ao todo. E o isomorfismo é conseguido porque apesar das transformações havidas entre as figuras, elas acontecem através de um **processo estacionário** (= mudanças de marchas regulares, contínuas e periódicas).

O que acabamos de afirmar poderia parecer contraditório, pois se existe a possibilidade de várias realizações gráficas, como explicar o termo **contínuo** da proposição? Entretanto, ele deve ser entendido junto com o conceito de transformação, onde o regime, uma vez estabelecido para a figura, permanece constante. Portanto, o estado do conjunto (estrutura) é, apesar de algumas possíveis transformações, independente do tempo e, conseqüentemente, não apresenta alterações na realização primária da forma básica. As alterações das figuras podem ser explicadas através da categoria semântica da **dimensão**, ora disjunta em **vertical** (conferir as figuras 1 e 2, onde o desenvolvimento se realiza obedecendo à **verticalidade**), ora em **horizontal** (conferir as figuras 3 e 4, onde o desenvolvimento se realiza obedecendo à **horizontalidade**).

As colocações feitas até aqui nos permitem algumas conclusões, elementares ainda, relacionadas às articulações gráficas pertencentes ao plano da expressão e o correlato plano do conteúdo.

Se considerarmos a forma básica como o resultado da combinatoria de um **núcleo grafêmico** (= grafo 1 (—) + grafo 2 (|)) 4- **grafo contextual (fc*_)** ângulo, poderemos entendê-la como um **grafema**, ao mesmo tempo que o desenvolvimento (no poema) horizontal ou vertical (dado pela presença de grafos contextuais) deste grafema permitiria a presença de **enunciados gráficos (14)**. A hierarquia conseguida percorre desde as unidades gráficas mínimas até as mais complexas e poderia ser esquematizada da seguinte

maneira:

I - grafos: 1 (-) vs (|) 2

II - grafema 1: CHI

Núcleo grafêmico 1 (grafo 1 + grafo 2) -t- Grafo Contextual 1 (ângulo)

III - enunciado gráfico 1: CHI CHI

grafema 1 +- grafo contextual 1 (-) + grafema 2

IV - enunciado gráfico 2: CHI

grafema 1 + grafo contextual 2 (|) + grafema 2

Todavia, se esta hierarquia orienta-se desde a estrutura gráfica imãmente até a estrutura gráfica manifestada (conferir respectivamente I e III), no poema — portanto, dentro da manifestação —, as várias formas gráficas conseguidas salientam a possibilidade de haver algumas **transformações**. Elas poderão apresentar-se sob duas perspectivas: a primeira pode ser vista quando o contexto gráfico possibilita várias formas que mantém, entretanto, a mesma isotopia gráfica (ex: contexto gráfico possibilitando vários enunciados gráficos sob o domínio do grafo contextual 1 (—)). Chamaremos esta transformação de **reiterativa**; a segunda acontecerá quando no contexto gráfico houver a transformação de um enunciado gráfico para outro diferente (ex.: enunciado gráfico 1 => enunciado gráfico 2). O termo **transformação** será aplicado especificamente a este tipo de realização.

No poema, o que encontramos é a transformação, ora do enunciado gráfico 1 => enunciado 2, ora do enunciado 2 => enunciado 1. Portanto, temos caracterizada uma transformação reversível que só foi possível graças à **categoria do movimento** que explica a passagem de um espaço para outro, constituindo, por isso, uma unidade de metalinguagem, análoga à categoria da espacialidade, capaz de *interpretar* as diferentes realizações espaciais.

Obs.: O símbolo => deve ser entendido como **transformação** (se transforma em)

Ao contrário das articulações sonoras do plano da expressão cujo plano do conteúdo aparece através de um **isomorfismo por correlação (15)** — não existe uma homologação termo a termo entre as unidades desses dois planos —, as articulações gráficas conseguidas no poema, e hierarquizadas no quadro da página 7, apresentam um isomorfismo termo a termo. Tal aspecto é possível porque as unidades gráficas funcionam como **signo** de um conteúdo. A existência dessas unidades só é constatada graças a um

sistema de significação anterior, cujo plano da expressão é constituído pelas unidades sonoras. Dessa maneira, a articulação das unidades (do conteúdo) pertencentes ao sistema espacial desenvolvido no poema se colocará isomorficamente em relação às articulações gráficas anteriores.

I - semas: **1** (horizontalidade) vs (verticalidade) **2**

II - semema 1: *espaço retangular*

Núcleo sêmico 1 (s1 (espacialidade) + s2 (categoria da dimensionalidade: horizontal/vertical)) + Sema Contextual 1 (s1 (ângulo))

III - enunciado sêmico 1: *espaço retangular na horizontalidade*

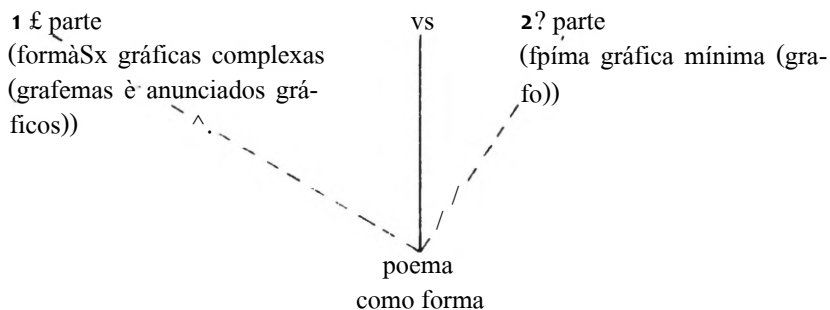
semema **1** + semema contextual (s1 (horizontalidade)) + semema **2**

IV — enunciado sêmico 1: *espaço retangular na verticalidade*

semema **1** - semema contextual (s1 (verticalidade)) - semema **2**

Obs.: As transformações havidas nesse plano, se processam através da categoria do movimento.

Conseguimos descrever, com o que foi visto até agora, duas organizações hierárquicas de natureza isomórfica que constroem os dois polos da estrutura elementar da significação e situam o poema como um objeto significativo. Se compararmos as duas partes do poema veremos que se na primeira os procedimentos que permitem a presença do grafema 1 (forma gráfica básica) se apresentam sempre reiterativamente, na segunda os fragmentos de verso fragmentam o isomorfismo anterior, uma vez que perceptualmente estão separados da primeira parte por (•). Além disso, se na primeira tínhamos a presença de grafemas e enunciados gráficos (formas resultantes de determinadas combinatórias e, portanto, complexas), na segunda deparamos com a atualização de um único grafo (-), unidade mínima distintiva do plano gráfico. Estas colocações proporcionam a seguinte visão esquemática do poema:



caminho anteriormente previsto.

Esta conclusão deve levar-nos a outra preocupação manifestada no início deste trabalho: o aspecto da iconicidade do objeto poético. É necessário um retorno aos elementos que permitiram ao leitor a articulação de formas gráficas:

1. Os versos são combinados em parênteses e após cada uma, se apresenta um espaço em branco com maiores dimensões;
2. Separando a primeira da segunda parte do poema, além do círculo negro preenchido (•), existe outro espaço em branco com uma dimensão maior que o citado no tópico acima.

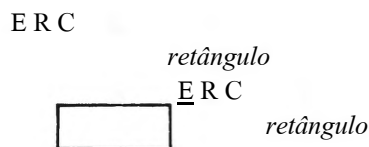
Como decorrência lógica das características enumeradas temos que o espaço em branco (não-marcado) significa, no poema, através da oposição com os signos combinados (marcado) nos versos. Se aumentássemos ainda mais a oposição poderíamos opor o poema (marcado) ao espaço em branco da página (não-marcado). Dessa maneira, a articulação da categoria marcado vs não-marcado coloca o poema como um objeto semiótico, possuidor de dimensões, quantidade e natureza análogas a outros objetos, ganhando com isso o caráter de icônico. Entretanto, esta perspectiva de abordagem faria com que o leitor determinasse uma iconicidade aparente, surgida a partir de um relacionamento sensorial entre o poema (percebido) e o leitor (percebedor). Essa iconicidade é, podemos dizer, óbvia e imediata.

Uma iconicidade não-aparente pode ser postulada entre o aspecto gráfico do poema (plano da expressão) — sua formalização é feita com base em relações lógicas hierarquizadas. Esta hierarquia representa desde o desenvolvimento das unidades mínimas até as combinações complexas — e o seu correspondente isomórfico plano do conteúdo, também hierarquizado (conferir, respectivamente, as páginas 7/8 e 9/10 do nosso trabalho). Uma comparação entre as duas hierarquias nos levará à constatação de que os princípios que as criaram são analógicos e, portanto, à conclusão de que o aspecto icônico também pode ocorrer num nível mais profundo da linguagem poética.

Um ícone é um signo que se refere ao Objeto que denota simplesmente por força de caracteres próprios e que ele possuiria, da mesma forma, existisse efetivamente um Objeto daquele tipo. É verdade que a me-

nos que realmente exista um Objeto daquele tipo, o ícone não poderá atuar como signo; isso, porém, nada tem a ver com o seu caráter de signo. Qualquer coisa, seja uma qualidade, um existente individual ou uma lei, será um ícone, na medida em que se assemelha a esse algo e usado como signo dele (18).

Afirmamos durante o trabalho que as unidades gráficas eram signo de um conteúdo:



daí a necessidade de articular também esse conteúdo e verificar o seu caráter analógico, retirado da oposição entre as duas hierarquias, e vislumbrar uma iconicidade não-aparente. Ela é importante para o estudo da linguagem poética porque se pensarmos na afirmação de Peirce *de que o significado de um signo é sempre outro signo*, estaremos novamente com o problema da representação entre os sistemas de significação. Só que agora teríamos um marco comum entre eles — o significado — capaz de situar e fixar as mais diversas metalinguagens.

Como o objetivo deste trabalho está filiado à determinação de uma isotopia espacial, com base na disposição sintagmática dos termos-objetos do poema, e tendo já verificado a realização isotópica gráfica, passaremos à caracterização da isotopia espacial sustentada pelo nível sonoro do poema.

A noção de **femema** será usada para representar uma combinação de **femas**, enquanto este deverá ser entendido como uma unidade mínima distintiva do nível sonoro do plano da expressão. Uma combinação de fememas proporcionará um **enunciado fêmico** (19). Estas unidades podem ser vistas sob dois enfoques: o primeiro poderia ser chamado de teórico, se situaria numa perspectiva dedutiva de abordagem e lidaria com **unidades construídas**: unidades construídas teoricamente; o segundo segmentaria as unidades a partir de um ato concreto de linguagem, se colocaria numa perspectiva indutiva de abordagem e utilizaria **unidades realizadas**. As unidades construídas formalizariam o nível imãente da linguagem e as realizadas o nível manifestado da linguagem. Usaremos para o trabalho, tanto

as construídas como as realizadas, fixando-nos nas últimas.

Construindo algumas unidades que entrarão na análise do poema, teremos:

- I - Femema /r/ = vibrante, dental-alveolar.
- II - Femema /t/ = colusivo, dental-alveolar, surdo.
- III - Femema /s/ = fricativo, dental-alveolar, surdo.
- IV - Femema /a/ = médio, aberto, central, nao-arrēdonado.
- V - Fonema /o/ = médio, fechado, posterior, arredondado.
- VI — Enunciado fêmico /ãõ/ = Femema /a/ +- Femema /o/
+- Fema **mensalidade**.

Se combinarmos os fememas, caracterizados através de femas, acima mencionados obteremos o enunciado fêmico hipotético (construído) /rotação/. As características que depreenderemos do enunciado são:

1. As formas consonantais possuem, uma em relação à outra, um único fema distintivo:

- /r/ (vibratividade) vs /t/ (oclusividade)
- /r/ (vibratividade) vs /s/ (fricatividade)
- /t/ (oclusividade) vs /s/ (fricatividade)

2. As formas vocálicas se apresentam de dois modos:

- a) as formas vocálicas /a/ e /o/ possuem entre si um único fema conjuntivo: o **médio**.
- b) o enunciado fêmico /ãõ/ é o resultado da combinatória de dois fememas cujas características são opostas pois possuem três femas que favorecem a disjunção e somente um que permite a conjunção. Entretanto, o enunciado fêmico /ãõ/, como forma construída, pertence à estrutura profunda da linguagem, e ao manifestar-se, o faz, através de uma transformação: jãũ]

Assim, uma comparação entre a forma sonora construída /rotação/ e os fememas realizados no signo **rotação** pode levar-nos ao seguinte resultado: tanto os fememas consonantais como os vocálicos, com exceção do enunciado fêmico final, se manifestam sem quaisquer alterações maiores que

aquelas provocadas por um ato de emissão, pois não detectamos a presença de qualquer fema distintivo entre um femema construído e o seu correspondente manifestado. O mesmo não acontece com a forma construída /ãõ/, pois na sua passagem da estrutura profunda para a de manifestação ela se transforma em [ãu]:

/ãõ/ => [ãu]

Quando examinamos o nível gráfico do poema, afirmamos ser a categoria do movimento a responsável pelas transformações havidas entre os enunciados gráficos e as possíveis combinações entre eles. Agora, a mesma categoria se apresenta para criar uma transformação interna ao enunciado fêmico j̄rotasãuj. A diferença entre as duas realizações pode ser vista do seguinte modo: na primeira, a transformação se processa na combinação de dois enunciados gráficos e, na segunda, se presentifica na geração de um único enunciado fêmico, caracterizando uma transformação interna à forma sonora.

O exame do enunciado fêmico j̄rotasãuj se fez necessário uma vez que, no poema, ele se caracteriza como **suporte sonoro** de todas as **realizações variáveis**. Este fato faz com que qualquer leitura do plano da expressão se realize a partir do suporte sonoro que orientará a leitura se realize.

Uma primeira leitura permitiria que organizássemos a oposição **Suporte** vs **Variável** na seguinte orientação espacial:

SUPORTE-----	<input type="checkbox"/>	VARIÁVEL
Rotação-----	<input type="checkbox"/>	r <u>o</u> da
		t <u>e</u> m <u>p</u> o
		p <u>e</u>
		v <u>e</u> nt <u>o</u>
		Crist <u>o</u>
		s <u>o</u> m
		pedra
		t <u>e</u> rra
		n <u>ã</u> o
		s <u>i</u> m
		s <u>o</u> m <u>b</u> ra
		s <u>a</u> l
		s <u>o</u> l
		á <u>g</u> ua

ie manifestaram. São as unidades do plano da expressão que (considerando da o relacionamento Suporte/Variável) não apresentam uma redundância al na variável: é o caso do femema /p/ de **pedra** e de **pé**.

Segmentaremos o poema, para a segunda leitura possível, em três ijuntos (não vamos considerar o verso final, o que aparece depois de que á analisado posteriormente)

O primeiro conjunto:

A rotação da roda. A rotação do tempo.

A rotação do pé. A rotação do vento.

A rotação de Cristo. A rotação da pedra.

A rotação do som. A rotação da terra.

resenta em cada sub-conjunto (composição formal de dois x versos) três riáveis possuidoras de uma **identidade femêmica** e uma que presentifica a **marca de diferença**. As três idênticas seriam /r—t—t/ e a diferente seria /, com um fema distintivo em relação ao femema /t/ do suporte. Teria-)s, então, o seguinte esquema representativo da posição espacial em que orrem as unidades femêmicas mencionadas anteriormente:

19 sub-conjunto	A - BI	A - B2
	A - C	A - B3
29 sub-conjunto:	A - B3	A - C
	A - B2	A - BI

is.: O símbolo **A** deve ser lido como Suporte. O símbolo **B** (1,2 e 3) deve ser entendido como **Variável possuidora de identidade femêmica** em relação ao Suporte. O símbolo **C** indica a **Variável que tem um fema distintivo** em relação ao Suporte.

A primeira característica proveniente da observação do esquema apresenta através da **simetria reflexiva posicionai (21)** estabelecida entre duas realizações da variável cuja marca é a **diferença (A — C)**. No primeiro bconjunto, A — C se situa no ângulo esquerdo inferior do esquema e irmite o seguinte relacionamento (leitura) com os demais enunciados micos do mesmo sub-conjunto:

a- A — C —→ A - B1
 b- A - C —→ A - B2
 c- A - C —→ A - B3

No segundo sub-conjunto, A - C se situa no ângulo direito superior do esquema e possibilita também algumas relações com os demais enunciados fêmicos:

a- A - C —→ A - B3
 b- A - C —→ A - B2
 c- A - C —→ A - B1

Conseguimos, com os gráficos anteriores, determinar características sonoras capazes de proporcionar um relacionamento e, conseqüentemente, uma leitura do primeiro conjunto, além do que conseguimos também localizar o espaço ocupado no poema pelas realizações femémicas. Passaremos agora a estabelecer correlações com o plano do conteúdo envolvido neste conjunto, assim como a verificar as unidades que permitiram este desenvolvimento. Vejamos:

1 — No primeiro sub-conjunto o enunciado sêmico A - C é constituído inicialmente, no que diz respeito à espacialidade, pela combinatoria de sememas formados pelos seguintes semas: SI (espacialidade) e S2 (dimensionalidade). não existindo, todavia, qualquer especificidade quanto aos semas da espacialidade e/ou das dimensionalidade que se atualizaram. Isso quer dizer que estamos frente à realização de um **termo complexo** (22) e, portanto, diante da atualização de uma categoria sêmica capaz de prever qualquer articulação espacial possível, fato que a coloca sob o fenômeno da neutralização. Acontece, entretanto, que A — C, no poema, se relaciona ora com A - B1, ora com A — B2 e ora com A — B3. Assim, se isoladamente A - C se apresenta neutralizada, pois representa todas as possibilidades espaciais, ao combinar-se com outro enunciado sêmico (A - B1, por exemplo), ela se relativiza, ganha um conjunto de semas distintivos e, portanto, significa espacialmente.

2 - Ao relacionarmos A - C —□ A - B1 encontramos o enunciado sêmico A - C formado pelos semas: SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) S3 (verticalidade)-»- S4 (inferatividade) + S5 (inferior) porque se define em relação ao enunciado sêmico A - B1, composto pelos semas: SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) + S3 (verticalidade) + S4 (superatividade) □ + S5 (superior). O sema contextual se apresenta através

da **verticalidade**.

3 - Ao relacionarmos A - C —▲ - B3 constatamos ser o enunciado sêmico A - C formado pelos semas: SI + (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) 4- S3 (horizontalidade) + S4 (superatividade) 4- S5 (anterior), porque se define em relação ao enunciado sêmico A — B3, composto pelos semas: SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) 4- S3 (horizontalidade) + S4 (inferatividade) -1- S5 (posterior). O sema contextual se apresenta através de **horizontalidade**.

4 - Ao relacionarmos A - C —□ A - B2 constatamos ser o enunciado sêmico A — C formado pelos semas: SI (espacialidade) 4- S2 (dimensionalidade) 4- S3 (obliquidade) 4- S4 (inferatividade) 4- S5 (inferior) porque se define em relação ao enunciado sêmico A — B2, composto pelos semas: SI (espacialidade) -1- S2 (dimensionalidade) 4- S3 (obliquidade) + S4 (superatividade) + S5 (superior). O sema contextual se apresenta através de **obliquidade**.

5 — A unidade metalingüística (eixo semântico) que permitiu a possibilidade dos três relacionamentos se apresenta através da **categoria do movimento** que relativizou A — C ao relacioná-lo com A — B1, A — B2 e A — B3. Com isso, podemos também articular o eixo semântico em: SI (mobilidade), S2 (mobilidade na verticalidade), S3 (mobilidade na horizontalidade), S4 (mobilidade na obliquidade), etc..

A unidade metalingüística apresentada permite que interpretemos a **obliquidade** como uma transformação da **verticalidade** para a **horizontalidade**, como um momento de transição entre uma e outra. E, no poema, este aspecto pode ser verificado não só no plano do conteúdo, mas também no plano da expressão. Desse modo, se compararmos os enunciados fêmicos A — C do primeiro sub-conjunto e A — C do segundo sub-conjunto, dados respectivamente pelos sintagmas *A rotação do pé* e *A rotação da pedra*, podemos considerar que /pedra/ representa uma transformação de /pé /. Esta transformação se verifica através da adição de /dra/ no enunciado fêmico do segundo sub-conjunto. Por outro lado, já no plano do conteúdo, o espaço em que se situa A — C do segundo sub-conjunto é o diametralmente oposto ao do primeiro sub-conjunto. Quanto ao plano do conteúdo depreendido da posição espacial de A - C e das respectivas variáveis do segundo sub-conjunto, podemos resumi-las em:

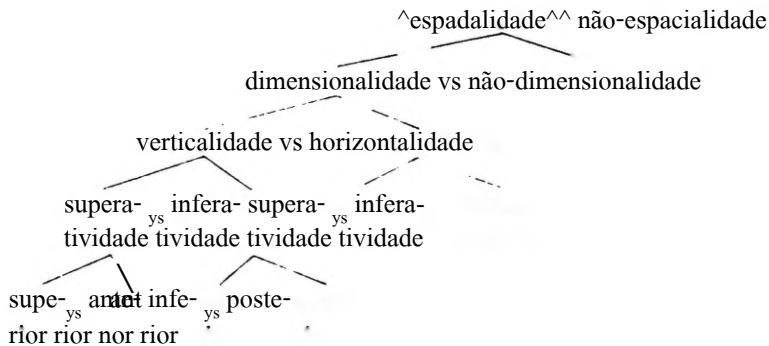
1 — No segundo sub-conjunto A — C é formado pelos semas:

SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) - S3 (verticalidade) - S4 (superatividade) — S5 (superior), ao relacionar-se com A — B1 que, por sua vez se define pelos semas: SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) 4- S3 (verticalidade) + S4 (inferatividade) 4- S5 (inferior). O sema contextual é dado pela **verticalidade**.

2 - Ao relacionarmos A - C com A - B3, determinamos o enunciado sêmico A - C através do conjunto de semas: SI (espacialidade) 4- S2 (dimensionalidade) 4- S3 (horizontalidade) + S4 (inferatividade) 4- S5 (posterior), porque se define em relação ao enunciado sêmico A — B3 que é formado pelos semas: SI (espacialidade) 4- S2 (dimensionalidade) + S3 (horizontalidade) + S4 (superatividade) + S5 (anterior). O sema contextual se apresenta através de **horizontalidade**.

3 •— Ao relacionarmos A — C com A — B2, temos o enunciado sêmico A — C formado pelos semas: SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) 4- S3 (obliquidade) 4- S4 (superatividade) + S5 (superior), porque se define em relação ao enunciado sêmico A — B2, composto pelos semas: SI (espacialidade) 4- S2 (dimensionalidade) + S3 (obliquidade) + S4 (inferatividade) 4- S5 (inferior). O sema contextual é dado pela **obliquidade**.

Como foi visto acima a posição espacial ocupada pelos enunciados fêmicos apresenta no plano do conteúdo a articulação do **sistema sêmico da espacialidade** que poderia ser organizado hierarquicamente desse modo:



E, a afirmação de que A — C funcionaria no poema como um termo complexo (atualização de uma categoria sêmica) se sustenta pelo fato de A — C articular os dois polos disjuntos da categoria (Ex.: verticalidade superativa e inferativa). Como termo complexo A — C orienta a leitura do primeiro conjunto, uma vez que as outras realizações (A - B1, A - B3, etc.) atualizam

somente um dos polos da estrutura elementar da significação. Entretanto, para que A — C pudesse ser entendida como um termo complexo e, por conseguinte, como orientadora de uma leitura, duas transformações se fizeram necessárias:

1. realizada através do plano da expressão do poema e interna ao enunciado fêmico A — C. Este enunciado, no segundo sub-conjunto, se transforma ao recuperar a forma do primeiro sub-conjunto e adicionar um novo elemento. A transformação foi, então, interna à forma fêmica;

2. realizada através do plano do conteúdo do poema e interna ao conjunto. Houve uma transformação espacial de SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) + S3 (obliquidade) -I- S4 (inferatividade) + S5 (inferior) predominante no primeiro sub-conjunto para SI (espacialidade) + S2 (dimensionalidade) + S3 (obliquidade) + S4 (superatividade) + S5 (superior), forma sêmica característica do segundo sub-conjunto. Assim, a transformação situa A — C num espaço radicalmente oposto em que se situava anteriormente, além do que coincide com a transformação do espaço vertical para o horizontal. Este processo se presentifica no poema através do sema contextual **obliquidade** cujo conteúdo sêmico o coloca como um **termo neutro: nem horizontal e nem vertical**.

Transformações:

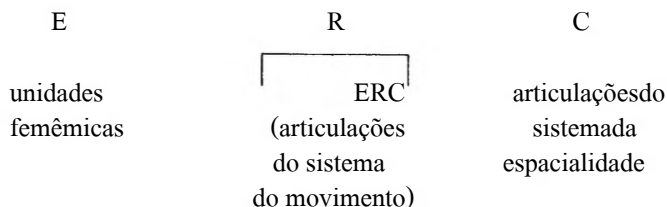
1. /pe I => /pedra/.

2. As características sêmicas **Obliquidade Interativa inferior** de A — C do primeiro sub-conjunto => **Obliquidade Superativa superior** de A — C do segundo sub-conjunto.

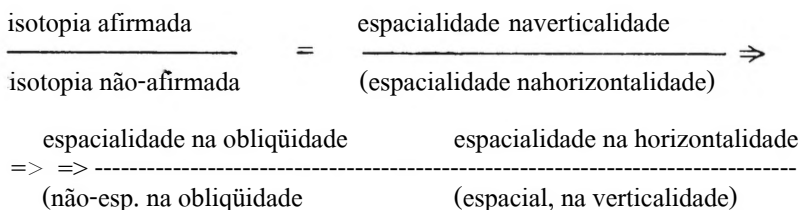
3. **Espaço vertical** => **Espaço horizontal**, através do termo neutro presentificado pelo sema **obliquidade**.

Como conclusão do primeiro conjunto estabeleceremos uma comparação entre o sistema **sêmico espacial**, hierarquicamente esquematizado anteriormente, e o correspondente metalingüístico, o **sistema sêmico do movimento**. Esta organização se torna possível uma vez que este sistema se desenvolveu correlativamente em relação às articulações espaciais. Vejamos: para que exista uma *leitura*, é necessário um relacionamento entre ao menos dois functivos. A relação entre as unidades fêmicas e a espacialidade é determinada pela categoria do movimento (Ex.: espacialidade na

horizontalidade). Dessa maneira, se o primeiro conjunto tem um plano da expressão (dado pelas unidades femêmicas), e um plano do conteúdo (dado pelas articulações do sistema da espacialidade), a relação entre eles será afirmada por um outro sistema de significação (ERC), através da articulação do sistema sêmico do movimento que explica as realizações dois planos:



A leitura do conjunto obedecerá ao seguinte desenvolvimento isotópico, tomando por base a posição das unidades do plano da expressão.



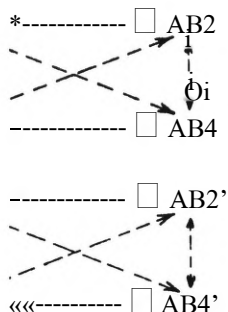
Considerando como segundo conjunto:

- A rotação do não. A rotação da sombra.*
- A rotação do sim. A rotação do sal.*
- A rotação do sim. A rotação da sombra.*
- A rotação do não. A rotação do sol.*

é possível verificar que o nível femêmico não se realiza como no primeiro conjunto, uma vez que aqui todas as variáveis possuem um femema idêntico a um existente no suporte: /ãõ—s—s—s/.

A marca da **diferença** existente no primeiro conjunto favoreceu ao relacionamento com as demais variáveis, o que permitiu basicamente três orientações espaciais: vertical, horizontal e oblíqua, assim como as transformações verificadas. No segundo conjunto não encontramos uma marca indicadora de relações possíveis, pois, como vimos, todas as variáveis possuem um femema redundante em relação a um existente no suporte. Ora, se entendermos que a não-orientação institucionaliza todas as possíveis

ções, poderemos relacionar as variáveis em qualquer orientação espacial seja:



Ex.: ABI → AB 2,
 AB2 → ABI,
 ABI → AB3,
 AB3 → ABI,
 etc.

£)esse modo, o segundo conjunto englobaria todas as realizações do primeiro conjunto, todas as leituras isotópicas do primeiro, assim como todas as realizações da categoria do movimento, correção do sistema espacial. Por outro lado, se segmentarmos o conjunto em:

- A rotação do não.*
- A rotação do sim.*
- A rotação do sim.*
- A rotação do não.*

definiremos uma orientação espacial para a verticalidade, pois os enunciados que configuram as variáveis se repetem obedecendo a uma direção que percorre desde o polo **superativo superior** até o **interativo inferior**, comutando posicionalmente **sim** e **não**. Este processo caracteriza o movimento da **eufonia cíclica** característica da presença do **movimento circularidade** ainda não determinada no poema que, por oposição correlativa, dá ao poema de uma **espacialidade circular**. Já em:

- A rotação da sombra.*
- A rotação do sal*
- A rotação da sombra.*
- A rotação do sol.*

da mesma orientação espacial anterior (verticalidade), da eufonia se presentificar através de uma comutação, esta acontece por meio da troca de fememas e não mais de posições espaciais.

A determinação da isotopia espacial com base na posição das

unidades femênicas, no segundo conjunto, considera as seguintes características:

1. a presença do sema contextual **verticalidade** combinando dois espaços: a) espaço superativo superior e b) espaço inferativo inferior;

2. a presença de um sema pertencente à unidade de metalinguagem: **mobilidade circular**, apreendido através do procedimento da eufonia cíclica criada no poema pelo processo de comutação, e que por oposição intui também uma espacialidade circular.

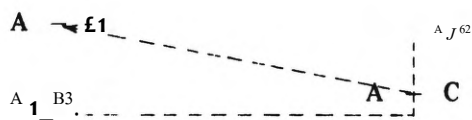
O terceiro conjunto:

A rotação da água. A rotação do grão.

A rotação do ar. A rotação do fogo.

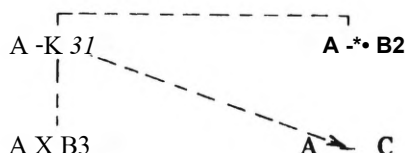
apresenta a mesma realização femênica do segundo conjunto, pois um som do suporte é repetido nas variáveis: /a—ão—o/. Entretanto, os fememas das variáveis se acham combinados em enunciados fêmicos ora caracterizando um hiato: da água, do ar (situados no espaço anterior da horizontalidade), ora um ditongo; do grão (situado no espaço posterior da horizontalidade).

Ao situarmos as unidades **ditongo** e **hiato** como propiciadoras, no terceiro conjunto, da orientação espacial do poema, imediatamente somos obrigados a opor as unidades marcadas àquela não-marcada (*do fogo*), que não se articula da mesma maneira. Com esse procedimento podemos determinar três variáveis idênticas quanto à realização da unidade marcada e uma distintiva. Esta operação se apresenta como redundante em relação ao procedimento determinado no primeiro conjunto:



A variável A — C funciona no contexto como um marco para as diversas orientações espaciais articuladas no conjunto, ou seja: A — C — A - B2 (espacialidade vertical), A - C — □ A — B3 (espacialidade horizontal) e A - C — A B I — (espacialidade oblíqua). Esta, se no primeiro conjunto funcionava como um **termo neutro** (nem horizontal e nem vertical), como um espaço de transição entre o vertical e o horizontal, nesse conjunto vai transformar-se em **termo complexo** e

atualizar, por isso, a categoria sêmica: **relatividade espacial**, pois *da água* (A - B1) possui no seu contexto tanto o **ditongo**, articulado na espacialidade horizontal, como o **hiato**, articulado na espacialidade vertical. Com essa característica de A — B1, temos formuladas novas possibilidades de leituras das outras variáveis. Elas se situarão numa posição reflexiva em relação à leitura anterior (gráfico anterior).



Para que possamos concluir o trabalho efetuado com os tres conjuntos da primeira parte do poema e delimitar o desenvolvimento que permitirá uma leitura da espacialidade do poema, articularemos as características do primeiro conjunto:

1. A categoria sêmica da espacialidade relativa se encontra formalizada em três dimensões: horizontal, vertical e oblíqua.
2. Todas as orientações possíveis dessas três dimensões são articuladas (horizontalidade anterior, posterior, etc.) individualmente.
3. A categoria estudada, o foi, através da posição sintagmática de fememas consonan tais.
4. A **marca** orientadora das diferentes dimensões espaciais constitui uma categoria articulada disjuntivamente em cada sub-conjunto.
5. A **marca** orientadora citada se apresenta através da **diferença**, estabelecida em cada sub-conjunto que reitera simultaneamente três redundâncias (três variáveis possuidoras de uma redundância femêmica em relação ao Suporte e uma variável (marca) com um traço distintivo).
6. A **espacialidade oblíqua** atualiza um **termo neutro**, uma vez que possui os traços **nem horizontal** e **nem vertical**. Portanto, ela se coloca como uma transição entre um espaço e outro.

o terceiro conjunto, com suas características, se coloca como o polo oposto do primeiro conjunto, pois apesar de apresentar as mesmas características, elas são formalizadas por procedimentos diferentes. Vejamos:

1. A categoria sêmica da espacialidade relativa se encontra formalizada em três dimensões: horizontal, vertical e oblíqua.

2. Todas as orientações possíveis dessas três dimensões são articuladas (horizontalidade anterior, posterior, etc.). Mas, não o são individualmente; existe uma categoria atualizada, presença esta que estabelece uma flexibilidade.

3. A categoria estudada, o foi, através da posição sintagmática de fememas vocálicos.

4. Existe uma **marca** orientadora das dimensões espaciais. Esta não constitui uma categoria articulada (como no primeiro conjunto).

5. A **marca** orientadora deste conjunto se apresenta através da **diferença** estabelecida no conjunto, onde três variáveis apresentam formas fêmicas complexas e a **diferença** é dada por uma forma simples.

6. A espacialidade bblfqüa atualiza um **termo complexo**, uma vez que possui tanto os traços fêmicos existentes no espaço vertical como no horizontal.

Com esse levantamento, teríamos dois conjuntos atualizando a estrutura elementar da significação, pois são possuidores de traços idênticos e diferentes que permitem a articulação dos dois conjuntos em dois polos opositivos. A **relação** entre as duas articulações se presentifica no poema através do segundo conjunto que possui um duplo estatuto, formalizado pela presença dos semas **verticalidade** e **circularidade**. A atualização do primeiro reitera a categoria da espacialidade relativa tal como ela foi concebida no primeiro e terceiro conjuntos e estabelece uma leitura vertical do poema (*do início ao final*). Esta leitura vertical, normatizada e, portanto, sociabilizada, manifesta a presença de uma isotopia espacial cosmológica e se constitui como uma dimensão prática da espacialidade. A presença do sema **circularidade** fragmenta uma possível leitura normatizada da espacialidade do poema, e coloca o segundo conjunto como um eixo orientador de leituras plurais (relacionamentos) que percorrerão todas as direções espaciais

do poema, inaugurando a presença de uma isotopia espacial noológica (23) que manifestará não mais uma ideologia (como a isotopia anterior), mas uma axiologia, baseada na opção e, portanto, na liberdade de conhecimento:

1. *A rotação do não — □ de Cristo.*
 2. *A rotação do sim — da terra.*
 3. *A rotação da sombra —*- do tempo.*
 4. *A rotação da sombra — □ da terra.*
 5. *A rotação do sal — □ do pé.*
 6. *A rotação do sal — do ar.*
 7. *A rotação do sal —*- do grão.*
- etc..

A primeira parte do poema se oferece para possíveis leituras através da realização de duas isotopias, uma cosmológica e outra noológica, ambas fundamentadas na categoria espacial. Como dissemos no início deste trabalho, não podemos cercear a análise deste poema afirmando a existência de uma única isotopia (a analisada por nós), mas devemos considerar que ela será fundamental para as leituras.

$$\frac{\text{isotopia esp. cosmológica}}{\text{isotopia esp. noológica}} \wedge \frac{\text{esp. vertical}}{\text{esp. circular}} \Rightarrow \frac{\text{esp. oblíqua}}{\text{esp. circular}}$$

$$\text{cont. esp. horizontal} \wedge \frac{\text{leitura clássica}}{\text{leitura plural}} = \frac{\text{esp. circ.}}{\text{leitura plural}}$$

E, dependendo da opção por uma ou outra leitura, o último verso do poema:

A rotação da pena. A rotação da fome.

deverá ser considerado, ou como um mero prolongamento do poema (atualização da isotopia espacial cosmológica) separado deste por uma pausa de silêncio, ou como uma nova possibilidade de relacionamento (atualização da isotopia espacial noológica) que reiterará o caráter da leitura plural:

A rotação da pena — ► do sim — □ da terra,
A rotação da fome — □ do grão — □ da terra,
A rotação da fome — □ do ar — do tempo.
etc..

- (1) Greimas, A.J. — *Du Sens*, Seuil, Paris, 1970, p. 280.
- (2) Conferir: Greimas, A.J. — *Essais de Sémiotique Poétique*, Larousse, Paris, 1972, pp. 10/11. Esta citação de Jean-Claude Coquet aparece em *Essais de Sémiotique Poétique*, no seu artigo: *Poétique et Linguistique*. O artigo também foi publicado em Coquet, Jean-Claude — *Sémiotique Littéraire*, Mame, França, 1973, p. 93.
- (3) Peirce, Ch.S. — *Semiótica e Filosofia*, Cultrix, São Paulo, 1972, p. 100.
- (4) Para uma excelente visão de interpretante conferir o artigo: *A Interpretação do Interpretante* de Edward Lopes, nesta revista.
- (5) Hjelmslev, Louis — *Prológomônes a une théorie du Langage*, Minuit, Paris, 1968, p. 79. Uma visão mais completa poderá ser observada na leitura da p. 71 à p. 85.
- (6) Greimas, A.J. — *Sémantique Structurale*, Larousse, Paris. 196R no 0º/21.
- (7) Hjelmslev nomeia a oposição com os seguintes termos: *Funcitivol vs Funcitivo2 e Função Semiótica* (conferir p. 83).
- (8) Greimas, A.J. — *Essais...*, op. cit., pp. 14/15.
- (9) Para Peirce o caráter icônico de um objeto não está ligado somente a sua representação analógico-visual — um signo que mantém uma relação de semelhança com algo exterior a si próprio —, mas, também ao caráter analógico das representações gráficas (no sentido de esquema) e, portanto, lógicas (conferir a noção de *hipo-ícone*, em *Semiótica e Filosofia*, op. cit. p. 117).
- (10) Por isotopia entendemos, com Greimas, a permanência de uma base classemática hierarquizada, que permite, graças à abertura dos paradigmas que são as categorias classemáticas, as variações que, em vez de obstruir a isotopia, ao contrário, a confirmam. (*Sémantique Structurale*, op., cit., p. 96).
- (11) Para a noção de termo-objeto conferir: Greimas, A.J. — *Sémantique Structurale*, op., cit., pp. 18/29. A isotopia escolhida não é a única do texto. Outras poderão ser escolhidas por outros trabalhos. A nossa escolha recaiu sobre esta porque acreditamos na possibilidade de hierarquizar as isotopias e, a nosso ver, esta seria a básica.

- (12) Por forma básica entendemos, com Paul Guillaume em *Psicologia da Forma*, um conjunto determinado de relações que formam uma figura, sem que esta seja derivada de princípios norteadores de outra figura. Vejamos: o retângulo é uma figura com lados iguais, dois a dois, e com todos os ângulos retos. Não deriva de outra figura, como é o caso, por exemplo, do trapézio que se realiza através de princípios emprestados a outras figuras.
- (13) Por estrutura entendemos: “uma totalidade considerada como um eixo divisível em si mas; as relações que caracterizam sua organização interna são tanto autonômicas (as de conjunção e de disjunção) quanto hiponômicas. (*Sémantique Structurale*, op., cit., p. 105).
- (14) Para o conceito de gráfico conferir: Greimas, A.J. — *Essais...*, op., cit., p. 11, analisa aí o nível prosódico.
- (15) Conferir: Greimas, A.J. — *Essais...*, op. cit., p. 14.
- (16) Conferir: Greimas, A.J. — *Sémantique Structurale*, op., cit., p. 120.
- (17) Conferir: Barthes, Roland — *Elementos de Semiologia*, Cultrix. São Paulo, 1971, pp. 84/86. O mesmo artigo já havia sido traduzido em *BACAB—Estudos Semiológicos*, São José do Rio Preto, 1970, pp. 50/1.
- (18) Peirce, Ch.S. — *Semiótica e Filosofia*, op., cit., p. 101.
- (19) Conferir: Greimas, A.J. — *Essais...*, op., cit., p. 14 e conferir também: Silva, Ignácio Assis — *A Dêixis Pessoal*, tese de doutoramento apresentada na Universidade de São Paulo, p. 178.
- (20) Conferir: Greimas, A.J. — *Sémantique...*, op., cit., p. 29.
- (21) Por simetria reflexiva posicional entendemos aqui duas realizações sonoras, situadas em posições espaciais radicalmente opostas uma em relação à outra, mas que submetidas à técnica do espelho, coincidirão no mesmo espaço.
- (22) Conferir: Greimas, A.J. — *Sémantique...*, op., cit., p. 25.
- (23) Conferir: Greimas, A.J. — *Sémantique...*, op., cit., p. 120.

The basic premise of the study is the affirmation of A.J. Greimas that *the poetic object acts simultaneously on the two planes of language, expression and subject matter*, and establishes between them an isotopic relation. The study assumes that reconstructing the hierarchy of the two planes as the semantic or interpreting central point of this isotopic relation is both possible and necessary to an analysis. As an example, the poem *Rotação* by Murilo Mendes is analyzed on its graphic and phemic levels correlative to its spacial aspect - the plane of subject matter - arising from the position occupied in the poem by the units of the expressive plane.

D'après Greimas, l'objet poétique articule simultanément les deux plans du langage : celui de l'expression et celui du contenu, et établit entre les deux une relation d'isotopie.

On prend dans l'article ces affirmations comme postulées, ce qui rend nécessaire pour l'analyse de reconstruire l'hierarchie des deux plans, ainsi que celle de l'axe sémantique ou interprétant de cette relation d'isotopie. Le texte analysé est le poème *Rotação* de Murilo Mendes, considéré aux niveaux graphique et phémique. Ces deux niveaux sont mis en corrélation avec la spacialité - plan du contenu - laquelle relève de la position qu'occupent dans le poème les unités du plan de l'expression.

O romance de V.F.O), objeto deste estudo, embora escrito em 1ª pessoa, sendo perfeita a identificação entre narrador e personagem principal, apresenta todavia nitidamente distintos os dois planos da narrativa: o da enunciação (= Alberto que narra a estória) e o do enunciado (= Alberto que vive a estória). A obra é apresentada com um aparato tipográfico diferente e, portanto, diferenciador dos dois planos. Antes e depois da narração do relato propriamente dito, da estória ou do **mythos** de que Alberto é o protagonista, do **corpus** fabular, enfim, temos umas páginas impressas numa grafia diferente, em itálico. Estas páginas, colocadas no começo e no fim do romance, quase como prólogo e epílogo ou introdução e conclusão, apresentam traços de equivalência bastante acentuados. O sintagma frasal que inicia a obra: *Sento-me aqui nesta sala vazia e relembro* é repetido **ipsis litteris** na conclusão, assim como a mesma palavra *comunhão* fecha a introdução e o fim de **Aparição**, conferindo ao romance um aspecto circular.

Estas páginas iniciais e finais caracterizam-se pela ausência absoluta do **mythos**, só existindo **dianoia** pura. Northrop Frye (2), utilizando a terminologia aristotélica, chama a fábula de **mythos**, isto é, imitação de ações (**mimesia praxeos**) e o tema de **dianoia**, isto é, imitação de pensamentos (**mimesis logou**) e afirma que *o mythos representa a dianoa em movimento e a dianoa representa o mythos numa posição de imobilidade*.

No caso presente, considerando só o prólogo e o epílogo do romance, temos que o **mythos** ou a fábula ainda não começou ou já acabou. Na realidade, V.F. apresenta no começo e no fim de **Aparição** o narrador puro, no ato de escrever a estória, distinto do narrador personagem que irá narrar ou já narrou o que lhe aconteceu, embora sejam a mesma pessoa. A identidade do narrador e do personagem principal depreende-se também das frequentes incursões do narrador no plano do enunciado:

*E agora, que escrevo esta história à distância de alguns anos exatamente neste mesmo casarão em que tudo se passou, relembro (p.13)
... Conto tudo, como disse, à distância de alguns anos (p. 19)...
Mas quem te destruiu os sonhos, bom moço - eu to pergunto daqui, do meio da minha vigília, em que retomo e recrio (e me reinvento) a verdade original do que se passou (p. 149).*

Em esquema:

APARIÇÃO
de VERGÍLIO FERREI![^]
Análise e
Interpretação

Salvatore
D'Onofrio

/ - Enunciado
e Enunciação

Plano da enunciação (Discurso subordinante)		tempo: o narrador Alberto, já velho, conta fatos, idéias e sentimentos de um período de sua vida, de que sente ainda a presença vivida: tempo verbal = presente;
		espaço: o casarão da aldeia, que herdara do pai, onde vive na companhia de sua mulher;
Plano do enunciado (Discurso hipotático)		tempo: o ano em que o personagem Alberto, recém formado, passou em Évora, como professor do Liceu: tempo verbal = passado;
		espaço: a cidade de Évora, com algumas rápidas deslocções espaciais, motivadas pelas férias passadas no casarão paterno ou por breves passeios fora da cidade.

OBS.— Como já notamos e como veremos ainda no decorrer do trabalho, os dois planos não são nitidamente distintos, mas interpenetram-se. A memória do narrador está a toda hora apresentando o passado e antecipando o futuro do relato propriamente dito. Além disso, a estória não segue uma ordem de tempo linear, sendo freqüentes os flash-backs. A presentificação é ainda denotada pelo recurso épico de começar a estória in medias res: a partir do núcleo fabular que abrange o ano passado em Évora, o personagem narrador relata fatos acontecidos anteriormente, inclusive na primeira infância, e dá notícias sobre o que aconteceu depois de deixar a cidade de Évora.

II - /s seqüências tabulares

A passagem do plano da enunciação para o plano do enunciado dá-se não somente por diferenças gráficas, mas também por diferenças temporais. Ao presente *relembro* da introdução opõe-se o passado *cheguei* do IP sintagma fabular com que começa o IP capítulo da narração. Juntando os dois verbos temos um período composto por subordinação: *relembro... (que) cheguei enfim à estação de Évora*. estando assim o plano do enunciado numa posição hipotática. E, no decorrer de todo o romance, o presente será sempre o tempo da enunciação e o passado (ou o presente histórico) o tempo do enunciado.

A estória começa com a chegada de Alberto, narrador-protagonista, à cidade de Évora, para tomar posse do cargo e começar suas funções de

professor do Liceu local. Instalado numa pensão não consegue descansar por estar ainda sob o impacto da recente morte do pai. Eis que na macrofábula insere-se a primeira microfábula: Alberto relembra e descreve in **memoriam** a ocorrência da morte repentina do pai, causada por uma síncope cardíaca. A estória do personagem narrador sofre assim um corte logo à sua chegada em Évora: é inserida, através do **flash-back**, a descrição dos componentes da família do herói e a narração das circunstâncias em que morre o progenitor. A técnica usada por V.F na composição deste romance corresponde ao modo de ligarem-se entre si as seqüências narrativas que T. Todorov (3) chama de *encaixe* e C. Bremond (4) de *enclavei* uma seqüência narrativa é interrompida durante o seu processo triádico (virtualidade, passagem ao ato e resultado) para que nesta se insira uma outra seqüência. A narrativa encaixante é a macrofábula, a narrativa principal que confere unidade ao todo; as narrativas encaixadas são as microfábulas, narrativas dentro da narrativa. Não faltam, porém, em **Aparição**, casos de seqüências *emparelhadas*. Observem-se, por exemplo, as duas seqüências paralelas e simultâneas da pág. 73: Alberto remoendo as palavras de Ana e Alfredo contando o **caso** do processo da família do Bailóte. De outro lado, como é normal, as seqüências que compõem a macrofábula são *encadeadas*.

A morte do pai de Alberto é a primeira de uma série de sete mortes descritas no romance, ora humanas ora animais, ora violentas ora naturais. As ocorrências e as circunstâncias das mortes são diferentes e variadas, mas há algo comum a todas: o relevo da oposição fundamental *morte vs vida* O pai de Alberto, uma espécie de patriarca, um **pater familias**, morre na mesa de refeições durante a ceia, no momento em que está fazendo uma preleção a toda a família reunida: a esposa, os três filhos, as duas noras e os netinhos. Se considerarmos o alimento, a palavra e a procriação como semas característicos da vida, é fácil perceber que a morte, destruidora de tudo isso, se opõe ao elemento vida.

Mas voltamos à macrofábula: Alberto, depois de instalado na pensão de Évora, toma contacto com o Liceu e conhece o Reitor a quem expõe entusiasticamente seus planos de ensino. Trava amizade com o Dr. Moura, médico, antigo colega de seu pai, e toma-se íntimo da família. Conhece-lhe a esposa e as filhas: Ana, casada com Alfredo; Sofia, a quem vai dar aulas particulares de Latim; Cristina, criança de sete anos, que toca piano maravilhosamente; na casa dos Moura conhece também o engenheiro Chico, amigo de família. Duas vezes por semana Alberto vai à casa de Sofia para ministrar-lhe as aulas de recuperação. A moça, de vinte anos, é aluna surpreendente e rebelde, cujo problema existencial se sobrepõe ao interesse pelo estudo. O pai dela,

durante um breve passeio, procura conscientizar Alberto das idiossincrasias de Sofia com a vida, achando que o casamento, resolvendo o problema fisiológico, poderia torná-la uma moça normal.

É durante este passeio de carro que o narrador apresenta a segunda microfábula: a narração do suicídio de Bailote, um lavrador que se enforca por não ter mais a mão direita apta para semear. A relação *morte vs vida* está também aqui presente.

A tiravas a semente e a vida nascia a teus pés. Eras Senhor da criação e o Universo cumpria-se no teu gesto (p. 44).

A capacidade de semear, isto é, de reproduzir a vida, é a única função existencial no entender do lavrador, que reduz, por sinédoque, o seu ser à mão grande e profunda.

O episódio de Bailote, que reduzia a uma ilusão *toda a imensidade do milagre de estar vivo* (p. 46), choca profundamente o personagem narrador. Convence-se de que tem:

uma missão a executar: comunicar aos seus semelhantes sua descoberta sobre o ajuste entre a vida e a morte. Ê preciso achar e ver a harmonia de ambas (p. 49).

Para tanto, deixado o Dr. Moura, dirige-se à residência do engenheiro Chico com quem tinha combinado dar umas conferências no círculo cultural *Harmonia*. Mas o Chico, *quadrado homem de ferro e de cimento*, preocupado com problemas materiais, não entende o alcance das preocupações do professor. Mais atento é o Carolino, seu aluno e primo do Chico, ele também angustiado pelo esvaziamento das palavras e pela tentativa de descobrir *a pessoa* que vive em nós. Mas ele, como o professor, é ironizado pelo Chico.

As aulas particulares de Alberto a Sofia levam os dois a um relacionamento carnal, que por Alberto é sentido como uma *condenação*, ao passo que para Sofia a resposta ao apelo irresistível do sexo é uma simples questão de coerência entre o desejo instintivo e sua realização imediata. As ligações de Alberto com a família dos Moura são cada vez mais estreitas. Num jantar em casa de Ana, Alberto tem oportunidade de falar acerca do problema existencial, despertando interesse em Ana, curiosidade em Alfredo e inimizade gratuita no engenheiro Chico, que o ameaça de responsabilizá-lo por todo o mal que suas idéias poderão causar no ambiente em que ele tem

influência. A mesma inquietação encontra-se no Reitor do Liceu, que alerta o Prof. Alberto para evitar de pedir aos alunos redações que envolvem problemas sociológicos ou existenciais, desestimulando qualquer tipo de criatividade.

As preocupações não são infundadas. Carolino, o *Bexiguinha*, o aluno mais atento às aulas de literatura, perturbado pelo seu *alarme de louco* e sofrendo de um complexo de inferioridade por causa de suas bexigas, inverte a ordem de valores da relação vida-morte: para o pobre moço o poder de matar torna o homem igual a Deus, pois aquele é capaz de destruir o que Este criou. O episódio do assassinio involuntário da galinha, causado por uma pedra lançada por Carolino, abre uma seqüência de morte, que trespassa a macrofábula até o fim: a descoberta da possibilidade que o homem tem de matar ou de matar-se (já indiciada pelo suicídio de Bailote, a que esta seqüência se liga) inicia o primeiro momento do processo, a fase que Bremond chama de *virtualidade*; seguir-se-ão duas *passagens ao ato* ou processos de matar, uma que terá resultado negativo ou fracasso (Carolino tentará matar o Prof. Alberto, sem o conseguir), outra com resultado positivo ou êxito (Carolino assassinará Sofia). Mas o personagem narrador não aceita a responsabilidade dos atos de Carolino:

Não errei, não errei, eu o afirmo... Não te pregava a morte, Bexiguinha. Pregava-te a vida, mas a vida iluminada até às suas últimas raízes. Ver não é um erro (p. 87).

Depois da morte da galinha, Alberto descreve outra morte violenta, de outro animal: o enforcamento do cão Mondego. Durante as férias de Natal, Alberto regressa à casa paterna e lá submerge-se em recordações da infância. O encaixe ou enclave é artificial, somente ligado à macrofábula pelo gosto de relembrar:

Não falei ainda do meu cão Mondego? Era uma tarde de junho, regressávamos os três irmãos da escola... (p. 94).

O cão lazarento, sem dono, é apedrejado pelo Evaristo, criança que será da cidade; desperta compaixão em Tomás, o irmão que amará a vida do campo; estabelece *uma comunicação por uma certa qualidade de presença, de realidade íntima, de pessoas* (p. 95) com o personagem narrador, um poeta. Perante o enforcamento eutanásico, perpetrado pelo empregado Antônio, à evidência serena e naturalista de Tomás: *viveu, tem de morrer*, opõe-se a inquietação existencial de Alberto, para o qual *uma pessoa* não pode morrer. Com efeito,

o cão Mondego é retratado com semas humanos: inteligente, afeiçoado, conversador, conhecedor das pessoas amigas e dos inimigos, companheiro, etc.. E sua morte é relacionada com a morte de Cristo e irmanada à morte do pai de Alberto.

Durante estas férias natalinas, passadas no casarão paterno, Alberto trava com o irmão Tomás uma longa discussão sobre o problema que o inquieta: a evidência de si a si próprio e o sentido da vida em face da existência da morte. Além deste problema existencial, um outro problema, este de ordem material, está em pauta: a partilha dos bens paternos entre os três irmãos. Resolvido o empasse pelo sorteio, cabe a Alberto em herança o casarão dos pais. Volta, então para Évora e reencontra as pessoas de seu relacionamento. Mas as coisas mudaram: Sofia, durante a sua ausência, tinha começado uma relação amorosa com Carolino e mesquinamente escrevera uma carta anônima ao Reitor denunciando as aulas particulares que ela recebia de seu professor. Alberto aluga, enfim, uma casa no alto de São Bento, onde pode mais facilmente dedicar-se a suas meditações. Sofia, porém, não deixa de visitá-lo, mesmo continuando o seu relacionamento com Carolino.

De volta do Redondo, onde Alberto e seus amigos tinham passado o dia de Carnaval, o carro guiado por Alfredo sai da estrada e no acidente a pequena Cristina perde a vida. Quem mais sofre com a morte da menina é a irmã Ana, que, condenada à esterilidade, exercia sobre a caçula o seu instinto de mãe. O marido, Alfredo, procura resolver o problema psíquico de Ana, adotando duas criancinhas, filhas do suicida Bailote.

Carolino, enciumado pela indiferença de Sofia a seu respeito, quer romper o triângulo amoroso e demonstrar o seu poder de destruição: numa noite de chuva vai à casa de Alberto e tenta matá-lo com uma navalha; o professor, mais forte, desarma-o. A humilhação do fracasso acentua ainda mais o desejo de provar o seu poder de matar: Sofia, que sempre desprezara a vida, tentando várias vezes o suicídio, é a fácil vítima da loucura assassina de Bexiguinha, que mata a moça por ser ela *uma coisa extraordinária, muito grande, uma força enorme...* (p. 189).

Aqui acaba a fábula. O autor acrescenta ainda umas páginas conclusivas da estória para satisfazer a curiosidade do leitor sobre o fim dos personagens. Informa, assim, que Alberto se transferiu para Faro, casou, adoeceu e deixou o ensino; Carolino foi julgado demente; o irmão Tomás foi pai pela décima vez, no mesmo dia em que a mãe morreu.

A fábula, em esquema:

Narrativa encaixante

(Seqüências encadeadas)

Alberto chega a Évora - Hospeda-se numa pensão -

<-----

Apresenta-se ao Reitor do Liceu - Conhece a família do Dr. Moura e o engenheiro Chico - Ministra aulas particulares a Sofia -

<-----

Expõe ao Chico e ao Carolino suas idéias sobre a necessidade de ver-se a si próprio e de dar um sentido à vida perante o absurdo da morte — Relações sexuais com Sofia — Troca de idéias com Ana — Inimizade e ameaças do Chico — Conversa com Carolino e morte da galinha — Férias no casarão paterno -

<-----

Diálogo com o irmão Tomás — Divisão da herança — Volta a Évora - Triângulo amoroso: Alberto-Sofia-Carolino - Mudança de domicílio — Carnaval no Redondo — Morte de Cristina —

<-----

Agressão de Carolino — Assassinato de Sofia - Saída de Évora.

Narrativas encaixadas

(Seqüências enclavadas)

Apresentação da família de Alberto e descrição da morte do pai (em **flash-back**) —

Narração do suicídio do Bailóte —

Episódio do enforcamento do cão Mondego (em **flash-backs**) —

Ana adota duas crianças -

Vladimir Propp (5) foi o primeiro a considerar a obra literária como um organismo, composto de partes essenciais e de partes específicas, capaz de ser desmontado para que se individualizem seus elementos constitutivos. Usando um método científico, o da Botânica, Propp estuda *a forma*, isto é, as partes constitutivas ou a estrutura da narrativa. Operando por abstração, ele isolou, no estudo do grande **corpus** do conto popular russo, 31 elementos constantes e comuns a todos os contos analisados. Estes elementos Propp

III - O código funcional

chama de *funções* e define assim: *Por função, entendemos a ação de um personagem, definida do ponto de vista de sua significação no desenvolvimento da intriga* (o.c.,p.31). A esta definição seguem alguns corolários:

- 1) As funções são as partes constitutivas fundamentais do conto, independentemente do personagem e do modo de se realizarem;
- 2) O número das funções dos contos folclóricos é limitado;
- 3) A sucessão das funções é sempre idêntica;
- 4) Todos os contos folclóricos pertencem ao mesmo tipo no tocante a sua estrutura.

Estas normas podem ser aplicadas ao estudo do conto popular, que é geralmente mítico e anônimo, mas, como o mesmo Propp adverte, *os contos criados artificialmente não são submetidos a estas leis* (o.c.,p.32). Isto, porém, não quer dizer que o relevante trabalho efetuado por Propp deva ser considerado válido exclusivamente para a análise de certo tipo de narrativa. O seu conceito de *função*, elemento mínimo de uma seqüência narrativa, entendido como a ação de um personagem que tem importância relevante na constituição da fábula, pode ser de grande vaha para a análise estrutural também de um conto ou de um romance com uma estrutura e uma problemática artificialmente elaborada por um escritor. É claro que, neste caso, não se pode adotar, na sua totalidade, o código proppiano, feito a partir de um tipo de contos bem delimitado. O número e a ordem rigorosa das funções inventoriadas por Propp só poderiam ser encontradas numa narrativa moderna, se esta fosse de cunho folclórico ou recalcada em elementos míticos. É o caso, por exemplo, de **Macunaíma** de Mário de Andrade, que o crítico Haroldo de Campos (6) analisou se servindo brilhantemente do código funcional de V. Propp.

No caso de **Aparição**, algumas *funções* importantes podem ser salientadas como auxílio para a análise e a interpretação da obra. A primeira função que aparece no romance corresponde à primeira do inventário de Propp, que ele denomina **afastamento**. Alberto, no começo da macrofábula, desembarca em Évora, afastando-se do lar paterno. A *espécie* desta função de afastamento ou o *alomotivo* (= **manifestation mode**) deste *motivema* (= **feature mode**) se se preferir a terminologia mais precisa de K.C. Picke e Alan Dundes (7), prende-se ao trabalho: Alberto transfere-se para Évora a fim de lecionar Português e Latim no Liceu daquela cidade, onde fora classificado

num concurso público. Existe também a forma de reforço desta função, que é o afastamento devido à morte de alguém da família; só que nesta narrativa-ocorrência o **post** é **post hoc** e não **propter hoc**: a viagem estava determinada anteriormente à morte do pai de Alberto.

O *afastamento* é uma das funções *disjuncionais*, pertencente à categoria **ir vs vir (8)**, e denota a solidão material e espiritual do herói, obrigado a viver num ambiente estranho. O peso da incompreensão que esmaga o protagonista de **Aparição**, durante o ano que passa em Évora, deve-se, em parte, ao fato de ser ele um desconhecido, uma pessoa de fora.

A função central do romance, a que determina a situação de desequilíbrio motivadora da intriga, é **a morte do pai** de Alberto. Esta função corresponde à **8?** de Propp, no seu desdobramento em *maldade e falta*. Acontece realmente antes do afastamento do herói, mas é narrada em **flash-back**, depois de Alberto chegar a Évora. A *maldade* não é cometida por um agressor, um ser humano ou antropomorfizado, mas por um ente abstrato: a morte priva Alberto da existência do pai. Acontece, porém, que a morte não é considerada por Alberto simplesmente como uma necessidade natural e, por isso, a conscientização da existência da morte quebra o equilíbrio interior do herói e a oposição **vida vs morte** se toma *um problema a resolver*. Se a morte existe, qual é, então, o sentido da vida? O herói de **Aparição** não é, portanto, um herói *vitima* ou um herói *vingador* de um crime, mas um herói *que busca* resolver um problema metafísico, nascido no seu espírito pelo espetáculo da morte *absurda* do pai. Como é que um ser vivo, *uma pessoa*, pode morrer? É a pergunta que Alberto se faz a todo o momento, no decorrer da intriga, e, especialmente, após cada morte acontecida.

Sim, porque esta função tem várias *réplicas*, sendo o alomotivo *morte* do motivema *maldade* apresentado sob diferentes formas: morte humana natural e violenta (pai de Alberto), morte humana natural e serena (mãe de Alberto), morte humana acidental (Cristina), morte humana criminosa (Sofia), morte humana auto-provocada (Bailote), morte animal violenta (cão Mondego), morte animal acidental (galinha). A variedade das mortes descritas se, de um lado, reduz o motivema a um divisor comum, não diferenciando substancialmente a morte de um ser humano da morte de um animal, de outro lado, serve para renovar, a cada presença da função *morte*, a necessidade de realizar a função a esta correlata, que é *a reparação da falta*

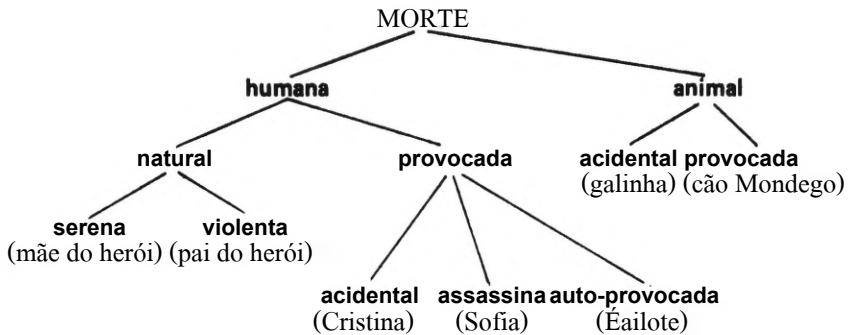
Mas, se a morte é uma necessidade biológica, como vencer ou evitar esta entidade abstrata e inexorável? A morte não pode ser evitada,

mas pode evitar-se a surpresa da morte e a angústia que ela suscita no ser humano. Vence-se a morte tomando consciência dela, integrando-a na vida. Esta é *a missão*, a *prova principal* ou a *tarefa difícil* que cabe ao herói de Aparição. Sob o impacto da morte repentina do pai e do suicídio de Bailote, o personagem narrador sente uma irremediável necessidade de divulgar sua *descoberta* sobre a *harmonia* entre a vida e a morte:

Tinha uma missão a executar, uma extraordinária notícia a transmitir. Precisava urgentemente de fazer a conferência, de revolucionar o mundo. Porque o mundo aparecia-me sob a forma de uma absurda estupidez. Era necessário que todos os homens vivessem em estado de lucidez, se libertassem das pedras, chegassem ao milagre de ver, Era absolutamente necessário que a vida se iluminasse na evidência da morte. Viriam a chamar-me mórbido, doentio. Porque? Mais real do que o nascer era o morrer. Porque quem nasce é ainda nada. Mas quem morre é o universo, é a pura necessidade de ser. Um homem só é perfeito, só se realiza até aos seus limites, depois da morte o não poder surpreender. Não porque a tivesse decorado como um gato-pingado, não porque a tivesse esquecido, mas por tê-la incorporado na plenitude da vida (p. 46).

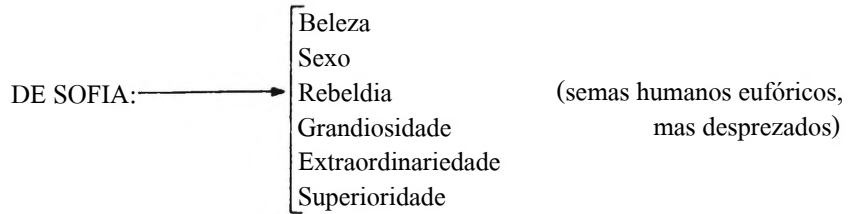
E, com efeito, a dificuldade que encontra o herói na busca do *objeto*, na procura de iluminar seus semelhantes, é insuperável. Como o engenheiro Chico, o homem de pedra e de cimento, a maioria dos atores de Aparição estão preocupados em resolver problemas práticos e materiais, e não entendem o alcance de sua missão. Não há, no romance, um *doador* que forneça ao herói um *objeto mágico*, que o auxilie na sua tarefa. Por isso, a *função luta* não é seguida da *vitória*. No final da macrofábula, em lugar da *anagnórisis*, da *transformação* e da *recompensa* do herói, encontramos a expulsão de Alberto da cidade, acusado de perturbador da ordem e de responsável pelo crime praticado pelo seu aluno.

Esquema do alomotivo morte:



Oposição morte vs vida:

MORTE vs	VIDA
DO PAI DO HERÓI: *-	<ul style="list-style-type: none"> Alimento Palavra Procriação <p>(semas humanos básicos)</p>
DE BAILOTE: →	<ul style="list-style-type: none"> Semear Reproduzir a vida vegetativa <p>(identidade homem-terra)</p>
DO CÃO MONDEGO →	<ul style="list-style-type: none"> Animalidade Inteligência Afeição <p>(identidade animal-homem)</p>
DE CRISTINA: →	<ul style="list-style-type: none"> Música Perfeição Intemporalidade Inefabilidade Festividade Colorido alegre (azul e rosa) <p>(semas humanos elevados ao sublime)</p>

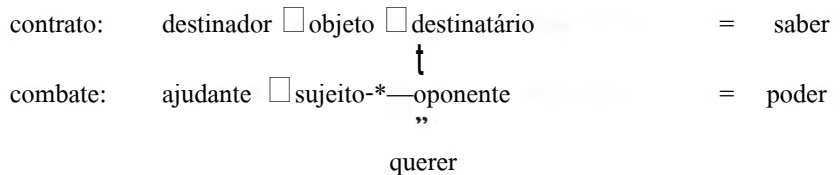


IV - Actantes
e Atores

A. J. Greimas (9), estudando o problema dos personagens da narrativa, distingue claramente dois tipos de agentes ou pacientes das ações: os *actantes* e os *atores*. Os actantes corresponderiam às sete *esferas de ações* dos personagens, inventoriadas por Propp. Os actantes são seres abstratos, categorias metalingüísticas, resultado de abstrações, classes de personagens que exercem funções idênticas. Ao passo que os atores são os personagens concretos que se encontram nas narrativas-ocorrência, investidos de nomes próprios e de qualificações específicas.

O modelo actancial proposto por Greimas reduz a seis as esferas de ações dos personagens de Propp, eliminando o *falso herói* ou, melhor, englobando esta última esfera de ação na primeira, que é a do *vilão*, inimigo ou oponente. Este modelo fundamenta-se sobre a principal relação sintática do discurso, que opõe **sujeito vs objeto**, cuja transitividade expressa a modalidade do *querer*. Ao lado do actante sujeito existem mais dois actantes, o *ajudante* e o *oponente*, cujo eixo alinha todas as funções que expressam a *luta* ou *combate* e levam à modalidade do *poder*. Ao lado do actante objeto, por sua vez, temos mais dois actantes, o *destinador* e o *destinatário*, que integram as funções relacionadas com o *contrato* e expressam a modalidade do *saber*. São estas três modalidades juntas que levam à realização da intriga: **querer + saber + poder = FAZER**.

Em esquema:



Numa narrativa-ocorrência, como é o romance **Aparição**, estes actantes realizam-se como atores, isto é, deixam o plano abstrato e, ao nível da manifestação, adquirem identidades próprias e diferenciadoras. Tomam

nomes e qualificações específicas. Assim, o **actante-sujeito** da estória em estudo é realizado pelo ator Alberto, personagem narrador, que conta o que se passa com ele durante o ano de sua estada em Évora e, com um olhar retrospectivo, recria o seu passado desde a infância e, no plano da enunciação, fala de suas idéias e de seus sentimentos no ato de escrever a estória, quando, já velho, vive com sua mulher. O protagonista é apelidado de *monje* por viver só, dobrado sobre si mesmo, inclinado à introspectividade. Desde a infância sente o problema existencial, tentando descobrir a realidade profunda do próprio ser. Depois de um primeiro momento de pavor à vista da sua imagem refletida pelo espelho, toma gosto pela coisa e passa a inquirir-se obcecadamente sobre o seu ser ontológico:

quantas vezes mais tarde eu repetiria a experiência no desejo de fixar essa aparição fulminante de mim a mim próprio, essa entidade misteriosa que eu era e agora absolutamente se me anunciava (p. 51).

A pergunta que o protagonista criança dirige ao pai, pessoa culta e experiente, *quem sou eu?* fica sem resposta satisfatória. A criança Alberto queria uma resposta existencial e o pai forneceu-lhe uma resposta biológica. Entra um ruído na comunicação entre pai e filho, porque o Dr. Álvaro não entende o alcance da pergunta ou não tem condições de responder-lhe por serem outras suas preocupações. A morte inesperada do pai, que implica na não-vida, leva ao climax o anseio inquisidor do protagonista, agora adulto. A preocupação inconsciente toma-se um problema consciente. Alberto tem agora *um problema de vida-morte, um problema metafísico a resolver* (p. 75). Este problema a resolver ou *tarefa difícil* a cumprir é formulado claramente páginas adiante:

Adequar a vida (que é um pleno de ser, um absoluto, uma positividade necessária) com a morte (que é uma nulidade integral, uma pura ausência, um nada-nada) p. 78.

Encontramos, assim, o outro actante, correlato ao actante sujeito, que é o *actante-objeto*. Este, como temos visto na análise da função *maldade*, não é, como num conto popular, um ser humano ou antropomorfizado que deve ser salvo, não é, num sentido mais geral e mítico, o Bem que foi afastado da sociedade e deve ser nela reintegrado, mas o sentido da vida perante o absurdo da morte. Permitímo-nos reduzir o eixo actancial **sujeito vs objeto**, que aponta a modalidade do *querer*, ao seguinte sintagma oracional: **Alberto quer encontrar um sentido para a vida em face da morte.**

No eixo actancial **destinador vs destinatário** temos a identificação dos dois actantes numa única personagem: Alberto é ao mesmo tempo destinador e destinatário do objeto. Como não existe *doador*, assim não existe *mandatário*, nem as funções que constituem o *contrato* entre mandatário e herói: é o mesmo herói que se incumbem a si próprio de resolver o problema que o preocupa: *O meu problema crêtu-se-me, porque o senti meu* (p. 107). Da mesma forma, o objeto da busca destina-se principalmente ao mesmo sujeito:

Não escrevo para ninguém, talvez, talvez, e escreverei sequer para mim?... o que me excita a escrever é o desejo de me esclarecer na posse disto que conto, o desejo de perseguir o alarme que me violentou e ver-me através dele e vê-lo de novo em mim, revelá-lo na própria posse, que é recuperá-lo pela evidência da arte. Escrevo para ser, escrevo para segurar nas minhas mãos inábeis o que fulgurou e morreu (p. 136).

Neste eixo actancial, Alberto é o elemento da comunidade *que sabe*, porque descobriu ou, melhor, porque *apareceu-lhe* a verdade profunda do ser, e procura transmitir através do canal da arte esta *notícia* ou descoberta aos outros elementos da comunidade. As constantes repetições das expressões *eu vejo, eu sei*, caracterizam bem a identidade entre herói e destinador, sendo que ele é também o principal destinatário da mensagem.

No que toca ao eixo actancial **ajudante-sujeito-oponente**, a análise de **Aparição** encontra percalços maiores, pois não existe propriamente um *combate* ou *luta*. Na sua caminhada rumo à posse do objeto, que é a resolução do problema existencial que o ocupa, o herói encontra uma série de obstáculos, sem que, de outro lado, haja alguém disposto a ajudá-lo. O ajudante é o actante *que pode* fornecer ao herói o auxílio indispensável ao cumprimento de sua tarefa. Em **Aparição**, devido à peculiaridade do objeto da busca, não existe nenhum ator em condições de ajudar o herói. Alberto está só com o seu problema a resolver. Podemos dividir os personagens de **Aparição** em três grupos:

A — Ao primeiro grupo pertencem os atores que não estão ao alcance de perceber a inquietação existencial do protagonista. São os que vivem num mundo *petrificado*, dominados completamente por seus estereótipos:

- 1) **Manuel Pateta**, o primeiro ator a entrar em cena depois do pro-

tagonista, o carregador de malas que insiste em chamar Alberto de *senhor engenheiro*. Este é um ajudante **ad hoc**, quer dizer limitado a ajudar o protagonista toda vez que precisa de um carregador de malas e de arrumar uma pensão para morar. A sua teimosia em trocar o nome da profissão de Alberto é um fato sintomático: para o pobre carregador é mais fácil entender a profissão de um engenheiro, de um homem que lida com cimento, areia e pedras, cujas realizações são bem visíveis e palpáveis, do que a função de um professor de Liceu preocupado com problemas de formação humana;

2) O **Sr. Machado**, o dono da pensão, cuja moralidade hipócrita e mente deturpada é o prisma, a unidade de medida do ser humano. Obcecado por este seu estereótipo, o Machado não admite que um jovem professor possa ter outras preocupações a não ser arrumar mulheres etrazê-las ao seu quarto;

3) O **irmão Evaristo**, homem da cidade, comerciante, possuidor de uma *alegria mecânica, automática*, de um *árido estrépito de maquineta*, de um *matraquear esquemático*. Os paradigmas com que ele é definido retratam muito bem o estereótipo do homem da cidade, preocupado exclusivamente com o progresso de seus negócios, aparentando uma felicidade à flor-da-pele, sendo suficiente um pequeno desentendimento (o caso da partilha dos bens paternos) para desfazer-lhe seu aparente bom-humor e induzi-lo a romper os laços de amizade fraternal;

4) Os dois casais de pais, os **Moura** e os **Soares**, preocupados em resolver o problema de seus filhos proporcionando-lhes um bom emprego e induzindo-os ao casamento, entendido como panacéia de todas as angústias juvenis. Para eles não existe a inquietação existencial, a pergunta sobre a essência do ser ou o significado da vida perante a morte. A aceitação passiva dos padrões sócio-morais e religiosos os exime de qualquer inquirição, como confessa o Dr. Moura:

Eu sou religioso, acredito em Deus, em Cristo, no papa, no dogma, em tudo o que me ensinaram. Mesmo não tenho tempo para pensar mais no assunto. Tenho um Deus para me tomar conta da vida e da morte. Fico com o tempo livre para tomar eu conta dos doentes (p. 27-28).

A mesma atitude nota-se em relação ao Diretor do Liceu, bom homem, que não quer saber de complicações pelo seu lado, preocupado em manter *o bom nome* do Colégio;

5) Alfredo, o marido de Ana, que desenvolve um papel de palerma, de tonto, de grosseiro, velhacamente subjugado à vontade da mulher, intelectual e espiritualmente superior, a quem ele chama de *Anica, Aninhas, minha rica, minha rainha*; mas que no fundo e no fim do romance se revela como um homem prático, sagaz, capaz de resolver o problema da frustrada maternidade de sua esposa, e parece rir-se das elucubrações metafísicas de Ana e dos amigos, demonstrando-lhes que os problemas humanos podem ser resolvidos natural e simplesmente;

6) O engenheiro Chico, enfim, que sintetiza os outros personagens deste grupo e melhor personifica o actante-oponente em Aparição. *Quadrado homem de ferro e de cimento*, o Chico preocupa-se unicamente com problemas materiais, com um certo progresso social, baseado numa mais justa distribuição das riquezas. O seu intelectualismo está ao serviço da pesquisa sobre a realidade econômica e a justiça social, desprezando qualquer preocupação que não tenha uma utilidade prática. Para ele *a única verdade a conquistar é a de que todos os homens tem direito a comer* (p. 52). Por isso, a incipiente simpatia que nutre por Alberto, um professor e, portanto, um outro intelectual a morar em Évora, mudam-se em escárnio, inimizade e hostilidade quando percebe que as preocupações do professor são de toda outra ordem. Chega até a considerá-lo como responsável pelas loucuras do primo Carolino, pela leviandade de Sofia e pelo estado de prostração de Ana. Em suma, considera-o como corruptor da juventude e inimigo público, e exige seu afastamento de Évora.

B — Ao segundo grupo de personagens pertencem os atores que sofrem, como o protagonista, de uma inquietação existencial, embora cada qual, em dependência de seu estereótipo, tenha um avião e uma solução diferente do problema. Estes personagens o narrador tem particularmente presentes na sua mente e a eles se dirige, muitas vezes, em lembrança, no tempo da enunciação, fazendo uso da 2ª pessoa do singular, lançando mão, assim, da função apelativa da linguagem, característica do estilo coloquial e dramático:

1) Carolino, o *Bexiguinha*, o estudante complexado e inadaptado ao meio ambiente, desperta interesse e simpatia no personagem narrador por existirem entre os dois certas preocupações idênticas, especialmente no tocante à idéia da coisificação das palavras e à procura da *pessoa* que habita em nós. Mas, a revolta contra a vida, o desejo de destruição e a mania homicida colocam Carolino numa posição antípoda em relação ao protagonista, fazendo com que de ajudante se torne oponente. O seu complexo de inferior-

ridade, causado por uma deficiência física (as bexigas), que ele não consegue sublimar, leva-o a um ciúme doentio de Sofia, em relação ao professor Alberto. Levanta-se, então, contra a superioridade espiritual de seu mestre, e contra a beleza soberba de Sofia, procurando aniquilar aquilo que não consegue alcançar. Nele, o poder de destruição é mais forte do que o poder de conquista. Dá-se, pois, no personagem Carolino, a inversão dos valores **vida—morte**: o **daimon** que destrói é mais forte do que o **daimon** que cria, porque ao homem só é concedido destruir, nunca criar. Num diálogo imaginário com o seu aluno, Alberto esclarece e critica a posição existencial de Bexiguinha:

Sabes tu se a tua força ou a tua raiva é maior do que o sol? O sol é forte, Carolino. Não procures a noite por não suportares o dia. Leva para o sol a tua aparição e serás um homem. Mas que verdade é a tua descoberta a sangue e a morte? Porque sei agora que o teu crime não era contra mim, não seria contra ela. O teu crime era contra a vida, contra o absurdo que te assolou (p. 150).

2) **Sofia** é a outra personagem que protesta contra a vida e procura a própria destruição. Em oposição a Carolino, cuja revolta o leva a uma mania homicida, Sofia tenta várias vezes resolver sua angústia existencial com o suicídio. O assassinato de Sofia, efetuado por Carolino, representa o encontro de duas linhas de vontades convergentes para a destruição da vida. Sofia é caracterizada como um personagem complexo, *redondo* ou *modelado*, de atitude imprevisível, um misto de loucura e de divindade, de inocência e de perversão, de pureza e de pecado, de irresponsabilidade e de conseqüência. Ser que sofre de uma contínua tensão interior, cuja meditação sobre a vida a leva ao repúdio do conformismo sócio-moral:

Porque há de a vida ter razão sobre nós? Porque havemos de ser sempre nós a submeter-nos? Um curso e um marido e filhos... (p. 39) melhor que a náusea das compensações medianas, preferias (tu, Sofia) o absoluto da destruição... (p. 42) Há gente covarde para tudo, para aceitar, para acreditar, para jogar a vida numa solução. Como se houvesse uma solução (p. 179).

O relacionamento sexual de Sofia com o protagonista Alberto não passa de uma mera atração física, sem chegar a uma comunhão espiritual, pois os estereótipos e os propósitos são divergentes, senão opostos:

Mas tu (Sofia) queres amar o teu próprio desespero como uma

embriaguez, eu sonho a plenitude de umas mãos dadas com a vida ... (p. 137) Não és nada para mim... não és mais do que o inverso do que me aspiro... E, todavia, sinto-te ao pé de mim (p. 142).

3) Ana, a irmã casada de Sofia, é outro personagem que sofre da angústia do descobrimento de si próprio, da aparição do próprio ser. Ela é a que mais se aproxima espiritualmente de Alberto, a que melhor consegue entender a problemática que agita o herói e a que segue ou *repete* atitudes e idéias do *mestre*. Infeliz pela maternidade frustrada e pelo casamento com um homem grosseiro, ela encontra na afeição maternal à caçula Cristina e nas conversas intelectuais com Alberto a válvula de escape à sua agitação interior. A morte de Cristina rompe este equilíbrio espiritual, que será reconstruído, no plano material, pela adoção das duas crianças. Ana, no fim do romance, acomoda-se ao viver cotidiano, renunciando, de uma certa forma, a qualquer indagação metafísica;

4) É o que acontece a Tomás, que sente o problema existencial com a mesma intensidade do irmão Alberto, de Sofia, de Carolino e de Ana; só que consegue resolvê-lo, como esta última, refugiando-se na natureza. Ele, lavrador do campo, encontra no relacionamento amoroso com os outros seres, numa visão animística e quase panteística do mundo, a resposta a suas dúvidas:

As suas mãos, grossas e escuras como fragas, quase não faziam gestos, os seus olhos desciam sobre si, sobre Isaura e os filhos, como se receasse perder-se de uma comunidade de raízes, dessa plenitude fértil onde tudo estava certo: a harmonia da vida e da morte (p. 15) ... No Inverno, às vezes, leio pela noite afora. É bela uma noite de Inverno, muito certa, muito nítida. Venho à janela ver as estrelas, os campos escuros sem um ruído. Bom: então acho extraordinário que eu esteja vivo. E sinto-me bem eu. Mas não me sinto eu sozinho. Outras partes de mim estão em outro lado e são os filhos que dormem, ou os trabalhadores com quem falei, ou a terra que ajudei a trabalhar. E é como se eu fosse só uma parte de qualquer coisa muito grande que vai para além das pessoas conhecidas e chega às pessoas conhecidas dessas e a outras e para o passado e para o futuro (p. 103).

C — No último grupo de atores incluímos duas personagens que exercem o papel de *ajudante*, embora involuntariamente: a menina Cristina e a mulher do narrador. Só com estas duas personagens é que se realiza uma

comunhão espiritual com o herói. Cristina, no que toca à fábula, desenvolve uma função puramente catalizadora. É o centro das atenções quando toca o piano e quando morre no desastre automobilístico. Mas, se a sua ação é fraca no plano do enunciado, no tempo da enunciação ela está constantemente presente na mente do narrador:

E conheci-te, Cristina,... eu te ouço ainda agora com a voz mais perfeita de tudo quanto me aconteceu, esse ano e outro ano, e todos os anos da vida (p. 26)... o que tens a dizer, as palavras não o sabem. Nem o lugar. Nem a hora Tu não és de parte alguma, de tempo algum, Cristina Súbita aparição, foste surpresa em tudo para todos (P- 29).

Cristina, filha de pais já velhos, nascida fora de tempo, inesperada, é vista como criatura fora do tempo e do espaço, eterna como a música que tão suavemente toca. Criança, ainda não contaminada pela coisificação da vida, ela é o símbolo do que existe de puro, de genuíno, de virgem na face da terra. A sua presença em espírito ajuda, portanto, o herói da estória na sua busca da verdade de origem, na sua ânsia de sentir a *aparicação* das coisas, de *ver-se* na profundidade de seu ser, de entender a morte como uma permanência da *pessoa* em lembrança. A comunhão entre Alberto e Cristina dá-se através da força infável da arte: a música que Cristina toca só para Alberto no moineiro de seu trânsito.

A mulher do herói-narrador, ausente da fábula, aparece no tempo da enunciação, no começo e no fim do romance. Ela, sem nome, mulher-símbolo da companheira mítica do homem, vive na vida do herói *num limiar de presença*, sem proferir palavras, pois a convivência de longos anos com o homem amado lhe ensinou que o sentir-se a si própria e reciprocamente, a comunhão perfeita, se alcança através do ser e não do dizer.

Tentamos, até aqui, analisar **Aparição** servindo-nos principalmente do auxílio de dois grandes estudiosos da narrativa, V. Propp e A. J. Greimas. Mas, embora o código funcional e o modelo actancial, aplicados ao estudo da presente obra de V.F. tivessem sido de grande ajuda para a desmontagem do texto e a análise deste romance tão complexo, sentimos todavia que eles não nos forneceram *a chave* para a interpretação da obra. E isto porque o discurso do personagem narrador predomina sobre o **corpus** fabular. A estória narrada sofre quase constantemente das incursões do narrador, que, a toda a hora, intervém no relato para expor suas idéias e seus sentimentos.

V - A Dianóia

Chegamos a pensar que o texto é apenas um *pretexto* para as elucubrações metafísicas de V.F.. O plano da enunciação está muito mais presente e mais rico do que o plano do enunciado. Em **Aparição**, a *estrutura de superfície* que tentamos salientar a partir da *análise lexicomática* feita ao nível funcional e actancial, não nos leva a *construções sememáticas* rigorosas, capazes de conduzir-nos ao descobrimento da *estrutura profunda* do texto (10).

A razão disso prende-se à peculiaridade da obra, que não é uma narrativa de fundo mítico, onde a significação é quase sempre subjacente à estrutura de superfície, mas um texto intelectualmente elaborado, cujo Autor está comprometido com uma linha ideológica existencialista. Não desejando recorrer a um código extra-textual, procuraremos, pois, decifrar a mensagem poética de **Aparição** servindo-nos da **dianoia**, isto é, do pensamento inspirador, dos motivos recorrentes, que são evidenciados pelo discurso do narrador, no plano da enunciação.

A ligação **título-obra** nos fornece o ponto de partida para uma tentativa de interpretação: *Aparição*, de quem ou do que? quando? como? porque? Se conseguirmos fazer com que o mesmo texto literário responda a estas perguntas, isso significa, no nosso entender, ter captado a *substância do conteúdo* do romance.

O protagonista Alberto, como várias vezes relevamos, está preocupado com **a descoberta da essencialidade do ser humano, da verdade original das coisas**:

Havia enfim, desde a infância, essa velha pergunta sobre a descoberta de nós próprios e que eu também fizera um dia a meu pai: Quem sou eu? (p. 19)... alguma coisa ficara por explicar, o que era eu próprio, essa entidade viva que me habita, essa presença obscura e virulenta que me aparecera quando a vi a fitar-me do espelho (p. 20)... Há uma vida atrás da vida, uma irrealidade presente à realidade, mundo das formas de névoa, mundo incoercível e fugidio, mundo da surpresa e do aviso (p. 57)... Mas quem teve a dádiva da evidência de si, como condenar-se a si ao silêncio prisional? Ninguém pode pagar, nada pode pagar a gratuidade deste milagre de sermos (p. 61)... que maldição pesa sobre a assunção do nosso destino? sobre o nosso confronto conosco mesmos? sobre a evidência da nossa condição? Será que é sagrado e intocável o nosso signo animal? (p. 166).

Esta *vida*, mais real porque mais verdadeira, que está *atrás da vida* superficial em que o homem-animal vive, é oculta pela **coisificação**, pela petrificação e pela banalização:

Há no homem o dom perverso da banalização. Estamos condenados a pensar com palavras, a sentir em palavras, se quisermos pelo menos que os outros sintam conosco. Mas as palavras são pedras (p. 32)... O mais forte em nós é esta voz mineral, de fósseis, de pedras, de esquecimento. Ela germina no homem e faz-lhe pedras de tudo. Assim, quando procuro em mim a face original da minha presença no mundo, o que descubro não é o alarme da evidência, o prodígio angustiante da minha condição: o que descubro quase sempre é a indiferença bruta de uma coisa entre coisas (p. 35).

É interessante, ainda a este respeito, transcrever a curiosa experiência de Bexiguinha sobre a petrificação da linguagem:

A gente quando fala não pensa nas palavras, mas depois tomamos a dizer as mesmas palavras muitas vezes, muitas vezes, e já não são nada, é como que uma fala de doido. A gente diz por exemplo: “Esta cidade é bonita” E depois repete: “Esta, esta, esta, esta” assim muitas vezes. E no fim já não é nada, é só som. Mesma que se repita a frase toda Primeiro a gente fica com uma idéia na cabeça Depois já não há nada (p. 87).

A verdade original acerca da condição do ser humano, oculta pela reificação da vida cotidiana, não se descobre através do raciocínio ou do conhecimento objetivo, mas ela *aparece* em raros momentos de estado de graça e se sente como *presença no sangue*:

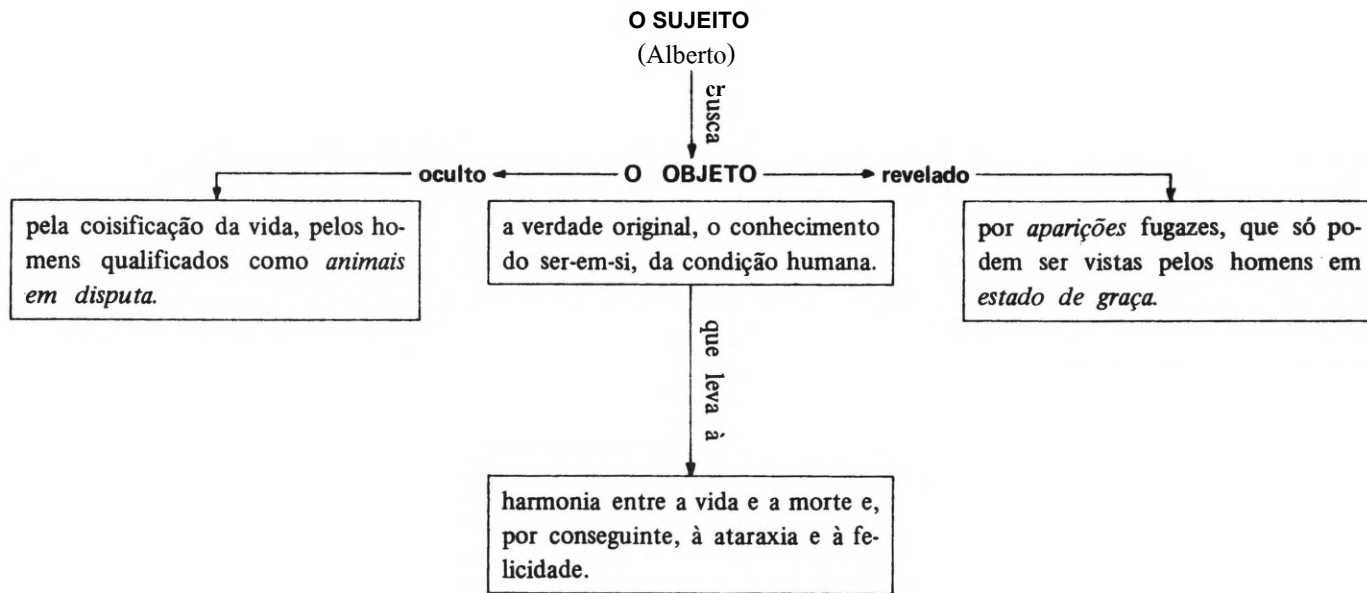
*Tinha o meu cérebro estável como uma pedra esquadrada, estava **esquecido** de tudo e no entanto sabia tudo. Para recuperar a minha evidência necessitava de um **estado de graça**. Como os místicos em certas horas, eu sentia-me em *secura*. Fechei os olhos raivosamente e quis ver... Se tu viesses, imagem da minha condição. Se **aparecesses**... Como me esqueces tão cedo, como te sei e te não vejo. (p. 32)... Tento reconhecer aí o que é vivo e relembra, o que dura e aparece nos instantes do alarme. Fecho os olhos, raivoso e busco e busco a verdade inicial, a que sabe a minha presença no mundo, o que eu sou, a música irredutível que às vezes me visita*

(p. 91)... *E, todavia, um estranho absurdo me ameaça: quero saber, ter, e uma aparição não se tem porque não seria aparecer, seria estar, seria petrificar-se* (p. 135)... *E, como tantas outras vezes, de novo me assalta a presença obcecante de mim próprio, esta terrível presença, esta coisa, isto que mora comigo, que é brutalmente vivo, independente, que desaparece, que volta, num jogo de reflexos em que me vejo, me perscruto, me sinto eu, e breve me foge e está apenas sendo o mundo em roda, estas paredes, estes livros... Um ac to de presença não se define, não cabe nas palavras. SOU*(p. 136).

Esta *aparição* da verdade ontológica e a conscientização do ser-em-si levam o nosso herói a meditar sobre o relacionamento **vida-morte** e a encarar esta última não com o temor de uma inexorável ameaça, mas com a lucidez *assumida* de uma dimensão humana, que integra e incorpora a morte na realidade da vida:

Bom: então, neste grau zero, descobrir que estava vivo, que existia, que era eu. E agora tento salvar essa extraordinária descoberta: pô-la a funcionar com o Universo e a morte. Voilà (p. 70)... *Adequar a vida (que é um pleno de ser, um absoluto, uma positividade necessária) com a morte (que é uma nulidade integral, uma pura ausência, um nada-nada)* (p. 78)... *Mas eu queria soluções para toda a idade da vida, eu queria uma certeza assumida, assimilada, para a ameaça da morte. Eu queria que a desgraça da nossa condição nos não trouxesse surpresas...* (p. 182)... *o sonho invencível - lúcido ou ignorado - para a condição do homem, de uma condição de deus...* (p. 183).

Estes trechos transcritos revelam **os quatro motivos recorrentes** ou temas que se entrecruzam e trespassam a narrativa de ponta a ponta. O centro ou o núcleo destes motivos é o *objeto* da narrativa, incessantemente inquirido pelo *sujeito*, como podemos mais nitidamente ver pelo seguinte **esquema conclusivo**:



- (1) - FERREIRA, Vergílio - *Aparição*. Lisboa, Editorial Verbo, 1971.
 (2) - FRYE, Northrop - *Anatomie de la critique*. Paris, Gallimard, 1969, p. 105.
 (3) - TODOROV, Tzvetan - *As estruturas narrativas*. São Paulo, Perspectivas, 1969 p. 123-127.
 (4) - BREMOND, Claude - *A lógica dos possíveis narrativos*. In: *Análise estrutural da narrativa*. Petrópolis. Vozes, 1971; e *La logique du récit*. Paris, Seuil, 1973.
 (5) - PROPP, Vladimir — *Morphologie du conte*. Paris, Seuil, 1970.
 (6) — CAMPOS, Haroldo de — *Morfologia de Macunaíma*. São Paulo, Perspectiva. 1973.
 (7) - In: Bremond, Claude — *La logique du récit*. O.c., p. 59—80.
 (8) - GREIMAS, A.J. — *Sémantique structurale*. Paris, Larousse, 1966, p. 199.
 (9) - GREIMAS, A.J. — *Sémantique structurale*. Paris, Larousse, p. 171—191.
 (10) — Cfr. Cañizal, Eduardo Peñuela — *As estruturas elementares da significação no mito*. In: *Rev. Vozes*, 1972, nP 2, p. 125—134.

This study attempts to apply a new literary approach to the contemporary narrative. It is divided into four sections: (1) a study of the relation between the *énonciation* and the *énoncé*, distinguishing the principal character either as *narrator* or as *actor*; (2) an analysis of the **fable** following the *functional* model of V. Propp; (3) a study of the characters classified according to the *actantial* model of A.J. Greimas; (4) a conclusion attempting to capture the universal significance of the novel discussed.

L'analyse du roman *Aparição*, de Vergílio Ferreira, est pour l'auteur de cet article l'occasion de tenter l'abordage du récit contemporain par des nouvelles techniques. L'essai présente en substance les parties que voici: 1. une étude de la relation qui existe entre l'énonciation et l'énoncé, ou le personnage principal joue le rôle tantôt de *narrateur*, tantôt d'*acteur*; 2. une étude de la **fable** d'après le modèle fonctionnel de V. Propp; 3. une étude des personnages d'après le *modèle actanciel* de A.J. Greimas; 4. une conclusion où, en reliant entre eux les éléments analysés dans chacune des parties précédentes, l'on tâche de saisir la signification globale du roman.

Um estudo das relações existentes entre de um lado a análise semântica (como proposta por A. Greimas) ou então a análise de textos lato senso, praticada em outras disciplinas — história, sociologia, antropologia cultural, exegese, etc. - e de outro lado o processo empregado pela documentação para transformar o discurso científico em unidades recuperáveis de informação, poderia parecer um capítulo de ficção científica (melhor: intelectual) se não fosse o fato deste tipo de comparação estar começando a se difundir entre alguns documentalistas.

Como hipótese preliminar de trabalho pode-se postular que:

1) as soluções dadas a problemas surgidos com a análise semântica poderão também constituir soluções para problemas documentários, e

2) a prática documentária (entendida aqui como a criação e adequação dos algoritmos de análise e a conseqüente manipulação de programas computacionais) pode perfeitamente ser utilizada como meio de verificação de hipóteses semânticas.

Até agora o problema é colocado parcialmente, em termos da relação ovo/galinha que domina boa parte das discussões sobre a compatibilidade das duas áreas (por exemplo no documentalista Coyaud, 1966 e 1972 ou em Greimas, 1966, pp. 65-68, 90, 163). O que me parece ser mais importante (mas menos discutido) é o paralelo que constituem as *operações*, tanto semânticas quanto documentárias, tendo em vista a *seleção de elementos do conteúdo pertinentes e a rejeição (ou a suspensão provisória) de outros elementos, considerados estilísticos e não pertinentes para a construção do modelo* (Greimas, 1966, p. 159). Ou seja: reformulando os termos da hipótese de trabalho acima exposta (1. teoria semântica e 2. prática documentária) emergem duas áreas de operações mentais muito próximas (a ponto de, nas discussões mais recentes sobre o assunto, tanto documentalistas quanto linguistas não serem mais capazes de definir as fronteiras, chegando a confundir autores reputados de uma área, atribuindo suas pesquisas à outra área) e que, num regime de coabitação, criam condições para que se definam melhor as operações necessárias à análise da significação (no discurso e/ou em documentos).

Não se trata de, a todo custo, impor uma funcionalidade aos trabalhos semânticos (que obviamente nem sempre almejam este estatuto, enquanto que esta funcionalidade está sempre implícita nos trabalhos documentários), mas comparar o comparável: as operações envolvidas em ambos os

processos tendo sempre em vista que algumas das preocupações da teoria semiológica (como por exemplo o conceito de redução aplicado ao *carré sémiotique* introduzido por Greimas, 1970) não são compatíveis com a prática documentária (embora sejam talvez operacionais teoricamente), que se vê obrigada a manter um equilíbrio entre a redução (assegurando a economia do sistema) e a redundância (para que a taxa de recuperação da informação justifique o sistema documentário) (Gardin, 1968 e Allard et al., 1963).

A *análise documentária* corrente baseia-se essencialmente num (falso) pressuposto de homogeneidade epistemológica tanto dos discursos científicos como também das relações entre estes discursos e a própria ciência. Consequentemente, a análise documentária (por intermédio de uma linguagem documentária - LD (2)) trata sua *matéria-prima* (o discurso científico) de uma forma frequentemente ingênua, ignorando toda possibilidade de influência do plano discursivo: somente o *conteúdo* lhe interessa. Deste ponto de vista, parece interessante (ou promissor) confrontar os efeitos *transformadores* da análise documentária, não em relação a seu produto - a recuperação da informação (o que, aliás, se faz frequentemente, sob forma de entrevistas e pesquisas junto aos usuários dos serviços de documentação, lembrando os mais simples ciclos tautológicos de *medidas de satisfação* sem possibilidades de estabelecer comparações) mas comparando-os ao discurso científico do qual as LD *pretendem* ser metalinguagens (por enquanto, no sentido hjelmsleviano: *uma semiótica que tem por conteúdo uma outra semiótica*, 1971, p. 150) e às etapas propostas por Greimas para descrever a significação (1966 e 1970). Assim, pode-se estabelecer um paralelo perfeito entre as fases descritivas analisadas por Greimas (constituição do corpus, normalização e construção do modelo - 1966, pp. 141-171) e as etapas previstas por Coyaud durante uma análise documentária *completa* (amputação, normalização e tradução - 1967, p. 55).

Toda a discussão que seguirá girará em torno desta preocupação semântica das LD, de sua busca de um estatuto metalinguístico; pretensão que, embora seja unanimemente aceita pelas mais variadas tendências documentárias, é interpretada das formas mais diversas possíveis, com matizes que vão da extrema simplificação, passando pela ignorância e pela má-interpretação, à extrema sofisticação.

Portanto, estabelece-se um primeiro dado: as LD funcionam (ou querem funcionar) como um tipo de metalinguagem do discurso científico, o que implica um *sistema construído de definições* (Greimas, 1966, p. 15), fator este que à primeira vista nenhuma novidade apresenta para a documen-

tação. Esta aparece, no entanto, nas implicações um pouco menos imediatas deste *ser metalinguagem*: é o desvendamento do discurso como muito mais que uma linearidade comunicacional, a aceitação de suas ambigüidades, competências redutivas e expansivas, efeitos retóricos ou de redundância, etc., aspectos tratados por uma semiótica em desenvolvimento. Entremendo estas facetas do discurso (salvo honrosas exceções, desconhecidas ou então tendo sua importância extremamente reduzida pela maioria dos documentalistas), outras implicações do *manuseio com o discurso* aparecem, estas de efeitos mais visíveis e devastadores em termos documentários: a suposta relação mecânica existente entre o discurso científico, seu referente e a ciência.

Neste particular, a ingenuidade dos documentalistas foi durante décadas surpreendente, porque não só se admitia como irrefutável a identificação total da palavra com a *coisa* (ou referente), como também se acreditava que as relações expressas pelos sistemas de classificação usados nas bibliotecas estavam diretamente ligadas à organização do conhecimento, quando não com a organização do próprio mundo: a consciência de que se tratava de sistemas de relações entre **palavras** - e não **coisas** - é somente recente (Gardin, 1973, p. 141). Juntando-se a esta visão mecanicista do discurso ~~uma~~ uma fé inabalável na objetividade da ciência, seu desligamento de condições sociais de produção e o desconhecimento da economia que a rege, chega-se ao teorema básico de tantos sistemas documentários ultrapassados semiologicamente: **1)** se a ciência (como referente) mantém com o discurso científico uma relação mecânica, direta e imediata; **2)** o discurso científico, como *coisa* da documentação, mantém uma relação igualmente mecanicista com sua representação metalinguística, o conjunto das LD.

Exatamente no momento em que a consciência da falsidade deste teorema começou a tomar corpo entre alguns documentalistas (J. Perry, J. Melton, Kuznecov e J.C. Gardin especialmente), a semiologia irrompeu no meio documentário como uma ciência capaz não só de resolver os problemas de sinonímia que tanto o afligiam, mas também como aquela que se preocupa com sua matéria-prima: o discurso.

Embora seja difícil localizar temporalmente esta verdadeira *tomada de consciência semiológica* (entre outras porque ela se fez pouco a pouco e ainda agora só é verbalizada por alguns documentalistas), ela permite toda uma nova colocação de problemas, métodos e objetivos documentários.

Em outras palavras, começou-se a questionar a relação estabelecida

entre a metalinguagem (no caso, o conjunto de LD), e o discurso científico analisado. Se cada metalinguagem, desde que estruturadas suas definições, torna-se um modelo (segundo Greimas), estes modelos de análise são, conforme J. Kristeva, *sistemas formais de estrutura isomorfa ou análoga à estrutura de um outro sistema (do sistema estudado)* (1969, p.29).

Está aí o ponto central das atuais discussões documentárias (mesmo que raramente explicitado): a comparação das estruturas (do discurso e das LD), e não mais a valorização de LD conforme critérios de unidade de entrada, organização hierárquica ou segundo vantagens atribuídas a sistemas de classificação numéricos em detrimento dos alfa-numéricos, tratamento dado a sinônimos, etc.

Dentro desta visão, a centena de LD hoje em dia em uso pode ser dividida em dois grandes grupos, mesmo que de forma provisória, porque as evoluções, mudanças e inovações são múltiplas e os limites entre os três grupos bastante fluidos. Esta primeira divisão de caráter nitidamente semântica estabelece-se entre as LD que se limitam a *selecionar* termos ou frases de documentos originais - desconhecendo totalmente as características semiológicas de qualquer discurso, e aquelas que *trans-formam* semânticamente o conteúdo dos documentos numa linguagem mais condensada e/ou normalizada. Estas funcionam por intermédio daquilo que Gardin chamou as relações sintáticas e analíticas (3).

A - Nas *LD não-semânticas, seletivas*, o texto científico não é tratado como uma variável a ser comparada com um plano taxinômico-classificatório qualquer, mas é o único dado da análise. Por meio de filtros que detectam as *palavras vazias* e métodos estatísticos para *reduzir* sinônimos, os índices coordenados ou permutados assim estabelecidos (sistemas *KWÍÇ KWIT* e *KWOC*) são as aplicações práticas da escola distribucionalista da lingüística americana (Harris, seu principal apóstolo, participou de vários congressos de documentação e influenciou diretamente Luhn, Saltón, Lemmon, Swanson e Climenson, todos documentalistas). Embora as LD concebidas nestes padrões de frequência e coocorrência estatística sejam as únicas que visivelmente tenham contado com um apóio de linguistas (e, não semanticistas), suas falhas são múltiplas (como as de qualquer sistema que pretenda reorganizar o discurso sem levar em conta a *significação*), ressaltando-se: **1**) o pressuposto (ainda falso) de homologia total entre o discurso científico (sendo que a superfície discursiva — a estrutura superficial de Chomsky — é fonte de onde ele extrai todos os seus dados) e a ciência; e **2**) o pressuposto (*idem*) da relação de causa-efeito entre a frequência de uma palavra e a informação que ela traz.

Além do método de contagem estatística em detrimento da significação, os sistemas *KVIC* e *KWIT* limitam-se quase sempre aos *títulos* dos documentos, colocando assim mais uma relação mecanicista no rol dos mecanicismos documentários: a relação título/texto (que foi tratada pela retórica mas por enquanto pouco explorada pela semiologia moderna, fato para o qual Greimas chamou a atenção repetidas vezes).

Os resultados práticos destes sistemas documentários seletivos só podem ser decepcionantes, como realmente o são. Funcionam, o que pode parecer paradoxal, em casos muito específicos, quando tratam campos semânticos altamente algoritmizados: é o caso nos *Chemical Titles*, no *Physindex do Commissariat à l'Energie Atomique* (França) ou no sistema documentário do Space Guidance Center (USA). Pode-se dizer que nestes casos, a normalização do discurso analisado é tamanha, que este se acomoda até com um sistema de análise documentária tão simplista e aleatório quanto um *KWIC*. O mesmo não aconteceria em relação aos discursos das chamadas Ciências Sociais.

A maioria das LD existentes adquiriu suficiente liberdade para não somente selecionar termos dos documentos, mas também traduzi-los para outro código mais normalizado (pouco importa sua proximidade maior ou menor com a linguagem natural). Mesmo assim, entre estas LD, as diferenças são enormes e, mais uma vez, a divisão se fará em termos de estruturas gerais dos sistemas e não pelos critérios documentários anteriormente válidos (LD gerais x especializadas, naturais x artificiais, unívocas x multívocas, unidimensionais x multidimensionais, informativas x indicativas, etc.).

Assim, separam-se as *LD semânticas (B)* das *LD com tradução sintática (C)*, sem que seja necessário enfatizar que os métodos mistos, combinando LD seletivas (*A*) e LD semânticas (*B* ou *C*) são muito correntes.

B - As *LD semânticas* caracterizam-se por uma elasticidade de análise, adquirida pela intersecção dos dois planos fundamentais presentes em todos os processos analíticos que partam dos textos: o plano *taxinômico* (o campo de determinação dos textos, que reúne os campos conceituais supostamente interdefinidos e possivelmente hierarquizados de uma ciência) e o plano *sintático* (a análise do texto, o discurso e seu encadeamento sintático) (Henry e Moscovici, 1968). O grau de predominância do plano taxinômico sobre o sintático determinará a maior ou menor hierarquização da LD: uma predominância muito forte define perfeitamente todas as tradicionais classificações biblioteconômicas (*CDU, Dewey, Bliss, Brown, Cutter* e

a *Colon Gassification* de Ranganathan) - reaparecendo o mito da organização do conhecimento humano e da exaustividade dos campos por elas tratados. Suas relações analíticas estão geralmente codificadas (bem ou mal), mas as relações sintáticas representam papéis bastante secundários, originando novamente uma fonte de *amarras* que impedirão uma boa análise documentária (leia-se: uma representação em LD isomorfa ou análoga ao discurso analisado, segundo as palavras de J. Kristeva).

No escalonamento que se estabelece pela predominância do plano taxinômico, há uma nítida evolução temporal entre o desmoronamento desta predominância taxinômica e o aparecimento de LD menos hierárquicas.

A procura da maior liberdade de análise documentária (novamente: visando melhor *representação*) não se fez sem atropelos ou auto-críticas, começando pelos sistemas *a-sintáticos* (os *descritores* de Mooers e os *uni-têrmos* de Taube) que obrigaram a criação das relações sintáticas para impedir as falsas combinações de têrmos do léxico - assim surgem os *roles* no thesaurus do Engineer Joint Council, nos trabalhos de J. Perry e de uma equipe da Western Reserve University para a American Society for Metals ou no sistema da companhia Du Pont (USA).

Em seguida introduz-se a noção de *sintaxe* nas LD, que se apresenta sob duas formas nem sempre contraditórias: os sistemas documentários com *sintaxe livre* (a ordem de citação dos descritores não é significativa) e os sistemas com *sintaxe fixa* (nos quais a ordem dos descritores também significa) e que constituem um grupo bastante difundido de LD: as classificações facetadas (produtos dos trabalhos de Vickery, Kyle e Foskett, principalmente) (ver Gardin, 1965).

Nos estudos teóricos que concernem estas *LD-semânticas*, fazem-se vez ou outra alusões a trabalhos lexicológicos, teorias de campos semânticos e discussões sobre a natureza de sinônimos, antônimos ou polissemias, ficando clara uma visão utilitária: os documentalistas parecem aceitar a influência de outra ciência quando esta parece ser imediatamente *utilizável*. A ignorância de diferentes tendências e escolas semânticas também não contribue para o melhor entendimento da área por parte dos documentalistas.

Nesta corrida pela libertação das LD, embora os progressos sejam imensos, os resultados estão ainda longe de serem satisfatórios, mesmo porque a interação do plano taxinômico e sintático ainda é falha, estabelecida de forma não-sistemática e dependendo de interpretações ou provas empíricas

(Henry e Moscovici, 1968, p. 48), o que impossibilita a *formulação de hipóteses novas, a definição de variáveis que saiam do quadro teórico fixado* idem, pp. 47-48). Se comparadas as fases descritivas destas LD com a teoria de Greimas, nota-se àfora detalhes menores, uma não preocupação com a *estruturação* do modelo documentário, por mais que a própria organização taxinômica dos descritores possa fazer crer o contrário.

C - Exatamente este problema impeliu os documentalistas a procurarem mais longe ainda e chegarem à noção das *LD com tradução sintática*. A procura agora estabelece-se por uma ligação dinâmica entre os dois planos analíticos (o taxinômico e o sintático), o que permite uma melhor representação da dinâmica científica, que não passa de uma constante reorganização de conhecimentos anteriores e portanto também uma reorganização permanente da língua e do discurso científico. Voltando à comparação entre as fases descritivas semânticas e documentárias, as LD pertencentes a este grupo são as únicas *completas* porque chegam à etapa final prevista por Greimas, a estruturação do modelo de análise. As três principais variáveis dos sistemas documentários encontram-se finalmente reunidas harmônica* mente: a ciência, seu discurso científico e o modelo analítico (a LD).

Para que as LD tivessem esta capacidade dinâmica, foi preciso não somente aumentar o rol de suas relações (sintáticas e analíticas), como também, e sobretudo, organizá-las num conjunto lógico, chegando à *tradução sintática* conforme a terminologia de Coyaud, correspondente à *estruturação do modelo* de análise de Greimas.

Enfim, criou-se meios para que as estruturas das LD se aproximassem mais das estruturas dos discursos científicos analisados, dotando-as de dois planos analíticos interdependentes mas não independentes, possibilitando assim uma real estruturação das LD: este é o mérito principal da LD criada por Braffort e Leroy (o *Grisal*) para a Euratom, do *Semantic Code* desenvolvido pela equipe Perry-Kent-Melton, do *Syntol* de J.C.Gardin, do *General Inquirer* de Philip Stone ou ainda dos trabalhos de Kuznecov, Paduceva e Ermolaevna (Moscou).

Desvenda-se claramente uma opinião um pouco menos utilitária da semiologia por parte dos documentalistas, em vista de uma tomada de consciência mais geral daquilo que sejam as LD e suas funções: passou-se da problemática da palavra, seus sinônimos, sufixos, unidades paradigmáticas e etc. para uma análise do discurso científico, da teoria das linguagens e metalinguagens e suas gramáticas, enquanto que a bibliografia citada pelos docu-

mentalistas separou-se da lexicologia e da lingüística, para passar a citar a semiologia francesa (Greimas, Benveniste, Barthes e Kristeva) e por outro lado a escola chomskysta, acompanhando atentamente sua evolução para a semântica generativa. (Lakoff).

Finalmente, por mais que este panorama possa dar a entender que a simbiose análise semântica/análise documentária já está perfeitamente estabelecida, ela começa somente a ser conscientizada e muito trabalho ainda deverá ser feito, quer em termos de aprofundamento do conhecimento e difusão das terras já conquistadas, quer como organização de novas expedições.

- (1) O presente artigo resume algumas das conclusões de um trabalho, sob orientação do prof. J. Meyriat, aprovado pela École Pratique des Hautes Etudes em junho de 1973 com relatórios dos profs. R. Barthes e A. Greimas.
- (2) As LD são definidas comumente como ferramentas normalizadas de interpretação do conteúdo dos documentos, num nível de generalidade definido à priori. Elas apresentam-se, regra geral, como léxicos mais ou menos estruturados e hierarquizados, podendo ou não contar com gramáticas próprias (ver Gardin, 1968 e Coyaud, 1966).
- (3) O capítulo das relações que unem ou podem unir os termos de um léxico documental é bastante confuso, principalmente porque a terminologia empregada pelos diferentes autores ainda está longe de uma normalização mínima. Baseando-me nos artigos de Gardin, os seguintes dados sobressaem: as relações entre os termos descritores do conteúdo dos documentos podem ser: 1) analíticas ou 2) sintáticas. Esta dicotomia é essencialmente prática e distingue as relações analíticas (ou semânticas) que aparecem explicitamente entre os termos do léxico antes de qualquer uso deste para a análise documental (são as relações mais previsíveis e por isso já mais semantizadas) das relações sintáticas (ou lógicas) que são menos previsíveis à priori e que unem os termos do léxico no momento da análise documental. Uma relação entre dois ou mais conceitos pode ser expressa analiticamente (por um meio semântico: classificação, fatoração, composição) ou sinteticamente (expressa por roles, liens, álgebra de Boole). Gardin insiste no pragmatismo desta divisão e na necessidade de se prever sempre a compatibilidade e convertibilidade entre as duas estruturas — semântica e sintática, (ver Dijk e Slype, 1969, pp. 82-86; Allard et al., 1963, pp. 27-35; Bely et al., 1970, pp. 8-11; Coyaud, 1966, pp. 22—23 e Gardin, 1973, pp. 144—146). Um paralelo com as relações integrativas e distributivas de Barthes, caso pertinente, resta a ser feito (1966).

BIBLIOGRAFIA

- ALLARD, M.; ELZIÈRE, M.; GARDIN, J.C.; HOURS, F. *Analyse conceptuelle du Coran sur cartes perforées*. Paris, Mouton, 1963. 2v.
- BARTHES, R. *Introduction à l'analyse structurale des récits*. *Communications*, Paris, (8): 1-27, 1966.
- BELY, N.; BORILLO, A.; SIOT-DECAUVILLE, N.; VIRBEL, J. *Procédures d'analyse sémantique appliquées à la documentation scientifique*. Paris, Gauthier-Villars, 1970. 240 p.
- COYAUD, M. *Introduction à l'étude des langages documentaires*. Paris, Klincksieck, 1966. 148 p.
- COYAUD, M. & SIOT-DECAUVILLE, N. *L'analyse automatique des documents*. Paris, Mouton, 1967. 147 p.
- COYAUD, M. *Linguistique et documentation: les articulations logiques du discours*. Paris, Larousse, 1972. 173 p.
- DIJK, M. van & SLYPE, G. van. *Le service de documentation face à l'explosion de l'information*. Paris, Les Editions d'Organisation, 1969. 265 p.
- GARDIN, J.C. *Free classifications and faceted classifications*. In: ATHERTON, P., ed. *Classification research*. Copenhagen, Munksgaard, 1965. p. 161—168.
- GARDIN, J.C. *Análise documental e análise estrutural em arqueologia*. In: CORDIER, S., ed. *Lévi-Strauss*. São Paulo. Documentos, 1968. p. 81—86.
- GARDIN, J.C. *Document analysis and linguistic theory*. *Journal of documentation*, London, 29 (2): 137-168, June 1973.
- GREIMAS, A.J. *Sémantique structurale: recherches de méthode*. Paris, Larousse, 1966. 262 p.
- GREIMAS, A.J. *Du sens*. Paris, Seuil, 1970. 313 p.
- HENRY, P. & MOSCOVICI, S. *Problèmes de l'analyse de contenu*. *Langages*, Paris, (11): 36-60, sept. 1968.
- HJELMSLEV, L. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris, Minuit, 1971. 231 p.
- KRISTEVA, J. *Sémiotikè: recherches pour une sémanalyse*. Paris, Seuil, 1969. 379 p.

The approach nearly visible between the steps followed by semiologists (A. Greimas in this particular case) to find out *meaningness* of discourse, and document analysis, the extension of this approach, its limits, and mainly a new critic view of the value of different types of information languages based on semantic-semiotic data, that was possible by this comparison.

Le parallèle qu'on peut apercevoir entre les étapes dégagées par les sémiologues (dans ce cas particulièrement A. Greimas) pour rendre compte de la *signification* des discours et l'analyse documentaire des documents, l'extension de ce parallèle, ses limitations et surtout une nouvelle *critique*, devenue possible par cette comparaison, de la valeur des différents types de langues documentaires à base des données sémantico-sémiologiques.

0.0. Em seu estudo sobre palavras cruzadas, publicado em *Du Sens*, (0 Greimas aponta entre esta e a linguagem poética o traço comum de tratar-se em ambos os casos de comunicação diferida. Além da anti-poeticidade) das palavras cruzadas, Greimas assinala a seguinte diferença: enquanto nas palavras cruzadas parte-se de um inventário de definições de sentido para chegar-se ao não-sentido das denominações, a linguagem poética parte do aparente não-sentido para o sentido.

Uma forma de diferir a comunicação se encontra expressa na já bastante conhecida conceituação de figura estilística: a distância entre duas expressões diferentes de um mesmo conteúdo. Esta conceituação pressupõe, de um lado, a dicotomia expressão vs conteúdo e, de outro, a dicotomia equivalência vs distância. Distância quanto à expressão e equivalência quanto ao conteúdo. O trabalho do leitor, na busca da significação, consiste, portanto, na identificação da distância, isto é, das expressões diferentes e, a seguir, na supressão dela através da identificação de um mesmo conteúdo. Essa atividade pressupõe que nada no plano da expressão se opõe à existência de conteúdos formuláveis de formas variadas.

A figura estilística é, portanto, uma figura que se dá no discurso, *lugar de encontro do significante e do significado*, mas também *lugar de distorções de significação devidas às exigências contraditórias da liberdade e das injunções da comunicação, às oposições das forças divergentes da inércia e da história* (SS, 42).

0.1. Se a figura estilística é uma relação de plano da expressão e plano do conteúdo numa proporção de -1-1 E / I C, faz-se necessário um exame da natureza das unidades do plano da expressão, isto é, das unidades de comunicação, e das unidades do plano do conteúdo, ou seja, das unidades de significação.

1.1. As unidades de comunicação são de dimensão e estrutura diferentes e são descritíveis através de categorias morfossintáticas: lexemas, paralexemas, sintagmas e enunciados. Em todo discurso as unidades sintáticas servem de quadro a um tipo específico de isotopia : uma isotopia gramatical que se manifesta graças à concordância e à recção. Constituída de um pequeno número de classemas, a isotopia gramatical se encarrega não propriamente da manifestação do conteúdo mas de sua transmissão. Greimas identifica essa função gramatical com a função fática jakobsoniana. Realizada por

morfemas gramaticais, cuja densidade semêmica é relativamente fraca, essa isotopia tem função translativa. *Esta noção de translação*, diz Greimas, *tomada de Tesnière, explica muito bem o papel desempenhado pelos morfemas gramaticais, os quais tomam os lexemas como os termos-objetos de uma sub-linguagem e os transmitem, como o jogador que passa a bola para o companheiro, com a ajuda da redundância gramatical até o fim último que é o destinatário* (SS, 116). A redundância gramatical é dupla: de um lado, a iteratividade das classes gramaticais e, de outro, a iteratividade dos mesmos esquemas elementares em que são forjadas as mensagens. A construção sintática não é no entanto tão transparente: ela cria um terceiro tipo de redundância graças, por exemplo, aos processos de derivação, à reiteração dos mesmos semas em lexemas e translativos. Lembra Greimas: *a gramaticalização da manifestação seria algo excelente se as funções de significação e as de comunicação fossem claramente distintas. Infelizmente, as estruturas de comunicação (...) significam, e as estruturas de significação (...) se agenciam para comunicar: daí resultam as contínuas distorções do discurso.* (SS, 116).

1.2. As unidades de comunicação acima enumeradas não correspondem unidades de significação exatamente da mesma dimensão e estrutura. Não há isomorfismo entre estas unidades de natureza distinta.

As unidades gramaticais são unidades não-semânticas. Dentre elas, nem mesmo o lexema, de status sintático bastante claro, pode ser considerado unidade de significação. É antes um quadro gramatical que possibilita a manifestação de sememas diferentes (DS, 305); é um modelo de funcionamento e não uma unidade de conteúdo (SS, 108); é um modelo virtual que subsume todo o funcionamento de uma figura de significação recoberta por um formante *mas* (grifamos) anterior à toda manifestação no discurso; este só pode produzir sememas particulares (SS, 51).

A unidade semântica é a resultante do encontro de pelo menos dois lexemas. Ao não se considerar mais o lexema como a menor unidade de sentido, a seqüência do plano do conteúdo manifestado seria então a composta da combinatória de dois sememas. O contexto é, portanto, a unidade de discurso superior ao lexema e é nesse nível de articulação do conteúdo que se processa todo o sistema de compatibilidades e incompatibilidades semicas.

Os elementos constitutivos da sintaxe semântica são, portanto, os sememas. Dados os elementos constitutivos, a sintaxe oferece um corpo mínimo de regras de construção com as quais os sememas são arranjados em

esquemas sintáticos elementares.

1.3. O discurso é uma hierarquia de unidades de comunicação que se encaixam umas nas outras. A manifestação discursiva da linguagem consiste no estabelecimento de relações hipotáticas. Essa propriedade do discurso que permite acrescentar determinações sucessivas não pode ser confundida com a propriedade da expansão. Esta consiste na capacidade de unidades de comunicação de dimensão e estrutura diferentes serem reconhecidas como equivalentes através da neutralização da hierarquia sintática. A propriedade que tem uma seqüência em expansão de ser considerada como equivalente a uma unidade sintaticamente mais simples. A equivalência define o próprio funcionamento normal de uma língua: uma atividade metalinguística em que se valorizam as relações de conjunção e disjunção.

À mensagem em expansão se opõe a decodificação compressiva da condensação.

A expansão encontra sua expressão na definição e a condensação na denominação. A definição é uma expansão sintagmática que mantém com o termo a definir — denominação — uma equivalência baseada na existência de alguns semas comuns. Na equivalência se dá uma identidade sêmica parcial que é suficiente para dar conta do funcionamento metalinguístico do discurso e para autorizar uma análise semântica. Isto quer dizer também que entre dois segmentos justapostos um conjunto de semas permanece fora da área da equivalência: esta se processa entre a base classemática da denominação e os elementos genéricos da definição.

1.4. Em seu ensaio sobre palavras cruzadas, após diferenciar a atividade do autor da do leitor — um cria a distância deixando a equivalência implícita e o outro suprime a distância explicitando os processos de camuflagem da equivalência — Greimas diz: *Tanto num caso como no outro, a tarefa do lingüista consiste em descrever os processos de manipulação de conteúdos, considerados equivalentes enquanto núcleos de Dn (denominação) e de Df (definição) e que sofrem uma série de conversões, transformações para serem finalmente recobertos, na manipulação lexemática, por expressões diferentes, distanciadas e muitas vezes desconhecidas Pouco importa que o resultado dessa explicitação de manifestação se apresente sob a forma de regras de conversão ou de uma descrição de redes de relações: basta que essas manifestações não sejam consideradas como orientadas, uma vez que, teoricamente pelo menos, o processo criador do autor toma caminhos que o*

processo interpretativo do leitor deve reencontrar e percorrer no sentido inverso.

Nossa hipótese de trabalho consiste então em dizer que, dada a equivalência entre os conteúdos Dn e Df, esta só pode ser estabelecida pela supressão da distância (Di):

$$C(Dn) \wedge C(Df) - Di \text{ (DS, 289)}$$

A partir dessa hipótese de trabalho, passa a descrever a distância do ponto de vista sintático e, a seguir, as equivalências e distâncias semânticas.

Do ponto de vista sintático, as expansões (Df) podem ser isomorfas ou heteromorfas, conforme a unidade sintática Df seja ou não da mesma natureza de Dn. Nessas relações Df corresponde a parte do enunciado simples. Nas relações isomorfas, os sintagmas Df são ou derivados de primeiro grau (exemplo: Df = grupo nominal - Dn = Ai (sujeito); Df = grupo verbal - Dn = F (verbo) ou derivados de segundo grau (Df = grupo adjetivo — Dn = Ai (sujeito); Df = grupo adjetivo - Dn = epíteto ou atributo). Estas relações se caracterizam por darem lugar a substituições paradigmáticas. As relações heteromorfas possibilitam permutações sintagmáticas dentro do quadro do enunciado. Podem ser derivados de primeiro grau (Df = grupo predicativo - Dn = Ai (sujeito); Df = grupo circunstancial - Dn = Aj (sujeito), ou derivados de segundo grau (Df = grupo predicativo - Dn adjetivo).

Nas definições de extensão igual ao do enunciado simples têm se igualmente derivados de primeiro (Dn = Ai (sujeito), A2 (objeto), A4 (destinatário), C (circunstanciais) e de segundo grau (Dn = complemento nominal, epíteto, substantivo de grupo nominal, atributo).

Essas considerações se resumem no quadro:

unidades sintáticas definições	elementos constitutivos do enunciado	graus de derivação
substitutivas permutacionais	isomorfas heteromorfas	heteromorfas heteromorfas

(DS, 295)

As definições apresentam uma organização interna: são segmentáveis em duas unidades discretas, passíveis de uma conversão negativa aplicada simultânea ou sucessivamente aos dois termos. Essas unidades que se encontram ligadas por uma relação hipotética, se encontram também em uma relação de complementaridade que exige o estabelecimento de uma isotopia única indispensável à equivalência $D_f = D_n$.

1.5. Durante toda a análise das palavras cruzadas de Greimas, permanece subjacente o outro termo de comparação, declarado no início do ensaio e retomado no final: a linguagem poética. Tendo sempre em mente o princípio que em **La linguistique structurale et la poétique** considera o *impulso revolucionário dado às pesquisas* - o princípio da projeção de equivalências na cadeia sintagmática, de Jakobson-Greimas chega à conclusão de que na linguagem poética é a existência de uma isotopia geral do texto que possibilita a leitura homogênea das definições. Baseando-se no princípio de Jakobson afirma que a relação hipotética dos lexemas de uma definição pode ser neutralizada em favor dos sememas os quais, situados num plano semântico homogêneo, se encontram em relação de conjunção e disjunção. Numa definição de um texto poético não ocorre, portanto, uma hipotaxe de sememas mas uma conjunção. De modo geral pode-se dizer que, se a ambigüidade de uma definição pode ser resolvida graças à articulação binária de sua organização interna, o mesmo não ocorre com a denominação. Em princípio as denominações - lexemas isolados — são indeterminadas quanto à significação; elas dependem das relações que mantenham com as definições correspondentes.

Dessa mútua dependência das definições e denominações resultam, de um lado, a reiteração de semas e, de outro, o fechamento circular do discurso. Essas duas conseqüências fundamentam a originalidade do texto poético: *a originalidade dos objetos literários (o termo é absolutamente impróprio), diz Greimas, parece poder definir-se por uma particularidade da comunicação: o esgotamento progressivo da informação, correlativo ao desenvolvimento do discurso: esta, ao cortar o fluxo das informações, dá uma nova significação à redundância, a qual, longe de constituir uma perda de informação, vai pelo contrário valorizar os conteúdos selecionados e enclausurados. A clausura neste caso transforma o discurso em objeto estrutural e a história em permanência.* (DS, 272).

2.0. Passemos agora à análise de um poema de Carlos Drummond de Andrade à procura dos caminhos que, através de mecanismos metalingüís-

ticos, nos conduzam à construção de um sub-código próprio ao texto, a um micro-universo semântico autônomo.

A M A R

QUE PODE uma criatura senão,
entre criaturas, amar?
amar e esquecer,
amar e mal amar,
amar, desamar, amar?
sempre, e até de olhos vidrados, amar?

Que pode, pergunto, o ser amoroso,
sozinho, em rotação universal, senão
rodar também, e amar?
amar o que o mar traz à praia,
o que ele sepulta, e o que, na brisa marinha,
é sal, ou precisão de amor, ou simples ânsia?

Amar solenemente as palmas do deserto,
o que é entrega ou adoração expectante,
e amar o inóspito, o áspero,
um vaso sem flor, um chão vazio,
e o peito inerte, e a rua vista em sonho, e uma ave de rapina.

Este o nosso destino — amor sem conta,
distribuído pelas coisas pérfidas ou nulas,
doação ilimitada a uma completa ingratidão,
e na concha vazia do amor a procura medrosa,
paciente, de mais e mais amor.

Amar a nossa falta mesma de amor, e na secra nossa
amar a água implícita, e o beijo tácito, e a sede infinita.

(Noticias amorosas - CLARO ENIGMA) (2)

Já de início o título do poema coloca a pergunta: por que amar e não amor? Uma resposta imediata mas provisória é oferecida pela constante repetição da forma verbal ao longo do texto, atingindo inclusive o verso de

encerramento. Uma segunda resposta, decorrente da primeira, seria a que opusesse o estaticismo do substantivo à dinamicidade do verbo, indicando com isso a intenção de focalizar-se não o sentimento mas a atividade, o processo. É necessário, no entanto, todo um exame acurado para confirmar-se ou não essa significação baseada simplesmente em uma distinção morfológica.

Tomando como pressuposto que a relação do título de um poema com o próprio poema é uma relação de denominação—definição, de condensação—expansão, estabelecemos como método de trabalho a hipótese de que a relação entre título e texto é a que define a figura estilística como duas expressões diferentes para o mesmo conteúdo.

2.1. O poema é composto de cinco estrofes, todas elas de cinco versos, exceptuando-se a última, constituída, em franco contraste com as anteriores, de somente dois versos. Esse contraste não é homologado por um outro: a forma amar é empregada nas três primeiras estrofes e na última, enquanto a penúltima, a IV, se caracteriza pela presença reiterada da forma amor. Após a repetição de amar nas três primeiras estrofes, a sua volta na última é enfatizada pela interpolação de uma estrofe marcada pela sua ausência, substituída pela forma amor. Pode-se dizer ainda que essa volta está também posta em destaque não só pela interpolação referida como pela diferença numérica dos versos da estrofe. Isto tudo faz crer na importância da forma verbal neste poema. A sua forma nominalizada no alto da folha de papel, solta no meio do silêncio do espaço em branco ao redor, se oferece como um significante à espera da descoberta de seu significado.

2.2. As estrofes em que se apresenta a forma amar na realidade retomam simplesmente a pergunta formulada logo nos versos iniciais:

*Que pode uma criatura senão, entre criaturas, amar?*⁷

O contexto frasal é bastante complexo. É necessário proceder-se a toda uma análise não só da modalização introduzida pelo verbo poder como também pela forma interrogativa, de valor nitidamente retórico e, concomitantemente a esta, da restrição forte expressa por senão. Seria isso tema de um longo trabalho. Por ora tomemos aquilo que está evidente na questão formulada pelo poema: a disforia manifestada pela função emotiva dos dois versos iniciais, introdutórios, é confirmada, de forma mais clara, na primeira parte da

estrofe II pela transformação da enunciação em enunciado, em um enunciado reflexivo:

*Que pode, pergunto, o ser amoroso/ (...) senão rodar também, e
amar?*

o primeiro dado com que conta o leitor é, portanto, a disforia atribuída ao verbo amar, contrariando a euforia sistemicamente pressuposta por sua oposição à disforia de odiar.

Considerando-se ainda simplesmente o verbo que realiza o núcleo do predicado da proposição, verifica-se que os três versos subseqüentes se encarregam de não só confirmar reafirmando o que expressam os dois primeiros, mas principalmente de estabelecer equivalências. Se equivalência implica diferença e semelhança, distância e identidade, pode-se dizer que nessas seqüências — binárias e ternárias - dos três versos ocorre uma isotopia antes de mais nada gramatical, graças à reiteração da mesma classe morfológica, graças à reiteração do mesmo esquema sintático elementar. Dá-se, pois, uma identidade sintática, numa relação isomorfa. A distância entre eles se processa ao nível semiológico em esquecer e ao nível semântico nos compostos de amar: desamar e malamar. O *écart* no plano da expressão, praticamente total em esquecer e parcial (através dos prefixos) em desamar e malamar, é neutralizável pela disforia contextual de amar. Com relação ao primeiro verbo, essa distância só é vencida, parece, após o exame de sua significação decorrente da posição ocupada por ele na seqüência do verso. Como isto requer um exame mais demorado que não é possível ser feito no momento, vamos restringir-nos aos compostos de amar. Nestes, como se disse, a oposição paradigmática da disforia lexicalizada pelos prefixos é neutralizada pela disforia de amar no contexto geral do poema. Essa neutralização possibilita, de um lado, a equivalência semântica entre o verbo original e os seus compostos e, de outro, mantém em suspensão a categoria da quantidade relativa manifestada na articulação o (des-) vs ± (mal-).

Da mesma forma que na estrofe I, é introduzido na estrofe II um verbo cujo plano da expressão, como esquecer, manifesta a primeira instância de distanciamento:

*... (que pode senão)
... rodar também, e amar?*

A comutabilidade sintática de amar/rodar está afirmada enfaticamente uma

vez que o novo lexema ocupa no verso exatamente a mesma posição ocupada por amar na estrofe anterior; na seqüência é amar que se apresenta como o segundo termo da equivalência. Entre a estrofe I e a II ocorre uma inversão:

(que pode senão)

I amar e esquecer/malamar/desamar

II rodar e amar.

Essa inversão, ao colocar uma relação de permutabilidade entre os termos, neutraliza a pertinência distintiva da posição e reafirma a equivalência dos lexemas.

Tanto esquecer quanto rodar se distanciam de amar pelo nível semiológico; se, entretanto, ao primeiro é necessário percorrer toda uma trajetória complicada que leve à equivalência, já ao segundo verbo parece mais fácil estabelecer uma base isotópica. Para isso é preciso situar o lexema no contexto geral do poema.

3.0. Deixando de lado por ora todos os demais aspectos introduzidos pela sua natureza retórica, pode-se considerar como uma das frases de base da proposição dos versos iniciais a seguinte:

X ama Y.

X é realizado na estrofe I pelo sintagma uma criatura enquanto Y se reduz a C.J. Na estrofe II, esse sintagma é substituído por o ser amoroso enquanto Y continua 0, embora só na primeira parte em que essa estrofe se divide. Num primeiro momento, a tônica recai, portanto, na relação SN—SV. Tanto assim que os seus constituintes básicos, o sintagma sujeito e o núcleo do predicado, recebem determinações em oposição à ausência do complemento objeto:

uma criatura, entre criaturas
e até de olhos vidrados, amar?

Na estrofe II a ênfase sobre o sujeito persiste na forma de substituições e de expansão:

uma criatura cede lugar a o ser amoroso e entre criaturas passa a sozinho, que se especifica em em rotação universal.

Já com relação ao predicado algumas alterações se observam. A partir da es-

trofe II não se verifica na posição de **até da olhos vidrados** nem substituição nem expansão semelhante às da função sujeito. Faz exceção **solenemente** na estrofe III, justificável pelo sintagma objeto. Em contraposição, ganha relevo a partir da segunda parte da estrofe II a função objeto, atualizado em todas as estrofes em que ocorre o enunciado de base. Essa não atualização de sintagmas circunstanciais e a importância atribuída ao objeto fazem supor uma relação de suplência do circunstancial pelo objeto. Isto é, a significação manifestada por **até de olhos vidrados** pode se apresentar veiculada nas demais estrofes pela articulação dos sintagmas objeto.

3.1. Uma análise contextual de **amar** revela a existência de duas classes contextuais de lexemas aptos a ocupar a posição X. Uma classe de humanos e uma classe de animais. Tem-se aí a categoria /animado/ que se disjunge em /humano/vs/animal/. Um rápido cotejo no campo lexemático de **criatura** revela como semas constantes os seguintes: /animado/, /produto natural/, e como contextuais /humano/ ou /animal/. Em um sub-conjunto de contextos, **criatura** é equivalente ao lexema **homem**. Isto significa que se tem no enunciado **uma criatura ama** de isotopia humana, um emprego estilístico de **criatura**, o qual obriga a procura dos semas disjuntivos que motivaram, a partir da equivalência referida, a escolha de tal expressão.

A resposta é sugerida primeiro pelo sintagma **entre criaturas e**, depois na estrofe II, pela expansão **em rotação universal**. A espacialidade manifestada pelo primeiro e especificada como terrena pela segunda põem em destaque um traço discreto anteriormente apontado: o de /produto natural/.

Na estrofe II, a expressão **uma criatura** é substituída por **o ser amoroso**. A divisão do novo sintagma sujeito em duas unidades discretas (o ser/amoroso) deixa ver a lexicalização do sema /ser/, eixo de articulação de /animado/vs/inanimado/ e presente em **criatura** na forma de seu primeiro sema. Por outro lado, o artigo definido indicando pronominalização e a transformação em adjetivo dada pelo sufixo **-oso** revelam o sintagma como resultante da transformação do enunciado: **uma criatura ama**.

Tem-se aí uma transformação de uma predicação funcional em uma predicação qualificativa. Além da distância estilística entre as duas expressões que realizam a função sujeito, verifica-se ainda uma distância entre o enunciado da estrofe I como um todo e o sintagma sujeito do enunciado da estrofe II. Nesta distância, traduzível em termos de redução de uma predicação funcional em qualificativa, processa-se uma retomada metalingüística da

primeira pela segunda. A esta retomada a nova expressão, resultante de uma lexicalização, explicita semas não perceptíveis numa leitura isolada da primeira expressão. Explicitar classemas suspensos no enunciado anterior, eis a função da segunda unidade do sintagma **o ser amoroso**.

Quais classemas? Uma resposta pode ser tentada pela comparação da forma derivada de substantivo - amoroso - com a forma derivada de verbo - amante, preterida no poema.

3.2. O sistema da língua portuguesa oferece as duas possibilidades de derivação, cada qual manifestando um ou vários classemas específicos. Considerando-se que o adjetivo resulta da transformação de uma predicação funcional cujo núcleo é realizado por um verbo, a forma de maior probabilidade seria a verbal: pergunta-se, por isso, qual a razão da isotopia instituída pelo termo escolhido. Por que **amoroso** e não **amante**?

Procedendo-se a uma comparação dos campos lexicáticos em que se distribuem as duas formas, chega-se a uma conclusão parcial. É necessário confrontar o resultado obtido com os dados que ofereçam comparações de outros pares homólogos existentes na língua (ardor-oso/ard-ente; estudi-oso/estud-ante) e ainda com aquelas formas - substantiva ou verbal — que não possuam par. A partir daí se alcançaria uma conclusão de âmbito mais geral sobre a distinção semântica das duas formas de lexicalização.

Não sendo viável neste trabalho a realização de tal pesquisa, restringimo-nos à comparação de alguns contextos em que se atualizam os lexemas em questão.

3.3. Antes, porém, é preciso examinar a relação do sujeito sintático—semântico dos enunciados com o seu predicado, tendo em vista ser o sujeito da estrofe II uma condensação da predicação funcional da estrofe I. E, a seguir, examinar a relação dos dois enunciados entre si, tendo em vista o funcionamento metalingüístico do discurso que aí se processa.

Na estrofe I, entre o sujeito e o predicado, deixadas de lado as significações instauradas pelos processos retóricos apontados, não parece apresentar-se nenhum problema. Na estrofe II, no entanto, a tautologia primeiro evitada e depois realizada:

o ser amoroso roda
o ser amoroso ama,

assinala duas perspectivas inversas à abordagem da equivalência. A tautologia, numa primeira instância, afirma uma identidade semântica, um sentido óbvio; esse sentido óbvio impõe, numa segunda instância, uma leitura a partir da **não** identidade sintática dos segmentos justapostos. Em oposição à tautologia de **o ser amoroso/ama**, a primeira predicação (**roda**) cumpre de imediato aquilo que Greimas atribui à escritura poética: diferir a comunicação. Em contraposição, portanto, à isomorfia sintática de **roda** e **ama** e de **uma criatura** e **o ser amoroso**, caracterizada como lugar de substituições paradigmáticas, no caso da tautologia a divisão do enunciado em dois segmentos discretos:

o ser amoroso / ama

denuncia uma relação heteromorfa entre eles. De acordo com Greimas, a relação heteromorfa entre termos equivalentes oferece a possibilidade de intercâmbio, de permutações sintagmáticas dentro do quadro do próprio enunciado:

o ser amoroso = (o que) ama.
Dn Df

Essa equivalência horizontal não pode ser estabelecida logo de início entre os componentes do enunciado da estrofe I:

uma criatura / ama.

Isto porque é indispensável a mediação da transformação realizada na estrofe II para que a equivalência sintática substitutiva seja complementada por uma equivalência semântica. Para que **criatura** substitua integralmente **ser amoroso**, a leitura deve percorrer duas direções sucessivas: a primeira, da estrofe I para a II e, a segunda, da estrofe II para a I. É só então que a equivalência heteromorfa de **criatura/ama** se torna viável.

Se se concorda com Greimas quanto à distinção entre escritura substitutiva *essentielle* e escritura permutacional *evenementielle*, a condensação do enunciado da estrofe I pelo sintagma nominal da estrofe II se processa graças à passagem de uma perspectiva *evenementielle* para uma perspectiva *essentielle*. Como no entanto a relação heteromorfa da estrofe II se apresenta na

forma de uma predicação funcional (o ser amoroso ama), verifica-se numa segunda leitura que a escritura *evenementielle* está determinada por uma perspectiva *essentielle*.

Estas considerações não são, porém, suficientes para lançar uma ponte através da qual se instaure uma equivalência entre amar e rodar.

3.4. Voltando à dicotomia amoroso/amante, um primeiro aspecto que se oferece é o do comportamento sintático dos dois lexemas quanto à exigência ou não de uma complementação equivalente à requerida pelo predicado amar. Fazendo-se a substituição de amoroso por amante no sintagma em questão, confirma-se a comutabilidade deles, sem que a forma verbal acarrete a manifestação necessária de uma complementação. Entretanto, um rápido exame das condições em que a comutação é possível revela uma proporcionalidade inversa no emprego das duas formas:

a — poucos são os contextos em que a forma amante se atualiza sozinha; nesses casos, ou ela se apóia em um contexto mais amplo que o enunciado elementar, ou se situa em um enunciado de condensação isotópica (ex. amada amante) ou recebe uma carga generalizante (o ser amante).

b — em contraposição, a forma amoroso guarda uma grande autonomia quanto à complementação; quando esta se dá marca o caráter particularizante da ocorrência:

X é amoroso.

X é amoroso com...

Uma outra diferença se apresenta na preposição que introduz o complemento: com amante ocorre de e com amoroso se emprega com. A distância criada pelos significantes devem corresponder realizações metassêmicas distintas. A esse respeito diz Celso Cunha (3):

*De - Movimento = afastamento de um limite, procedência, origem,
(As noções de causa, posse, etc., daí derivadas, podem prevalecer em razão do contexto).*

E como exemplo de. afastamento *na noção* apresenta os versos de C. Meireles:

*Gtorinho de clarineta
de clarineta de prata,
na úmida noite de lua.*

*Com - Situação = adição, associação, companhia, comunidade,
simultaneidade: na noção.*

Compare-se com o que dizem Pottier, Audubert, Teodoro Paes (4):

*de/com - Com o morfema **com**, apresenta-se a associação: **um homem com sapato branco**. Se essa associação toma-se habitual, a relação é integrada no nível fundamental: **o homem do sapato branco** (Cf a presença do pressuposto **o**).*

o confronto das afirmações acima demonstra uma posição comum quanto à distinção habitual/não-habitual, integrado/não-integrado, segundo a terminologia dos autores da segunda citação.

Embora a exemplificação (e explicação) nos dois casos não seja abundante e nem apresente ocorrências próximas às do poema, a distinção comum aporta uma orientação a seguir **a** que se voltará mais adiante.

Quanto à compatibilidade e incompatibilidade semântica nessa posição entre os lexemas e seus contextos, alguns dados podem ser isolados a partir dos exemplos:

a) X é amante de arte

música

ave

Maria

Picasso

b) X é amoroso com o pai

as crianças

o cachorro

os animais

A oposição /humano/ vs /não-humano/ só é pertinente quando se articula o /não-humano/ em /animado/ vs /inanimado/. **o** /humano/ é traço conjuntivo dos lexemas em questão mas o /não-humano/ + /inanimado/ é incompatível

com amoroso: este lexema instaura normalmente uma isotopia humana comprovável pelos contextos que seleciona na posição de sujeito ou de termo determinado. O traço distintivo de **amante** parece ser, além da compatibilidade com o classema/inanimado/, o fato de não comportar uma complementação que especifique uma individualidade não-humana animada (X é amante de seu cão piquenês).

Além do caráter eminentemente humano de **amoroso**, o exame de compatibilidades sêmicas entre os lexemas e seus complementos não parece oferecer subsídios à análise do poema. A disjunção, porém, de /processo/ vs /estado/ que se manifesta na oposição de **amada amante** e **X é amoroso** pode talvez explicar a diferença de proporção quanto a maior e menor grau de integração entre sujeito e atributo. Em vista da distribuição quantitativa dos contextos em que os lexemas se apresentam acompanhados ou não de complemento, pode-se dizer que **amoroso** manifesta o classema /habitual/ ou /permanente/ enquanto **amante** manifesta os termos contrários. Quanto à transitividade ou não decorrente se estabelece a seguinte escala:

intransitividade	⊕ transitividade	transitividade
X é amoroso	ser amante	X é amante de...
	X é amoroso com...	

O metassemema lexicalizado pela preposição **com** neutraliza até certo ponto a intransitividade da forma **X é amoroso**, acrescentando-lhe uma transitividade circunstancial. Em oposição a isso e confirmando a diferença de integração sujeito-atributo acima assinalada, os morfemas **de** e **com** indicam uma maior integração de atributo-complemento em **amante** e uma menor em **amoroso**.

No campo restrito do poema não se julga a diferença etimológica das duas formas que fatalmente apontaria o classema /processo/ à forma proveniente do participio presente latino; nem se julga a maior ou menor assimilação dessa forma verbal à classe dos adjetivos (compare-se com **tolerantè**); não é pertinente também a operação sentimento/sentimental que normalmente se reconhece em **amoroso**. No poema, em **amoroso** se expressa um atributo hiponímico do sujeito; expressa-se uma qualidade fundamental e inerente ao homem.

No momento, porém, em que o ser amoroso se define como criatura, ou seja como produto natural, terreno, ele se torna actante de uma predicação funcional e participa de *un petit spectacle, comportant un procès, quel-*

ques acteurs et une situation plus ou moins circonstanciée (SS, 117). Passa-se, pois, de uma manifestação mítica axiológica para uma manifestação ideológica. O ser amoroso ou a criatura se faz ator de um saber-fazer mítico. Ao realizar-se este pelo verbo **amar**, acarretando uma complementação — implícita ou explícita -, manifesta-se a transitividade característica de **amante**.

Essa transitividade que nos permite transcrever o enunciado base na forma:

Aj(s) 4- F (s + não-s)- + A2 (não-s)

e explica a manifestação reiterada, insistente de A2 nas estrofes II, III e V, não explica, contudo, a equivalência

rodar = amar.

4.0. A partir da segunda metade da estrofe II, o fulcro de significação se desloca para a área do objeto, de A2.

O complemento direto do verbo amar se realiza de várias formas: realizam-no unidades de significação de estrutura e dimensão diferentes e dos mais diferentes campos semânticos. São unidades expressivas cuja equivalência sintática é determinada pela estrutura do predicado do enunciado. Distinguem-se pela diversidade de lexemas empregados e pela estrutura do próprio sintagma que compõem.

Na estrofe II, a função objeto se expressa de forma oblíqua e complexa:

amar o que o mar traz à praia
o que ele sepulta.

A estrutura das definições do objeto de amor é, neste caso, senão a mesma, semelhante à de um código de palavras cruzadas. Dada a definição, parte-se para a denominação. Entretanto, os subsídios oferecidos ao leitor do poema são menores que os do decodificador de palavras cruzadas: este conta com as balizas dos quadradinhos (número e posição) e dos grafemas (e não fonemas). Restringindo-se ao quadro dos dois versos acima, as definições por estes expressas são definições *evenementielles*, ou se situam no limite desse tipo

de codificação. O jogo de cata-anafória entre o antecedente (o pronome) e o conseqüente (a frase) não permite a identificação de um referente no âmbito do discurso.

Mas, atendo-se ao que oferecem os dois enunciados, duas significações se depreendem: a variabilidade de objeto de amor expressa pela variedade de predicados atribuídos ao mesmo sujeito (mar) e a própria não-identificação do objeto.

A mesma isotopia gramatical liberada pela identidade posicional, sintática dessas duas definições continua a manifestar-se no final da estrofe:

*(amar)... e o que, na brisa marinha,
é sal, ou precisão de amor, ou simples ânsia.*

Ao lado dessa identidade, duas diferenças se impõem: primeiro a substituição das predicções funcionais por predicções qualificativas; depois, a importância do sintagma preposicionado *na brisa marinha*.

As expressões sal, precisão de amor, simples ânsia são equivalentes quanto à posição sintática e o são também quanto à localização no verso. As três expressões segmentam a unidade formal do verso em partes bem determinadas. A distância entre elas se situa na motivação semântica direta de mar—praia—brisa marinha—sal, e na motivação metafórica hipotática das duas outras. Entre brisa marinha e sal há uma relação hiponímica, de parte para parte no todo mar. Isso não acontece entre brisa marinha e precisão de amor e simples ânsia.

Em amar o que é, na brisa marinha, sal volta a repetir-se uma definição *evenementielle*, mas um pouco menos transparente que as anteriores. Dela se depreendem os seguintes dados: apesar de tratar-se de uma predicção qualificativa, não se processa uma equivalência simples em que X = sal; a restrição imposta pelo sintagma preposicionado através do metassistema /em/, deixa evidente a significação do verbo ser neste contexto: o que na brisa marinha corresponde a sal. Ou, tendo como eixo a espacialidade /onde/:

sal: mar :: ? : brisa marinha,

equação que não pode ser expressa por: o que é da brisa marinha sal. É esta não-identificação do referente que possibilita a criação das metáforas subsequentes:

o que é, na brisa marinha, precisão de amor
simples ânsia.

As três expressões estão ligadas entre si pela conjunção *ou*. O metasemema que esta cobre pode ser ou uma disjunção de exclusão ou uma disjunção de inclusão. Ou ambas: daí a ambigüidade do texto. Pela exclusão, sucedem-se três objetos de amor diferentes. Pela inclusão, realiza-se uma explicitação metalingüística em cadeia. Se se aceita a última alternativa, torna-se reconstituível o percurso da isotopia classemática a partir do último termo - simples ânsia, para chegar-se às definições *evenementielles* desta estrofe.

O lexema *ânsia* revela, no contexto, o sema /carência/ no eixo da comunicação sujeito-querer-objeto e incidindo sobre o sujeito. O determinante simples explicita a relação semântica dada pela ordem de atualização dos lexemas *precisão* e *ânsia*. Na metáfora *precisão de amor* ocorre uma nominalização em que se determina o objeto, sem contudo deixar de enfatizar-se a carência no sujeito, a qual institui o objeto como tal, isto é o objeto é decorrência da carência no sujeito. Em outras palavras, nas duas expressões metafóricas se apresenta implícito o processo de comunicação do objeto. A verbalização do objeto em uma e sua não-verbalização em outra, conferindo um caráter particularizante à primeira e um caráter generalizante à segunda, e ainda a gradação da intensidade de /+/ para /-/ implícita na seqüência *precisão—ânsia*, colaboram na caracterização do sujeito como um sujeito carente de. Chega-se assim às conclusões:

a - as definições *evenementielles* ganham sentido na medida em que se inserem num contexto maior; esse sentido lhes é atribuído graças ao suporte da equivalência sintática;

b - as definições metafóricas são as que liberam a base classemática;

c - entre as definições a- e b— intercala-se uma definição complexa. intermediária: ela participa de a- pela isotopia denotativa e de b- pela equivalência sintática, estendendo a ponte de b— para a—.

Como em b- se opõem determinação e não-determinação do objeto vs marca do sujeito, uma nova leitura de a— se torna possível. A indeterminação do objeto em a- dirige o centro de significação para a relação sujeito vs variedade de objeto. Como o sujeito em b- é um sujeito

carente de, a variedade de objetos e sua indeterminação levam à equivalência:

amar Y = necessitar de.

4.1. Sobre essa estrofe e as definições b—, uma nota ainda: a natureza hiponímica da relação sujeito e objeto, identificável apesar dos torneios sintático—semânticos que levam à sua metaforização; o sujeito ama a própria carência que o caracteriza. É esta mesma relação que volta na estrofe III, verso 2; este repete a mesma estrutura sintática básica das estrofes anteriores, localizando-se assim, quanto à complexidade, entre as definições a— e b—:

a — amar o que o mar traz à praia
ele sepulta

amar o que é entrega ou adoração expectante

b — amar o que é, na brisa marinha, precisão de amor
simples ânsia.

4.2. A estrofe III está constituída de manifestações do complemento objeto introduzidas nessa unidade formal poética pelo núcleo do predicado. Essas manifestações dividem-se em expressões referenciais de diferentes campos semânticos e em expressões metalingüísticas:

a—	b—
amar as palmas do deserto	amar o inóspito
um vaso sem flor	o áspero
um chão vazio	o que é entrega
o peito inerte	o que é adoração expectante
a rua vista em sonho	
uma ave de rapina	

Os sintagmas de a- são segmentáveis em duas unidades discretas; em todos eles a articulação sêmica das unidades manifesta o classema /carência/, graças à incompatibilidade /elemento preenchedor/ vs /continente não-preenchível/ (palmas—deserto), /continente/ vs /não-conteúdo/ (vaso-sem-flor chão-vazio), /órgão ativo/ vs /não-energia/ (peito-inerte), /realidade/ vs /não-realidade/ (rua-vista em sonho), /predador/ vs /não-predador/ (ave-rapina)

A visão mítica disfórica expressa pela articulação sêmica desses sintagmas é explicitada nas nominalizações:

(amar) o inóspito, o áspero.

em que a carência se manifesta graças à articulação de /□+□/ /não-habitável/ e do classema /rude/. A segunda modalidade de manifestação do objeto classificada em b— apresenta também duas nominalizações, ambas de enunciados que podem ser transcritos da seguinte forma:

$$\begin{aligned} F &= \text{SN}+\text{SV} \\ \text{SV} &= \text{V}+\text{SN}_2 \\ \text{V} &= \text{vt.} \end{aligned}$$

As nominalizações omitem o SN₂, fazendo a significação incidir na relação SN-SV e não em vt-SN₂. O sujeito implícito e a não manifestação do objeto fazem ver entre eles uma relação de reflexibilidade: entregar-se, a qual pode receber na posição objeto tanto uma representação hiponímica (de parte do ser) quanto hiperonímica (da totalidade). A reflexibilidade coloca a ênfase na postura do sujeito. Isso se confirma no determinante da expressão seguinte: adoração expectante, o qual manifesta o classema /carência/.

Bipartindo-se a expressão sintetizante adoração expectante em duas unidades de forma que a elas correspondam comportamentos distintos do sujeito, evidencia-se a seguinte gradação:

entrega	- adoração -	expectante
(dar-se por completo)	(dar amor)	(receber ou esperar amor)

A relação metalingüística estabelecida pela conjunção ou torna equivalentes as duas expressões e conduz à mesma conclusão da estrofe II:

entrega = adoração expectante = carência do sujeito.

4.3. Nas estrofes anteriores, I e II, as expressões que desempenham o processamento metalingüístico do discurso poético, se encontram no último verso: elas devolvem a leitura aos termos a que se referem. Já na estrofe em questão essas expressões situam-se em versos internos (V 2, V 3). Os versos exteriores (V. 1, 4 e 5) se transformam em realizações estilísticas de um conteúdo catafórica e anafóricamente dado. Conteúdo posterior a V. 1 (anafórico) e antecipado a V. 4 e 5 (catafórico).

5.0. Vejamos agora a estrofe IV, caracterizada no início deste

estudo pela não ocorrência da forma verbal **amar** e pela repetição da forma substantiva **amor**.

Essa oposição distributiva dos termos dicotômicos coincide com a distribuição das predicções funcional e qualificativa no poema. Enquanto as demais estrofes apresentam uma predominância da predicção funcional, esta se apresenta toda ela constituída de predicções qualificativas, seja na forma de um enunciado com elipse da ligação verbal (**este o nosso destino**), seja na forma de sintagmas resultantes de nominalização.

A diferença acima colocada se explica: a função predominante na estrofe IV é a metalingüística, evidenciada pelo processo de justaposições e condensações. A estrofe é introduzida pelo enunciado:

Este o nosso destino;

ao qual se seguem, como indica o signo sintático :, vários sintagmas de função apositiva. As definições se distribuem em duas unidades, segmentáveis em cinco outras. Como assinala Greimas, esse tipo de sintagma em expansão é susceptível de uma decupagem binária:

- a - amor // sem conta;
- a' - (amor) // distribuído pelas coisas pérfidas ou nulas;
- b - doação ilimitada // a uma completa ingratidão;
- c - concha // vazia do amor;
- d - procura medrosa e paciente // de mais e mais amor.

Observa-se aí a posição sintática ocupada pelo lexema **amor**: mediatizadas pela definição b— em que o lexema não ocorre — fato significativo, como se verá a§ duas primeiras e as duas últimas se encontram em uma relação de inversão:

1? unidade		2? unidade
a, a'	b	c, d.

Isto, respeitando-se a forma de expressão do texto, não é gratuita sem dúvida, de definição a'; sem se proceder, portanto, às transformações necessárias a uma outra perspectiva de abordagem.

A primeira unidade está constituída de duas nominalizações de enunciados cujo núcleo verbal é realizado por verbos transitivos (doar,

procurar); está constituído duas vezes do lexema **amor** e de um substantivo devido a uma motivação metafórica. Entre as duas nominalizações duas diferenças se verificam. Enquanto à **procura** se indica o objeto (**amor**) a **doação** não. Em doar o sujeito é destinador também; em procurar o sujeito é o próprio destinatário. Em um caso tem-se sujeito fonte de amor e, no outro, sujeito receptor de amor.

Procedendo-se às transformações de a' a que se referiu acima, tem-se:

(amor) distribuído pelas coisas pérfidas ou nulas
distribuição de amor pelas coisas pérfidas ou nulas.

Neste caso, o lexema **amor** passa à segunda unidade discreta da definição, o que acarretaria sua equiparação à posição ocupada na definição d. A expressão original do poema evita essa equiparação pois parece predominar nesta parte da estrofe uma visão do processo de comunicação do objeto em que o sujeito é também destinador.

5.1. A definição a definição de **este o nosso destino** — sintetiza na forma de uma denominação todas as predicacões das estrofes anteriores em seu conjunto. Ela desempenha, portanto, uma dupla função metalingüística:

estrofe I e II	amor sem conta	nossodestino
Df-----	□ Dn	Df-----□ Dn

Ao dividir-se em duas unidades discretas, este sintagma abre-se a uma expansão de sua segunda unidade — a definição a':

amor/sem conta = (amor)/ distribuído pelas coisas pérfidas ou nulas.

O semema /relação de parcelas/ + /não limite/ de **sem conta** se especifica: a relação de parcelas se faz expansão descontínua especificada, por sua vez, em ou /humana/ ou /não-humana/. A definição c— (de **nosso destino**) é denominação das duas definições anteriores (a e a'); isto é, **amor sem conta** e **(amor) distribuído pelas coisas pérfidas ou nulas** equivalem a **doação ilimitada a uma completa ingratidão**.

A negação do limite da relação de parcelas é lexicalizada na denominação pelo determinante da primeira unidade: **ilimitada**. O caráter superlativo

do determinante está contido também no determinado: doar é dar inteiro, por completo. A descontinuidade de **distribuir** especificada em /humano/ e em /não-humano/ em **pérfidas** e **nulas** se apresenta agora, tanto em **doar** quanto em **completa**, na forma do outro termo da articulação: /parte/ vs /todo/. Adisforia humana transforma a transitividade, a expansão unidirecional de **doar** em reciprocidade negada ao expressar-se no lexema **ingratidão**, no qual o sujeito seria destinador e destinatário: um sincretismo de três actantes no mesmo ator.

As definições a- e a'-, de um lado, e a denominação b-, de outro, estabelecem, portanto, uma relação de:

manifestação discreta / manifestação integral

do mesmo conteúdo. Se se considera:

- a ausência manifesta do objeto na definição b-, em oposição à sua atualização clara nas demais;
- a posição intermediária da definição b— na inversão a-a - ' c-d, à qual corresponde uma distribuição homóloga de sujeito—destinador e sujeito—destinatário;
- a relação manifestação discreta vs manifestação integral na retomada das definições a- e a'- pela b,

então se pode afirmar que o objeto de doar (**doação de**) é o termo complexo dos sujeitos das definições que antecedem b- e a seguem: Sujeito + Destinador + Destinatário. Repete-se pois aqui a mesma estrutura vista em:

entrega ou adoração expectante

ou seja:

$$\frac{\text{amor sem conta}}{\text{distribuição de amor}} = \frac{\text{doação ilimitada}}{\text{Sujeito-Objeto}} \frac{\text{procura de amor}}{\text{Sujeito Destinatário.}}$$

= carência

5.2. As definições finais c- e d- o são, como as iniciais, de **nosso destino** e se encontram numa relação de imbricamento:

d — a procura medrosa, paciente, de mais e mais amor
c - na concha vazia do amor.

Em c-, o lexema **vazio** retoma a base classemática das manifestações da função objeto nas estrofes II e III e as categorias sêmicas disfóricas das definições a-, a'- e b-. A primeira unidade da definição, **concha**, manifesta os classemas /continte/ + /fechado/ 4 /circular/, aos quais se acrescentam os do lexema determinante. À definição toda corresponde, portanto, a significação:

continente fechado, circular, não-preenchido, humano disfórico.

Daí a contradição entre esta e a definição em que está contida: de um lado a afirmação do objeto e de outro a sua negação: a procura do amor na concha vazia do amor. Em outros termos, contradição entre:

/expansão+/transitividade/ vs /não-expansão+/circularidade/.

Sem a definição b— se reconhece a manifestação do termo complexo (transitividade, reciprocidade—intransitividade), nela se reconhece a ponte da transformação de

/transitividade/ em /circularidade/.

6.0. Relacionemos, agora, essa conclusão geral sobre a relação sujeito destinador-destinatário e a atividade amorosa, primeiro, com as expressões que realizam a função sujeito no poema; a seguir, com a significação dos recursos retóricos das estrofes I e II (interrogação e restrição) e da denominação **destino** da estrofe III.

1) Em **ser amoroso** interessa o caráter de imanência do atributo, a visão de um estado permanente, não circunstancial e intermitente; interessa, por conseguinte, a visão *essentielle* do homem;

2) A essa visão do homem se acrescenta a sua condição disfórica expressa pelos recursos da interrogação e da restrição;

3) Uma visão disfórica à qual se junta o caráter de pré-determinação, de obrigatoriedade, manifestada pelo lexema **destino** que explicita a passividade já contida, primeiro, na denominação **criatura** e, segundo, na modalteação **poder** e na restrição **senão**.

Entre o sujeito assim definido e a sua manifestação histórica dá-se uma contradição: de um lado, a sua condição de condenado a uma atividade transitiva que o cria e o define; de outro, a inexistência de condições à realização dessa mesma atividade. Daí a circularidade expressa pela metáfora

concha vazia,

já anunciada na estrofe I na transitividade (**olhos**) negada (vidrados) do circunstancial:

até de olhos vidrados amar.

Só então se pode entender a equivalência de

amar = rodar.

7.0. A contradição acima referida se encontra expressa na última estrofe do poema em três níveis do discurso.

A volta da predicação funcional, após a estrofe IV, torna ambígua a leitura do final do poema. Ela pode ser lida como uma continuação da manifestação funcional da atividade amorosa, equiparando-se, portanto, às três primeiras:

estrofe I: Quem pode... senão

amar e...

II: Que pode... senão

amar o que...

III: **Amar** solenemente...

IV: Este o nosso destino:

V: **Amar** a nossa falta mesma...

Nestes termos dar-se-ia a comprovação, pelo próprio discurso, do que se acabou de afirmar: a condenação do homem a prosseguir em sua atividade amorosa. Por outro lado, pode-se entender esta última estrofe como uma nova definição que se junta às da estrofe IV: teria, assim, uma função metalingüística.

No entanto é preciso respeitar a significação semântico—sintático do silêncio interposto entre esta última estrofe e o último verso da estrofe anterior: é ele que dá àquela sua autonomia de estrofe. É preciso respeitar a

diferença de pontuação: a relação entre a denominação **este o nosso destino** e as definições que compõem a estrofe IV está explicitada pelo sinal dos dois pontos; a estrofe em questão se separa da anterior pelo ponto final desta e pelo novo parágrafo que ela própria inicia.

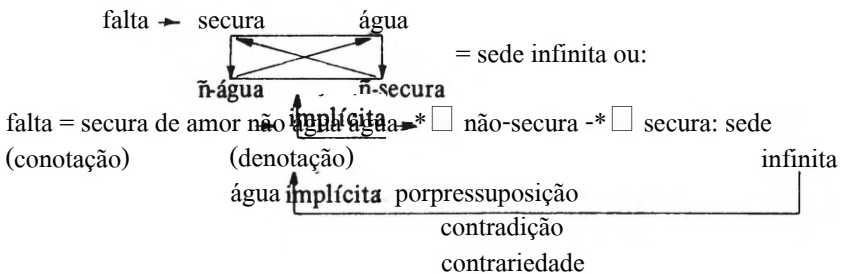
Superpondo*se as duas leituras, tem-se uma retomada metalingüística do poema até a estrofe anterior ao lado da realização dessa mesma significação. A imperiosidade do ser em prosseguir na atividade amorosa se expressa pela predicação funcional; a função objeto, porém, ao expressar-se na metalíngua utilizada na estrofe IV. indica a permanência do sujeito da enunciação no nível do discurso:

Amar a nossa falta mesma de amor
 e na segura nossa,
 amar a água implícita, e o beijo tácito, e a sede infinita.

Ao retomar a predicação funcional, o sujeito da enunciação não o faz ao nível do discurso das duas primeiras estrofes em que a língua é instrumento em que se veicula uma experiência a ser transmitida. Na caminhada feita ao longo dos versos, ao longo do discurso, o estágio alcançado na estrofe IV não permite retrocesso. O sintagma **a nossa falta mesma de amor** é verdadeiramente uma nova denominação que sintetiza a síntese da estrofe anterior, cuja base classemática se encontra lexicalizada em **falta**. A partir desta lexicalização seguem-se outras:

segura, água implícita, beijo tácito, sede infinita.

Três delas, embora retomem o mesmo campo semântico de **mar** da estrofe III, não pertencem mais à língua natural. Elas denunciam o envolvimento do sujeito do enunciado na atividade viciosa do amor e, ao declarar isso, provocam o envolvimento do sujeito da enunciação na própria metalíngua ao explicitar a própria estrutura mínima de significação.



8.o. É inegável a clareza do princípio tomado neste trabalho como modelo à identificação dos processos metalingüísticos do funcionamento do discurso e de sua significação os quais dessem conta da criação de um sub-código particular a esse texto drummondiano. Clara também é a proposta de se considerar a relação título e texto do poema como a de duas expressões diferentes de um mesmo conteúdo. Apesar dessa clareza tortuoso é o caminho seguido para o estabelecimento desse conteúdo, confirmando as palavras de Greimas, segundo as quais a isotopia de um segmento de um discurso poético só se resolve pela isotopia geral do texto. Em face das dificuldades encontradas e das oscilações não camufladas, consideramos o presente estudo antes como um exercício de análise e de verificação de uma aprendizagem dos conceitos greimasianos.

Contudo cremos ter apresentado uma resposta à pergunta inicial deste trabalho: por que amar e não amor? E por outro lado ter apresentado em grandes linhas um código em que a pelo menos dois termos-objetos (homem e amar) já é possível estabelecer um paradigma de atribuições e qualificações e de tal forma que, empregadas em uma escritura substitutiva ou em uma escritura de permutações sintagmáticas, confirmem a autonomia de seu sistema.

A clausura de um texto e as suas significações autônomas se confirmam pela reconversão dos termos que se interdefinem. Isto é, na medida em que uma denominação pode ser traduzida por uma definição e esta condensar-se na denominação. Entretanto o desenrolar o discurso não se faz como uma alternância regular desses dois modos de manifestação. Como exemplifica o poema de Drummond, uma denominação de dimensão superior à do lexema pode ser definição de uma outra denominação. Nesse encadeamento de definições e denominações em degraus, é preciso distinguir, sob a aparência homogênea da língua natural empregada, níveis de utilização da mesma. No poema em questão, inicia-se com um emissor que fala de algo: a língua aí é instrumento expressivo; ao voltar-se sobre as suas próprias palavras, num segundo momento o emissor transforma a língua em metalíngua dela mesma. No final do poema, tem-se um discurso que, livre da relação metalíngua e língua-objeto do estágio anterior, faz da metalíngua a sua própria língua. É uma distância que deve ser medida e ser expressa em termos de uma equivalência de conteúdo. Em nosso poema, esse processo vicioso do funcionamento metalingüístico configura a própria imagem icônica da significação do semema /amar/.

- (1) Quando se tratar de obras de Greimas, para facilitar a identificação bibliográfica esta será feita no próprio corpo do trabalho, seguida da página, através das siglas: SS para *Sémantique Structurale* (Larousse, 1966) e DS para *Du Sens* (Seuil, 1970).
- (2) DRUMMOND de Andrade, Carlos - Claro enigma. In OBRA COMPLETA, Rio de Janeiro, Aguilar, 1967, p. 246.
- (3) CUNHA, Celso - Gramática da língua portuguesa. Rio de Janeiro, MEC FENAME, 1972. pp. 521-2.
- (4) POTTIER, AUDUBERT, PAIS — Estruturas lingüísticas do português. São Paulo, Difusão E. do Livro, 1972. p. 64.

Starting with the assumption that the literary text - as opposed to texts of a functional nature - is characterized by the **cloture** of its discourse, and taking as a methodological principle the play of equivalencies along the lines suggested by Roman Jakobson, the author attempts to apply to a poem of Carlos Drummond de Andrade the theory of A.J. Greimas concerning the metalinguistic functioning of all discourses. Basing her study on the explanations contained in **Sémantique Structural** and in the essay *L'écriture cruciverbiste (Du Sens)*, the author attempts to trace through the poem the sinuous trajectory of the discursive development and verify whether it follows the principle of equivalency, in its most varied forms of creation. By limiting the examination to the narrow frame of a single text, it was possible to articulate a unique code belonging only to this text.

Tout en partant du principe selon lequel le texte littéraire est caractérisé — par opposition à un texte de nature utilitaire - par la clôture de son discours, et ayant comme principe méthodologique le jeu des équivalences dans les termes que Roman Jakobson a proposé, l'auteur cherche à appliquer la théorie de A.J. Greimas au sujet du fonctionnement métalinguistique de tout discours à un poème de Carlos Drummond de Andrade. Fondé sur les dissertations trouvés dans la **Sémantique Structurale** et dans l'essai *L'écriture cruciberviste (Du Sens)*, l'auteur essaie de poursuivre tout au long du poème le parcours sinueux du développement du discours et cherche à s'assurer si ce n'est pas le principe d'équivalence, dans ses plusieurs formes de réalisation, se bornant au cadre étroit et restreint d'un texte singulier, ce qui rend possible l'articulation d'un code spécifique, particulier à ce texte.

A Sociologia da Literatura tem exposto através de um conjunto de trabalhos, dos quais se destacam os de L. Goldmann, de J. Leenhardt, de U. Eco e de M. Waltz, os problemas metodológicos e ideológicos mais significativos de seu atual estágio. Não se objetiva neste breve artigo mais que estabelecer as relações possíveis entre método e ideologia neste setor da Sociologia.

Foge, no entanto, às pretensões do trabalho uma análise mais detida sobre cada tema mencionado, pois isto implicaria em investigação mais ampla em pormenores e muito mais abrangente.

Partindo do pressuposto de que a Sociologia da Literatura compreende investigações diversas, tanto do tipo *literatura como produto do consumo* como do tipo *literatura como criação social*, é possível traçar uma longa série de tendências desde os inícios do século passado. Tais tendências originam-se por vezes de métodos filosóficos mais distintos, como é o caso da obra de G. Lukács, kantiana em seu princípio e depois filiada à tradição hegeliana.

Ao utilizar flexivelmente o método, Lukács contribui para a Sociologia da Literatura com os conceitos de *forma* e de *estrutura significativa*. Para ele, as *formas* são verdadeiras *essências*, intemporais relações entre o homem e o absoluto. O problema das *estruturas significativas* receberá um tratamento mais definido nos escritos de L. Goldmann.

Ainda dentro da tradição hegeliana, utilizada igualmente com pouca rigidez, estão os trabalhos de T. W. Adorno, M. Horkheimer e de W. Benjamin, que dilatam a pura problemática sociológica para alcançar as próprias dimensões da vida social onde as obras culturais se criam e vão até o público. Dentro destes limites é que se pode integrar *Mimesis*, de E. Auerbach.

Está fora de dúvida que a Sociologia da Literatura na Alemanha apresentou, comparativamente com outros países, um conjunto de estudos mais considerável porque sua tradição filosófica no setor da metodologia permitiu o estabelecimento de conceitos mais operativos.

Na França, por exemplo, onde a Sociologia se orientou pela metodologia positivista, a produção foi muito diferente, apesar das investigações de J. M. Guyau, L. Febvre e P Bénichou. Neste sentido, pois, é que se pode compreender os trabalhos de L. Goldmann, onde a Sociologia da

Literatura se depara com sua elaboração mais coerente.

Goldmann na verdade se inspira nas contribuições metodológicas alemãs, à medida que principia dos estudos de juventude de Lukács, embora sua obra esteja inserida na Sociologia francesa. Desenvolve as linhas de um método positivo na análise dos textos, buscando a compreensão de seu sentido.

Evidenciando, através da análise interna do texto, um conjunto de significações, Goldmann objetiva explicá-lo, e isto somente é possível para ele por meio da inserção deste conjunto em um conjunto significativo mais abrangente: o grupo social.

Seja como for, a Sociologia da Literatura continua investigando com a finalidade de esclarecer seu problema inicial: que relações mantêm a literatura e a sociedade? As contribuições têm-se dirigido, como vimos, a duas direções: a) a criação literária como criação social; b) quem, quando e como se consome a literatura.

As pesquisas, no entanto, têm contribuído para o aumento do grau de conhecimentos daquele problema, qualquer que seja sua perspectiva de análise. O estudo micro-sociológico de grupos continua autorizando importantes análises de visão de mundo, onde o objeto empírico são as mediações entre o grupo e o escritor. Naturalmente, tal objeto impõe uma dupla análise: a sociológica e a psicológica, muito embora não se deva fragmentar a realidade estudada, como se fosse cabível desvincular inteiramente uma e outra.

Há ainda pesquisas em sentido diferente: visa-se a leitura mais pormenorizada do texto. Mas, até o presente, o nível destas pesquisas não ultrapassou o do significado global da obra analisada, e é aqui, sem dúvida, que as técnicas da Semiologia da Literatura poderão fornecer seu principal auxílio, desde o momento em que elas rigorosamente levantam as estruturas profundas do texto.

Um ajustamento dos recursos da Semiologia e da Sociologia da Literatura dará lugar a trabalhos mais precisos, pois as hipóteses passarão por verificações tanto ao nível das estruturas profundas do texto quanto ao nível da inserção do texto na realidade dos grupos, das estruturas mentais ou das visões de mundo.

Não se pode admitir, portanto, que os trabalhos de Sociologia da Literatura sejam confundidos com as análises impressionistas realizadas na área. Ao contrário, os escritos sociológicos continuam a procurar o máximo possível de rigor metodológico, e se este rigor somente é alcançado quanto à significação global da obra, nem por isto o nível de explicação é menor. O teste das hipóteses sobre a obra, no que diz respeito à sua significação total, processa-se através de conceitos bem definidos e aplicáveis a situações mais diversas. As técnicas da Semiologia estão, por seu lado, ampliando o conhecimento das estruturas do texto, concretizando uma análise tão globalizante que atinge à unidade significativa da obra.

Os estudos de L. Goldmann atingiram uma maior coerência dentro da Sociologia da Literatura em virtude da multiplicidade de conceitos que definiu, com o objetivo de revestir o seu método estruturalista genético de capacidade operativa. Quanto à significação global da obra, isto é indiscutível; basta examinar-se as várias análises de autores que empreendeu.

*/. Método
e Sociologia
da
Literatura*

Como Goldmann significa na Sociologia da Literatura da atualidade talvez a maior contribuição à sua metodologia, limitar-se-á o âmbito deste item às considerações sobre ela. Evidentemente, outras abordagens metodológicas existem e mesmo, no que se refere ao estruturalismo genético, a preocupação de levantar os pressupostos mais importantes.

O estruturalismo genético não pode ser entendido sem atentar-se para determinadas proposições fundamentais. O princípio de que *os Jatos empíricos isolados e abstratos constituem o ponto de partida da investigação, é* tão fundamental quanto o de que o valor de um método deve ser depreendido da capacidade de compreender os fatos e de determinar suas leis e sua significação.

O caráter básico do pensamento, para Goldmann, consiste em que não se atinge pontos definitivos de partida e de chegada, impondo consequentemente verdades relativas através de uma reflexão nada linear. A questão da relatividade das conclusões obriga a reconhecimentos de que os temas são inesgotáveis, tanto em sua totalidade quanto em seus componentes. É esta totalidade que reveste de significação aos componentes, do mesmo modo que o grau de conhecimentos destes fornece o grau de conhecimento do todo.

Além disto, o estruturalismo genético aceita que o pensamento é apenas uma parcela da realidade, e é a partir deste fato que se considera

alcançada a real significação de certa obra quando ela é integrada no conjunto de uma vida e de um comportamento, entendendo-se aqui geralmente comportamento de um grupo social ou de uma classe. Os trabalhos de certo autor formam apenas parte de seu comportamento, sendo necessário o conhecimento de sua estrutura psicológica e mesmo de suas relações com o meio social e natural.

Neste caso, com certeza a biografia do autor poderia contribuir para entender-se em parte a sua obra, caso isto não fosse praticamente impossível. O que se obtém necessariamente nestes estudos é a visão arbitrária e fragmentada do autor, exigindo portanto amplo controle metodológico e pouco valor dado às informações obtidas.

Não pode ser esquecido também que a relação existente entre a vida de um autor e sua imaginação criadora é extremamente mediatizada. Existem inúmeras mediações entre as pretensões do autor e sua obra, motivo da distinção feita por Goldmann entre significação subjetiva e significação objetiva.

Tal separação se localiza no centro da questão do significado. Admitir que a intenção do escritor nem sempre coincide com o sentido obtido pela obra ao inserir-se na totalidade da vida social, é propor que o texto atinge uma relativa autonomia, não se devendo por isso mesmo partir do autor para realizar a sua análise. No mesmo caso se colocam as *influências*, desprovidas de valor explicativo. Seguindo estas proposições, pode-se interpretar com segurança o estudo de Goldmann denominado *El Hombre y lo Absoluto (Le Dieu Caché)*, cujo ponto fundamental consiste na fixação conceitual de estruturas significativas. Goldmann define-as do modo seguinte:

... os fatos humanos formam sempre estruturas significativas globais cujo caráter é ao mesmo tempo prático, teórico e afetivo e (...) estas estruturas só podem ser estudadas positivamente - ou seja, ser explicadas e compreendidas - no contexto de uma perspectiva prática fundada na aceitação de determinado conjunto de valores (1).

Teoricamente, o conceito de estrutura em qualquer campo de pesquisa das ciências humanas, não se distingue qualitativamente do mesmo conceito em ciências naturais. Somente pela função normativa que lhe é própria, poderá conseguir explicar-se, tendo em vista que tanto o sujeito

do estudo quanto o objeto pertencem à mesma realidade social. Desta maneira, nas ciências humanas qualquer análise processa-se dentro da sociedade, vinculando-se à sua vida intelectual. Ela não passa de parcela da vida social, que poderá vir a transformá-la, segundo sua importância e eficácia.

Em ciências humanas, portanto, o autor da investigação parcialmente e por meio de inúmeras mediações participa do próprio objeto analisado. E é igualmente necessário ter em vista que todo comportamento é na verdade resposta de um sujeito individual ou coletivo destinada a transformar as condições dadas no sentido de suas próprias aspirações. Esta é a gênese do caráter significativo do comportamento humano, que o pesquisador deve esclarecer em seu trabalho.

O principal instrumento de pesquisa, de inteligibilidade, deste comportamento é a estrutura significativa, que é de uma só vez realidade e norma, pois determina ao mesmo tempo o sujeito e o ponto de tendência da sociedade. A criação literária, como fato humano, integra-se num conjunto de estruturas significativas capazes de dar-lhe a significação objetiva. Esclarecer a estrutura significativa específica quer dizer antes de mais nada delimitar o objeto presente na realidade social e também separar o que existe nele de essencial e de acidental.

Num sentido diverso, porque se refere ao universo semântico, e guardadas as diferenças orgânicas de cada método, A.J.Greimas estabelece o mesmo raciocínio ao tratar das vinculações entre Lingüística Estrutural e Poética.

Admite-se que os objetos poéticos, embora possuam sua especificidade, pertencem ao domínio literário, o qual se desprende, com sua articulação própria, do universo semântico que compreende a totalidade das significações recobertas por uma língua natural (2).

O caráter de totalidade aqui também se dá quanto ao universo semântico, e do mesmo modo é possível estabelecer-se um conjunto de partes, com traços específicos e autônomos. No entanto, se o processo de elaboração teórica tem semelhança em ambos os autores, nem por isto as discrepâncias deixam de aparecer. Haja vista o fato de que em Greimas a totalidade das significações forma o universo semântico, enquanto em Goldman a totalidade das significações encontra-se no comportamento individual, e mais fortemente no comportamento de grupo ou de classe.

Em vista disto, como já mencionamos, as operações teóricas de ordem metodológica em Sociologia da Literatura poderão ser enriquecidas pelo estudo do universo semântico fornecido pelo próprio texto, desde que, partindo do conjunto de significações pertencentes a uma língua natural, se elabore um estudo científico dos valores, bem como de sua gênese.

O estruturalismo genético não opõe a compreensão à explicação de determinado fato humano. Aliás, ambas são processos intelectuais idênticos, mas com perspectivas diversas.

Compreende-se certo objeto quando se descreve o mais minuciosamente possível uma estrutura significativa, imãente ao próprio fenômeno estudado. Em seguida, a explicação ocorre à medida que se integra esta estrutura constitutiva na estrutura imediatamente abrangente. Continuando, ao se considerar como objeto de pesquisa a estrutura abrangente, o que até então era tido como explicação se torna compreensão, e proposições explicativas deverão decorrer do seu relacionamento com nova estrutura ainda mais ampla.

A estrutura significativa de caráter explicativo não necessita forçosamente de ser explorada em todos os seus pormenores; precisa sim de ter levantados aqueles traços *componentes* da gênese da obra estudada.

... o estudo de um objeto - texto, realidade social, etc. só pode considerar-se suficiente quando se deslindou uma estrutura que informe de modo adequado acerca de um notável número de dados empíricos, sobretudo dos que parecem apresentar importância particular, a fim de que seja, senão inconcebível, ao menos improvável que outra análise possa propor uma estrutura distinta que chegue aos resultados ou a resultados melhores (3).

Nota-se pois que a busca da compreensão do texto, com o objetivo de configurar a estrutura significativa, deve ser exaustiva e ordenada, para que não haja possibilidade de encontrar-se outra diferente no texto. Tal atitude perante o texto opõe-se, como observou-se há pouco, à atitude de explicação do mesmo, pois aqui se trata de destacar apenas os traços vinculados à sua gênese

A explicação situa-se numa realidade externa à obra, onde a estrutura de compreensão e a estrutura de explicação têm variação con-

confinante ou relação funcional. Já a compreensão coloca-se como problema no próprio texto, devendo surgir de dados empíricos, submetidos a processos de estruturação e de desestruturação. Tais processos não consentem que seja realizado um estudo científico destes dados nas condições em que se apresentam.

De tudo quanto se mencionou, resta ainda explicitar o conceito de estrutura para Goldmann. Para ele e para J. Piaget, a noção de estrutura possui certas semelhanças, desde que se exclua a característica de *processo autônomo de equilíbrio* indicada pelo segundo. Partindo de uma noção mais geral, seria possível admitir que, como notou Goldmann, o conceito de estrutura apresentado por Piaget, na página 34, de seus *Étude d'epistémologie génétique*, tem os componentes indispensáveis à definição, acrescentando-se porém que existem estruturas dinâmicas e não de equilíbrio.

Estrutura seria então, para ambos, elementos reunidos numa *totalidade*, que por sua vez teria propriedades próprias. Por outro lado, as propriedades dos elementos componentes da *totalidade* encontrariam sua gênese nas propriedades desta, mantendo portanto com elas uma relação de dependência. Em Goldmann, a estrutura é significativa e coerente, pois se encontra no texto para ser compreendida, e deve ser descoberta a fim de chegar-se à explicação.

A coerência conceitual, de imagem verbal ou sensível, que a obra desperte em sua visão de mundo, permitirá considerá-la válida.

Naturalmente introduzir a questão da ideologia quando se estudam problemas metodológicos, é ampliar excessivamente a discussão. Sabe-se que há estreita relação entre método e ideologia, e talvez se possa afirmar que cada método representa uma visão de mundo, dentro da qual se sustenta.

*II. Ideologia
e Sociologia
da
Literatura*

Aqui especificamente o interesse se dirigirá às possíveis relações entre ideologia e método no campo da Sociologia da Literatura. Como resultado da produção intelectual da sociedade, tanto a ideologia quanto o método expressam *formas definidas de consciência social*

G. Cohn mostra que o estudo

da inter-relação sociedade/cultura no mundo contemporã-

*neo consiste na ênfase sobre o aspecto **estruturado** no mais alto grau, tanto da formação societária em questão quanto da sua esfera cultural; e, em consonância com isso, no seu caráter **estruturador** de formas definidas de consciência (4).*

Neste sentido, o *processo de estruturação*, se é que assim se pode falar, impõe-se como um dos aspectos mais importantes na elaboração da consciência social, da qual fazem parte o método e principalmente a ideologia. Aliás, aí também se coloca o problema da ciência.

Partindo do pressuposto de que a ciência pode ser entendida como um sistema de ação social, de atividade social empírica, incluem-se nela não somente as características da linguagem científica como ainda as condições concretas de sua criação, difusão e acumulação. A Sociologia da Literatura, como as demais ciências, tem seu processo de desenvolvimento concretamente determinado, possuindo um tipo especial de *discurso* próprio da atividade científica.

Na ciência, o campo de operação da ideologia corresponde a todas aquelas opções na construção da linguagem científica que não são suscetíveis de decisão em termos das regras formais de procedimento do método científico (5).

Sendo a ciência uma linguagem também, o mesmo não se pode dizer da ideologia; esta se coloca sobretudo quanto ao nível de significação de qualquer discurso concretamente determinado. Assim, por mais que a Sociologia da Literatura busque constantemente extinguir o caráter conotativo da sua linguagem, inclusive fazendo uma denotação da conotação, sofrerá sempre *os efeitos* das operações do emissor.

O método, portanto, dentro desta perspectiva, limita o campo de ação da ideologia, impede sua presença onde suas regras gerais prescrevem a decisão. A ideologia restringe-se então a todas as possibilidades de opção na elaboração da linguagem científica, existe onde as normas metodológicas não participam.

Tomados neste sentido, a ideologia e o método parecem-se excluir. E. Veron aborda assim esta posição:

A ideologia não é um tipo particular de mensagens, ou uma classe de discursos sociais mas, um dos muitos níveis

de organização das mensagens, do ponto de vista de suas propriedades semânticas. A ideologia é então um nível de significação que pode estar presente em qualquer tipo de mensagem, ainda que no discurso científico (6).

Discutindo a relação entre método e ideologia na Sociologia da Literatura, tomou-se o estruturalismo genético de L. Goldmann como motivo de análise porque sua coerência e o rigor de seus conceitos dotavam este método de grande capacidade operativa.

O que entenderia Goldmann pela relação método/ideologia? Estaria de acordo com a proposição segundo a qual a ideologia é um nível de significação presente em qualquer mensagem, inclusive a científica?

Prendendo-se às noções aqui expostas sobre o estruturalismo genético, é possível notar que Goldmann trata da ideologia ao vincular estrutura significativa de caráter compreensivo com a estrutura significativa de caráter explicativo. Além disto, se utiliza do importante instrumento que é noção de concepção de mundo.

O problema da significação para Goldmann é um problema de consciência social, como se estava mencionando anteriormente. Parte do fato de que o comportamento individual, grupai ou de classe, especialmente os últimos, fornecem o significado à obra. O nível de significação desta maneira tem sua gênese na realidade concreta, pois a explicação é sempre atingida com a estrutura significativa abrangente.

São as concepções de mundo, os principais aspectos concretos da denominada consciência coletiva, que constituem os instrumentos conceituais para estudar as expressões imediatas do pensamento individual. Estas concepções estruturam-se significativamente e permitem a análise de autores de gênero muito diverso.

Não é, por conseguinte, o fato de existir a linguagem que determina a presença da ideologia; e muito menos entende Goldmann que as regras formais do método podem gerar maior exatidão, em termos de alcançar-se o máximo de denotação e o mínimo de conotação. Inicialmente, o método estruturalista genético, como se formulou, pretende chegar aos critérios científicos de explicação, dentro de todo rigor.

Mas ele não se restringe à exatidão do *discurso* científico, a parte da estrutura imánente à obra para buscar sua explicação numa estrutura

mais ampla. Interessa-se pela concepção do mundo que entende como

... um conjunto de aspirações, de sentimentos e de idéias que reúne os membros de um grupo (ou o que é mais freqüente, de uma classe social) e os opõe aos outros grupos (7).

A Sociologia da Literatura, para o estruturalismo genético, deve descobrir então as origens da significação em estruturas cada vez mais globalizantes, muito embora considere o pressuposto de que a realidade é inescotável e portanto aceite a possibilidade de continuar investigando o significado das obras estudadas.

Do ponto de vista genético, L. Goldmann não isola o método de ideologia; ao contrário, baseando-se na orientação lukacsiana, ele compreende ideologia como um sistema de idéias, no sentido mais positivo da palavra. O método, que conduz ao rigor científico, é o instrumento de explicação da concepção de mundo, do sistema de idéias, de aspirações e sentimentos, ampliando assim o conhecimento da significação de uma realidade sócio-histórica.

Não existe, portanto, um avanço das regras metodológicas com a finalidade de limitar progressivamente o campo ideológico. Há sim o objetivo de aprimorar o método para conhecer e explicar melhor a concepção de mundo estudada. Para Goldmann o próprio método não foge aos contornos desta.

- (1) Goldmann, Lucten - Il Nombra y te Afankito (La Oteu Cachi). Barcelona, EdlcionM Panfniula, 1068, pág. 7. Grifo do autor.
- (2) Graima«, A.J. - "La* Ralaciona« antra la LIngufítca Eitruotural y la Poitlea", Ins LIngufatlaa y Comunicación, B.Alraa, Ed.Nuava Viilón, 1071, péQ.O.
- (3) Goldmann, Ludan - "La Soelologfa y la Lltaratura: Situación Actual y Problema» da Método", In: tootetogfa da la Creación Literaria, B. Aire», Ed. Nova Vitlón, 1068, pág. 21.
- (4) Cohn, Gabriel - Boeiologla da Comunteaglo. 8. Paulo, Ed. Plonaira, 1073, pág. 120. Grifo do Autor.
- (6) Varón, Ellieo - Ideología, Eitrutura a Comunlccclo. S. Paulo, Cultrlx, 1070, Pófl- 181. Grifo 'do Autor.
- (6) Varón, Eliiao - "Ideología y Comunicación daMata»; La Semantización da la Violencia Política", in: Language y Comunicación Social, B. Air«, Ed.Nueva Visión, 1060, pág. 141. Grifo do Autor.
- (7) Goldmann, Lucían - op. cit., pág. 20.

Beginning with an exposition of the principal tendencies in the Sociology of Literature, the author then examines the methodological contribution offered by the genetic structuralism of L. Goldmann. The analytic possibilities of this method and the conceituai distinctions between Goldmann and A.J. Greimas are examined. Relating method and ideology, in genetic structuralism as well as in formalist structuralism, the author analyses the contribution of both to the study of ideology.

Dans cet article, l'auteur présente d'abord les tendances principales de la Sociologie de la Littérature, pour examiner par la suite la contribution méthodologique que représente le structuralisme génétique de L. Goldmann. Dans cette partie, l'accent est mis sur les possibilités analytiques de cette méthode et sur les distinctions conceptuelles qui existent entre L. Goldmann et A.J. Greimas. Après avoir signalé le rapport entre méthode et idéologie aussi bien dans le structuralisme génétique que dans le structuralisme formaliste, l'auteur examine, finalement, la contribution de l'un et de l'autre à l'étude de idéologie.

A noção de isotopia do discurso pressupõe duas outras, a isotopia do enunciado e os *topoi* do sistema lingüístico. A segunda é, na realidade, condição da primeira e ambas só podem ser verificadas em relação aos últimos. Compreende-se, pois, que lingüísticas e semióticos, preocupados com um exame científico da questão, busquem construir modelos teóricos que simulem esses processos e permitam explicar-lhes diferentes aspectos

Cidmar
Teodoro

A homogeneidade da informação de um enunciado, ou seja, a sua isotopia, resulta do produto cartesiano de dois conjuntos sêmicos o do suporte — informação pressuposta conhecida do emissor e do receptor — e o do aporte -informação suplementar que o codificador atribui ao suporte e que é o objeto da comunicação. Do produto ordenado dos semas dos dois conjuntos sêmicos, dois a dois, tomados sempre ao mesmo nível da estruturação semiológica, ou, se preferirmos, do produto ordenado dos sememas, semema-suporte e semema-aporte, resulta a anulação dos semas incompatíveis em cada nível semiológico e a atualização dos demais, donde a combinatória sêmica, final desse enunciado, vale dizer, a sua *semia*

A incompatibilidade e as predisposições sêmicas, a impossibilidade de realizar-se uma combinatória sêmica em determinado nível de denotação ou conotação implica em que ela se faça no nível imediatamente superior de denotação ou conotação, ou, se quisermos, a ruptura da isotopia, pela sua incompatibilidade sêmica, na relação suporte-aporte, conduz ao estabelecimento de nova isotopia, em nível superior, à mudança de faixa no *continuum* tópico do universo semântico.

Do mesmo modo, a combinatória sêmica de diferentes enunciados sucessivos do mesmo discurso, que se traduz pelo produto cartesiano de suas semias, respeitadas as mesmas incompatibilidades e predisposições sêmicas, levará ao estabelecimento de uma semia de discurso, homogênea quanto à informação, isto é, isótopa.

Assim, se S^1 é o semema-suporte do Enunciado 1 (En1), se A^1 é o semema-aporte de Enj, temos que a semia desse enunciado resulta do produto cartesiano dos dois sememas:

$$\text{Semi} = S^1 \times A^1 = X^1$$

sendo X^1 a mensagem isótopa de En1.

Reiterando o processo, teremos as semias dos enunciados En2, En3, ..., En_n.

A mensagem isotopa do discurso resultará da combinatória sémica dos n enunciados que o integram, ou seja, do produto cartesiano das semias dos enunciados:

$$\begin{aligned} \text{Sem}_d &= (S_1 \times A_1) \times (S_2 \times A_2) \times \dots \times (S_n \times A_n) \\ &= \text{Sem}_1 \times \text{Sem}_2 \times \dots \times \text{Sem}_n \\ &= X_1 \times X_2 \times \dots \times X_n \\ &= X_d \end{aligned}$$

onde Sem_d é a semia do discurso e X_d a mensagem isotopa do discurso.

$$\text{Em resumo, } \text{Sem}_d = \prod_{i=1}^n \text{Sem}_i$$

Assim como a combinatória sémica só pode ser construída e decodificada por referência ao universo semémico, a isotopia do enunciado e a do discurso só podem ser definidas em relação aos *topoi* do universo semiológico. Torna-se, portanto, necessária a proposição de um modelo teórico dos lugares semânticos e das relações que se estabelecem entre eles e suas partes, de um modelo que precise sua estrutura e *funções*.

O universo natural (UN), de que o homem faz parte, é constituído, quanto à substância, dos fatos biofísicos existentes independentemente da ação do homem. Pode-se dizer, então, que a substância do universo natural é o conjunto dos fatos biofísicos, isto é

$$N = \{x \text{ t.q. } x \text{ é fato biofísico} \}$$

Nesse conjunto N , existem relações de oposição que atribuem a esses fatos um significado, dentro de um sistema semiótico natural, que independe da ação codificadora do homem. Contudo, o estudo desse sistema escapa aos objetivos do presente trabalho.

Diante dos fatos biofísicos, o homem opera uma redução a modelos, num processo que poderíamos chamar de conceptualização. Essa redução a modelos realiza-se por um processo matemático denominado relação de equivalência. Assim, todos os fatos considerados equivalentes segundo determinado critério são reunidos numa classe chamada de equivalência ou modelo. Por exemplo, todos os cachorros, que são parte de substância do Un^* são reunidos numa classe de equivalência *^cachorro*.

Sendo E_n a relação de equivalência a que nos referimos, o conjunto dos modelos ou das classes de equivalência, que se denomina conjunto-cociente de N , módulo E_n , representa-se pelo símbolo:

$$N/E_n$$

Esses modelos definem-se e adquirem um significado em virtude das relações de oposição que mantêm entre si, relações de dependência, de que se origina uma rede.

Ao conjunto dessas relações chamaremos R_N -

Os modelos, ou classes de equivalência, estruturados em rede pelas relações de oposição (R_N) constituem a forma do universo natural.

Diremos, então, que o universo natural é o conjunto dos fatos biofísicos, reduzidos a modelos, por sua vez estruturados numa rede de relações de oposição:

$$u_N - \{N, N/E_n, R_N\}$$

O homem atua sobre o universo natural, gerando novos fatos, chamados fatos culturais.

O universo cultural (U_c) é constituído, quanto à substância, dos fatos relativos à vida social, do homem em grupo, socip-fatos; dos fatos relativos à vida interior, psíquica, mentefatos ou psicofatos; dos objetos materiais fabricados pelo homem, os manufatos.

A substância do universo cultural é o conjunto dos fatos culturais, isto é,

$$C = \{ \text{t.q. } x \text{ é fato cultural} \}$$

Assim como acontece diante dos fatos biofísicos, o homem, mediante uma relação de equivalência, opera uma redução dos fatos culturais a modelos ou classes de equivalência. Por exemplo, todos os fatos-casamento são reduzidos ao modelo *casamento*.

Sendo E_c a relação de equivalência definida sobre o conjunto dos fatos culturais, o conjunto dos modelos ou das classes de equivalência,

que se denomina conjunto-cociente de C , módulo E_C , representa-se pelo símbolo:

$$C/E_C$$

Esses modelos definem-se e adquirem um significado em virtude das relações de oposição que mantêm entre si, relações de dependência, de que se origina uma rede.

Ao conjunto dessas relações chamaremos R_C .

Os modelos ou classes de equivalência, estruturados em rede pelas relações de oposição (R_C) constituem a forma do universo cultural.

Diremos, pois, que o universo cultural é o conjunto dos fatos culturais, reduzidos a modelos, por sua vez estruturados numa rede de relações de oposição:

$$U_C = \{c, C/E_C, R_C\}$$

A união da substância do universo natural e do universo cultural constitui a substância de um outro universo a que chamaremos antro-po-cultural (U_{A_C}). Temos, pois:

$$N \wedge C = [x \text{ t.q. } x \text{ é fato biofísico ou fato cultural }]$$

Seja EN_C 'relação de equivalência que se define sobre os iatos naturais ou sobre os iatos culturais, isto é:'

$$EN_C = \left\{ \begin{array}{l} EN \text{ sse } EN_C \text{ se define sobre } N \\ E_C \text{ sse } EN_C \text{ se define sobre } C \end{array} \right\}$$

Os modelos ou classes de equivalência antro-po-culturais, cujo conjunto se representa por

$$N_C/E_N C,$$

se definem e adquirem um significado em virtude das relações de oposição que mantêm, entre si, relações de dependência de que se origina uma rede antro-po-cultural.

Essas relações de oposição ocorrem entre modelos naturais — e, então, são elementos de R_n — entre modelos culturais - e, então, são elementos de R_c - ou ainda entre um modelo natural e um cultural — e então, são elementos de um novo conjunto de oposições R_{nc} (como, por exemplo, a relação de oposição entre *flor-de-laranjeira* e *casamento*) -.

O conjunto de todas essas relações de oposição entre modelos antropro-culturais será representado por

$${}^{R_{N^{\wedge}C}} = \begin{cases} RN \text{ sse} & RN^{\wedge}C \text{ se define sobre } N \\ RC \text{ sse} & RN^{\wedge}C \text{ se define sobre } C \\ RNC \text{ sse} & RN \text{ } \underbrace{C}_{\text{se define entre um elemento de}} \\ & N \text{ e um elemento de } C \end{cases}$$

Os modelos ou classes de equivalência, estruturados em rede pelas relações de oposição ($R_{N^{\wedge}C}$) constituem a forma do universo antropro-cultural.

Diremos, por conseguinte, que o universo antropro-cultural é o conjunto dos fatos antropro-culturais, reduzidos a modelos, por sua vez estruturados numa rede de relações de oposição:

$$U_{A-C} = (N_{WC}, N_{WC}/EN_{C'} \text{ } R_{Nj})$$

Temos, no universo antropro-cultural, o primeiro nível de codificação de semiótica humana.

Os modelos antropro-culturais constituem a substância de um novo universo, a que chamaremos semiológico, e que constitui a codificação, a estruturação, em suma, a visão lingüística do universo antropro-cultural. Entramos, aqui, no domínio de semiótica lingüística, um segundo nível de codificação da semiótica humana.

Se A é o conjunto dos modelos antropro-culturais, podemos escrever

$$A = \{ \bar{x} \text{ i.q. } x \in \bar{N}_C/EN_{C'} \} > = \bar{N}_C/EN_{C'} >$$

onde \bar{x} representa fatos semiológicos (modelos antropro-culturais) e A é o conjunto dos fatos semiológicos.

É natural que se classifiquem os fatos semiológicos segundo a natureza dos fatos antro-po-culturais que lhes pertencem. Teremos assim quatro grandes classes de equivalência dos fatos semiológicos, grandes classes de equivalência semântica que denominaremos *macrotopoi*.

Essa classificação se deve à existência de uma relação de equivalência ξ definida sobre o conjunto A dos fatos semiológicos.

Segundo essa relação de equivalência, definem-se os quatro *macrotopoi*, que são: o *macro topoi* dos fatos semiológicos biofísicos, ou *macrotopos* biofísico (Mb); o *macrotopos* dos manufatos, ou *macrotopos*-manufato (Mm); o *macrotopos* dos psicofatos ou *macrotopos* psíquico (Mp) e o *macrotopos* dos fatos sociais ou *macrotopos*-sociofato (Ms).

Se A é o conjunto dos fatos semiológicos-biofatos (B), manufatos (M), psicofatos (P) e sociofatos (S), temos que

$$A = B \cup M \cup P \cup S$$

O conjunto dos *macrotopoi* é representado por A/ξ , conjunto-cociente definido sobre o conjunto A, dos fatos semiológicos, pela relação de equivalência ξ definida acima. Portanto:

$$\begin{aligned} a/\xi &= \{ m \text{ t.q. } m \text{ é um } \textit{macrotopos} \} \\ &= \{ Mb, Mm, Mp, Ms \} \end{aligned}$$

Mp, por exemplo, é o conjunto de todos os fatos semiológicos, isto é, modelos antro-po-culturais provenientes dos fatos biofísicos pela relação de equivalência ξ

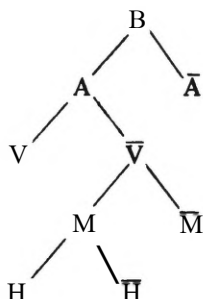
Cada *macrotopos* se define por um traço semântico - critério que dá origem à relação ξ a que chamaremos *macro classe ma*.

É definida uma relação de ordem parcial sobre cada *macrotopos*, tal que este sobre uma série de partições binárias sucessivas que dão origem a uma rede de ramificações binárias ou arborescência. Chamaremos de Ob, Om, Op e Os, respectivamente, as relações de ordem parcial definidas sobre Mb, Mm, Mp e Ms-

Os critérios que regem essas relações de ordem são culturais e,

portanto, variam de um grupo linguístico-cultural para outro.

Por exemplo, a arborescência do *macrotopos* biofísico, segundo um critério cultural, poderia iniciar-se assim



onde B = biofísico A = animado V = vegetal, M = mamífero, H = humano.

Cada nó da arborescência dá origem a uma sub-arborescência que se chama *topos*. Esse nó é um traço semântico, um *clasema* relativo ao *topos* que inicia.

o *topos* define uma classe de equivalência semântica que reúne todos os fatos semiológicos caracterizados por aquele clasema.

Na relação de ordem parcial sobre o *macrotopos*, cada clasema é sucessor de um clasema. Os *topoi* definidos por esses clasemas, os *topoi* sucessivos da mesma arborescência determinam conjuntos que estão em oposição inclusiva.

Desse modo, dois *topoi* são homogêneos quando existe um clasema de que eles são sucessores. Dois *topoi* são opostos quando sucessores imediatos de um mesmo clasema. Todos os *topoi* opostos são homogêneos.

Assim, dois *topoi* opostos são contidos no *topos* imediatamente superior; são, portanto, isótopos absolutos.

Dois *topoi* pertencentes a *macrotopoi* diferentes são heterótopos absolutos.

Dois *topoi* contidos num *topos* imediatamente superior são isótopos. Entretanto, dois *topoi* contidos num *topos* superior, mas não em

relação imediata, são isôtopos quanto àquele *topos* mas heterótopos quanto ao *topos* imediatamente superior.

Pelo mesmo critério, podem-se definir relações entre classemas e *topoi*. Assim, dois classemas que iniciam dois *topoi* contidos num *topos* imediatamente superior, ou seja, que iniciam dois *topos* opostos são isôtopos absolutos. Ao contrário, dois classemas pertencentes a *macrotopoi* diferentes são heterótopos absolutos.

Dois classemas que iniciam dois *topoi* contidos num *topos* superior, mas não imediatamente superior, são isôtopos relativos, ou seja, isôtopos quanto ao *topos* superior ao qual ambos pertencem, mas heterótopos, quanto ao *topos* imediatamente superior#.

Entre os *topoi* do mesmo *macrotopos* estabelecem-se relações de oposição, relações de dependência que atribuem significado a esses *topoi*. Como dissemos anteriormente, as relações entre *topoi* sucessivos, na ordem parcial da arborescência, são inclusivas; dois *topoi* opostos estão em relação de oposição disjuntiva, etc. Dessas relações de dependência se origina uma rede intra-macrotópica.

Entre *topoi* heterótopos absolutos, ou seja, pertencentes a *macrotopoi* diferentes, estabelecem-se também relações de dependência — entre modelos biofísicos, psíquicos, modelos de manufatos e sociofatos. Dessas relações entre tais modelos semiológicos origina-se uma rede inter-macrotópica.

A rede intra-macrotópica e a rede inter-macrotópica, interligadas, constituirão a rede do universo semiológico.

Diante disso, pode-se dizer, por exemplo, que o *macrotopos* dos modelos biofísicos é um conjunto dos fatos semiológicos, \bar{x} , pertencentes ao conjunto A - dos modelos biofísicos do universo antro-po-cultural - tais que são relacionados a \underline{a} , isto é, reduzidos a classes de equivalência, pela relação de equivalência semiológica. £ onde \underline{a} é um modelo semiológico biofísico, conjunto ordenado por partições binárias sucessivas, numa relação de ordem parcial O_g , que é uma restrição da ordem O a ao conjunto dos modelos biofísicos, e, finalmente, modelos estruturados pelas relações de oposição que mantêm entre si, em rede intra-macrotópica dos modelos biofísicos.

Podemos, pois, escrever que

$$M\beta = (\{x \in A \text{ t.q. } x \in a, \text{ onde } a \text{ é um modelo biofísico}\} \cup OB, ROB)$$

onde OB é a relação de ordem parcial, na arborescência do universo semiológico, restrita aos modelos biofísicos e onde ROB é o conjunto das relações de oposição intra-macrotópicas.

Generalizando, poderemos dizer que um *macrotopos* qualquer assim se representa:

$$M_i = (\{x \in A \text{ t.q. } x \in \hat{a}_i, \text{ onde } \hat{a}_i \text{ é um } i\text{-modelo, } i = B, M, P, S\} \cup O_{i5}, RO_j)$$

O *topos* é um sub-conjunto de *macrotopos*, conjunto ordenado por partições binárias sucessivas que constituem uma sub-arborescência da arborescência macrotópica, e cujos modelos mantêm entre si relações de dependência.

Assim, se T_i é um *topos* qualquer, teremos:

$$T_j = (\{x \in A \text{ t.q. } x \in a_{ij}, a_{ij} \text{ é um } i\text{-modelo, } i = B, M, P, S, \text{ e } 3 \text{ } i \in a_{ij}, b_{ij} \in O_{ij}, RO_{jj}\})$$

onde b_{ij} é um classema e onde O_{ij} é a restrição da ordem O a ao conjunto k , sub-conjunto de A .

Desta maneira, para que haja *topos*, é necessário que qualquer dos seus elementos, \bar{x} , seja tal que, relacionado a uma classe de equivalência a_{ij} de modelos semiológicos, exista um classema b_{ij} que preceda a_{ij} na ordem parcial da sub-arborescência.

Teremos, então, que b_{ij} é um classema, cabeça do *topos* T_i .

O primeiro classema que define o *macrotopos* será, pois, o *macroclassema*.

Chegamos assim à proposição de um modelo para o universo semiológico.

O conjunto A - dos modelos antro-po-culturais - é o conjunto dos fatos semiológicos ou sua substância. A redução desses fatos a modelos pela relação de equivalência E define classes de equivalência semântica, que, por sua vez estruturadas em rede semiológica pelas relações de oposição que mantêm entre si, constituem a forma do universo semiológico.

O universo semiológico será, pois, um conjunto ordenado dos fatos semiológicos (A), reduzidos a modelos ou classes de equivalência semântica pela relação E (A E). ordenados pela ordem parcial das arborescências dos *macrutopoi* (Og, Om, Op, Os, e relacionados através de relações de oposição, relações de dependência intra-macrotópicas e inter-macrotópicas (${}^R\text{Og} < {}^R\text{Om}, {}^R\text{Op}, {}^R\text{Os}$), ou se₁^a:

$$\text{USG} = (A, \text{Ajt}, \text{Og}, \text{Om}, \text{Op}, \text{Os}, \text{ROg} \text{ } {}^R\text{Om} \text{ } {}^R\text{Op} \text{ } {}^R\text{Os})$$

onde USG d o universo semiológico.

Daí decorre que exista uma isotopia de língua, como uma heterotopia, que precisa as relações entre *topoi*, entre classemas, e entre classemas e *topoi*.

A isotopia do enunciado como a isotopia do discurso definem-se, dessa maneira, por referência à estrutura do universo semiológico, por referência aos *topoi* aos quais se relacionam suas semias.

São Paulo. 4 de maio de 1974

Beginning with the notions of (1) the isotopy of the discourse and of the **6nonc6**, and (2) the sememic combination in the relation support-supply, considered as a cartesian product, the author studies different levels of codification of human semiotics and attempts to establish a logical mathematical model of the anthropo-cultural universe. This, in turn, enables him to construct a theoretical model of the **macrotopoi** (classes of semantic equivalency), of their internal structure, of the **topoi** which constitute them, of the relations of dependency existing among them and which determine their relative or absolute isotopy or heterotopy, at the system level, of the **macroclassemes** and classemes which define them, their structure in inter and intra-**macrotopic** networks. From this comes the proposition of a logical mathematical model of the substance and form of the semiotic universe.

À partir des notions de l'isotopie du discours et de l'énoncé et de la combinatoire sémique dans les relations support-apport, considérée comme un produit cartésien, l'auteur étudie de différents niveaux de codification en sémiotique humaine et cherche à établir un modèle logico-mathématique de l'univers anthropo-culturel, qui permette de construire à son tour un modèle théorique des *macrotopoi* classes d'équivalence sémantique, de leur structure interne, des *topoi* qui les intègrent, des *fonctions* existant entre eux qui déterminent leur isotopie ou leur heterotopie, relatives ou absolues, au niveau du système, et celles des *macroclassèmes* et des classèmes qui les définissent, leur structuration en réseau inter et intra-*macro topique* dont il résulte la proposition d'un modèle logico-mathématique de la substance et de la forme de l'univers sémiologique.

A ambigüidade, efeito das estruturas discursivas, gera a possibilidade de várias leituras de um mesmo texto. A produção da leitura totalizante, abrangendo a manifestação das várias leituras, permitirá revelar como ideológicas, leituras parciais que privilegiem este ou aquele ponto de vista, ou que se prendam a suposições sobre as escolhas do autor.

O termo leitura é sinônimo de isotopia. 2

- Propomos então, conhecer as possibilidades de leituras através da definição de uma única ou de várias isotopias apreendidas do texto. Há um número X de leituras que procedem de igual número de isotopias. Estabelecendo-as, conheceremos, em decorrência, as leituras primárias inscritas no próprio texto. Fixando desta forma o problema, somos conduzidos a aceitar que os textos não possuem um número ilimitado de leituras: as restrições são intrínsecas, não se dissolvendo numa pluralidade de leituras, e tão pouco dependendo dos códigos do leitor. 3

É ao nível das estruturas semióticas que deveremos situar o problema. Um conteúdo pode, por exemplo, ser interpretado simultaneamente como actante-herói, ou como actante anti-herói. Isto porque actantes, unidades das estruturas semióticas profundas, definem-se em relação aos conteúdos investidos. Podemos ter, desta maneira, duas descrições da estrutura profunda do relato, possibilitando duas leituras. Esta ambigüidade surge também na estrutura de superfície onde as funções podem receber interpretações contraditórias.

Não dispomos no momento, de uma teoria de leitura que nos permita descrever com precisão os textos literários. No entanto, os folcloristas elaboraram técnicas de descrição que permitem o conhecimento coerente das estruturas de seu objeto de estudo. 4

F Rastier propõe uma extensão destas técnicas aos textos literários, o que poderia constituir uma via conveniente para a formação da teoria de leitura. A hipótese de trabalho que o orienta é: a ambigüidade dos textos literários é uma ambigüidade do tipo sintático, uma vez que um mesmo conteúdo pode receber categorizações actanciais contraditórias.

Nos textos monológicos, a existência de um narrador único, não presente como ator do relato, facilita o trabalho da descrição.

Contrariamente, nos textos dialógicos, a função de narração é assegurada, via de regra, pelos próprios atores do relato. A presença de diversos narradores gera a possibilidade de várias versões do relato. Estas versões ligam-se ao problema do reconhecimento do valor de verdade do relato. A solução disto nos impõe o seguinte procedimento: consideraremos como pertencente à verdade do relato o conteúdo litigioso RECONHECIDO por narradores-actantes opostos.

Por exemplo, em **O DELATOR**, o Filho pode assumir o papel actancial de traidor, uma vez que o Pai e a Mãe o reconhecem como tal, contudo, este fato não é reconhecido pelo Filho, o que implica no comprometimento de seu valor de verdade. Por outro lado, o Pai nega seu contrato com o Estado. Este fato é reconhecido por todos. Pertence, portanto, à verdade do relato.

Modelo utilizado:

F. Rastier: *Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives*

Texto: *O Delator* de Bertolt Brecht - tradução feita por alunos da ECA—
USP, Curso de Teatro e Curso de Rádio e TV, 1970.

2 - A descrição da estrutura narrativa

1.1- A estrutura de superfície. Estão compreendidos aqui três níveis hierárquicos: atores e processos, que são constituintes dos enunciados canônicos a partir dos quais se definem os papéis formais dos atores; funções, estabelecidas após a identificação dos enunciados canônicos; sintagmas narrativos, que compreendem um agrupamento de funções que se pressupõem mutuamente.

Conforme a estrutura dos enunciados canônicos é manifestada pelos enunciados lingüísticos, teremos as diferentes funções e os diferentes papéis formais.

Os enunciados canônicos são engendrados por:

- (1) RS1 : P - \square SNA + SV
RS2 : SV - \square Vi

Desta estrutura obteremos a função deslocamento (d), que estabelece

disjunção espacial/temporal, onde SNa é o papel formal do agente (G).

- (2) RS1 : P -+ SNa + SV
RS2 : SV - □ Vtx + SNb

Esta estrutura define o agrupamento de duas funções análogas das quais resulta a função luta (F), onde SNa: agente VS SNb; objeto, são categorias de papéis formais permutáveis.

- (3) RS1 : P -> SNa + SV
RS2 : SN - □ Vty +- SNb (sprep°)

Define a função comunicação (C) se o processo compreende o sema *transmissão*; bem como a função contrato (A) obtido pelo agrupamento de mando (m) e aceitação (a):

são articulados pelas categorias: destinador (D1)/ destinatário (D2). Incluimos ainda a função consequência (não c).

1.a— Inventário das funções e dos sintagmas.

As funções são apresentadas na sua ordem de sucessão no tempo do relato e não na ordem de sua manifestação no discurso lingüístico. Algumas funções são supridas, isto é. são pressupostas por outras funções e não manifestadas diretamente no texto, (estão assinaladas entre barras).

As funções não reconhecidas, isto é, aquelas que não pertencem à verdade do relato, são acompanhadas de um ponto de interrogação.

As funções isoladas são incluídas na lista dos sintagmas: pertencem à lista de funções por sua estrutura e àquela do sintagma por ser uma unidade narrativa independente.

Os sintagmas (ou grupo de funções, possuindo um ou mais atores em comum, ligadas por relação de pressuposição) podem ser descontínuos no tempo do relato. A construção desse inventário permite-nos estabelecer algumas versões possíveis do relato.

número do função	n.º de função	At ore#» l»l .»cesso*	simboio de função
1	1	Km l nheh cr i men l o de cnnt.rfltn entre Estado (D1) e C 1 (Iz(I Aon (1)2)	/I/
2	2	1*81 (D1, 1)2 1 Mãe (1)1, 1)2) ligados BOM Miller* por compromisso de amiraric. (0:objeto virtual)	/I/
3	3	1*0 ft o Miller (1) 1 t ligados iproc. ntilitl)Ho K*» In-do (1)2) por contrato ene o lar. (0. virtual;	/A/
	4	Hiller (A2) acusado (proc.) num processo de ins peção cr»c o lar (Estado A1)	F
	5	Miller (D1) chama (proc.), Pai (D2) ao telefone. Pai (D1) se recusa (não proc.) atender.	m r não [não A
	6	Pai (01,1)2) Mãe (1)1) ,02) 1 i gados (proc.) por ca samen to (o 1.	A
4	7	Estado (A1) censura (proc.) fala (0:proc, vir tual) dos individuos (A2)	/F/
	8	Pai (D1) critica impossibilidade de falar (0)	/A/
	9	M.ie (01) adverte (proc.) Pai (D1) Pai (D1) não aceita (proc.) dá justificativa aparente (objeto virtual)	não a L não A .
	10	Empregada (D1,02), Pai e Mãe (D1,D2) ligados por um contrato de serviço	/A/
5	11	Empregada (D1) ligada por relação filial (proc.) ao chefe de grupo (D2)	A
	12	Empregada (r,) entra	d
	13	Pai ((1) Interrompe (proc.) a fala (obj.)	não c
	14	Empregada (G) sai (proc.)	d
6	15	Pai (1)1,02) e filho (D1 , D2) ligados por contra to fam í l i a r	/A/
	16	Kilho (D1) ligado (proc.) à juventude Hitleriana	A
	17	Pai (D1) não reconhece	não c
	18	Kilho (P1,D2) lc (proc.) jornal (0) por mando do chefe de grupo (D1)	. [*
	19	Pai (A1) censura (proc.) o filho (A2)	F
	20	Pai (D1) impõe (proc.) uma ordem (obj. virtual) Kilho (D1) cumpre (proc.)	" r [A 7
	21	Mãe (D1) manda (proc.) filho sair (obj.virtual) Filho (D1) não sai (obj.: processo virtual)	m é - não m [não A
	22	Pai (A1) ataca (proc.) jornais (A2)	x
7	23	Mãe (D1) reconhece (proc.) contrato (obj.)entre #Jornal Estado.	/R/
	24	Mãe (D1) procura justificar (proc.) jornais (0) Pai (D1) não aceitou (proc.) justificação (0)	m não [não A
	25	Mãe (D1) pede (proc.) explicações (obj.virtual)	não c
	26	Pai (A1) ataca (proc.) Palacio do Governo (A2)	F

número de aintsgM	nº da função	Atores e Processos	símbolo de função
8	27	Mãe (D1) pede (proc.) rar.ões do nervosismo do pat (D2). Pai (D1) não oa dá (não proc.)	n não a [não A
	28	Filho (R aal aea ser percebido (proc, obj. virtual)	d
0	20	Pal (D1) nanteo (proc.) ui contrato coe escola e Juventude (D2)	/*/
	30	Pai (D1) ignora (proc.) noreas que deve seguir	/A/
10	31	Mãe (G) coeunica (proc.) ausência do filho	c
	32	Mãe (A2) desconfia (proc. obj. virtual) do filho (A1)	F 7
	33	Mãe (D1) confirma (proc.) saída do filho (obj. virtual)	c
	34	Pai (D1) pede (proc.) explicações pela preocupação (Obj. virtual) Mãe (D1) as dá (proc.)	n a 7 [não A 7
11	35	Filho (A1) delata pai (A2)	/E/ 7
12	36	-Mãe (D1) adverte (proc.) ao pai (D2) Pai (D1) não aceita (não proc.) advertência	n 7 não a [não A 7
	37	Mãe (A1) procura (proc.) convencer pai (A2)	não F 7
	38	Pai (D1) não se deixa convencer aparentemente (não proc.)	não c
	30	- Mãe (D1) telefona (proc.) a procura do filho (obj. virtual)	c
	40	Pal (D1) coneça a vacilar (proc. virtual)	não c
	13	41	Mãe (A1) acusa o pai (A2) palas acusações ao Estado
42		Pal (não A1) Inverte f.9, f.22 > f.25	não F
43		Pai(D1) duvida da nãe (O2)	não c
44		Pai (A1) contesta (proc.) nãe (D2) Mãe (O2) reage (proc.) coao agredida aparente	F 7
14	43	Pai (D1) crítica (proc.) o filho (obj. á nãe (D1) Mãe (D1) não aVeita crítica aparentemente (não proc.)	n não a [não A 7
	46	Pal (D1) tene (proc.) forças ameaçadoras	c
	47	Pal (O1) aceita falsamente (proc.) ordem imposta (obj.)	/não A/
13	48	Mãe (D1) propõe (proc. atual) acordo (obj. virtual) ao pai (D2) Pai (D2) não aceita (não proc.)	não [não A 7
16	49	Mãe (D1) procura tranquilizar (proc.) o pai (D2)	c 7
	50	O telefone (D1) chama (proc. atual). Pai e nãe (D2) não respondem (não proc.)	*- não a [não A
	51	Pai (A1) acusa (proc.) o filho (A2) de traição (ob. virtual)	F
	32	Mãe (D1) adverte (proc.) ao pai (D2)	c

número do sintagma	n<? da função	Atores e Processos	símbolo de função
17	53	Pai (D1) pede a cruz (obj.) a Mãe (02) Mãe (01) traz (proc.)	□ [*
	54	Pai (D1) ouve (proc.) barulho da porta (0) e diz mãe (D2)	c
	55	Pai eMãe (D1) sen te* (proc.) a ameaça (obj.) pró x i ma	não . ?
18	56	Filho (G) volta (proc.)	d
	57	Pai (D1) pede (proc. atual) explicação (obj.) virtual) ao filho (02) Filho(D1) as dá (proc. atual)	m [A a
	58	Mãe (D1) faz perguntas (proc. atual) ao filhd (D2) Filho (D1) responde (proc. atual)	a 7 [A ?
	59	Pai (D1) coloca (proc.) dúvida (obj.) mãe (D2) não aceita nem nega (obj. proc. virtual)	:>> [*7

1.b- As ambigüidades da estrutura superficial do relato

Operando sobre o inventário das funções podemos chegar a um primeiro nível de conclusões. A ambigüidade da estrutura superficial se constrói a partir das funções 9, 18, 29, 32, 33, 34, 38, 41, 42, 46, 48, 54, 58 não pertencentes à verdade do relato. Com isto constatamos que, um mesmo enunciado lingüístico pode manifestar duas estruturas narrativas superficiais diferentes. É este o primeiro nível de ambigüidade, situado como vimos, nas estruturas de superfície.

A primeira versão, comporta um número relevante de funções (42) cuja verdade é reconhecida. Assim, Mãe e Filho definem-se pelo reconhecimento de um contrato familiar com o Pai. Esta versão é a única incontestável se nos prendermos apenas às funções que nos permitam constatar o funcionamento metalingüístico do texto.

A segunda versão, apoiada nas funções não reconhecidas é contestável uma vez que agrupa apenas 13 funções. Neste caso, somos forçados a reconhecer que Mãe e Filho, assumem o contrato estatal, opondo-se ao Pai.

1.2- Estrutura formal profunda

Consideremos o inventário dos sintagmas à procura de suas regu-

laridades. Derivam estas, da identidade ou analogia entre atores e funções, o que nos permite proceder à homologação dos sintagmas. O resultado de tal operação é o inventário das seqüências paradigmáticas, o qual obedece uma ordem de pressuposição mais ou menos similar à cronologia do relato.

Sequênc U I	A ligada a B, M por us contrato prsanchido falsamente por B e M	A roapa contrato cos M	M raa a B	B recusa M
A Estado B Pai C Mi ll cr	f. 3, 22, 26	f. 4	f. 5	f. 5
Sequênc ia II	A e C ligados por un contrato reconhecido por A e C	B não reconhece contrato entre A e C	B isputa ua outro contra to a C	
A Estado B Pai C Filho	f. 16, 18	f. 16, 17	f. 21	
A Estado B Pai C Juventude	f. 1, 30	f. 1	f. 17	
A Estado B Pai C Filho	f. 23, 23, 18	f. 18	f. 22	
A Estado B Pai C Eapregada	f. 11, 13	f. 10	f. 13	
Nequênc Ia III	B a C ligados por ua contrato reconhecido por aabos.	A e C ligadao por ua contrato não reconhecido por B	D adverte B	B taaa C
A Mtudo B Pai C Filho D Mãe	f. 13	f. 16, 1	f. 33	f. 48
A Estado B Pai C Eapregada D Mãe	f. 10	f. 11, 13	f. 40	f. 13
A Estado B Pai C Escola O Mãe	f. 28	f. 19, 29	f. 40	f. 29
Sequênc ia IV	D suapeita que G preenche falsa aente contrato coa B e D	G sai	D adverte B	B tsae
B Pai D Mãe G Filho	f.28,32	f.28	f. 33, 38	f. 39
Sequênc ia V	D reconhece con trato entre A e C	D procura conven cer B	B se deixa convencer	
A Estado B Pai C Filho D Mãe	f. 38	f. 35	f. 39	
A Estado B Pai C = Jornal D 3 Mãe	f. 23	f. 24	f. 42	

Seqüência VI	B e D ligados por us contrato reconhecido por ambos	D reconhece contrato en tre A e B	D procura con- vencer B	B reconhe ce contra to COS A
A » Estado B Pai C . Mãe	f. 6	f. 41, 48	f. 49, 51	f. 53
Seqüência VII	B reconhece contrato entre A e O	G volta	G responde per guntas a B e D	B e D teses
A Estado B Pa l C Mãe D Filho	f. 43	f. 56	f. 57, 58	f. 46, 59

o inventário das seqüências nos permite dois modos de aborda-
gem:

- a) no plano paradigmático, construindo através da homologação dos atores, os actantes;
- b) no plano sintagmático, relacionando as seqüências.

Destes dois modos de operar sobre as seqüências, reteremos o primeiro.

Construção dos actantes

A partir do conteúdo funcional assumido pelo ator é que se definem os papéis formais. O agrupamento de papéis formais compatíveis é o que chamaremos de actante.

Grupo de Pa- pe i s	Papeis	sish. de fun- ções	seqüênc ias
Grupo A	a1: contrato (santes contrato cos C)	(A)	II, III, V
	a2: rospimento de contrato (cos M)	(não A)	II
	a3: contrato (cos B)	(A)	VI
Grupo B--	b1: não reconhecimento de contrato (cos A)	(não A)	I
	b2: não reconhecimento de contrato (entre A C)	(não A)	II, III
	b3: isputa contrato (a C)	(s)	II
	b4: tese	(A)	III, IV, VII
	b5: recusa contrato (cos M)	(não A)	I

Grupo do Ps-poU	Papeis	siabolo do fun- ções	aequênc toa
	b6: contrito (co. C)	(A)	III
	b7: reconhecimento do contrito (coa A)	IA)	VI
Grupo C<	cl1: contrito (coa A)	(A)	II, III
	c2: preenche falsamente contrato (coa B)	(não A)	III
	c3: contrito (coa B)	(A)	III
Grupo D*	d1: suspeito (da G)	(F)	IV
	d2: tese	(não c)	VII
	d3: tento convencer (B)	(não c)	III, IV, V, VI
	d4: contrato (coa B)	(A)	VI
	d5: reconhecimento de contrato (entre A B)	(a)	VI
	dfi: for adretrências (a R)	(não c)	III, IV
Grupo G.:	gl1: sal	(d)	IV
	g2: responde perguntas (a B D)	(C)	VII

Cada classe de atores (agrupamento de papeis formais) corresponda us ac-
tante.

Actante	Papeis	Atores	
1:	A a1, a2, a3	Estado	
2:	B b1, b2, b3, b4, b5, b6, b7,	Pai	
3:	C c1, c2, c3 c1, c3 c1, c2 c1, c3 c1	Filho Juventude Escola Eapregada Jornal	
4:	D d1, d2, d3, d4, d5, d6,	Mãe	
5: C → C	Gl1, G2, (1), (1), (t)	Filho	

Os actantes têm relações funcionais diferentes. É a coabinação dos gru-
pos de papeis que nos permitirá formular interpretação do relato.

Consideramos **relato** o algoritmo ou série dialética de operações sobre conteúdos. Conhecendo as propriedades formais dessas operações aproximamo-nos do sentido do relato.

3 - Os sistemas de conteúdos investidos

Trabalhamos em duas direções:

- a) descreverdo os sistemas de conteúdos que são investidos no relato;
- b) mostrando as correlações estabelecidas entre a estrutura semântica (sistema de operações formais) e o sistema semiológico (os conteúdos investidos).

5

A estrutura elementar dos sistemas de conteúdos investidos

A estrutura binária, elementar, da significação, articula cada sistema semiótico em dois espaços disjuntivos, ou deixis, que podem ser conotados pelas categorias euforia vs disforia. Por exemplo, todo o sistema semiológico das mitologias indígenas da cozinha, articula-se conforme a oposição: cozido (cultural, eufórico) vs cru (natural, disfórico).

Actantes e conteúdos investidos:

Um actante é definido pelo grupo de papéis formais que assume, e também pelos conteúdos que lhe são atribuídos.

Nós podemos, então, classificar os actantes pelo lugar que os conteúdos, aí investidos, ocupam no sistema semiológico imánente ao relato. A realização de tal classificação se justifica porque não podemos postular universos formais que permitam identificar nas suas modalidades os atos do herói, do traidor; não é também possível falarmos em universos substanciais, porque não podemos a priori atribuir qualificações aos actantes.

Chamamos sujeito—herói, uma manifestação da deixis positiva; traidor ou anti-sujeito, a uma manifestação da deixis negativa, trata-se de definições negativas de deixis correspondentes e como é a sua manifestação que torna possível aquela das definições positivas destas mesmas deixis, são estes dois actantes os realizadores das operações de transformação dialética: os actantes adjuvante e oponente são definidos pela relação hipotáxica que mantêm em relação ao herói e ao traidor, respectivamente.

No relato - **O Delator** — nós verificamos que os grupos de papéis definem por suas compatibilidades, dois espaços funcionais separados: o grupo de papéis que define o Pai vs todos os outros. Podemos supor que esta divisão é correlata à divisão do sistema de conteúdos investidos nas duas deixis.

Observamos que durante quase todo o desenrolar do relato há luta entre a.2 (que assegura o grupo de papéis do Pai) de um lado, e os outros actantes que asseguram os outros papéis, de outro lado. É esta luta que coloca em relação dialética as duas deixis, porisso permite manifestar a inversão dos conteúdos.

No texto, as qualificações dos actantes aparecem sob as formas de determinações, denominações e definições. Como não temos aqui um narrador único, as qualificações de um mesmo narrador-actante podem diferir conforme sejam ou não assumidas, isto é, reconhecidas e designadas no discurso como anafóricas de *eu*.

A deixis positiva:

*4-0 sistema
de valores
sociais*

Apoiando-nos nos sememas construídos e denominados, na medida do possível por meio dos lexemas do texto, podemos realizar o inventário dos conteúdos assumidos pelos actantes em relação de oposição ao actante a.2 (o Pai).

a.3- Filho—sentimentos nacionalistas

acata as ordens do chefe de grupo
pertencente à juventude hitlerista

Empregada- filha do chefe de grupo

Jornal- publica inquérito contra os padres.

(A Igreja não está vinculada ao Estado).

Juventude— Hitler lhe atribui a responsabilidade pela Alemanha do Futuro.

Escola- Não explicita suas determinações.

a. 5—Empregada- Silêncio.

Filho- Silêncio (-não abre a boca, fala pouco).

a.1- O Poder- este actante assume a característica de totalidade: é o responsável pelas motivações dos outros actantes, e apresentado como o instaurador do jogo narrativo onde ele toma lugar e é ao mesmo tempo a condição de existência do sistema imanente às qualidades manifestadas, incluindo as suas próprias. Nesta última consideração é o metasujeito do sistema de valores sociais.

O Poder é definido em relação às normas mencionadas acima: qualifi-

cativamente lhes é solidário.

- a.4- a Mãe- não há discordância nos jornais, todos dizem a mesma coisa
a moralização não é ruim
é preciso cuidar da higiene moral do povo
reconhece as recomendações de Hitler (Poder)
usa o dinheiro como poder de corrupção.

A análise sé mica do inventário e das ocorrências definitórias que o acompanham evidencia uma figura nuclear que pode ser considerada como **normatividade**. Esta figura nuclear funda uma classe semiológica pois é comum a todos os ítems, apresentando-se tanto em enunciados que indicam:

- 1 — o respeito a uma norma:
respeito a uma norma contratual com a Nação: sentimentos nacionalistas;
respeito a uma ordem contratual com o Poder: acatamento das ordens;
respeito a uma norma do jornalismo: não há discordância nos jornais.
- 2 — ou simplesmente:
moralização: norma moral de comportamento
silêncio: norma de comportamento
higiene moral: norma de comportamento
família: norma de organização social
corrupção: suborno, norma institucional.

O Poder é o elemento totalitário e abrangente de todo o sistema estabelecido. Define-se de duas maneiras:

- 1) funcionalmente — é reconhecido como instaurador ou restaurador das normas: mantêm-nas punindo sua transgressão.
- 2) qualificativamente - é solidário às normas: a transgressão ou denegação das normas é uma transgressão ou denegação do Poder.

Estas normas correspondem aos valores sociais: são códigos comuns, ou códigos contratuais, definidores de uma história.

Todos estes conteúdos são assumidos, constituindo assim a deixis positiva do sistema.

A deixis negativa

Os conteúdos não assumidos pelos actantes apresentados acima qualificam, conseqüentemente, o actante Pai. São obtidos pela negação dos ítems da deixis positiva, constituindo a deixis negativa.

Teremos:

- Pai — quer instaurar sua própria autoridade dentro de casa
- não reconhece a autoridade do chefe de grupo
 - não reconhece a norma contratual imposta pelo poder
 - não reconhece as normas da comunicação: fala alto, espera que os jornais informem
 - não reconhece as normas de moralização e de higiene moral
- Miller - não reconhece as normas contratuais.
- Valor particular: individualidade.

Nitidamente podemos observar que a figura nuclear que constitui este inventário em classe semiológica é a **transgressão de uma norma**.

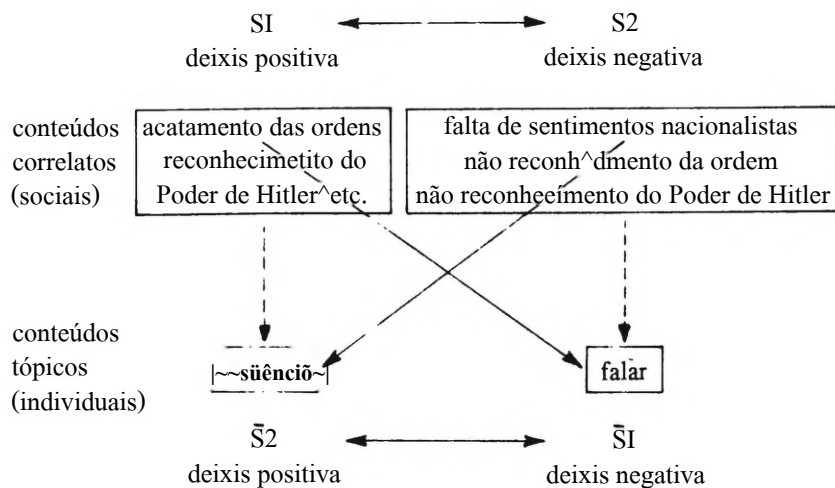
Os conteúdos da deixis negativa e os da deixis positiva são ordenados por uma relação de implicação.

5 - A estrutura do sistema

Na deixis positiva temos uma implicação entre as características das normas gerais de comportamento e o silêncio; na deixis negativa, a transgressão da norma implica num falar. A validade dessa inferência está bem clara no texto.

O silêncio e o falar são as definições negativas das deixis, os reconhecimentos ou não reconhecimentos das normas instauradas pelo sistema são as definições positivas das deixis.

Podemos então formular um modelo do sistema de **valores sociais** da seguinte maneira:



Os conteúdos correlatos e os conteúdos tópicos definem duas isotopias diferentes: a dos valores sociais e aquela dos valores individuais.

Ora, a manifestação dos conteúdos correlatos (definições positivas das deixis) pressupõe a dos conteúdos tópicos (definições negativas das deixis), mas, é ao nível da isotopia dos valores sociais que se desenvolvem as provas operando a inversão dos conteúdos.

6 Interpretação dialética dos actantes e das seqüências

1) Os actantes: herói e traidor devem caracterizar-se por S2 e SI, respectivamente.

a.2- é o traidor, pois lhe são atribuídos os conteúdos da deixis negativa, (Pai. Miller). Sua fórmula semiológica é $\bar{S}1 + S2$. É preciso negar estes conteúdos para suprimir a alienação.

Dois manifestações desta operação dialética são aqui possíveis: no plano não figurativo, o reconhecimento (que equivale à asserção correlativa —S1 + S2), no plano figurativo, o não falar.

a.3- é o herói, pois, assume os conteúdos da deixis positiva. Sua fórmula semiológica ($\bar{S}2 + S1$) é exatamente o contrário da fórmula do traidor.

a.4 tem a mesma estrutura semiológica apresentada pelo herói, mas os conteúdos que assume são opostos aos conteúdos que se obtém t lauslorando as suas funções em qualificações, por outro lado, ajuda ao oponente

(o traidor, seu marido), sobre o plano das funções somente, pois as motivações que assume são contrárias, pode-se assegurar então que, seus conteúdos são hipotáticos àqueles do traidor. A contradição entre suas motivações e suas funções torna-o um falso herói e um falso oponente.

Sua estrutura semiológica é, $(SI + \text{§2 (motivações)} + (5>1) + S2$ (funções).

a.5— assume o conteúdo S2, é então suscetível de ser herói, mas, na realidade não luta contra o traidor, apenas lhe recusa a aceitação do contrato (a empregada: o contrato de fidelidade, o filho: o contrato de obediência filial acima da obediência ao Poder), É o herói não ativo.

a.1— subentende todos os conteúdos do modelo. Sua fórmula semiológica é $(SI + \overline{S2} + \overline{S1} + S2)$, é vítima do traidor (suas ações lhe são ofensivas) é ao mesmo tempo o mandador do herói e oponente, pois acolhe também o traidor. É um metasujeito.

Os actantes definidos por um só grupo de papéis têm uma estrutura semiológica simples, aqueles definidos por vários grupos de papéis, têm uma estrutura semiológica mais complexa.

2) Para dar a interpretação dialética de uma seqüência, conhecendo a estrutura semiológica de seus actantes, será preciso:

- 1 — Determinar a função principal da seqüência, quer dizer, aquela que é implicada pelas outras funções.
- 2 - Transcrever dialeticamente esta função, sabendo-se que a luta equívale à asserção dos conteúdos atribuídos àquele que vence, correlativa à denegação dos conteúdos atribuídos àquele que perde. (No nosso caso existe um conflito verbal, que nós configuramos como luta).
- 3 - Saber que o contrato equívale à possibilidade de asserção dos conteúdos atribuídos ao objeto do contrato.
- 4 - Saber que a comunicação de um objeto equívale à asserção dos conteúdos atribuídos ao objeto e ao destinatador.

Valnem Soci@le

NO d* sequênc It	conteúdo d* seqüência	símbolo de função	Fórmula dialét ica
I	Recusa de contreto pelo traidor ¹ ,	não *	1- ~ □ m1 2- □ ç1 m2
II	Não reconhecimento do contrato aociala ¹ pel o traidor ² : decepção do herói ³ .	não A	1- ~ □ s 1 * s2 2- □ il a2 3- ~ el s2
III	Falsa execução de contrato social ¹ pelo traidor ²	A	1- ~ e □ s 1 2- □ s1 s2
IV	Comunicação de uma suspeita ao ³ traidor ² pelo herói não-ativol	C	1- ~ ~ a1 . ç2 2- □ s1 s2 3- □ s1 s2
V	O Herói não-attvo convence ao traidor ¹ que reconhece contratos entre heróis e o metasujeito ²	C A	1- ~ ~ el * 02 2- □ s1 s2 3- e □ s1 s2 4- □ s1.s2.s1.s2
VI	Confirmação do contrato social ¹ entre o traidor ² e metasujeito ³	A	1- e □ s1 2- 0 s1 s2 3- □ s1.s2.s1.s2
VII	Herói provoca suspeita ¹ no traidor	r	1- ~ s1 s2

Símbolos:

- = asserção dos conteúdos atribuídos ao vencedor.
- ~ = negação dos conteúdos atribuídos ao vencido.
- = o contrato, a aparição da possibilidade de asserção de conteúdos atribuídos ao objeto do contrato.

7 Restrições

Alguns problemas surgidos no texto não são resolvidos: por exemplo a contradição entre a Mãe e o sistema (Poder), é aparente, uma vez que seus termos não são os mesmos, pois, as motivações são opostas às funções. O metasujeito, Poder, tem por definição uma estrutura contraditória porque subentende o sistema inteiro, mas suas funções não são contraditórias, tudo se passa como se ele propiciasse os meios utilizados pelo Pai. para realizar a inversão de conteúdos: reconhecendo-o (conforme lhe é proposto através da mãe) ou *mandando* o filho, ou a empregada, quase impondo-lhe o sífêncio por tais presenças.

A interpretação apresenta muitas lacunas: como situar, digamos, o problema da corrupção? Por outro lado, algumas seqüências comportam operações dialéticas contraditórias, pois afirmam simultaneamente conteúdos situados em deixis diferentes.

Se a interpretação apresenta lacunas é, sem dúvida, porque o

sistema de valores sociais não é perfeitamente válido. Alguns conteúdos não podem ser aí situados coerentemente: a sinceridade ou não sinceridade do Filho em relação às expectativas do Pai, por exemplo.

Precisamos então, tentar explorar mais extensivamente a base estrutural construída, o que podemos fazer através da introdução do sistema de valores individuais.

A construção deste sistema se fundamenta na procura de uma *8-0 sistema de interpretação dos conteúdos da fala atribuída ao Pai.*

*valores
individuais*

ⁿ **Constituição do modelo**

Verificando os conteúdos assumidos pelo Pai, teremos:

crê na autoridade natural, paternal
racionalidade
afirmação da individualidade
amor à humanidade, manifestado no desejo de solidariedade aos
padres
crê nas honrarias tradicionais, o que se evidencia quando busca a
Cruz de Ferro
crê na liberdade
crê na sinceridade do filho e da empregada
repugna-lhe a falsa, moralização, enquanto crê na verdadeira
moralização.

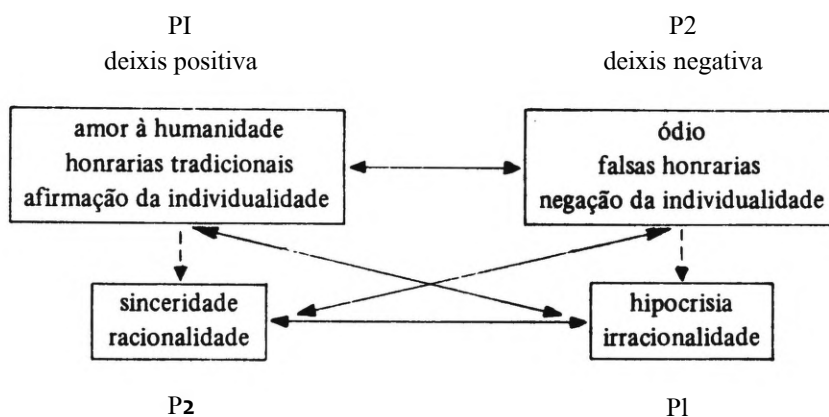
A figura nuclear, fundadora desta classe, **a manifestação da natureza**, aparece sob diferentes isotopias:

alética: a sinceridade
intelectual: a razão (definida como manifestação da natureza do
espírito humano)
psicológica: amor à humanidade.

As demais parecem recobrir também a figura **normatividade**, com o efeito de sentido funcional: instauração de uma norma própria (afirmação da individualidade, normas de honrarias etc.).

Tais conteúdos compõem a deixis positiva do sistema, os que lhe são opostos, pertencem à deixis negativa.

Podemos articular os dois inventários da seguinte maneira:



9 - *Interpretação dialética dos actantes e das seqüências*

1 - Actantes:

a.2- é agora herói, pois, os conteúdos da deixis positiva lhe são atribuídos. Sua fórmula semiológica no começo do relato é: $p1 + \bar{p}2$. Do ponto de vista tipológico, difere do herói da interpretação precedente: não restabelece uma ordem em proveito dos mandantes, como o fazia o herói no sistema social; a sua não alienação em relação àquele sistema, implica no cumprimento do contrato enquanto que a alienação implica na livre escolha, de valores na busca de si mesmo, para realizar sua natureza.

a. 5— é traidor, pois, os conteúdos da deixis negativa lhe são atribuídos. A sua fórmula semiológica é: $\bar{p}1 + p2$ contrária à do herói. A hipocrisia é um conteúdo que lhe é atribuído. As suas funções pertencem à realidade do relato, mas, não suas motivações, pois os conteúdos que assume não são reconhecidos.

a.3- é também traidor ou anti-sujeito, mas sua fórmula semiológica é diferente pois assume também P2.

a.4- é adjuvante sobre o plano das funções, mas, é também traidor porque lhe são atribuídos os mesmos conteúdos do traidor, PI e P2 (hipocrisia, negação da individualidade.)

a.1- não existe nesta interpretação. Não é reconhecido, nem necessário, pode existir enquanto desejo. Este desejo não está explícito no discurso, mas, podemos supô-lo através das referências constantemente feitas a um **antes**, que poderia representá-lo.

<u>Valores individuais</u>			
NO da seqüência	conteúdo da seqüência	s ímholo de função	fórmula dialética
I	Herói* estabelece contrato deceptivo* com o ajudante ² , o que lhe permite " livre escolha de valores ¹ .	não A C	1- □ p1 p2 - 2- □ p2 3---□ p2
11	Herói ² nega um contrato desqualificante ¹	não A não F	1- - ♦ □ p1 2- ~ ~ f1 + p2
111	Herói ^{1 2} ignora contratos sociais o que lhe permite livre escolha de valores	i não c	1- □ p1 p2 - 2- ~ □ p2 p1 -
IV	Comunicação de uma suspeita* ao herói por um ajudante (traidor) ²	C	1- □ p1 p2 - 2- □ p1 p2 ou p1 -
V	Derrota do herói ^{1 2} diante dos traidores (herói reconhece contrato desqualificante)	não A não F	1- ~ p1 p2 - 2- - - p1 p2 ou p1 -
VI	Confirmação do contrato entre o traidor* e herói: não livre escolha de valores.	Ã C	1- ♦ □ p1 2- □ p1 * p2 3- ~ p1 p2
	Desqualificação* do herói. Vitória do traidor ² sobre o herói ¹	C P	1- ~p2 - 2- ~ p1 p2 3 ---p1 p2 -

2) Da mesma maneira que o traidor deixa de ser traidor (seq. VI) e passa a (integrar) os valores instituídos pelo sistema social, inversamente, no sistema de valores individuais, temos:

na primeira fase da seqüência dialética o herói integra a deixis positiva, manifestando livre escolha de valores,

na segunda fase da seqüência, há um deslocamento do herói da deixis positiva para a deixis negativa. Verificamos nesta passagem em que são assumidos os conteúdos da deixis negativa, o processo da alienação.

*JO - Comparação
entre as duas
interpretações*

Ao nível da estrutura profunda podemos destacar: na segunda interpretação não está presente o metasujeito; traidores e heróis, adjuvantes e oponentes, permutam respectivamente; a Mãe, aqui, se torna não-contraditória; a inexistência do mando e da qualificação dos traidores na segunda interpretação anulam certas diferenciações entre os actantes, a oposição totalitarismo vs individualismo não é pertinente.

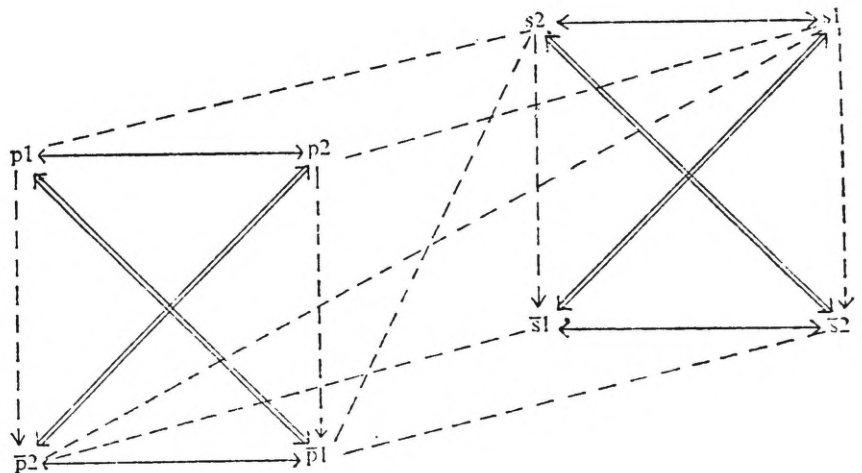
Ao nível dialético:

No primeiro caso **Sistema de valores sociais** passamos da alienação à adesão ao sistema de valores, no segundo caso, **Sistema de valores individuais**, da livre escolha de valores à alienação. O sentido do relato é invertido. No entanto, a comparação detalhada das séries dialéticas não é ainda possível, pois necessitamos maior aprofundamento teórico. Não podemos afirmar, a priori, que os cálculos dialéticos que permitiram produzi-las obedecem exatamente às mesmas regras.

*1 - Estabelecimento
das correlações
entre os dois
sistemas
semiológicos*

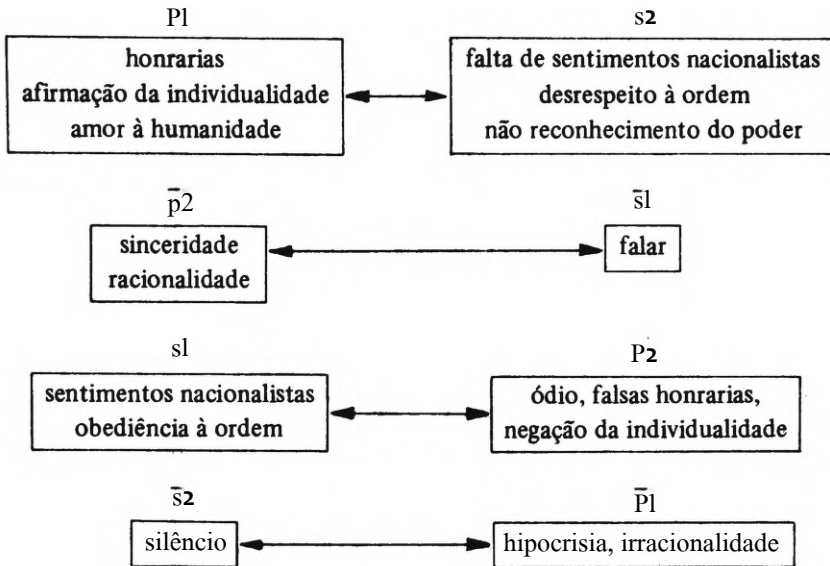
Podemos estabelecer um modelo tridimensional, supondo as seguintes implicações:

$$p1 - \square s2; p2 - \square s1; p1 - \square s\bar{2}; p2 - \square s\bar{1} \rightarrow \bar{s}1$$



Uma deixis de um sistema pode ser comparada à deixis oposta do outro sistema, ou, as relações excluídas num sistema correspondem às relações admitidas no outro.

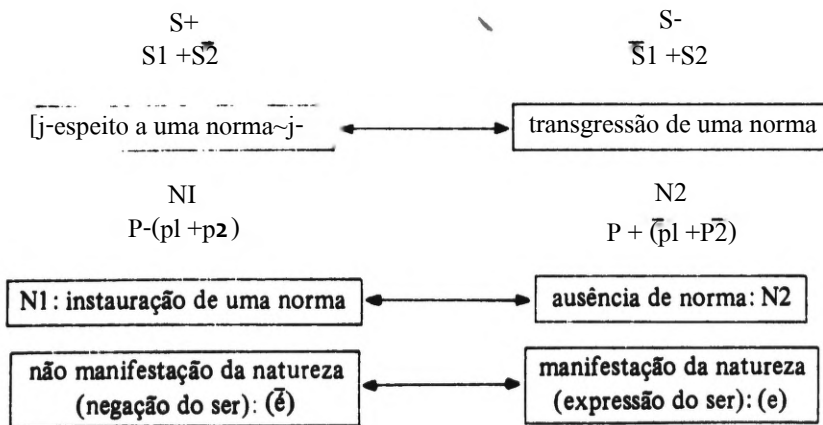
Ao nível dos sememas podemos formular as seguintes correlações:



Observações: As categorias sociedade vs indivíduo que não pertencem à metalinguagem semiótica, pertencem ao universo semântico descrito.

É preciso agora formular o estatuto lógico destas correlações ao nível dos semas ou figuras nucleares constitutivas das classes semiológicas.

Designando por P e S as deixis de cada sistema podemos ter:



Distinguimos aqui dois eixos semânticos:

a) eixo da normatividade: seus semas estão sempre presentes, combinados a conteúdos funcionais (reconhecimento/ não reconhecimento ou respeito/ transgressão) e/ou aspectuais (instauração: incoativo/ respeito: durativo/ transgressão: terminativo).

b) O eixo da expressividade comporta dois semas: J / e homólogos respectivamente a NI / N2.

A superposição dos dois sistemas semiológicos constitui o modelo de interpretação totalizante.

Transposições de um sistema a outro: como os dois sistemas são binários, os conteúdos de uma interpretação podem ser formulados na outra. Assim, os que estão na deixis positiva de um dos sistemas (social), são descritos como assunção da deixis negativa do outro (individual). Seja $S_4 - - P^-$ e inversamente, seja $P^+ = S^-$.

12 - Conclusões provisórias

O texto da peça manifesta duas estruturas narrativas diferentes que, interpretadas através de dois sistemas semiológicos opostos, articulam duas mensagens inversas.

Como avaliar qual é a interpretação mais coerente? Que critérios utilizar? Interessa-nos sobretudo destacar que nenhuma das duas interpretações, tomadas isoladamente, são satisfatórias: a primeira não dá conta das motivações do Pai e a segunda não configura perfeitamente os conteúdos do actante 3 (filho e empregada), para citar apenas alguns exemplos.

É fundamental, portanto, para se obter a leitura totalizante, que realizemos as duas interpretações: uma leitura envia à outra e ambas são essenciais. Mas, concluímos que a descrição aprofundada das estruturas semióticas pode ser sugerida como possível forma de esgotamento do texto e como razoável meio de resolver com propriedade as ambigüidades apreendidas.

A aplicação do modelo que apresentamos constitui as bases de uma descrição que acreditamos rigorosa.

Julgamo-la particularmente aplicável, como elemento de uma prática

sistemática, aos textos teatrais, permitindo evitar que espetáculos construídos a partir de leituras incoerentes, parciais ou contraditórias resultem em visível empobrecimento da força criadora daqueles textos.

Entretanto, a solução do problema pensada em toda amplitude é mais complexa do que pode sugerir a aparente simplicidade da aplicação dos conceitos estruturais tal como a realizamos.

As teorias relacionadas com os problemas de leitura, dependem das teorias do texto, as quais estão em plena formação, o que torna impossível colocar conclusões finais aos trabalhos orientados nesse sentido. Podemos incluir nessa preocupação as contribuições de Janos S. Petófi (Teoria Parcial do Texto. TeSWeST), 6 e Julia Kristeva^ (La révolution du langage poétique) e ainda, o pequeno trabalho de Lucia Vaina-Puscã - La stratégie du dialogue dramatique du point de vue de l'opposition vrai-faux?

- 1 — Este trabalho é o resultado de um seminário realizado no Curso de Semiologia da Narrativa, ministrado pelo prof. Eduardo P. Canizal, na ECA—USP no segundo semestre de 1973. Representa uma aplicação do modelo utilizado por Rastier sobre o texto Dom Juan de Molière, significando sobretudo a procura de um modelo de leitura totalizante.
- 2 — Isotopia — segundo Greimas, é um conjunto redundante de categorias semânticas que torna possível a leitura uniforme da narrativa, tal como ela resulta das leituras parciais dos enunciados após a resolução das suas ambigüidades, a qual é gerada pela própria leitura única. A.J. Greimas. *Sémantique Structurale* ed. Langue et Langage — Larousse, Paris, 1966.
- 3 — Há teorias que se opõem a esta formulação. Ver, por exemplo, Julia Kristeva, *L'engendrement de la formule* in *Recherches pour une sémanalyse*. Paris; Du Seuil, 1969 pág. 318.
- 4 — Remetemos aqui aos trabalhos de V. Propp, bem como às várias utilizações de suas proposições nos textos de P. Maranda e outros. Ver também a série Mitológicas de C. Levi-Strauss.
- 5 — Ver principalmente A.J. Greimas *La Structure du Modèle Constitutionnel*, in *Du Sens*, Paris; Ed. Du Seuil, 1970, pág. 136/154.

- 1 - Rastier, François. Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives in *Langage*, 7 (avril, 1968).
- 2 — Brecht, Bertold. *O Delator In Théâtre Complet*. Tradução para o português por um grupo do Curso e Teatro da ECA—USP em 1970.
- 3 — Greimas, A.J. *Du sens*. Ed. Du Seuil, Paris, 1970.
- 4 — Kristeva, Julia. *Recherches pour une sémanalyse*. Ed. Du Seuil, Paris, 1969.
- 5 — Kristeva, Julia — *La révolution du langage poétique*. Ed. Du Seuil, Paris, 1974.
- 6 — Petófi, J.S. - *Description Grammaticale, Interpretation, Intersubjectivité*. (Esquisse d'une théorie partielle du texte). Monografia apresentada no Curso Text theory, text grammar, analysis of texts. Centro Internacional de Semiótica e Lingüística — Urbino, 1974.
- 7 — Vaina-Puscã, Lucia — *La stratégie du dialogue dramatique du point de vue de l'opposition vrai-faux*, in *Revue roumaine de linguistique* 1973, n.º 1.

Ambiguity, an effect of discursive structures, generates the possibility of varied readings of the same text. Basing our idea on the work of F. Rastier (*Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives*), we propose to demonstrate, by means of the description of those structures, the way ambiguous effects are generated, the levels at which they are located, and thereby, reach the primary readings to be found in the text **The Informer**, by B. Brecht. The procedure followed was: I Description of the structures: (a) of the surface, comprising three hierarchical levels: actors and process, functions and syntagms; (b) of the deep structure, permitting and initial formal organization of the *récit*: on the paradigmatic plane the construction of the actantes, and on the syntagmatic plane the establishment of the logical relations between the sequences. II. Description of the meaningfulness of the *recit*: (a) description of the systems of invested contents (system of social and

individual values); (b) description of the formal operations carried out in the case of such contents: correlations established between the semantic structure and the semiological system. III. Construction of a model of totalized interpretation through the establishment of the correlations between the two semiological systems which permits the formulation of an interpretation of the system of social values and vice-versa, and of the positions assumed by the actantes in both systems. Thus we reach the primary readings to be found in the text in question, both arising from the manifestation of two different narrative structures, which interpreted by means of two opposite systems of values, articulate an ambiguous message oriented in two opposite directions.

The conclusions, however are provisional, the theories of the text still being formulated, do not permit systematic affirmations.

L'ambiguïté, l'effet des structures discursives, produit la possibilité de plusieurs lectures d'un seul texte. Tout en nous appuyant sur le travail de F. Rastier (*Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives*), nous nous proposons, à travers la description de ces structures-là, démontrer comment sont produits les effets ambigus, les niveaux où ils se

situent et atteindre ainsi, les lectures primaires inscrites dans le texte *La Délation*, de B. Brecht. Procédures adoptées: I (a) description des structures de surface, comprenant trois niveaux hiérarchiques: acteurs et procès, fonctions et syntagmes, (b) description des structures profondes, ce qui permet une première organisation formelle du récit: sur

le plan paradigmatique, la construction des actants; sur le plan syntagmatique, l'établissement des relations logiques entre les séquences.

II. Description du sens du récit: (a) description des systèmes de contenus investis (systèmes des valeurs sociales et systèmes des valeurs individuelles.) (b) description des opérations formelles réalisées sur les contenus relationés ci-dessus: corrélations établies entre les structures sémantiques et le système sémiologique. Construction du modèle d'interprétation totalisante à travers l'établissement de la corrélation entre les deux systèmes sémiologiques, ce qui permet de formuler l'interpré-

tation du système des valeurs sociales dans le système des valeurs individuelles et vice-versa, et les positions assumées par les actants soit dans l'un ou soit dans l'autre système. Nous avons atteint deux lectures primaires inscrites dans le texte en question, provenant de la manifestation de deux structures narratives différentes, qui interprétées à l'aide de deux systèmes de valeurs opposées articulent un message ambiguë orienté dans deux sens opposés. Les conclusions sont, pourtant, provisoires: les théories du texte, encore en train d'être formulées ne permettent d'en extraire des affirmations systématiques.

FIGURAÇÃO
E SITUAÇÃO
DE RELATO
EM
VIDAS SECAS

Eduardo
Peñuela
Cañizal

La grammaticalisation de la manifestation serait une chose excellente si les fonctions de signification et celles de communication étaient nettement distinctes. Malheureusement, les structures de communication, quoi qu'en disent certains, signifient, et les structures de signification, nous l'avons bien vue. s'arrangent pour communiquer: il en résulte des distorsions continues du discours. - GREIMAS.

Tel est le statut vertigineux du narrataire proustien: invité, non comme Nathanael à 'jeter ce livre, ' mais à le réécrire, totalement infidèle et miraculeusement exact, comme Pierre Ménard inventant mot pour mot le Quichotte. Chacun comprend ce que dit cette fable, passée de Proust à Borges, et qui s'illustre parfaitement dans les petits salons de la Maison Nucingen; le véritable auteur du récit n'est pas seulement celui qui le raconte, mais aussi et parfois bien, davantage, celui qui l'écoute. Et qui n'est pas nécessairement celui à qui l'on s'adresse: il y a toujours du monde à côté. — GENETTE.

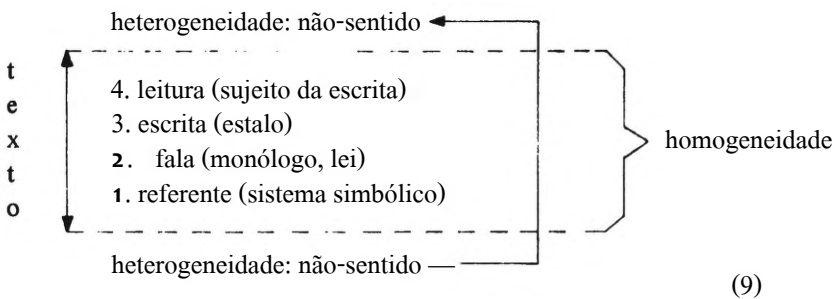
As aberturas de significação decorrentes da ambigüidade das mensagens literárias não são entidades utópicas cuja existência lhes seja garantida pela inefabilidade. Ao contrário, elas são sentido e, por serem isso, as suas formas concretas devem ser apreendidas nos diversos lugares semióticos do texto em que se manifestam. Mas a polissemia da ambigüidade depende também das posições que esses lugares ocupem no espaço do metatexto, pois, pensar o texto como um espaço cultural, *demande de considérer toute une problématique de la lettre (des lettres), de l'espace politique et poétique qu'elle prépare à l'objet linguistique, et de la formation sociale donnant lieu à l'inscription spécifique de tel espace lettré dans le mouvement de sa (sémiotique) dialectique. (1)*

Os modelos clássicos da semiótica da narrativa- Propp, Bremond, Greimas- possuem como denominador comum uma concepção estruturalista do texto. A descrição se fundamenta, no dizer de Viggo (2), num procedimento redutivo/estruturante com a finalidade de estabelecer uma representação estratificada do texto, um esquema constituído de níveis textuais reciprocamente correlatos. O relacionamento entre os elementos dos níveis textuais fixados pode ser descrito como uma relação redutivo/articulativa. Em virtude disso, *o caractère des niveaux textuels en tant que relation d'une essence ;phénomène se voit investi de conséquences importantes pour une auto-*

compréhension de l'analyse sémiologique, notamment en rapport avec la narratologie qui, prise dans le sens le plus large du terme, peut être considérée comme une description des aspects dynamiques du texte. (3) No caso do discurso literário o ativismo das instâncias do texto se deixa entender no desenho de uma vertical operatória construída com a integração das unidades dos diferentes níveis do texto. Essa integração pode ser feita a partir das unidades de comunicação utilizadas na formação de contextos lingüísticos. Esse processo, porém não permite a criação de uma plataforma sólida de onde explorar com sucesso considerável o universo da ambigüidade. Tudo nesse universo é envolvido por uma atmosfera densa. Uma ¹⁹¹¹ «onagem, por exemplo, não é une représentation réaliste, une copie liée, telle que la peinture figurative pourrait nous en donner l'idée; c'est une scène occupée par des blocs de sens, à la fois variés, répétés et discontinus (cernés); de l'arrangement (rhétorique, anatomique et phrastique) de ces blocs, surgit un diagramme du corps, non sa copie (en quoi le portrait reste entièrement soumis à une structure linguistique, la langue ne connaissant que des analogies diagrammatiques: des analogies, au sens étymologique: des proportions): le corps du viellard ne se "détache" pas comme un référent réel sur le fond des mots ou du salon; il est l'espace sémantique lui-même, il devient espace en devenant sens. Autrement dit, la lecture du portrait réaliste n'est pas une lecture & "réaliste!" c'est une lecture cubiste: les sens sont des cubes, entassés, décalés, juxtaposés cependant mordant les uns sur les autres, dont la translation produit tout l'espace du tableau, et fait de cet espace même un sens supplémentaire (accessoire et atopique) celui du corps humain: la figure n'est pas le total, le cadre ou le support des sens, elle est un sens de plus: une sorte de paramètre diacritique. (4) Perfurar a opacidade dessa atmosfera que envolve os lugares semióticos do universo do texto requer, conseqüentemente, o levantamento de uma plataforma mais firme. Chegar até os blocos de sentido exige um instrumental metalingüístico capaz de fornecer ao sujeito da leitura condições indispensáveis à criação de um espaço semântico em que possam ser observadas unidades diferentes das unidades de comunicação. (5)

A ambigüidade, do ângulo que seja examinada, se transforma em sentido quando situada no espaço em que se imbricam elementos da linguagem da literaturidade e da metalinguagem. E esse espaço não é precisamente o do significante do signo lingüístico onde se demarcam as unidades de comunicação, isto é, as dimensões das unidades lexemáticas. É no espaço semântico em que se localizam os efeitos do confronto entre a denotação e a conotação do texto: aí o leitor deve surpreender os efeitos de sentido. Pois nele cabem dinamismos de significado provenientes tanto das relações constitutivas do signo quanto das relações constitutivas de uma situação de relato. (6)

A situação de discurso abre ampla problemática à semiótica. Não é nossa intenção entrarem seus pormenores. Tendo em vista os objetivos deste trabalho-configuração do espaço semântico em que se manifesta um conflito entre o narrador e as personagens de *Vidas Secas*, interessa expor apenas alguns princípios teóricos com que legitimar a inclusão de componentes da situação de relato na homogeneidade espacial do texto. E isso porque, a nosso ver, narrador e narratário são elementos constituintes do homotexto (7). Para uma leitura semiótica, mesmo que esta se realize sobre um texto objetivado (8), o narrador e o narratário não devem ser relegados, em nome de discutíveis princípios de pertinência, a essa heterogeneidade extra-textual que se visualiza neste esquema:



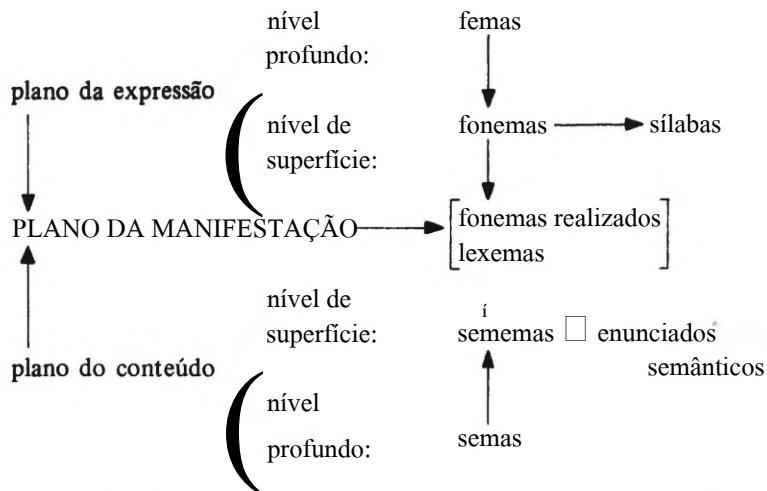
Linguistas e semiólogos passaram — com insistência nestes últimos anos— a ocupar-se do que Benveniste chamou **subjectivité dans le langage** (10). No caso da comunicação narrativa, a subjetividade pode ser veiculada pelos signos da narratividade, isto é, por esse conjunto de *opérateurs qui réintègrent fonction et actions dans la communication narrative, articulée sur son donateur et son destinataire*. (11) Neste particular, há fenômenos de semiose que constituem, no parecer de Roland Barthes, signos do narrador e do narratário (12). Desse ponto de vista, toda situação de relato justifica uma leitura em que se englobam fatores oriundos dos trabalhos de montagem e desmontagem realizados pelo narrador e pelo narratário respectivamente. Formalizar a leitura nos moldes de uma crítica semiótica nada mais é do que a construção de um metatexto. Pois é nele que acham lugar certos componentes textuais não explicitados lexematicamente mas que se projetam no plano do conteúdo dos sistemas segundos ou de conotação. Um exemplo típico, no caso do discurso narrativo de *Vidas Secas*, resulta da descoberta, por parte do narratário, de actantes suscitados pelas unidades funcionais ou qualificativas de mensagens semânticas do tipo **F/A** ou **Q/A** (13) cujos atores, presentes em coberturas lexemáticas, quando confrontados com os actantes suscitados e ausentes dessas coberturas lexemáticas, geram cenas carregadas de ambigüidade (14). Da perspec-

tiva do narrador, o autêntico destinatário desse tipo de mensagens semânticas é precisamente o actante ausente das unidades de comunicação propriamente ditas. Entende-se assim que na homogeneidade espacial de uma situação de relato se juntem duas atividades: de um lado, a elaboração estilística incessante do narrador e, de outro, a tarefa de redução levada a efeito pelo narratário numa espécie de *desestilização* necessária (15). Em resumo, da margem do narrador as personagens são objetos textuais, ao passo que da margem do narratário essas mesmas personagens constituem objetos metatextuais. Essa diferença fundamentalmente operatória, desencadeia dinamismos sobre os quais a leitura poderá atingir os sistemas de significação (16). Neste ponto, parece legítimo concluir que tanto o narrador quanto o narratário são meta-sujeitos transformadores.

Estudando os enunciados de estado, Greimas assinala duas modalidades: a conjuntiva e a disjuntiva. O desenvolvimento da fábula se concretiza na passagem de uma a outra modalidade. Mas a mudança *ne peut se faire que par la sommation d'un méta-sujet opérateur, dont le statut formel ne s'explique que dans le cadre d'un énoncé de faire du type:*

F transformation (Sj — □ Oi)

ou Si le sujet opérant la transformation et O] est l'énoncé d'état auquel aboutit la transformation. (17) Deslocando para os processos de enunciação esse princípio, o narrador pode ser encarado como um sujeito operador que transforma o estado paradigmático de um ou mais sistemas signos em estado sintagmático. A narração é, por conseguinte, um fazer e um saber fazer do narrador (□) qual, assumindo o papel de meta-sujeito, deixa no texto os signos da narração em que se configuram as transformações. O narratário, por sua vez, percorre, mesmo que em direção inversa, esse mesmo itinerário para chegar a signos em que pautar a legibilidade. Em outras palavras, o narrador tece um sistema de significação ao semantizar elementos sintáticos para que estes se projetem em modalidades de manifestação. O narratário, conseqüentemente, poderá estabelecer unidades sememáticas valendo-se de classemas instaurados pelos processos de enunciação e de figuras nucleares impostas pelos enunciados. Os sememas resultantes dessa combinatória incluem, por conseguinte, elementos da situação de relato no plano da manifestação, nesse lugar semiótico que se visualiza neste esquema de Greimas (18):



Em **Vidas Secas**, o narrador, aparentemente, se ausenta da estória por ele forjada. Mas essa ausência, vista em relação aos níveis do discurso narrativo, gera já nos primeiros contactos com a obra, ambigüidades que dificultam a tarefa de atribuir qualificação metalinguística ao narrador. Este não se encarna em nenhuma personagem e, conseqüentemente, não participaria da esfera das ações. Mas ao formalizar um relacionamento disjuntivo com algumas personagens — como se verá mais adiante — o narrador é parte atuante de uma relação integrativa. Se tomarmos como padrão classificatório a matriz construída por Genette (19)

RELAÇÃO	NÍVEL	
	Extradiegético	Intradiegético
Heterodiegética		
Homodiegética		

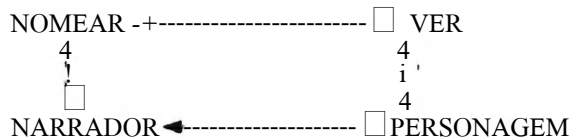
podemos verificar que o narrador de **Vidas Secas**, no que diz respeito à relação com a obra, preenche todos os requisitos indispensáveis a um relacionamento heterodiegético. Já no tocante ao nível, a posição do narrador oscila entre o extradiegético e o intradiegético, com sutil propensão para o intradiegético. Essa propensão não se instaura pela participação do narrador nos acontecimentos do relato, como em **São Bernardo**, por exemplo; ela se legitima através de um mecanismo de virtualização (20) de que se vale o sujeito da enunciação para montar situações de conflito.

Já no início do romance - *Na planície avermelhada os juazeiros alargavam duas manchas verdes. Os infelizes tinham caminhado o dia inteiro,*

estavam cansados e famintos Ordinariamente andavam pouco, mas como haviam repousado bastante na areia do rio, a viagem progredira bem três léguas. Fazia horas que procuravam uma sombra. A folhagem dos juazeiros apareceu longe, através dos galhos pelados da catinga. (21) -é possível constatar duas isotopias: de um lado, a preocupação do narrador com a **maneira de dizer**, de outro, a preocupação de caráter instintivo das personagens que pode ser resumida no **ato de ver**. Com o intuito de organizar uma linha sobre a qual seja viável uma leitura semiótica, optamos por uma seleção de contextos lingüísticos onde ganharam expressão as duas isotopias. O critério de que nos valem para* identificar cada uma das isotopias é o seguinte: os contextos em que a organização lexemática obedece às exigências determinadas pela função retórica (22) constituem a **isotopia do dizer** e aqueles cuja unidade funcional se expressa em lexemas como **ver** e **olhar** — e suas respectivas variantes — constituem a **isotopiado ver**. Posto isso, podemos traçar a hipótese:

$$\frac{\text{DIZER}}{\text{Opacidade}} \cong \frac{\text{VER}}{\text{Transparência}}$$

O **dizer** e a **opacidade**, o **ver** e a **transparência** estabelecem, respectivamente, relações sobre o eixo do contraste; mas essas dicotomias se opõem entre si sobre o eixo das oposições. A estrutura lógica que subjaz a essa relação de contradições homologadas, traçada com o auxílio do modelo constitucional greimasiano, é a seguinte:



A estrutura lógica legítima, para o caso de **Vidas Secas**, um sistema de significação cujas particularidades significativas dependem de duas dêixis constituídas respectivamente pelos termos polares **nomear-narrador** e **ver—personagem**. Essas duas dêixis tornam possível uma leitura organizada sobre dois paradigmas básicos cujo investimento no plano da manifestação permite uma invariante de leitura extremamente funcional para o narratário da situação de relato de **Vidas Secas**. (23)

Uma leitura atenta do trecho acima transcrito coloca o leitor diante de uma das características básicas do romance de Graciliano Ramos: ao nível funcional a fábula não anda; o discurso narrativo avança unicamente por causa da expansão de unidades de outros níveis. A função de **carência** se repete constantemente em todo o romance formando uma espécie de monótona cantilena. As diferentes modalidades da função—carência de descanso, carência

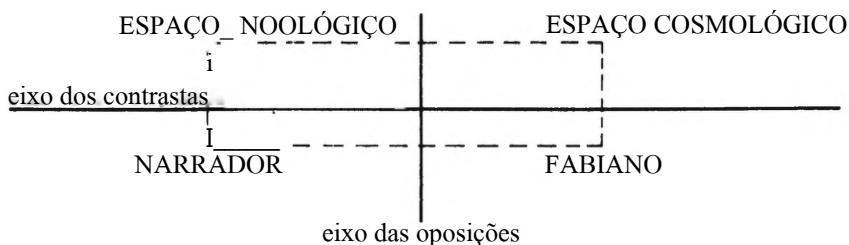
de alimentos, carência...-servem apenas para ressaltar a força dessa monotônias. A integração entre unidades do nível funcional e do nível da ação realça a importância das motivações. Num ambiente de..oladoramente árido toda carência encontra justificativa. São realmente abundantes os contextos lingüísticos organizados em torno dos lexemas **olhar e ver**. Transcrevemos alguns exemplos: *Fazia tempo que não viam sombra*, (p. 46); *Fabiano seguiu-a com a vista e espantou-se: uma sombra passava por cima do monte*. (p. 47); *Olhou em tomo, com receio de que, fora os meninos alguém tivesse percebido a frase imprudente*, (p. 53); *Alcançou o pátio, enxergou a casa baixa e escura, de telhas pretas, deixou atrás os juazeiros, as pedras onde se jogavam cobras mortas, o carro de bois*. (p. 61). *Chegou à porta, olhou as folhas amareladas das catingueiras*. (p. 81); *Aproximou-se do chiqueiro das cabras, viu o bode velho fazendo um barulho feio com as ventas arregaçadas...* (p. 87); *Ergueu-se, afastou-se, quase livre da tentação, viu um bando de periquitos que voava sobre as catingueiras*. (p. 89); *O menino mais novo bateu palmas, olhou as mãos de Fabiano, que se agitavam por cima das labaredas, escuras e vermelhas*, (p. 107); *Fabiano percorreu o alpendre, olhando a baráúna e as porteiras, açulando um cão invisível contra animais invisíveis...* (p. 129); *Espalhou vista pelos quatro cantos. Além dos telhados, que lhe reduziam o horizonte, a campina se estendia, seca e dura*. (p. 139) *Fizeram alto. E Fabiano depôs no chão parte da carga, olhou o céu, as mãos em pala na testa. Arrastara-se até ali na incerteza de que aquilo fosse realmente mudança*, (p. 162). O olhar, sem dúvida alguma, rege a esfera de ação das personagens. Com ele se chega até o mundo do concreto. Um mundo feito de formas visíveis e, por isso mesmo, de fácil identificação. Tudo quanto penetra através do olhar é compreensível; para estas personagens o que não é visível fica fora do inteligível: *Fabiano tomou a esfregar as mãos e iniciou uma história bastante 'Confusa, mas como só estavam iluminadas as alpercatas dele, o gesto passou despercebido. O menino mais velho abriu os ouvidos, atento. Se pudesse ver o rosto do pai, compreenderia talvez uma parte da narração, mas assim no escuro a dificuldade era grande*, (p. 1031). Em resumo, a dêixis **ver—personagem** acolhe integralmente os **semas figurativos** que venham a ser investidos no plano da manifestação.

A função retórica conduz o narratário até os signos do narrador. No começo, os juazeiros são duas **manchas verdes**; mais tarde, **sombra**. A distância entre esses dois lexemas acomoda um espaço literário em que se instalam, de um lado, os efeitos expressivos do ato de nomear e, de outro, a perspectiva resultante de um ato de ver. **Dois manchas verdes**, enquanto resultado de uma denominação em que se ocultam total ou parcialmente os valores referenciais dos entes nomeados, representam o plano expressivo de um sistema de conotação. Criou-se, com o auxílio da **parole seconde**, um objeto

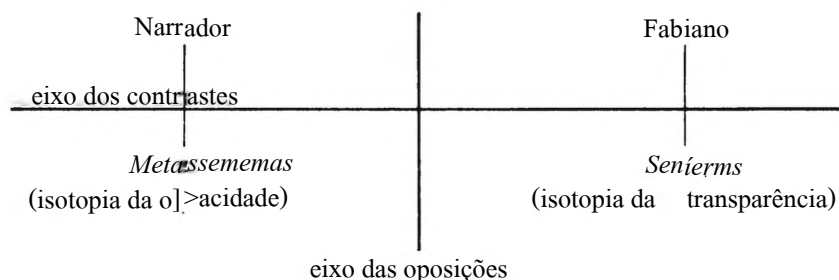
semiótico cuja textura é suficientemente densa para impedir sejam vistos com nitidez os referentes colocados atrás dela. No contexto lingüístico em que se combinam os lexemas dessa construção, duas manchas verdes se reportam, em primeiro lugar, a um signo que faz parte da contiguidade e, dessa maneira, veiculam um processo metonímico. Mas o termo verdes, num contexto que ultrapassa os limites da frase, além de opor-se a sombra, substitui elementos de um paradigma cujos conteúdos semânticos transcendem o âmbito do lingüístico. Verdes instaura um processo metafórico. Outro tanto ocorre com sombra. O sujeito enunciante, o narrador heterodiegético de *Vidas Secas*, se vale, com freqüência, desses recursos retóricos: *Os outros brancos eram diferentes. O patrão atual, por exemplo, berrava sem precisão*, (p. 58); *Levantou-se e caminhou atrás do amarelo, que era autoridade e mandava*, (p. 63); *Labaredas lamberam as achas de angico, esmoreceram, tomaram a levantar-se e espalharam-se entre as pedras*, (p. 76). *Ao escurecer a serra misturava-se com o céu e as estrelas andavam em cima dela*. (p. 100); *Virou-se, os pedaços de Fabiano sumiram-se. O brinquedo se quebrara, o pequeno entristecera vendo as peças inúteis*, (p. 108); *Com a fresca da madrugada, andaram bastante, em silêncio, quatro sombras no caminho estreito coberto de seixos miúdos...* (p. 161). O narrador, como se pode observar em quase todos os exemplos transcritos, não se detém na elaboração requintada de figuras retóricas. Tudo parece extremamente simples. Expressar a simplicidade, porém, exige mais retórica do que se imagina. A dêixis dizer—narrador favorece a manifestação de semas contextuais.

A leitura de mensagens semânticas em que se projetam as duas dêixis assinaladas pressupõe, por parte do narratário, um trabalho de concatenação de unidades sememáticas. *Les sémèmes constituent, en effet, le plan fondamental de la manifestation, que Von peut identifier avec la langue-objet des logiciens. Les métrasémèmes ne se situent pas sur ce plan: ils le présupposent, au contraire, en présupposant du même coup le niveau sémiologique.* (24) Seguindo essa linha de raciocínio, é possível afirmar que a dêixis dizer—narrador, ao privilegiar no plano da manifestação a combinatoria de classemas, relega a um plano secundário o nível semiológico. Em outras palavras: as unidades metassemáticas tecem um sistema de significação em que se estrutura o eixo semântico da opacidade. Em contraposição, a deixis ver—personagem dá relevância ao nível semiológico e com isso beneficia, no plano da manifestação, a presença dos semas figurativos.

À vista do **exporto** e considerando a oposição narrador—sujeito da enunciação vs Fabiano—sujeito do enunciado, o narratário poderá sistematizar sua leitura com base no seguinte esquema:



Do ponto de vista semântico, o esquema, em princípio, representa um modelo do universo imanente de **Vidas Secas**. Para Greimas às *règles de construction de l'univers immanent doivent correspondre des règles de génération de l'univers manifesté*. (25) E sendo o universo imanente um conjunto de categorias sêmicas que pode ser dividido em dois subconjuntos - um subconjunto E, constituído por semas nucleares, e um subconjunto I, constituído por classemas -, deduz-se que o narrador se contrapõe à personagem assim como o interoceptivo se opõe ao exteroceptivo. Transpondo as regras do universo imanente ao processo de manifestação, teríamos



O que permite estabelecer uma regra de leitura que, aplicada a mensagens semânticas do tipo F/A/ ou Q/A/, poderá ser de grande utilidade pondo em relevo sentidos particulares da comunicação narrativa em **Vidas Secas**. Vejamos, a título de ilustração, o funcionamento dessa regra.

Nas unidades sememáticas se efetua a articulação do nível semiológico — figuras nucleares — com o nível semântico - classemas —. No contexto *Na planície avermelhada os juazeiros alargavam duas manchas verdes.*, **juazeiros** é um lexema em que se podem investir alguns semas do seguinte quadro:

espacialidade dimensionalidade verticalidade horizontalidade
 perspectividade lateralidade superatividade inferatividade

Partindo do princípio de que o texto narrativo é concebido como uma combinatória em que se integram três níveis, os classemas podem originar-se em qualquer um dos três níveis. O classema emissor pode provir do nível da narração ou do nível actancial. No primeiro caso, relaciona-se com o sujeito da enunciação e, no segundo, com o actante sujeito. Isso levaria a duas formulações: 1) do ângulo da enunciação, a unidade discreta que constitui uma forma do conteúdo do termo juazeiros seria =

dimensionalidade	+	emissor
Sema		Classema

desde que se entenda o classema como pertencente ao subconjunto I;

2) do ângulo do enunciado, teríamos

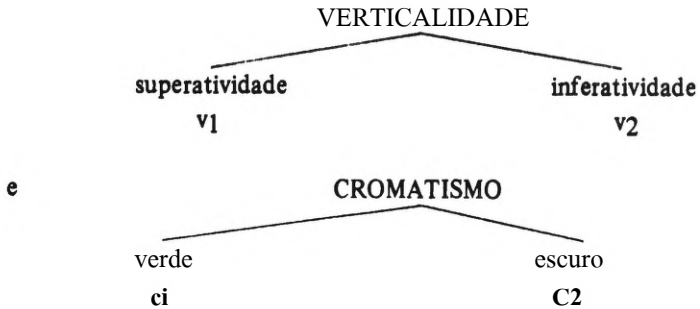
dimensionalidade	+	emissor
Sema		Classema

desde que se entenda que na outra unidade discreta da mensagem semântica — manchas verdes — se manifesta o classema emitido. Ocorre, no entanto, que reduzindo o contexto transcrito a uma mensagem semântica do tipo Q/A/, teríamos

alargavam / juazeiros, duas manchas verdes /		
Q	Ai	A2

o que acarretaria, levando em conta as duas formulações acima assinaladas, duas possibilidades de leitura. Da perspectiva da enunciação - que é a que interessa destacar por uma questão estratégica — a unidade qualificativa alargavam suscita um actante — o destinatário - que não encontra cobertura lexemática em nenhuma das unidades comunicativas componentes da cadeia discursiva. Mas como na unidade qualificativa se define a participação do narrador através da função retórica, os classemas pertencentes à categoria do interoceptivo instauram um sistema de conotação cujo conteúdo suscita um actante destinatário ausente: a esperança, no caso. Em Vidas Secas, o sujeito da enunciação - um meta-sujeito transformador — transmuta, com relativa freqüência, as unidades sememáticas em unidades metassememáticas. Mediante esse processo — não se esqueça que toda a sistematização até agora realizada é trabalho metalingüístico do narratário - ele cria um mecanismo de virtualização em que se configuram cenas de conflito entre narrador e personagem.

Em *Fazia tempo que não viam sombra* temos, considerando o termo **sombra** uma combinatória de semas heterogêneos provenientes de



que instauram, ao articular-se com classemas, uma unidade sememática do tipo

$(v2 + C2) +$ classema exteroceptivo

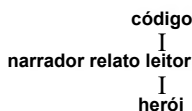
quando a leitura se realiza na dêixis ver — personagem; e uma unidade classemática do tipo

$(V2 + C2) +$ classema interoceptivo

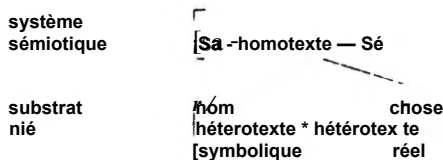
quando a leitura se realiza na dêixis dizer — narrador. Conclui-se dessa formulação que o conflito entre o narrador e Fabiano se desenha, no meta-texto em que o narratário formaliza a sua leitura, como um mecanismo através do qual se opõem, nas mensagens semânticas, dois processos conjuntivos que, por sua vez, instituem uma disjunção: **1**) a unidade sememática articula os semas figurativos com classemas para ressaltar o figurativo; **2**) a unidade metassememática anula o figurativo ou, em outras palavras, realça o não-figurativo. Nessa oposição se configura o conflito, no plano da expressão, entre o narrador e a personagem Fabiano. Compreende-se que sombra, para a Personagem, possui um valor de euforismo; para o narrador, em contrapartida, sombra conota morte. O conflito assinalado coloca o narratário diante de um sistema de significação que, se submetido a uma leitura minuciosa, poderá deixar a descoberto alguns dos traços mais originais da obra de Graciliano Ramos. (26).

(1) Brandt, Per Aage — "La pensée du texte (de la littéralité de la littéralité", in Charles Bouazis et alii — *Essais de la théorie du texte*, Paris, éditions Galilé, 1973, p. 185.

- (2) Cf. Roder, Viggo: - "Sémiotique du conte" in *Poetice*, 6, The Hague, Mouton, 1972, p. 53/54.
- (3) Roder, Viggo: op. cit. p. 54.
- (4) Barthes, Roland: *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 67/68.
- (5) "La procédure qui, logiquement, suit la constitution du corpus consiste dans la transformation du corpus en texte. Le corpus, en effet, est une séquence délimitée du discours et, en tant que tel, ne peut être qu'une manifestation logomachique, dont il ne faut retenir qu'une des isotopies choisies. Nous en-drons donc par texte (et, ce qui revient au même, par métatexte) l'ensemble des éléments de signification qui sont situés sur l'isotopie choisie et sont enfermés dans les limites du corpus." Greimas.A.J.:— *Sémantique Structurale*. Paris, Seuil, 1966, p^a 145. O presente trabalho possui um caráter introdutório e, em razão disso, não tivemos uma preocupação maior no que diz respeito à organização do corpus. Quanto à isotopia escolhida, poder/amos lembrar que a significação pode ser abordada de vários ângulos, dependendo, é claro, do nível teórico em que nos situemos: a) a significação pode ser entendida como semiótica, isto é, como um relacionamento entre a forma da expressão e a forma do conteúdo; b) apreendida na homogeneidade do espaço textual desde que nele se inclua uma situação de relato; c) captada na transgressão do modelo signico, nesse terreno movido de uma semiótica do simbólico, tal como propõe Julia Kristeva em *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974. Este trabalho representa uma opção pela segunda alternativa; fica para outra oportunidade a terceira alternativa.
- (6) Elemer Hankiss, com base no pressuposto de que na comunicação literária alguns elementos da situação real de discurso desaparecem, propõe um modelo em que a necessidade semântica obriga o poeta a uma exploração especial das reservas léxicas e contextuais. O modelo de Hankiss, no entanto, não estabelece uma distinção precisa entre destinatário e leitor. Cf. Hankiss, Elemer:— "Meaning as a Source of Aesthetic Experience", in *Semiótica*, VI, 3, The Hague, Mouton, 1972. Para Gérard Genot, o caráter específico da "communication littéraire est d'être, paradoxalmente, une communication disjonctive où la coprésence concrète des instances de la communication est annulée aussitôt que posée, qui ne peut être définie que comme constante projection d'une instance (ou d'un sous-système d'instances) sur une autre (ou un autre) à travers la seule instance matérielle stable, le message..." — "Sémantique et Sémiotique de l'impossible", in *Poetics*, 9, The Hague, Mouton, 1973, p. 99. Genot propõe uma apresentação antropomorfa.



- onde é possível identificar instâncias que poderão fornecer critérios para uma abordagem tipológica da narrativa. A instância narrador-herói merece, no presente trabalho, maior destaque.
- (7) Per Aage Brandt, no ensaio já citado, estabelece a seguinte diferença entre objeto lingüístico e objeto semiótico: "La glossématique, pour générativisée qu'elle soit ou paraisse, a toujours simplement confondu homotexte et langage, pour rejeter l'hétérotexte dans la non-linguisticité. Langage et lexique s'équivalent. Analyse et classification lexicologique sont une même chose. Ce qui est renoncer à tout accès à la compétence proprement linguistique, dans la mesure où cette compétence échappe à la lisibilité homotextuelle. Au nom d'une science du langage — de cette compétence linguistique en général — il faut suspendre cette identification de l'homotexte avec l'objet linguistique. Le linguistique pénètre toute pratique dans la mesure où elle traverse un texte. On voit donc que la conception du langage comme sémiosis, comme système de signes/figures, n'est plus pertinente; ce qui est sémiosis, c'est l'objet sémiotique, l'homotexte et non pas l'objet linguistique. En tant que l'homotexte doit être pensé dans l'hétérotexte, l'objet sémiotique doit être pensé dans l'élément du linguistique en général. Si sémiosis il y a, elle met en scène par trois fois le linguistique:



Analyser le langage veut dire ou bien examiner classiquement les catégories d'un homotexte socialement donné comme loi, idiome, code, ou bien étudier ce qui rend possible ce commerce, à savoir, les mécanismes linguistiques donnant lieu, compétence, à l'articulation discontinue textuelle. Cette compétence de discontinuité n'a jamais fait l'objet d'une étude sémiologique, et pour cause: le problème est autre, ailleurs." p. 195/196. Nosso propósito é evitar a disconti nu idade hétéro-textual e, para isso, utilizamos o princípio teórico sobre a semiose formulado por Greimas em "Les jeux des contraintes sémiotiques" in Du Sens-Essais Sémio tiques, Paris, Seuil, 1970, p. 140.

- (8) Cf. Greimas, A.J. — Sémantique Structurale, op. cit. p. 153/154.
- (9) Cf. Brandt, Per Aage:— "La pensée du texte", op.cit. p. 193. A espacial ida-de textual é amplamente estudada por Julia Kristeva em Le texte du roman, The Hague, Mouton, 1970, principalmente no capítulo intitulado La cosmogonie romanesque, pp. 177/187. Tivemos a intenção de evitar, neste trabalho, a problemática da significância e a teoria do sujeito proposta pela teoria do inconsciente e aproveitada por Julia Kristeva em La révolution du langage poétique, Paris, Seuil, 1974, cf. p. 22/30.
- (10) Veja-se Benveniste. E.: Problèmes de linguistique générale, Paris, PUF, 1966. 258/266 O próprio Greimas, em nome de uma normalização necessária à objeti-vação do texto, aconselha a eliminação do parâmetro da subjetividade, mas reconhece a possibilidade de transformar esse parâmetro em objeto de análise semiótica. Cf. Sémantique Structurale, op. cit. p. 153.
- (11) Barthes, Roland:— "Introduction à l'analyse structurale des récits" in Commu-nications, 8, Paris, Seuil, 1966, p. 21.
- (12) "De même qu'il y a, à l'intérieur du récit, une grande fonction d'échange (répartition entre un donateur et un bénéficiaire), de même, homologiquement, le récit, comme objet, est l'enjeu d'une communication: il y a un donateur du récit, il y a un destinataire du récit. On le sait, dans la communication linguistique, je et tu sont absolument pré-supposés l'un par l'autre; de la même façon, il ne peut y avoir de récit sans narrateur et sans auditeur (ou lecteur). Ceci est peut-être banal, et cependant encore mal exploité. Certes le rôle de l'émetteur a été abon*damment paraphrasé (on étudie l'auteur d'un roman, sans se demander d'ail-leurs s'il est bien le narrateur), mais lorsqu'on passe au lecteur, la théorie litté-raire est beaucoup plus pudique. En fait, le problème n'est pas d'introspecter les motifs du narrateur ni les effets que la narration produit sur le lecteur; il est de décrire le code à travers lequel narrateur et lecteur sont signifiés le long du récit lui-même. Les signes du narrateur paraissent à première vue plus visibles et plus nombreux que les signes du lecteur..." "Introduction à l'analyse struc-turale des récits" op. cit., p. 18/19.
- (13) Essas formulações constituem a sintaxe elementar da descrição. Cf. Sémantique Structurale, op. cit. p. 154/156. As mensagens semânticas são a projeção de um universo sintático imânente: "L'univers sémantique, manifesté sous forme de sémèmes, si on le considère comme la classe des classes, apparaît ainsi comme un univers syntaxique immanent, capable de générer des unités de manifestation plus grandes. Nous proposons de retenir le nom d'actant pour désigner la sous-classe de sémèmes définis comme unités discrètes, et celui de prédicat pour dénommer les sémèmes considérés comme unités intégrées. La combinaison d'un prédicat et d'au moins un actant constituera ainsi une unité plus grande, à laquelle on peut réserver le nom de message (que l'on précisera, chaque fois qu' il sera nécessaire, comme étant un message sémantique.)" - Sémantique Structu-rale, p. 122.
- (14) Claude Zilberber defende a tese de que as mensagens suscitam os actantes e não a inversa; ele analisa apenas as predicções qualificativas do texto poético. Veja-se Une lecture des Fleurs du Mal, Paris, Mame, 1972. A ambigüidade a que nos referimos surge de um desvio da energia de significação que articula „s unidades qualificativas e as unidades discretas já que no caso é provável que tal mecanismo implante um sistema de conotação.
- (15) Sobre este assunto veja-se o trabalho de Tiekô Yamaguchi Miyazaki, publicado

- neste mesmo número da revista, principalmente o item 1,4. Claude Zilberberg, na obra citada na nota anterior, resume o problema desta maneira: "D'une manière générale, si la part de l'auteur consiste dans une élaboration stylistique incessante, que appelle à elle seule une étude particulière, notre approche, qui est nécessairement une réduction, peut être conçue comme une destylisation." p. 7.
- (16) Sobre a semiótica e os sistemas de significação recomendamos a leitura do ensaio de Jean-Claude Coquet *Sémiotiques*, in *Langages*, 31, Paris, Didier, Larousse, 1973, p. 3/12.
- (17) Greimas, A.J. — "Un problème de Sémiotique narrative: les objets de valeur" in *Langages*, 31, op. cit. p. 20.
- (18) Transcrito por Per Aage Brandt, no ensaio já citado, p. 197.
- (19) "Si l'on définit, en tout récit, le statut du narrateur à la fois par son niveau narratif (extra- ou intradiégétique) et par sa relation à l'histoire (hétéro- ou homodiégétique), on peut figurer par un tableau à double entrée les quatre types fondamentaux de statut du narrateur: 1) extradiégétique-hétérodiégétique, paradigme: Homère, narrateur au premier degré qui raconte une histoire d'où il est absent; 2) extradiégétique-homodiégétique: paradigme: Gil Blas, narrateur au premier degré qui raconte sa propre histoire; 3) intradiégétique-hétérodiégétique - paradigme: Schéhérazade, narratrice au seconde degré qui raconte des histoires d'où elle est généralement absente; 4) intradiégétique-homodiégétique, paradigme: Ulysses aux Chants IX à XII, narrateur au seconde degré qui raconte sa propre histoire." Genette, Gérard - *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 255/256.
- (20) Partindo da forma mais simplificada do enunciado narrativo e levando em conta a sintagmatização dos valores, Greimas denomina realização ao processo transformador que estabelece a conjunção entre o sujeito e o objeto; e virtualização a aquele que opera a disjunção entre os dois termos. E conclui: "A ne considérer, par conséquent, que les transformations portant sur des fonctions constitutives d'énoncés d'état, la narrativité, dans sa forme simplifiée à l'extrême, apparaît comme une enchaînement syntagmatique de virtualisations et réalisations." — "Un problème de sémiotique narrative: les objets de valeurs", op.cit., p. 20.
- (21) Ramos, Graciliano: *Vidas Secas*, prefácio de Álvaro Lins, ilustrações de Aldemir Martins, 31 éd., São Paulo, Martins, 1973, p. 43. Nas seguintes citações de trechos do romance, indicaremos entre parêntesis apenas o número da página do trecho transcrito.
- (22) Seguimos os conceitos de função retórica formulados por J. Dubois e outros em *Rhétorique Générale*, Paris, Larousse, 1970.
- (23) Trataremos, no presente trabalho, de maneira muito sucinta de algumas unidades sememáticas; projetamos um estudo mais amplo onde pretendemos comparar a obra de Graciliano Ramos com o filme de Néelson Pereira dos Santos. Sobre a problemática da fábula conotada, a que aludimos em algumas páginas deste ensaio, veja-se Lopes, Edward e Cañizal, E.P. — "Níveis de leitura da linguagem literária" in *Bacab-Estudos semiológicos*, S.J.Rio Preto, Planalto, 1971. Os contextos utilizados para constituir um corpus reduzido são fruto de um corpus maior resultante de reiteradas leituras deste romance, uma delas publicada em 1966 — "Matéria e forma no romance", in *Revista de Letras*, Assis—, embora fundamentada em outros princípios teóricos.
- (24) Greimas, A.J. — *Sémantique Structurale*, op. cit. p. 107.
- (25) *Idem*, p. 108.
- (26) O que fizemos nestas páginas não passa de uma simples introdução em que se prepara o terreno para uma leitura semiótica. O moderado euforismo retórico utilizado pelo narrador de *Vidas Secas* merece análise mais pormenorizada na qual o narratário trace um metatexto onde se torne ilegível o conflito entre o narrador e essa personagem que às vezes "utilizava nas relações com as pessoas a mesma língua com que se dirigia aos brutos — exclamações, onomatopéias. Na verdade falava pouco. Admirava as palavras compridas e difíceis da gente da cidade, tentava reproduzir algumas, em vão, mas sabia que elas eram inúteis e talvez perigosas." (p. 55)

The Author analyses the Narrator's role in the narrative situation as seen from the viewpoint of rhetorical function. It is possible, from this position, to verify the Narrator's interferences in the discourse at the level of the semematic units as identified by A.J. (jreimas. As the subject of the enunciation, the Narrator of *Vidas Secas* (a novel of Graciliano Ramos) alters the figurative elements of the semematic units; in contrast, Fabiano, the main character, as the subject of the enunciated, is governed by these figurative elements. The object of the study is to distinguish the conflict between the subject of the enunciation and the subject of the enunciated at the level of the semematic units.

L'auteur prend la fonction rhétorique pour un jeu sur le sens. À partir de cette constatation, il analyse le rôle du Narrateur en situation de récit dans le roman *Vidas Secas*. Il cherche à formaliser sur le plan de la manifestation aussi bien les traits sémantiques liés au sujet de l'énonciation que les traits sémantiques liés au sujet de l'énoncé. Le problème sera alors de distinguer deux types d'unités sémématiques pour expliciter un conflit entre le Narrateur et le Personnage.

02
SI*